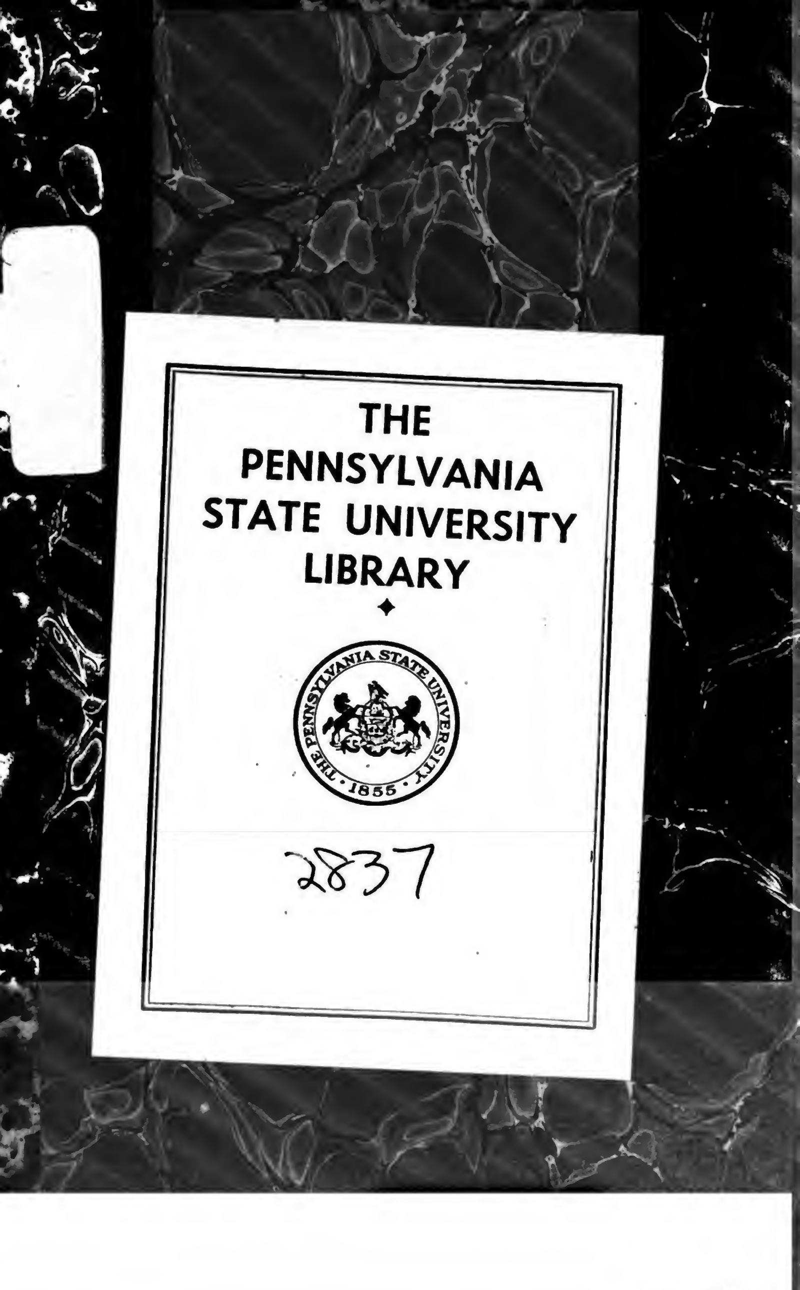



THE
PENNSYLVANIA
STATE UNIVERSITY
LIBRARY
THE PENNSYLVANIA STATE UNIVERSITY
1855
2837



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. H. BERNARDIN

DE SAINT-PIERRE.

TOME I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. H. BERNARDIN

DE SAINT-PIERRE.

Nouvelle Édition

AUGMENTÉE DE DIVERS MORCEAUX INÉDITS

MISE EN ORDRE ET PRÉCÉDÉE DE LA VIE DE L'AUTEUR

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

. . . . Miseris succurrere disco.
AEN., lib. I.

VIE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR.

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

AU ROI.

SIRE,

Bernardin de Saint-Pierre a commencé et fini les *Études de la Nature* par l'éloge de Louis XVI, mais sa modestie l'empêcha d'offrir à son Roi un livre dont l'auteur était encore inconnu.

S'il vivait aujourd'hui, encouragé par le suffrage public, il oserait sans doute présenter le fruit de ses méditations à l'auguste monarque qui fait le bonheur de la France, et qui, non content de protéger les lettres, les illustre en les cultivant.

Vous avez permis, Sire, que cet honneur, dont

il n'a pu jouir, devînt l'héritage de sa veuve; et je viens déposer ses ouvrages à vos pieds, afin que rien ne manque à sa gloire.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

la très humble et très obéissante servante,

DE SAINT-PIERRE,
née DE PELLEPORC.

Paris, ce 15 novembre 1820.

PRÉFACE.

Avant d'écrire cet Essai, il nous a fallu approfondir les ouvrages, le caractère et les mœurs de Bernardin de Saint-Pierre. Plus de quatre années ont été consacrées à cette étude.

Il n'a pas dépendu de nous d'être meilleur juge et plus habile historien; mais il a dépendu de nous d'être toujours vrai, et nous l'avons toujours été.

L'auteur des *Etudes* paraît ici avec ses faiblesses et ses vertus : aimable dans son enfance; inquiet, présomptueux, ambitieux dans sa jeunesse; puis mûri par le malheur, et se refaisant homme dans la solitude. Heureux parce qu'il était devenu sage, il éprouvait alors la vérité de cette maxime d'un ancien, que lorsque Dieu, pour nos fautes, nous abat d'une main, il nous relève des deux.

La Vie de Bernardin de Saint-Pierre jette un grand jour sur ses ouvrages. Comme Montaigne, il a étudié les hommes dans lui-même. Ses fautes lui ont montré les vices de nos institutions, et ses maux lui ont appris à connaître ceux du genre humain. Il a condamné nos éducations de collége, parce qu'elles l'avaient fait ambitieux; et il a tâché par ses écrits de ramener son siècle à Dieu et à la nature, parce que là seulement il a trouvé le bonheur.

Les hommes les plus sages reçoivent toujours quelques impressions des objets qui les environnent. Pénétré de cette vérité, nous avons cru devoir esquisser quelques unes des sociétés où Bernardin de Saint-Pierre ne fit, il est vrai, qu'apparaître. L'aspect du monde a été pour nous comme ces fonds de ta-

bleaux sur lesquels les peintres font ressortir leurs figures principales.

Quant aux matériaux de cet Essai, ils sont assez nombreux. On sait que l'auteur a disséminé dans ses ouvrages des souvenirs sur les principales époques de sa vie : nous les avons recueillis pour servir de base à notre travail. Ses manuscrits et les notes informes qu'il avait préparées lorsqu'il conçut le projet d'écrire ses Mémoires, nous ont également fourni plusieurs faits intéressans.

Une correspondance immense, mise en ordre pour le même objet, nous a fait connaître les aventures de sa jeunesse. Nous avons eu sous les yeux les lettres de ses deux frères et de sa sœur, et une grande partie de celles de Duval, de Taubenheim, du chevalier de Chazot, de M. de La Roche, du prince Dolgorouki, du baron de Breteuil, de M. Poivre, de Rulhière, des généraux de Villebois et du Bosquet, et du maréchal Munich. Plusieurs billets de la princesse Marie M..... nous ont également été remis, avec les lettres écrites par d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse, M. et madame Necker, Vernet, l'archevêque d'Aix, l'abbé Fauchet, Ducis, etc. Cependant, malgré de si nombreux matériaux, une multitude de faits nous eussent échappé, si la veuve de Bernardin de Saint-Pierre n'eût pris soin de les recueillir. Devenue à dix-huit ans, et par son choix, la compagne d'un homme célèbre, elle reçut de la Providence la double mission de le rendre heureux dans cette vie et de le faire honorer après sa mort. Nous lui devons les circonstances les plus touchantes de cet Essai : confidente de toutes les pensées de cet illustre écrivain, il semble lui avoir légué les souvenirs de sa vie entière et son ame pour les exprimer.

Le 11 novembre 1820.

ESSAI

SUR LA VIE

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Littus ama............
Altum alii teneant....
ÆNEID, lib. V.

JACQUES-HENRI-BERNARDIN DE SAINT-PIERRE naquit au Havre le 19 janvier 1737. Son père, Nicolas de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'une famille noble; il comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais; et quoiqu'il ne pût donner des preuves bien claires de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfans comme d'une gloire appartenant à la famille. Le jeune Henri avait deux frères, Dutailly et Dominique, et une sœur nommée Catherine. Cette dernière était spirituelle et jolie, mais vaine et précieuse. Elle resta fille par pruderie, refusant tous les partis qui se présentaient, et s'irritant de l'oubli de ceux qui ne s'empressaient pas de se faire refuser. Sa mère, qui était une femme de grand sens, voulut inutilement tempérer cette vanité. Catherine persista dans ses dédains, ne voyant rien autour d'elle qui fût digne de son amour. Ce qu'il y a de singulier, c'est que vers l'âge de trente ans une révolution inespérée s'opéra dans son esprit : aussi accorte qu'elle avait été revêche, elle semblait ne plus vivre que pour se faire aimer. Ainsi, dans sa jeunesse, elle eut toute la mauvaise humeur, toute l'acrimonie d'une vieille

fille, et sa maturité s'embellit de la douceur et des graces prévenantes qui donnent tant de charme à la jeunesse. Son frère Dutailly, tourmenté comme elle d'une présomptueuse ambition, détestait l'étude, et se moquait philosophiquement du latin, des pédans et du collége. Il ne cessait de répéter qu'il voulait aller à la cour, et que c'était l'épée, et non le rudiment à la main, qu'un brave devait faire fortune. Son père n'approuvait que trop ces gentillesses : il croyait y reconnaître les inspirations d'un esprit supérieur qui dédaigne les routes communes. Dutailly fut militaire; mais ses prétentions exagérées, l'inconstance de ses projets, la violence de son caractère, nuisirent à son avancement. Toujours malheureux et toujours incorrigible, il devint le fléau de sa famille, sa raison se troubla, et il mit fin à ses jours après les expéditions les plus aventureuses.

Dominique, le plus jeune de tous, avait un caractère modeste, des goûts simples et modérés. Il entra de bonne heure dans la marine, où il acquit l'estime générale. Devenu capitaine de vaisseau, il fit plusieurs voyages de long cours, puis il se retira à la campagne, après avoir obtenu la main de mademoiselle de Grainville, charmante personne, à la perte de laquelle nous verrons qu'il ne put survivre.

Quant au jeune Henri, l'aîné de tous, il réunissait à lui seul les défauts et les qualités de ses deux frères, la vanité de sa sœur, et une imagination brillante qui environna d'illusions toutes les époques de sa vie. Dès sa plus tendre jeunesse, ses lectures le jetèrent dans les rêveries d'un monde idéal où il se créa une existence et des habitudes solitaires. Toutes ses sensations devenaient aussitôt des passions. L'injustice le révoltait, elle pouvait même égarer un moment son cœur, mais il ne fallait qu'une émotion tendre pour le rame-

ner. Élevé dans les principes de la plus ardente piété, il disait souvent, en se rappelant ses premières impressions, qu'il serait devenu méchant si sa confiance en Dieu n'avait redoublé à mesure qu'il apprenait à se méfier des hommes. Ce sentiment donnait une telle énergie à son ame, que dans son enfance, quand il se croyait victime d'une injustice, sa consolation était de songer que Dieu lit au fond des cœurs, et qu'il voyait la pureté du sien. Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Madame de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité, il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt

dans sa sagesse profonde il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque le soleil, perçant les nuages qui dès le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh! il y a un Dieu! » puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Cette anecdote dévoile l'ame entière de l'auteur des *Etudes*. Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible; elles éveillèrent ses premières émotions, elles inspirèrent ses dernières pensées. Sa mère lui avait dit un jour que si chaque homme prenait sa gerbe de blé sur la terre, il n'y en aurait pas assez pour tout le monde, et tous deux en avaient conclu sagement que Dieu multipliait le blé dans les greniers. Plus tard, lorsqu'il eut étudié cette multitude de phénomènes que la science décrit sans les comprendre, la réflexion de sa mère l'étonnait moins que le pouvoir donné à un grain de blé de produire plusieurs épis, et de renfermer la vie qui doit animer pendant des siècles toutes les moissons à venir. Cette pensée était encore une suite des études de son enfance. Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Mais les animaux surtout attiraient son affection, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son

père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté; le jeune Henri levait aussi les yeux vers la cime des tours; mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien, Henri, que penses-tu de cela ? » L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu ! qu'elles volent haut ! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécille; mais toute sa vie il fut cet imbécille, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égoût d'un ruisseau; il était percé d'un coup de broche, et poussait des cris effrayans. Ému de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait faire un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines le pauvre animal avait recouvré la santé; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant se laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement. « Dans une de nos promenades, disait-il, je la racontai à J.-J. Rousseau ; il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser. »

Qu'on ne nous accuse pas de rapporter ici des traits insignifians ou puérils : ce n'est point une chose indifférente, selon nous, que de faire sentir l'influence des premières pensées sur le reste de la vie. Ce qui ne fut dans l'enfance de Bernardin de Saint-Pierre qu'un sentiment de commisération pour quelques êtres souffrans, devint plus tard un sentiment d'amour qui s'étendit à tout le genre humain. Dans la société, on le vit toujours rechercher l'amitié de ceux qui paraissaient les plus timides et les plus malheureux. Voilà pourquoi, avec des avantages qui auraient dû hâter sa fortune, il échoua dans toutes ses entreprises. Sa sensibilité même lui nuisait d'autant plus qu'elle était plus versatile ; car il prenait en pitié la souris sous les griffes du chat, le chat dans la gueule du chien, le chien sous le bâton de l'homme, et l'homme, quel qu'il fût, sous la domination d'un tyran. C'est ainsi qu'en s'attachant toujours au plus faible, il eut toujours à lutter contre le plus fort. Mais dans cette lutte perpétuelle, son courage avait quelque chose de divin; car il lui semblait bien qu'il n'était pas seul, et que la Providence aussi combattait pour les malheureux.

Cette confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelques livres pieux et amusans, entre autres par la *Vie des Saints*. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il crut ne plus rien avoir à craindre de ses parens ni de ses maîtres, et résolut de s'abandonner à Dieu à la première occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, à cette époque il avait à peine neuf ans, un maître

d'école chez lequel on l'envoyait étudier les élémens de la langue latine l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde et d'aller vivre en ermite au fond d'un bois. Le matin du jour fatal il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeuner, et, au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et riante; les bois, les prairies, les collines se déroulaient devant lui, et il se voyait avec admiration seul et libre au milieu de ce brillant horizon. Il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier jusqu'à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert, il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de s'y faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour. Son déjeuner étant achevé, il cueillit des mûres de haies, et arracha avec ses petites mains des racines dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prière, attendant quelque miracle de la Providence, et se rappelant tous les saints ermites qui, dans la même position, avaient reçu les secours du ciel; il lui semblait toujours qu'un ange allait lui apparaître et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin miraculeux. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son déclin, l'air se rafraîchissait insensiblement, et les oiseaux avaient cessé leur ramage. Le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe

au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine il aperçut la bonne Marie Talbot qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt; mais la vue de cette pauvre fille qui tant de fois avait essuyé ses larmes, et qui en versait en le retrouvant, l'arrêta tout court; il s'élança vers elle, et se mit aussi à pleurer.

Dès qu'il lui eut confié le sujet de ses peines, elle commença par le rassurer, puis elle lui raconta que son père et sa mère avaient ressenti les plus vives inquiétudes de ne pas le voir revenir à l'heure du dîner; qu'elle était allée le chercher d'abord chez son maître qui avait paru surpris de son absence; qu'ensuite elle s'était enquis dans le voisinage à des gens de la ville, puis à des gens de la campagne, qui de l'un à l'autre et de proche en proche lui avaient indiqué le chemin qu'il avait pris. En parlant ainsi elle le couvrait de tant de caresses que sa vocation commença à s'affaiblir, et qu'il se décida enfin, quoique avec un peu de peine, à renoncer à son ermitage. De retour dans sa famille, son père et sa mère lui firent raconter comment il avait vécu; ensuite ils lui demandèrent ce qu'il aurait fait dans le cas où il n'eût rien trouvé dans les champs. Il ne manqua pas de leur répondre qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri en lui envoyant un corbeau chargé de son dîner, comme cela était arrivé à saint Paul l'ermite. « On rit beaucoup de la simplicité de cette réponse, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles en ma faveur, lorsqu'elle me protégea au milieu des nations étrangères où je m'étais jeté seul, sans argent et sans recommandation, et, ce qui est encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie. »

Cette petite aventure, qui décelait une ame pas-

sionnée, donna quelques inquiétudes à sa famille. On crut nécessaire de l'éloigner de la maison paternelle, et, peu de jours après, il fut conduit à Caen chez un curé qui habitait un joli presbytère aux portes de la ville, et qui avait un grand nombre d'élèves. Les jeux de cet âge, l'exemple de ses camarades, donnèrent bientôt une autre direction à ses idées. N'ayant pu devenir le plus saint des ermites, il devint le plus espiègle des écoliers, et peu de jours s'écoulaient sans que ses ruses ne missent en défaut la surveillance de toute la maison. Parmi les tours dont il gardait le souvenir, il en est un qui avait si bien exercé la finesse de son esprit, qu'il prenait toujours plaisir à le raconter. Il y avait dans un des angles d'une cour interdite aux élèves, près de la porte de sortie, un superbe figuier dont tous les matins le jeune observateur admirait de sa fenêtre les branches couvertes des fruits les plus appétissans. De l'admiration il passa à la convoitise. Trois figues surtout, pendantes, violettes, entr'ouvertes, et qui laissaient couler le miel, le tentaient si vivement, qu'il ne songea plus qu'au moyen de se les approprier. La chose n'était pas facile. Deux chiens et une grosse fille nommée Janneton, véritable servante maîtresse, vive, alerte, terrible, semblaient avoir été commis à la garde du fruit défendu. Cependant, à force d'y songer, il crut avoir trouvé le moyen d'échapper à leur vigilance : c'était un samedi soir, il fallait attendre le dimanche. L'inquiétude et l'espérance le tinrent éveillé toute la nuit; vingt fois il fut sur le point de renoncer à une entreprise si périlleuse; mais lorsque le matin il put entrevoir du coin de la fenêtre l'arbre couvert de ses fruits dorés des premiers rayons du jour, la crainte s'envola, la conquête fut résolue.

La matinée du dimanche n'offrit aucune occasion

favorable. Après le dîner on se rassemble pour aller à vêpres; le moment est attendu et prévu. Les rangs se forment, on traverse la cour à la hâte pour gagner la porte de sortie; aussitôt le petit maraudeur s'esquive et disparaît derrière le figuier. Déjà la troupe se met en marche; il entend le bruit de la serrure et des verrous. Le voilà pris comme le cerf de la fable. Comment fera-t-il rouvrir cette porte? C'est ce qui l'inquiète peu, sa prévoyance a pourvu à tout. Déjà l'arbre est escaladé, déjà il en courbe les branches, il en touche les fruits, lorsque les aboiemens du chien attirent dans la cour la terrible Janneton. Son regard inquiet et vigilant se promène autour d'elle. Le coupable reste un moment glacé d'effroi; cependant il se remet, et, pour se débarrasser de cet Argus, il tire un cordon qu'il avait eu soin d'attacher à la sonnette du réfectoire. Janneton rentre dans la maison, n'y voit personne et croit s'être trompée. Un second cordon, également attaché à la sonnette de la rue fait aussitôt son office; Janneton accourt tout effarée, ouvre la porte, et s'étonne de n'y voir personne. De nouveau rappelée par la sonnette du réfectoire, elle perd la tête, va d'un côté, revient de l'autre, laisse tout ouvert, et toujours frappée d'une nouvelle stupeur, elle s'imagine que le diable au moins s'est emparé du presbytère. Pendant qu'elle remplit la maison de ses cris, notre maraudeur ne fait qu'un saut de l'arbre vers la rue; il emporte ses figues, et se glisse dans une allée, où il attend joyeusement le retour de ses camarades, en savourant le prix de sa victoire.

Le souvenir de ce tour d'écolier égayait singulièrement Bernardin de Saint-Pierre. Il ne pouvait s'empêcher de rire en se rappelant la figure comique, l'air effaré, les signes de croix de cette grosse fille, lorsqu'elle courait de la cour à la rue, de la rue au réfec-

toire, au bruit de toutes les cloches du presbytère. « Saint Augustin, disait-il agréablement, s'accusait du larcin de quelques poires; et moi qui ai volé des figues, je n'ai jamais pu m'en repentir. »

Ces traits de son enfance semblent prouver qu'il vivait dans une espèce d'isolement au milieu de ses camarades. En effet, tous ses goûts étaient solitaires, et son cœur profondément sensible se tournait sans cesse vers ses premières affections. Il regrettait sa mère et sa sœur; il regrettait de n'avoir presque jamais vu ses frères, qu'il aurait voulu aimer. Ses desirs le ramenaient toujours au sein de sa famille. Tout lui paraissait aimable sous le toit paternel. Quand il songeait au chien et au perroquet de la maison, il se faisait une si agréable image de leur bonheur, que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. La pauvre Marie Talbot avait aussi une bonne part à ses regrets. Pouvait-il oublier le temps où, lorsqu'il perdait ses livres de classe, elle prenait secrètement sur ses gages pour lui en acheter d'autres, afin de lui éviter la punition de sa négligence? Et ses toilettes du dimanche, avec quelles délices elles revenaient à sa mémoire! Il lui semblait toujours voir cette bonne fille environnant sa tête d'une multitude de papillotes à l'amidon, pour le conduire ensuite d'un air triomphant à la messe de la paroisse. Et ces jolis goûters sur l'herbe, ces gâteaux exquis, ces promenades sur le bord de la mer, ces lectures dans le grand volume in-folio, croyait-on avoir remplacé tout cela par les froides leçons d'un régent et l'étude fastidieuse du grec et du latin. A ces tendres souvenirs venait encore se mêler celui de sa marraine, belle et noble dame qui s'offrait à son imagination avec toute la majesté d'une reine, et cependant avec la grace et l'indulgence d'une mère. Cette excellente femme, instruite des regrets de son filleul,

et devinant tout ce qu'il n'eût osé dire, obtint facilement son retour dans sa famille. Il y rentra après dix mois d'absence, avec des démonstrations de joie qu'il serait difficile d'exprimer. Sa tendresse pour sa marraine s'en accrut sensiblement; dès ce jour elle exerça sur tous ses goûts une influence qui ne lui fut pas inutile, car c'était l'influence d'un esprit supérieur, qui ne se fait sentir que par l'admiration et l'amour.

Bernardine de Bayard comptait parmi ses aïeux le héros dont elle portait le nom. En perdant son mari, elle avait été réduite, suivant la coutume de Normandie, à un modique douaire qui ne pouvait suffire à ses besoins. Née dans l'opulence, habituée à la prodigalité, elle supportait avec peine la mauvaise fortune; ce qu'elle regrettait de la bonne, c'était surtout le pouvoir de donner. La générosité, cette vertu brillante qui fait pardonner aux grands la plupart de leurs vices, est un vice pour ceux que la fortune abandonne. Triste exemple de cette vérité, la comtesse de Bayard se vit enfin réduite à flatter ceux que jadis elle obligeait d'un regard. Une politesse extrême, le ton de la cour, un grand nom, un reste de beauté, ne purent toujours éloigner d'elle la honte qui suit la misère quand la misère arrive sans la résignation. Elle y échappait cependant presque toujours par la supériorité de son esprit, et l'ascendant de sa naissance. Au lieu de fuir ceux qui lui avaient ouvert leur bourse, elle les rassemblait autour d'elle, elle en faisait sa société la plus intime, et les charmait si bien par ses graces et son aménité, qu'elle leur ôtait la force de lui jamais rien demander. Touchait-elle son mince revenu? elle se hâtait aussitôt de les réunir, non pour s'acquitter, mais pour leur donner une petite fête dont elle était le principal ornement. Élevée dans la société des vieux courtisans de Louis XIV, elle les avait presque tous vu

disparaître avec la splendeur du siècle. Son imagination, vivement frappée de tant de grandeurs évanouies, en avait retenu une teinte de mélancolie qui contrastait avec sa conversation légère, galante, spirituelle, et semée d'une multitude d'anecdotes qui ne tendaient pas toujours à faire regretter le temps passé. Paraissait-elle dans un cercle, on l'entourait, on se pressait pour l'entendre : avec quel charme elle racontait alors les exploits du grand Condé, les amours de Louis, ou les romanesques aventures de mademoiselle de Montpensier! Cette princesse, vers la fin de sa vie, s'était retirée en Normandie, dans son château d'Eu. Elle y avait accueilli et distingué madame de Bayard qui habitait une terre voisine, et qui était alors jeune, riche et charmante. Souvent dans leurs promenades solitaires, mademoiselle de Montpensier s'arrêtait avec de simples villageoises, et se plaisait à leur faire conter leurs amours, leur mariage, et leurs peines si faciles à soulager. Elle écoutait ces récits naïfs avec des yeux pleins de larmes, et plus d'une fois, en reprenant le chemin du château, elle s'étonnait de voir tant de bonheur où il y avait tant de besoins et si peu de desirs. « Que ne suis-je née dans une cabane! disait-elle avec amertume; j'aurais vécu heureuse, j'aurais vécu aimée, j'aurais pressé sur mon sein des enfans chéris, et l'ingratitude des hommes me serait restée inconnue! » En rapportant ces paroles, madame de Bayard était toujours vivement émue, et ses auditeurs, touchés des larmes qu'ils lui voyaient répandre sur les maux qu'entraîne la haute fortune, et tournant sur elle des regards attendris, étaient tentés de pleurer à leur tour sur ceux qui suivent la pauvreté. Ses récits vifs et animés, le singulier contraste de son élégance et de sa misère, de ses brillans souvenirs et de sa situation présente, pénétraient de

respect le jeune de Saint-Pierre, et remplissaient son esprit des souhaits les plus bizarres. Il voulait devenir grand seigneur pour être heureux comme un paysan; aimable et savant pour plaire à sa marraine; riche pour lui tout donner. Et lorsque dans un âge avancé il se rappelait ces premières impressions de l'enfance, il disait que l'aspect de madame de Bayard, son air de noblesse, son affabilité, son ton, ses récits, l'avaient fait toucher au grand siècle de Louis XIV.

Le caractère de son parrain, M. de Savalète, ne ressemblait guère à celui de madame de Bayard. Riche, dur, avare, dédaigneux, il grondait toujours, n'encourageait jamais, et répondait régulièrement au compliment que son filleul venait lui faire chaque année au premier janvier, par une leçon d'économie et une tape sur la joue. Avec cela l'enfant était aussitôt congédié. En pareille circonstance, la pauvre marraine ne manquait pas d'accompagner les louanges qu'elle prodignait, d'une tendre caresse et d'un petit cadeau. Un jour, après avoir vainement promené ses regards dans toutes les parties de sa chambre, voyant qu'elle n'avait plus rien à donner, elle se mit à pleurer, et pressant les mains de son filleul, elle ne pouvait se résoudre à le quitter. L'enfant, ému de sa peine, et se rappelant qu'il avait reçu le matin une pièce d'argent pour ses étrennes, imagina de la laisser glisser sous le coussin de cette excellente femme, croyant au moins rétablir sa fortune! Hommage d'une ame innocente et pieuse, qui ne pouvait offenser celle qui en était l'objet! hommage religieux, que l'amour déposait avec respect aux pieds du malheur, comme on dépose une offrande sur les autels de la Divinité!

A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin,

et relisait sans cesse la *Vie des Saints*. Mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis long-temps sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable qui s'était fait l'ami de la maison en caressant les enfans et en leur donnant des dragées. Chaque jour il rendait visite au *petit solitaire :* c'est ainsi que s'appelait notre écolier depuis sa fuite dans le désert. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant qui ne demandait qu'à aimer. Le frère Paul était un des plus amusans capucins du monde, ayant toujours quelque histoire plaisante à raconter, et sachant à la fois éveiller et satisfaire la curiosité. Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de Saint-Pierre de lui confier son fils, auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition fut accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite devenu apprenti capucin, voyageant à pied, le bâton à la main, suivant ou précédant son guide, et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait soit dans un couvent, soit dans un château, soit même chez quelque riche villageois, et partout il se voyait accueilli, fêté, caressé, soupant bien, dormant bien, et prenant goût au métier. Les dames surtout, charmées de son air éveillé, ne manquaient jamais de remplir ses poches de toute sorte de friandises pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide se gardait bien alors de le contredire; mais ayant recours à la ruse, il lui montrait dans le lointain une belle forêt, ou une prairie émaillée, lui promettait de s'y arrêter, puis commençait une historiette dont l'intérêt ne manquait pas de redoubler à l'approche du but qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horizon sous les plus rians aspects. Ainsi, de plaisir

en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte sans s'être aperçu de la longueur du chemin. La tournée dura quinze jours, et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement le dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille réunie pour l'entendre, il se prit à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux; qu'ils faisaient bonne chère, et que dans un couvent où il s'était arrêté, il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération, et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

C'est à peu près à cette époque que sa marraine, pour encourager ses études, lui fit présent de quelques livres, parmi lesquels se trouvait *Robinson*. Peut-être avait-elle compté sur l'effet de ce roman pour changer le cours de ses idées; mais elle ne put prévoir la révolution singulière que sa lecture allait opérer. Frappé d'une situation si neuve et si touchante, il ne put jamais s'en détacher. L'île déserte, les lamas, le perroquet, Vendredi, devinrent l'unique objet de ses pensées, et l'impression fut si vive, qu'elle influa peut-être sur le reste de sa vie, et qu'on en retrouve des traces dans tous ses projets et dans tous ses ouvrages.

La première lecture fut une espèce d'enchantement. Chaque soir il s'endormait avec Robinson dans quelque agréable solitude, défrichant la terre, plantant des arbres, lisant la Bible, élevant des palissades, et se défendant seul contre une armée de Sauvages. Les nuits et les jours s'écoulaient ainsi dans des rêveries délicieuses. Cependant il venait d'atteindre l'âge de douze ans; son cœur déjà troublé par des desirs va-

gues, mais pleins de charmes, commençait à sentir que Robinson n'est qu'un modèle imparfait de l'homme. La tête de ce solitaire renferme bien le germe des arts et des sciences; la nécessité les fait éclore; mais on n'y sent point le feu des passions qui les font fleurir, et qui sont elles-mêmes les premiers mobiles de la vie humaine : l'amour et l'ambition.

Robinson n'est que la tête d'un homme, il lui manque un cœur. On le voit, à la vérité, touché d'un sentiment religieux, diriger ses méditations vers le ciel : et cette lueur divine qui se reflète sur toutes les situations de sa vie mélancolique en fait sans doute le plus grand charme : mais on ne le voit jamais, ni réchauffé de la chaleur de l'amour, ni agité de ces ressouvenirs qui acquièrent tant d'énergie dans la solitude, et ajoutent des regrets particuliers à chacune de nos privations. Au sein de l'abondance, même dans sa misère, il ne desire jamais une compagnie, sans laquelle aucune vie ne peut être appelée humaine, suivant cette parole aussi ancienne que le monde : Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

C'est une chose singulière que de voir ces idées vagues et confuses se développer peu à peu dans le cœur d'un enfant qui cherchait à les débrouiller et à les comprendre. Chose plus singulière encore! par un instinct unique et prodigieux à cet âge, il se mit à refaire ce livre, sans le vouloir, devinant comme par inspiration tout ce que l'auteur avait oublié d'y mettre. C'est ainsi qu'en se mettant à la place de Robinson, il sentit que cet ouvrage si ingénieux ne peut cependant s'appliquer à aucun homme en particulier; car l'enfance de l'homme doit être long-temps protégée par le secours d'autrui, et l'intelligence est plutôt le résultat des préjugés de la société que des lumières indirectes de la nature.

Pour construire sa cabane, pour cultiver son jardin, il avait souvent besoin d'un compagnon. De cette faiblesse qui le forçait de recourir à ses semblables, il tira cette conséquence, que l'être le plus isolé est nécessairement lié avec le genre humain ; ce qui en fait dans tous les cas un être moral, obligé de rendre à ses semblables les secours qu'il en a reçus. De cette conséquence il tira cette autre conclusion, qu'aucun homme ne peut être heureux si la société dans laquelle il vit n'est heureuse elle-même ; ce qui le conduisit naturellement à s'occuper de la recherche du bonheur.

Le bonheur ! mot ravissant, qui n'échappe à notre adolescence qu'avec les vœux de l'amour. Pourquoi ces rêveries solitaires, ces prières ardentes? Jeune homme, que demandes-tu à l'avenir? un cœur qui réponde aux battemens du tien. Doubler ton être ou mourir; aimer éternellement, uniquement, infiniment, voilà ta seule espérance. Tu ne connais encore l'amour que par le desir, et déjà sa seule image te rend heureux ! Attends quelques jours seulement, et tu trouveras le bonheur jusque dans tes larmes.

Cédant à ces douces inspirations, il imagina de peupler son île, et d'y supposer des amis, des femmes, des enfans. L'établissement de ces enfans le liait bientôt à des peuples voisins ; de là naissaient des amitiés et des haines, des fêtes et des querelles. Ces désordres nécessitaient des lois ; le maintien de ces lois, un plan d'éducation publique ; l'éducation faisait naître l'harmonie constante de la société, qui, réunie par le devoir, le besoin et l'habitude, devenait bientôt semblable à une ruche dont toutes les abeilles concourent invariablement au même but.

Le développement de ces premiers rêves de la jeunesse de Bernardin de Saint-Pierre est ici tel que lui-même se plaisait à le rappeler. Les esprits méditatifs

s'étonneront sans doute de la marche, de la gradation et du lien de ses pensées, qu'il reproduisit plus tard avec tant de charme dans ses divers ouvrages, et principalement dans l'*Arcadie*, l'*Amazone*, et *Paul et Virginie*, tableaux délicieux de cette société qui devait ramener l'innocence des premiers jours du monde. Il est intéressant de voir un enfant de douze ans s'élever par la lecture de *Robinson* jusqu'aux théories d'une profonde politique, trouver les bases du bonheur social dans les plus doux penchans de la nature, et travailler, comme Platon, à un code de lois pour un peuple imaginaire. Cette dernière pensée fut celle de toute sa vie : à vingt-cinq ans il voulut aller fonder une colonie au fond de la Russie, sur les bords du lac Aral; à trente, il vendit son patrimoine pour se rendre à Madagascar, avec un projet de république; à trente-huit, il esquissait le premier livre de l'*Arcadie*; à cinquante-deux, il publiait les *Vœux d'un Solitaire*, et à soixante-dix, il recommençait l'*Amazone*.

Il était dans ces dispositions romanesques, lorsqu'un de ses oncles nommé Godebout, capitaine de vaisseau, vint annoncer son prochain départ pour la Martinique. A cette nouvelle l'imagination du jeune homme s'enflamme; il veut réaliser tous ses plans d'institutions humaines; il ne voit qu'îles désertes, forteresses, Sauvages, gouvernemens. Son oncle, qui croit reconnaître dans ses desirs un penchant invincible pour la marine, se charge d'obtenir le consentement de son père ; il l'obtient, et le jeune législateur monte sur le vaisseau, bien résolu de se faire roi de la première île déserte qu'il va rencontrer. Le mal de mer, les dures occupations auxquelles il était condamné, les brusqueries de son oncle, mirent bientôt les regrets à la place de l'espérance, et ne tardèrent pas à dissiper ses illusions. La mer était toujours calme, on n'avait pas

même l'espoir d'une tempête, et les îles désertes ne paraissaient pas très communes dans ces parages. Encore s'il avait eu le frère Paul pour charmer ses ennuis! mais aucune consolation ne lui était laissée. Bref, il vit les rives de l'Amérique, et le voyage ne lui laissa d'autres souvenirs que la tristesse de ses deux traversées.

Son père, dégoûté de tant d'essais infructueux, ne songeait plus à lui faire continuer ses études; mais madame de Bayard, qui jugeait mieux des dispositions de son filleul, réussit à le faire rentrer en grace. Cette fois il fut envoyé chez les jésuites, à Caen, où il ne tarda pas à obtenir de brillans succès. Peu de temps après il perdit sa marraine, et il lui sembla qu'il venait de perdre une mère. Dans son désespoir, il fit pour elle une oraison funèbre où il exprimait avec enthousiasme ses regrets et sa reconnaissance; et c'est ainsi que son premier écrit fut inspiré par sa première douleur.

Le chagrin qu'il ressentit de cette perte ne fit qu'accroître son penchant pour la solitude, et le prépara aux nouvelles impressions qu'il allait bientôt recevoir. On sait avec quelle adresse les jésuites captivaient leurs élèves, et les attiraient à eux par des lectures faites pour toucher vivement les ames. Les veilles des fêtes des saints de leur ordre, ils avaient établi des espèces de demi-congés où chaque professeur lisait à son auditoire les voyages de quelque missionnaire jésuite. On peut juger de l'attention des élèves par l'intérêt singulier de ces relations. Tantôt ils se sentaient attendris au récit des persécutions et des tortures que le martyr éprouvait chez les peuples barbares; tantôt l'assemblée entière était ravie d'admiration en le voyant sortir sain et sauf des profondeurs d'un cachot ou des flammes d'un bûcher, recevoir les hommages de ses néophytes, et faire, en se promenant avec eux, quan-

tité de miracles. Ces lectures rappelaient au jeune de Saint-Pierre d'autres lectures encore présentes à son imagination. Il ne concevait rien de plus agréable que de voguer d'île en île, de côtoyer les rivages du Gange ou de l'Amazone, de traverser les vastes forêts du Nouveau-Monde, et, chemin faisant, d'apaiser les tempêtes, de convertir les peuples, et de voir les tigres lui lécher les pieds, ou les dauphins rapporter son crucifix du sein des flots. Age précieux d'innocence et de simplicité, où l'on croit plus à ce qu'on lit qu'à ce qu'on voit, où l'imagination nous environne de ses prestiges, comme pour nous dédommager des tristes réalités du reste de la vie! Bientôt les lectures publiques ne suffirent plus à sa curiosité. L'heure de rentrer en classe sonnait, le récit était interrompu; et comment travailler lorsqu'on laissait un martyr entre les mains des Sauvages, lorsque le bûcher était allumé, et que des anges venaient d'apparaître dans le ciel? Le grec, le latin, les jeux mêmes étaient oubliés pour rêver au dénouement de cette aventure. Enfin le goût de ces relations pieuses devint une espèce de fureur; non seulement notre écolier achetait tous les volumes qu'il pouvait se procurer, mais encore il dérobait ceux de ses camarades et jusqu'à ceux de son régent. Aucun Voyage n'était en sûreté; un livre oublié était un livre pris. Il lisait en classe, dans les jardins, dans les promenades, se passionnant pour ses héros au point d'oublier tout ce qui l'environnait. Son professeur, l'ayant puni plusieurs fois inutilement, le fit venir dans son cabinet pour chercher à découvrir la cause d'une négligence si coupable. Pressé de parler, il avoua, en baissant les yeux, qu'il était tourmenté du desir de voyager et d'être martyr. Cette double vocation fit sourire le jésuite, qui, loin de le rebuter, se mit à faire l'éloge des missionnaires, et lui proposa de l'associer

aux travaux des pères qui allaient prêcher la foi aux Indes, à la Chine et au Japon. « Nous aurons grand soin de vous, lui dit-il, et peut-être serez-vous un jour, selon vos souhaits, un illustre martyr ou un fameux voyageur. » Cette promesse enchanta le néophyte, qui écrivit aussitôt à son père pour lui demander la permission de se faire jésuite, attendu qu'il était absolument décidé à convertir les peuples sauvages. M. de Saint-Pierre, surpris de cette nouvelle vocation, s'empressa de rappeler son fils auprès de lui, en promettant toutefois de ne pas contrarier ses projets. Pénétré de joie, la tête pleine de prodiges, et pensant aux grandes fatigues de ses prochains voyages, le jeune homme monta en diligence, et arriva au Havre où il était attendu. La première personne qu'il aperçut en approchant de la ville, fut la bonne Marie Talbot, qui le reçut d'un air triste, les larmes aux yeux, et qui lui dit en soupirant : « Quoi ! monsieur Henri, vous voulez donc vous faire jésuite? » Il lui répondit en l'embrassant. Arrivé à la maison paternelle, il trouva sa mère dans une égale affliction, ce qui le toucha vivement, mais sans ébranler sa vocation. Le frère Paul vint encore lui conter des histoires. On lui fit lire les plus célèbres voyageurs, et peu à peu l'impression des missionnaires s'étant affaiblie, il fut plus facile d'obtenir de lui qu'il achèverait ses études, et qu'il se déciderait après. C'est alors qu'il fut envoyé au collége de Rouen, où il fit sa philosophie et obtint le premier prix de mathématiques en 1757, sous le professeur Le Cat. Il était âgé de vingt ans.

De ces lectures si délicieuses, des dispositions qu'elles éveillèrent, il lui resta cet esprit religieux qui lui montrait partout la main de la Providence, et cet amour de la liberté qui ne lui permit jamais de garder aucune place. Mais les souvenirs du collége étaient loin d'avoir

le charme des souvenirs de la maison paternelle. La perte d'un ami tendrement aimé, la nouvelle de la mort de sa mère, tout, jusqu'au prix qu'il remporta, avait laissé dans son ame des impressions douloureuses. Et quant à ce dernier fait, nous avons sous les yeux quelques notes où il s'accuse d'avoir été tourmenté dans sa jeunesse de deux passions terribles, l'ambition et l'amour, l'ambition surtout, qu'il attribuait à ces concours, à ces rivalités dont il s'était si souvent loué d'être le premier. Tous les vices de la société, disait-il, sortent des colléges. D'abord notre séparation d'avec nos parens fait naître l'indifférence absolue pour la famille ; et sans l'amour de la famille, il ne peut exister d'amour de la patrie. Vient ensuite l'émulation, qui n'est qu'une ambition déguisée, qui se tourne en haine dans le monde. Ajoutez à tant d'inconséquences les prix donnés aux beaux discours et jamais aux bonnes actions; les éloges exclusifs des héros de la Grèce et de Rome, comme si nos pères n'avaient rien fait pour la gloire, comme si la chose la plus utile pour un Français était de lui apprendre ce qu'étaient les Grecs et les Romains. A cette première instruction succède celle du monde, des affaires, des femmes, qui n'a aucun rapport avec les souvenirs d'Athènes et de Rome. Ainsi, d'un côté l'éducation du monde affaiblit les forces de l'ame, flatte les vices heureux, honore les ambitions puissantes ; de l'autre, l'éducation de collége nous exagère nos propres forces ou les use sur des objets imaginaires. Tel se croit capable d'imiter Mutius Scévola qui se plaint d'une égratignure. Au lieu de soutenir notre faiblesse par des exemples tirés des conditions les plus simples de la société, on irrite notre orgueil, on éveille notre ambition, en nous faisant admirer les conquêtes d'Alexandre, le suicide de Caton, la fureur de Brutus, comme si nous devions un jour dévaster la

terre, arracher nos entrailles, ou faire égorger nos enfans. Faible mortel ! voilà donc les signes de ta raison, les modèles de ton héroïsme, les preuves de ta sagesse; voilà ce qu'on t'apprend à admirer : le pillage de l'univers, un suicide et un assassinat! Ah! la voix des prophètes nous crie encore à travers les siècles, que celui qui sème du vent doit s'attendre à recueillir des tempêtes.

Il est un autre péril plus grand encore que celui de fausser la pensée ; c'est celui de dépraver le cœur, de briser les affections de famille et de les remplacer par des affections étrangères. M. de Saint-Pierre se souvenait avec attendrissement que dans sa première enfance il ne quittait jamais la maison de son père sans éprouver les plus vives angoisses. Séparé de ceux qu'il aimait, il ne pouvait songer qu'à les revoir. Loin de se livrer à des amitiés nouvelles, il s'éloignait de ses camarades et de leurs jeux brillans, comme il s'éloigna plus tard des hommes et de leurs jeux cruels. Mais un long séjour au collége affaiblit peu à peu la ferveur de ce sentiment. Un de ses camarades plus âgé que lui, et qui, ainsi que lui, était tendre, studieux, mélancolique, lui inspira une amitié si passionnée, qu'elle absorba bientôt toutes ses facultés. M. de Chabrillant avait ces goûts simples et vertueux qui marquent toujours une ame supérieure lorsqu'ils sont le fruit de la réflexion : c'était un de ces jeunes gens précoces à qui une sensibilité exquise tient lieu de sagesse. Son caractère formait un parfait contraste avec celui du jeune de Saint-Pierre. Il avait un nom, de la fortune, des talens, et il méprisait la gloire, l'argent et les hommes. Sa plus douce fantaisie était de se dérober au monde, de labourer un champ, d'habiter une chaumière. Son ami au contraire, quoique sans fortune, sans titre, sans protecteur, livrait son ame à tous les genres d'ambition. Il voulait courir les mers,

fonder des républiques, combattre, écrire, réformer les peuples corrompus et civiliser les nations barbares. Celui qui possédait tout, n'aspirait qu'à l'obscurité; celui qui ne possédait rien, voulait gouverner le monde, et n'aspirait qu'à la renommée. Souvent ils se livraient à des discussions véhémentes sur ces graves questions qui ont occupé la vie des sages. M. de Chabrillant faisait de beaux discours de morale dans le genre de Plutarque; son ami lui répondait par des fictions séduisantes dans le genre de Platon; et sans jamais parvenir à s'accorder, ils s'aimaient chaque jour davantage.

L'époque des vacances étant venue, le jeune de Saint-Pierre fut rappelé dans sa famille, et cette nouvelle, attendue autrefois avec tant d'impatience, reçue avec tant de joie, ne lui apporta qu'un sentiment de tristesse. Il vit avec surprise que la maison paternelle n'était plus sa première pensée; mais sans approfondir pour lors ce nouveau sentiment, il ne songea qu'à obtenir de son père d'aller passer les vacances chez M. de Chabrillant. Ainsi s'étaient brisés peu à peu les liens de la famille. Qu'il y avait loin de ce qu'il venait d'éprouver, à l'horreur avec laquelle il eût repoussé, deux années auparavant, la seule pensée de quitter la maison paternelle! Mais aussi que de moyens on avait employés, que de peines on s'était données pour détourner ses tendres affections, et pour lui faire oublier ce qui avait ravi son enfance!

Les deux amis partirent ensemble, bien résolus de ne se jamais quitter : projets inutiles que les mortels ne devraient jamais faire! La santé délicate de Chabrillant ne put résister à la crise qui sépare l'enfance de l'adolescence; chaque jour on le voyait dépérir. Près d'expirer, il ne songeait qu'aux douleurs de son ami; il lui rappelait le souvenir d'Étienne de la Boétie, et faisant allusion à ses paroles qu'ils avaient tant ad-

mirées, « il le priait aussi d'avoir courage, et de mon-« trer par effet que les discours qu'ils avaient tenus « ensemble pendant la santé, ils ne les portaient pas « seulement en la bouche, mais engravés bien avant au « cœur pour les mettre en exécution. » * Ainsi ce bon jeune homme ne voyait dans la mort qu'un moyen d'essayer sa vertu; et lorsqu'à sa dernière heure il tournait vers son ami son dernier regard, il lui dit d'une voix mourante : « Henri, ne pleure pas, ce n'est pas pour toujours ! » Cette perte laissa dans l'ame du jeune de Saint-Pierre un regret que rien ne put effacer. Il lui donnait encore des larmes lorsque lui-même, parvenu aux termes de la vie, il n'aimait à se rappeler du passé que le temps où l'amitié lui était apparue sous la forme la plus touchante, pour disposer son ame à la vertu.

Mais les plus beaux jours de Bernardin de Saint-Pierre se sont évanouis! L'enfance n'est plus, et déjà commencent les fautes de la jeunesse, les projets de fortune, les songes rapides de l'amour, et cette ambition qui tourmenta sa vie, et dont lui-même il avouait l'erreur :

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit..... **

Le prix de mathématiques semblait indiquer sa vocation : il entra donc à l'école des ponts et chaussées, et il y étudiait depuis un an lorsqu'il apprit que son père venait de se remarier. Ce nouvel hymen devait faire tarir la source des bienfaits paternels. Pour comble de malheur, une mesure d'économie fit réformer

* Voyez la *Mesnagerie de Xénophon*, etc., traduite du grec par Étienne de la Boétie, et publiée par Montaigne, qui inséra à la suite une relation bien touchante de la mort de son ami.

** Virg., *Georg.*, lib. III.

à la même époque les fonds destinés à l'école, en sorte que la plupart des ingénieurs et tous les élèves furent remerciés. Frappé de ces deux coups inattendus, il prit aussitôt la résolution de solliciter du service dans le génie militaire. Ses premières démarches ayant été inutiles, un de ses compagnons d'infortune lui proposa d'aller à Versailles, où le ministre de la guerre formait un corps de jeunes ingénieurs. Avant de partir, ils se présentèrent chez leur ancien directeur pour en obtenir des lettres de recommandation. Celui-ci les différa dans l'intention de se donner le temps de placer quelques élèves auxquels il prenait plus d'intérêt. Fatigués d'attendre ces lettres, les deux solliciteurs prennent le parti de s'en passer, et se rendent à Versailles. Par un hasard singulier, le chef du nouveau corps attendait en ce moment les deux jeunes gens recommandés par le directeur. Accueillis comme des hommes protégés, ils reçoivent aussitôt leur brevet, et ne peuvent revenir de la facilité avec laquelle leurs vœux sont remplis. Bref, lorsque la méprise fut découverte, il n'était plus temps de la réparer, et ils eurent la double satisfaction d'être placés, et de l'être sans recommandation.

Ses appointemens étaient de cent louis : il reçut une gratification de six cents livres; c'était une fortune inespérée, et il partit aussitôt pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de trente mille hommes commandée par M. le comte de Saint-Germain.* Il put juger alors des effets de cette gloire dont il avait été ébloui dès sa plus tendre enfance. Les scènes horribles que les historiens laissent dans l'ombre lorsqu'ils louent les héros, s'éclairèrent tout à coup, et il fut épouvanté des fureurs et de la démence humaine. Toujours envoyé en avant pour faire des reconnaissances,

* Campagne dans le pays de Hesse, 1760.

ses regards ne rencontraient que des villages déserts, des champs dévastés, des femmes, des enfans, des vieillards qui fuyaient en pleurant leur chaumière. Partout des hommes armés pour détruire triomphaient des douleurs des hommes; partout la destruction était le comble de la gloire. Mais au milieu de tant d'actes de cruauté, un trait sublime vint consoler notre jeune philosophe, et lui montrer un homme où il n'avait encore vu que des victimes et des bourreaux. « Un ca-« pitaine de cavalerie, commandé pour aller au four-« rage, se rendit à la tête de sa troupe dans le quar-« tier qui lui était assigné. C'était un vallon so-« litaire où l'on ne voyait guère que des bois. Il y « aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; il en sort « un vieil hernhuter* à barbe blanche. — Mon père, « lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse « faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, « reprit l'hernhuter. Ce bon homme se met à leur « tête et remonte avec eux le vallon. Après un quart « d'heure de marche, ils trouvent un beau champ « d'orge. — Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. « — Attendez un moment, répond le conducteur, « vous serez contens. Ils continuent à marcher, et ils « arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussi-« tôt met pied à terre, fauche le grain, le met en « trousse et remonte à cheval. L'officier de cavalerie « dit alors à son guide : Mon père, vous nous avez « fait aller trop loin sans nécessité ; le premier champ « valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, « reprit le bon vieillard, mais il n'était pas à moi. »

Cependant une bataille générale se préparait. Un matin l'armée fut rangée sur deux lignes. Depuis trois

* Les hernhuters sont des espèces de quakers répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Ce trait est rapporté par l'auteur lui-même dans les notes du tome III des *Études de la Nature*.

heures elle était immobile et dans un morne silence, lorsque plusieurs aides-de-camp passèrent au grand galop en criant : « Marche la cavalerie ! » Au même instant trente mille sabres parurent en l'air. M. de Saint-Pierre, chargé de porter des ordres à l'autre extrémité du champ de bataille, fut renversé dans la mêlée ; il se releva froissé et blessé, poursuivit sa course, et rejoignit M. de Saint-Germain, mais après avoir rempli sa mission. Il le trouva exposé au feu le plus terrible et donnant tranquillement ses ordres. Plusieurs officiers témoignant leur impatience, et desirant sans doute se mettre hors de la portée du mousquet, ce général leur dit froidement : « Messieurs, « modérez un peu l'ardeur de vos chevaux. »

Le champ de bataille resta aux Français. Mais peu de jours après, M. de Saint-Germain ayant osé combattre les avis du maréchal de Broglie, fut disgracié, et l'on envoya pour le remplacer le chevalier du Muy. Dès lors tout alla mal dans l'armée. L'obéissance aveugle de ce dernier aux ordres du maréchal causa les plus grands malheurs. Chaque jour on éprouvait quelques nouvelles pertes. Un matin M. de Saint-Pierre reçut l'ordre d'aller reconnaître les positions occupées par le prince Ferdinand. Il traversa la plaine de Warburg au milieu d'un brouillard épais, et trouva le général Fischer qui faisait bonne contenance. On distinguait à peine quelques hussards ennemis qui caracolaient autour de cette partie de l'avant-garde, en faisant le coup de pistolet. Tout à coup un aide-de-camp du maréchal de Castries, le chevalier de La Motte, vint à passer à bride abattue, en criant : « Dans trois minutes vous allez avoir cinq mille hussards sur les bras. » Aussitôt la plaine se couvre de fuyards. Entraîné par la multitude, M. de Saint-Pierre courut long-temps sans pouvoir se dégager ; enfin ayant peu

à peu tiré sur la droite, il se trouva seul et vit ce nuage fondre sur la gauche. Arrivé à Warburg, tout était en confusion : les équipages encombraient le pont, les troupes se dispersaient, et les généraux ne savaient quel parti prendre. Ils délibéraient encore lorsque le brouillard, se levant peu à peu, laissa voir l'ennemi à portée du canon. Il s'avançait sur trois colonnes et débordait l'armée française qui se trouvait au milieu du feu. Dans cette situation dangereuse, les officiers, ne prenant conseil que de leur courage, tentèrent de s'ouvrir un chemin dans les rangs ennemis. Un si généreux dévouement fut inutile, et le sacrifice de leur vie ne put sauver l'armée. Les fantassins, les cavaliers, les uniformes bleus, rouges, blancs, se précipitaient pêle-mêle du haut de la montagne. On avait à peine combattu et déjà la déroute était complète. M. de Saint-Pierre s'élança avec son cheval sur des rochers si escarpés, que dans un autre moment il n'eût osé les regarder de sang froid. Parvenu au bord de la Dymel, dont les eaux ne roulaient que des cadavres, il la traversa à la nage au milieu du feu le plus vif, et il atteignit l'autre rive, d'où il put contempler cet horrible désastre. Les flancs de la montagne qu'il venait de quitter étaient couverts de malheureux Français morts ou blessés ; ils apparaissaient à travers la fumée du canon comme des ombres sanglantes; et atteints de tous côtés par le feu ennemi, ils mouraient sans pouvoir se défendre. Cet affreux spectacle se prolongeait sur toute la rive.

Peu de temps après cette bataille, M. de Saint-Pierre, desservi par des chefs qui ne lui pardonnaient ni ses talens, ni sa franchise, ni d'occuper une place dans le génie militaire sans appartenir à ce corps, fut suspendu de ses fonctions, et reçut l'ordre de se rendre à Paris. Le voilà donc sans ressources, sans protections,

et réduit à se justifier auprès de quelques grands, bien décidés à le trouver coupable. Il ne perdit cependant pas courage, et se rendit à Francfort, où il fit la rencontre d'un officier de hussards qui menait à sa suite une marchande de café de l'armée. Ils s'arrangèrent pour faire ensemble la route de Mayence, où ils arrivèrent un soir peu de temps avant la nuit. A l'aspect de cette grande ville, la maîtresse du hussard ne peut supporter la pensée d'y paraître en négligé. Elle fait arrêter la voiture, se relève le teint avec un peu de rouge, met des plumes sur sa tête, et s'affuble d'un mantelet de soie blanc. Pendant qu'elle prépare sa toilette, ses deux chevaliers prennent à pied le chemin de la ville, et retiennent plusieurs chambres dans la meilleure auberge. Bientôt la voiture arrive avec fracas, et la voyageuse paraît dans tout l'éclat de sa parure. L'hôtesse empressée s'avance pour la recevoir; mais saisie d'un scrupule soudain à la vue de son rouge et de son mantelet de soie, elle refuse obstinément de lui ouvrir sa maison. Ni les prières ni les menaces ne peuvent la toucher. Obligés de chercher un autre logement, nos galans chevaliers parcourent la ville entière, et partout, à l'aspect de leur compagne, ils essuient le même refus. Enfin, après deux heures de supplications intiles, ils furent trop heureux de se loger dans un méchant cabaret, où on leur servit un méchant souper. Il serait difficile de peindre la figure déconcertée de la pauvre voyageuse. Quant à M. de Saint-Pierre, il ne put jamais oublier cette bonne ville où un étranger pouvait coucher à la belle étoile, parce qu'une femme avait eu la fantaisie de mettre un peu de rouge.

Le lendemain il abandonna ces deux ridicules personnages et traversa la France en faisant les plus cruelles réflexions sur le mauvais état de ses affaires.

Dégoûté de la guerre, n'ayant aucun dessein arrêté, il crut trouver quelques secours auprès de sa famille, et se rendit chez un de ses oncles à Dieppe. Dans le premier moment, sa tante parut charmée de le recevoir et le combla de caresses. Elle s'imaginait qu'il avait laissé ses chevaux et ses gens à l'auberge; mais quand elle apprit qu'il était venu seul et sur un cheval de louage, elle se refroidit insensiblement et finit par lui chercher querelle. Obligé de quitter la maison de son oncle pour se rendre au Havre, il y passa trois mois auprès de son père qui était remarié depuis un an. Mais s'étant aperçu que son séjour commençait à fatiguer sa belle-mère, il résolut de tenter encore une fois la fortune. Il lui restait six louis; un billet de la loterie de Saint-Sulpice doubla cette somme, et c'est avec ce petit renfort qu'il prit la route de Paris, vers le commencement de mars de l'année 1761.

Une aventure extraordinaire qui fut sur le point d'armer toute l'Europe, lui présenta une occasion de se tirer d'affaire. Un vaisseau de guerre turc, la *Couronne ottomane,* était allé, suivant l'usage, lever le *carache*, ou tribut payé au grand-seigneur par les Grecs des îles de l'Archipel. Il jeta l'ancre près des rives de la Morée, et une partie de son équipage étant descendue à terre avec tous les officiers, soixante esclaves français formèrent le hardi projet de s'emparer du vaisseau. Ce projet réussit, et sur quatre cents hommes restés à bord, un bien petit nombre se sauva à la nage. Aussitôt les câbles furent coupés; on laissa tomber les grandes voiles, et le vent de terre venant à souffler, les vainqueurs furent emportés en pleine mer. La nuit vint, et ils échappèrent à toutes les poursuites. Le capitan-pacha, qui était descendu à terre, paya cette imprudence de sa tête.

Cependant les fugitifs se dirigèrent vers la rade de

Malte, où ils entrèrent un dimanche matin. Le grand-seigneur somma l'île de rendre le vaisseau ; on craignit un siége, et plusieurs ingénieurs furent envoyés au secours de l'ordre. M. de Saint-Pierre fut du nombre ; on promit de lui adresser à Toulon la commission de lieutenant et le brevet d'ingénieur-géographe. Sur la foi de ces promesses, il se rendit à Lyon au commencement de mai. La beauté de la saison et les espérances de fortune dissipèrent peu à peu ses inquiétudes. Il se livra au plaisir de voir des objets nouveaux. Cependant il n'y a guère de villes intéressantes entre Paris et Lyon. Il semble que ces deux grandes cités épuisent toutes celles qui les environnent, comme de grands arbres étouffent les végétaux qui croissent sous leur ombre. Après quelques jours de repos à Lyon, il se rendit à Marseille où il ne fit qu'un court séjour. Tous les soirs il se promenait sur le port, en observant les divers costumes des navigateurs que le commerce y attirait de toutes les parties du globe. Il y voyait des Tartares, des Arméniens, des Grecs, des Indiens, des Chinois, des Persans, des Moresques, etc. : c'était comme un abrégé du monde. Le port de Toulon, où il ne tarda pas à se rendre, et où il fut présenté au capitaine du vaisseau *le Saint-Jean* par l'ingénieur en chef, lui offrit un spectacle moins varié ; mais il en emporta le souvenir d'une aventure touchante. « Au moment de m'embarquer, dit-il, un « homme à barbe longue, en turban et en robe, qui « était assis sur ses talons à la porte du café de la Ma-« rine, m'embrassa les genoux comme j'en sortais, et « me dit en langue inconnue quelque chose que je « n'entendais pas. Un officier de la marine qui l'avait « compris, me dit que cet homme était un Turc es-« clave, qui, sachant que j'allais à Malte, et ne doutant « pas que son sultan ne prît cette île et ne réduisît « tous ceux qui s'y trouveraient à l'esclavage, me plai-

« gnait de tomber si jeune dans une destinée semblable « à la sienne. » * M. de Saint-Pierre fut d'autant plus touché de cette scène, qu'il éprouva la douleur de ne pouvoir secourir cet infortuné. L'élan généreux d'un vieillard qui oubliait ses propres maux pour gémir sur ceux d'un étranger qu'il devait regarder comme un ennemi, lui montrait le cœur humain dans toute sa sublimité. Il s'étonnait cependant d'avoir excité la pitié d'un homme plus malheureux que lui, car l'expérience ne lui avait point encore révélé la profondeur de ce vers de Virgile, qu'il mit dans la suite à la tête de tous ses ouvrages :

« *Non ignara mali miseris succurrere disco.* »

Peu de jours après cette aventure, il se rendit à bord du vaisseau, et l'on mit à la voile. Mais il commit une imprudence qui devait le jeter dans de grands embarras : ce fut de partir sans la commission qui lui avait été promise. Les officiers du génie ne lui voyant ni titre, ni fonction, ne voulurent bientôt plus le reconnaître, et dès lors il fut en butte à l'intolérance d'un corps auquel il n'appartenait pas.

Un événement déplorable troubla cette courte aventure. Un jour on entendit crier que deux jeunes gens qui se jouaient sur les lisses venaient de tomber dans la mer. Aussitôt le vaisseau arrive, le canot est mis à flot, et l'on coupe le *salva nos*, espèce de grands cônes de liége suspendus à la poupe. Toutes ces précautions furent inutiles. Le vaisseau avait été poussé si rapidement loin de ces infortunés, qu'ils ne purent jamais l'atteindre. On les voyait nager dans le lointain, mais déjà l'on ne pouvait plus entendre leurs cris. Bientôt ils levèrent les bras vers le ciel ; ce fut le dernier signe de leur détresse : ils s'enfoncèrent dans les flots, et dis-

* *Vœux d'un Solitaire.*

parurent pour toujours. Ces deux jeunes gens périrent sans qu'aucun de leurs camarades, qui se jetaient tous les jours à la mer pour quelques pièces de monnaie, témoignât le moindre desir d'aller à leur secours.

Le onzième jour après le départ, on découvrit les côtes de Malte, qui sont blanches et peu élevées. On y débarqua à midi. Il y avait dans le vaisseau quatre ingénieurs; ils se réunirent pour rendre visite au grand-maître, et laissèrent M. de Saint-Pierre seul sur le rivage, sous prétexte qu'il n'appartenait pas au corps du génie militaire. Surpris d'une pareille conduite, il l'attribua à l'oubli du ministère qui ne lui avait point envoyé la commission promise. Mais que devint-il en apprenant que l'ingénieur en chef le faisait passer pour son dessinateur? Indigné d'un pareil mensonge, il réclama successivement devant le ministre de France, le grand-maître, et M. Burlamaqui, commandant en chef. Ces réclamations n'ayant eu aucun succès, il prit le parti de se retirer et d'attendre qu'on voulût en user plus convenablement avec lui. Il loua une petite maison à un étage six francs par mois, et y vécut solitaire avec un vieux domestique qui lui coûtait le même prix. Ce domestique était Portugais, et d'une fierté qui ne lui permettait d'obéir qu'à sa propre volonté. Il refusait même de porter des fruits achetés au marché; ce qui réduisait la plupart du temps M. de Saint-Pierre à se servir lui-même. Un jour cependant il voulut bien prendre sous son bras une harpe que son maître venait de louer; et comme ce dernier lui témoignait sa surprise d'un changement si subit, il répondit avec dignité « que tout ce qui pouvait faire honneur à l'homme, « comme les livres, les tableaux, la musique, il était « toujours disposé à s'en charger; mais que jamais il « ne s'abaisserait à porter des vivres. » M. de Saint-Pierre recontrait souvent ce bon homme, qui, après

avoir achevé son service, se promenait gravement sur la place publique, coiffé d'une perruque à trois marteaux, et une canne à pomme d'or à la main.

Cependant les ennemis de notre jeune solitaire cherchaient tous les moyens de le perdre. De ridicules calomnies furent répandues sur sa personne et sur sa famille, et comme il en témoignait un jour son ressentiment dans les termes les plus vifs, on fit aussitôt courir le bruit que la chaleur du climat avait agi sur son cerveau, et qu'il était atteint de folie. Dans cette situation, quelques amis s'empressèrent de le consoler. Tels furent un simple chevalier nommé Pestel, le marquis du Roullet, et le Bailli de Saint-Simon. Mais quelle distraction pouvait-il espérer de la société, dans un pays où l'on ne se réunit que pour jouer, et où il n'y a ni jardins, ni promenades, ni spectacles? Le malheur ne lui avait point encore appris à obéir sans murmurer aux ordres de la Providence, et à se consoler de l'injustice des hommes par l'étude de la nature.

Le siége n'eut pas lieu, et chacun ne songea qu'à retourner en France. M. de Saint-Pierre reçut 600 livres pour les frais de son voyage, et il s'embarqua sur un vaisseau danois qui faisait voile pour Marseille. Malheureusement le capitaine n'avait aucune connaissance de cette mer où les orages s'élèvent avec une effroyable rapidité. Après avoir louvoyé long-temps, ils se trouvèrent à la vue de la Sardaigne entre le banc de la Case et les rochers à pic qui hérissent la côte. Dans cette partie, lorsque la mer, qui n'a que vingt-cinq pieds de profondeur, est agitée par les vents, elle soulève les terres mouvantes des bas-fonds, et alors les vaisseaux courent risque d'être engloutis sous des montagnes de sable. Pour accroître l'effroi, le nom de ce lieu rappelle aux matelots le naufrage de M. de la Case, sa fin déplorable, et celle de tout son équipage.

Du côté de la terre, le péril n'est pas moins grand. Ces rives sont habitées par des paysans à moitié sauvages. On les voit accourir au milieu des tempêtes, s'élancer de rocher en rocher, et achever impitoyablement les malheureux que les flots leur apportent. Sur le soir, le vaisseau se trouva arrêté par le calme entre ces deux dangers. La chaleur avait été excessive, et le ciel se couvrait insensiblement de nuages noirs et cuivrés. La nuit vint encore augmenter l'horreur de ce spectacle. On craignait le coup de vent de l'équinoxe; toutes les manœuvres furent suspendues, et l'on soupa de bonne heure pour se préparer aux fatigues de la nuit. Les passagers, assis autour de la table, attendaient dans un morne silence, lorsqu'un officier qui venait de monter sur le pont redescendit à la hâte pour annoncer qu'on allait essuyer un grain épouvantable. En effet, le vaisseau se perdit tout à coup dans une nuée prodigieuse dont les noirs contours étaient frappés par intervalles de l'éclat subit des éclairs. Le ciel et la mer semblaient se toucher. L'équipage se hâta de serrer toutes les voiles, et d'amener les vergues sur la barre de hune. On amarra ensuite la barre du gouvernail. Pendant que tout le monde était en mouvement, un bruit sourd et lointain, semblable à celui du vent qui souffle dans une charpente, se fit entendre, et s'accroissant à chaque seconde, il semblait fondre du haut du ciel. En une minute, il gronda autour du vaisseau, qui fut couché sur le côté, tandis que le vent, la pluie, la mer et la foudre le frappaient en même temps, et assourdissaient par leur horrible fracas. Les éclairs se succédaient si rapidement, que le vaisseau était comme enveloppé d'une lumière éblouissante. Cette situation durait depuis plus d'une demi-heure, lorsque le capitaine entra, une petite lanterne sourde à la main, dans la chambre où les passagers s'étaient rassemblés. Il

avait les yeux égarés, le visage pâle, et s'adressant en anglais à un de ses officiers, il lui montra la route pointée sur une carte, et se retira les larmes aux yeux. L'officier secoua la tête, et comme tous les regards l'interrogeaient, il annonça que si la tempête durait encore une heure, le vaisseau était perdu corps et biens.

Quelques minutes après, la nuée crève sur le vaisseau et le couvre d'un déluge d'eau; alors le plus grand calme succède à l'orage. Le lendemain, les voiles furent tendues, et bientôt l'on découvrit les côtes de Provence. A cette vue, tous les passagers tombèrent dans une espèce d'extase, et ils voulurent aussitôt se faire conduire à terre. M. de Saint-Pierre y descendit avec eux, et soit que le bonheur d'échapper à un si grand péril l'eût préparé aux plus tendres émotions, soit que la patrie, après la crainte du naufrage, eût plus de charmes à ses yeux, avec quel frémissement de joie il toucha cette terre qu'il avait cru ne plus revoir! comme ses regards se reposèrent doucement sur ses rives fleuries, sur ces flots hier soulevés par l'orage, aujourd'hui si calmes et si purs! Ce gazon couvert de rosée, ces bois de myrtes et d'orangers, le souffle du zéphir, le chant des oiseaux, il croyait tout entendre, tout voir pour la première fois. Dans ce ravissement, il prit la route de Paris; mais à mesure qu'il approchait de cette ville, le charme faisait place aux plus vives inquiétudes. La tempête, le naufrage, l'attendaient encore là. Il n'avait plus d'amis, plus d'argent, plus de mère; il était seul au monde, et battu de tous les vents de l'adversité.

Il se logea dans un hôtel rue des Maçons, et courut aussitôt rendre visite à ceux qui avant son départ lui avait témoigné quelque intérêt. Le Bailly de Froulay lui parla de ses propres chagrins, et déplora le sort des grands seigneurs qui n'avaient plus de crédit dans les

bureaux. M. de Mirabeau, l'ami des hommes, composait un gros livre sur le bonheur du genre humain, ce qui ne lui permettait pas de s'occuper des intérêts d'un individu isolé dans la foule. M. du Bois, premier commis, le reçut avec des airs de ministre : il lui dit qu'il fallait attendre, qu'on y songerait, qu'il ne voyait que des gens qui lui demandaient, et en parlant ainsi, il le reconduisait poliment à la porte. Le pauvre solliciteur se consola de tant d'indignités à la vue de cent personnes qui attendaient dans l'antichambre le bonheur de voir sourire un premier commis.

Toutes ses visites eurent le même résultat. Pendant ce temps, le peu d'argent qui lui restait fut dépensé, et la crainte de l'avenir le décida à demander quelques secours à ses parens. Mais cette démarche ne fut pas heureuse : les uns lui répondirent qu'il avait mérité sa situation; les autres, qu'il était un mauvais sujet, et que sa famille ne prétendait pas s'épuiser pour satisfaire ses caprices. Les plus honnêtes ne lui répondirent pas. Dans cette extrémité, un de ses protecteurs lui offrit une place chez un maître de pension pour apprendre à lire aux petits enfans. Un autre l'engagea à donner des leçons de mathématiques à quelques jeunes gens qui se destinaient au génie militaire. Il accepta cette dernière proposition; mais bientôt les élèves manquèrent, et il fallut encore renoncer à cette ressource. Alors il adressa au ministre de la marine un mémoire dans lequel il proposait d'aller seul sur une barque lever le plan de toutes les côtes d'Angleterre. Ce mémoire singulier n'excita pas même la curiosité, et resta sans réponse. Enfin on ne lui épargna aucune humiliation. Jamais il n'avait tant senti l'amertume d'avoir besoin des hommes : déjà la misère commençait à l'accabler; il avait épuisé le crédit chez un boulanger; son hôtesse menaçait de le renvoyer ; et réduit

à l'isolement le plus complet, il ne voyait personne dont il pût espérer le plus léger secours.

Mais son courage croissait avec son malheur. Plus il se voyait dans l'abandon, plus il prétendait aux faveurs de la fortune. En un mot, ses projets de législation se réveillèrent avec tant de force lorsqu'il se vit sans ressources, qu'il ne songea qu'à réaliser au fond de la Russie les brillantes chimères de sa jeunesse. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder une république et de lui donner des lois. Ce projet, qui dans un temps plus heureux lui eût peut-être paru extravagant, dans son état de délaissement et de misère lui semblait aussi simple que naturel. Il se doutait bien que pour accomplir de si grandes choses un peu d'argent lui serait nécessaire; mais il n'eût pas été digne de sa haute fortune s'il se fût arrêté à de semblables bagatelles. La difficulté fut donc aussitôt levée qu'aperçue. Un nommé Girault, son ancien camarade d'études, lui prêta vingt francs, le marquis du Roullet deux louis, un M. Sauti trente francs, un père de famille, nommé Diq, trois louis. Il vendit ensuite secrètement et pièce à pièce tous ses habits; puis ayant porté chez Girault ses livres de mathématiques et un peu de linge, il se félicita d'avoir si bien préparé cette sage entreprise, et ne songea plus qu'à partir pour la Hollande. Comme il avait peu de confiance aux lettres de recommandation, qui ne sont le plus souvent qu'un moyen honnête de se défaire d'un importun, il ne voulut en emporter que deux : une pour l'ambassadeur de Hanovre à La Haye, l'autre pour le chevalier de Chazot, commandant de Lubeck et son compatriote.

C'est ainsi qu'au lieu de chercher le bonheur dans le repos d'une condition simple et médiocre, il ne le voyait que dans les agitations de la gloire, dans les hautes vertus, dans les devouemens magnanimes. Il

voulait faire de grandes choses pour être un jour l'objet d'une grande reconnaissance, et la vie ne s'offrait à lui que comme une suite d'actions héroïques qui mènent au commandement : erreur brillante, mais fatale, résultat inévitable de cette éducation mensongère, qui nous force d'appliquer à une vie presque toujours destinée à l'obscurité les principes et les pensées qui dirigent la vie des princes et des héros. Ces dangereux souvenirs le tourmentaient sans doute lorsque, tombé dans le dénuement le plus profond, il entrevoyait la fortune la plus éclatante, imaginant que, semblable à cet infortuné voyageur des *Mille et une Nuits*, qu'on avait descendu dans un abîme, il ne devait en sortir que pour être roi.

Dès que son père eut appris ses projets de voyage, il s'empressa de lui envoyer quelques papiers de famille, parmi lesquels se trouvaient ses titres de noblesse. M. de Saint-Pierre fut charmé de posséder ces papiers ; car dans les cours du Nord il faut un nom pour réussir. Une seule chose l'embarrassait, c'est que son titre principal était un certificat signé du marquis de l'Aigle, qui attestait, il est vrai, la noblesse de la famille de Nicolas de Saint-Pierre, mais avec cette clause qu'un de ses ancêtres avait géré les affaires de la maison de l'Aigle. Ainsi une ambition trouve toujours sa punition dans une autre ambition. Une fois entré dans cette route, il était difficile de s'arrêter. Il n'avait point d'armoiries, et n'osait en prendre de trop connues ; il fit donc graver un cachet de fantaisie, qu'il enrichit de tout ce qu'il savait dans l'art du blason. Enfin il adopta le titre de chevalier que ses amis lui donnaient depuis long-temps. Mais toutes ces précautions, qui devaient servir à le rassurer, produisirent un effet absolument contraire. Parlait-on de sa famille, il en vantait la noblesse. Prolongeait-on la conversation sur ce

sujet, il coupait court, rougissait, s'embarrassait, craignant toujours de s'entendre demander la preuve qu'il avait eu des aïeux. En un mot, les questions les plus indifférentes le faisaient frissonner, et lui apprenaient assez qu'il n'était pas né pour tromper. Dans sa vieillesse, il s'accusait d'une manière charmante de ces petits traits de vanité, et peut-être y avait-il encore quelque vanité dans cet aveu ; car alors il s'était créé d'autres titres au respect des hommes, et tout semblait lui dire qu'il venait de commencer l'illustration de sa famille par le génie et la vertu.

Son entreprise ainsi préparé, il ne songea plus qu'à son départ. Ses dettes s'élevaient à une centaine d'écus. Il fit des obligations qu'il envoya par la poste à chacun de ses créanciers, afin que son père les acquittât si la fortune ne lui était pas favorable ; puis un beau soir il sortit furtivement de son hôtel et se rendit chez son ami Girault, qui, quoique très malheureux lui-même, n'avait pas le courage de le suivre. Ils soupèrent ensemble. D'abord le repas fut triste : Girault s'inquiétait du présent ; M. de Saint-Pierre ne songeait qu'à deviner l'avenir. Mais une bouteille de champagne étant venue ranimer leurs espérances, le grenier où ils se trouvaient retentit bientôt des éclats de leur joie. Enfin sur le minuit il fallut se décider à revenir aux réalités, et, son petit paquet sous le bras, il s'achemina seul vers la diligence de Bruxelles, après avoir promis à son ami Girault de ne pas l'oublier au jour de la prospérité.

Arrivé à La Haye, il se hâta de présenter une lettre de recommandation qu'un homme du grand monde lui avait remise pour son ami intime le baron de Sparken, ambassadeur de Hanovre. Mais quelle fut sa confusion, lorsque l'ambassadeur lui dit qu'il ne connaissait en aucune manière la personne qui avait écrit cette

lettre ! Ce seigneur était déjà sur l'âge et croyait à l'alchimie. Par un effet singulier de cette crédulité, il s'imagina qu'un jeune homme qui savait les mathématiques devait avoir quelques lumières sur la pierre philosophale, et il voulut bien lui promettre une petite place, n'exigeant de lui, pour toute reconnaissance, que son secret de faire de l'or. En solliciteur novice, M. de Saint-Pierre eut la bonne foi de répondre qu'il était loin de posséder un si beau secret et surtout d'y croire. Ce n'était pas le moyen de faire sa cour; aussi l'ambassadeur lui fit-il entendre clairement qu'un homme qui ne croyait pas à l'alchimie ne pouvait espérer de service en Hollande. Il ajouta que la religion catholique eût été d'ailleurs un obstacle insurmontable à son avancement; que le bon temps était passé où les Hollandais prenaient à leur service des officiers de toutes les religions, enfin que c'était bien dommage qu'il ne se fût pas présenté quatre jours plus tôt, époque à laquelle son neveu, le comte de la Lippe, s'était embarqué pour aller commander les troupes de Portugal et combattre les Espagnols. Le voyageur déçu se retira avec ces belles paroles, persuadé de deux choses dont il éprouva la vérité le reste de sa vie : c'est que les lettres de recommandation ne mènent à rien, et qu'un homme sans crédit arrive toujours le lendemain des bonnes occasions.

Quoique soupçonné par le baron de Sparken d'avoir la pierre philosophale, il se vit bientôt sur le point de manquer de tout. Comme il se creusait inutilement la tête pour trouver les moyens de continuer son voyage, le hasard fit prononcer devant lui le nom de M. Mustel, journaliste français retiré à Amsterdam, et qui y jouissait d'une grande considération. M. de Saint-Pierre avait eu pour régent un ecclésiastique qui portait le même nom. Ce souvenir l'encourage, il prend la

plume, il écrit, et M. Mustel lui répond aussitôt que ce régent est son propre frère, et qu'il se croira heureux d'être utile à un de ses disciples. Sur cette lettre, M. de Saint-Pierre se décide à prendre la route d'Amsterdam, où il trouva dans M. Mustel un homme disposé à devenir son ami. M. Mustel était un sage à la manière des anciens, c'est-à-dire qu'il pratiquait la sagesse. Il passait une partie de l'été dans un petit jardin aux environs d'Amsterdam avec la meilleure des femmes et quelques bons amis. Là, tout en fumant sa pipe, il composait son journal sous un berceau de verdure, et du sein du repos et de la solitude il traçait jour par jour le tableau des agitations de l'Europe. Doué d'un beau talent poétique, il avait eu la force de préférer le bonheur à la gloire. Dieu, la nature, sa femme et sa plume occupaient toutes ses pensées; et, quoiqu'il eût souvent à déplorer les revers des peuples et des rois, il les voyait sur des rives si lointaines, que jamais ses passions n'en furent excitées. Tous les vains bruits du monde venaient expirer à la porte de sa retraite, et l'histoire présente était devant ses yeux comme l'histoire des temps passés.* « Son bonheur me rendait gai, disait souvent M. de Saint-Pierre. Un jour il me dit : « J'ai essayé inutilement de faire venir la laitue ro-« maine dans mon jardin; c'est que la terre est trop « froide : qu'en pensez-vous? — Oh! lui répondis-je, « ne voyez-vous pas que la laitue romaine ne peut « croître dans un terrain protestant? » Cette idée le fit rire. Pour moi, ajoutait M. de Saint-Pierre, j'avais dans le cœur une plante qui vient partout : c'était l'ambition. » M. Mustel eut bientôt apprécié le mérite de son nouvel ami; et, plein de sollicitude pour un

* M. de Saint-Pierre fut tellement frappé de l'indépendance et du bonheur de Mustel, que dans sa vieillesse il ne put résister au plaisir d'en parler avec détail. *Voyez* le roman de *l'Amazone*.

jeune homme dont il admirait les nobles sentimens, il lui offrit la main de sa belle-sœur, avec la place de rédacteur de la *Gazette*, qui valait mille écus. M. de Saint-Pierre n'apprécia point alors la générosité de cette offre. C'était une belle occasion d'être heureux, s'il n'avait cherché que le bonheur; mais comment renoncer à la gloire de former un peuple, de fonder une république, et cela pour une misérable place de journaliste, pour une vie obscure! Il refusa tout, parce que son ambition n'était satisfaite de rien. Nous le verrons souvent repousser la fortune qui se présentait à lui sous une forme simple et riante. C'était un des traits de son caractère : il voulait parvenir en suivant sa fantaisie, et non pas en se livrant à la fantaisie des autres.

Il partit donc d'Amsterdam après avoir emprunté de M. Mustel l'argent nécessaire pour se rendre à Lubeck. Là il puisa encore dans la bourse du chevalier de Chazot, commandant de la ville, qui lui prêta deux cents francs pour se rendre à Pétersbourg. L'élévation de Catherine au trône impérial vint ajouter à ses espérances. L'Europe entière était dans une grande attente; Frédéric et Voltaire proclamaient déjà les merveilles d'un règne commencé par un horrible attentat. Ces éloges passaient de bouche en bouche et produisaient une admiration générale. Le jeune philosophe lui-même ne pouvait se lasser de les écouter; il craignait d'arriver trop tard; il lui semblait que tout allait se faire sans lui, qu'on devinerait ses plans, qu'on lui ravirait sa gloire. Plein de cette inquiétude, il se donna à peine le temps de visiter l'arsenal de Lubeck, où il vit cependant le sabre dont on trancha la tête à un bourgmestre qui livra aux Suédois l'île de Bornholm, à cette seule condition qu'il aurait l'honneur de danser avec la reine de Suède.

Au moment du départ, le chevalier de Chazot re-

commanda vivement M. de Saint-Pierre à son beau-père, M. Torelli, premier peintre de l'empire, et qui se rendait à la cour pour faire le tableau du couronnement. Il y avait sur le vaisseau des comédiens, des chanteurs, des danseurs, des coiffeurs français, anglais, allemands, qui tous avaient les plus hautes prétentions. Ces braves gens se croyaient déjà de grands personnages : à les entendre, ils allaient éclairer la Russie et y répandre le goût brillant des arts. L'exagération de leurs espérances et la folie de leurs projets n'étaient pas une des moins piquantes distractions de M. de Saint-Pierre. La traversée fut d'un mois; arrivés à Cronstadt, les passagers prirent une chaloupe pour remonter la Néwa, qu'ils trouvèrent semée d'îles désertes, et dont les rives étaient bordées de noires forêts de sapins. Le bruit des rames troublait seul le profond silence de ces lieux; et les passagers, les regards fixés sur ces terres sauvages, se croyaient aux extrémités du monde, lorsque tout à coup, au détour du fleuve, ils découvrirent la cité de Pierre-le-Grand avec ses vastes quais, son pont de bateaux, la tour dorée de l'Amirauté, ses dômes peints en vert, ses palais couronnés de trophées, de guirlandes et de groupes d'amour, s'élevant seule au milieu des déserts. A ce magnifique aspect, notre voyageur se sent pénétré d'une émotion indéfinissable : c'est là qu'il vient chercher la gloire et lutter avec la fortune ! c'est là que ses projets vont trouver de zélés protecteurs ! Cette foule empressée qu'il aperçoit sur la rive ne lui présente que des amis que déjà il voudrait presser sur son sein. Ainsi tous ses projets vont s'accomplir. Pendant qu'il se berce de ces riantes chimères, la chaloupe aborde au galernoff habité par les négocians anglais. Aussitôt l'un d'eux, M. Tornton, s'empresse d'un air jovial au devant des passagers et les invite à prendre le thé chez

lui, pour donner à chacun le temps de faire avertir ses amis. Nouvelle illusion pour M. de Saint-Pierre. Il vient donc de toucher une terre où les étrangers sont accueillis à la porte des villes comme au temps des patriarches! et si l'on reçoit ainsi un homme inconnu, à quels honneurs ne doit pas s'attendre celui dont tous les vœux tendent au bonheur des hommes!

Pendant que le vaste champ de l'espérance s'ouvre devant notre voyageur, il voit une députation de l'Académie qui s'avance pour complimenter le peintre Torelli; celui-ci reçoit les complimens, monte en carrosse, et de la portière fait une légère inclination à son protégé qui reste stupéfait sur le rivage. On entre dans le salon de M. Tornton, et bientôt une autre voiture vient enlever un autre passager; ils disparaissent ainsi peu à peu, et à mesure que leur nombre diminue, les illusions du pauvre philosophe s'évanouissent. Enfin il reste seul, et long-temps encore il s'étonne de cette scène qui vient de lui révéler son abandon. Ne voulant pas paraître embarrassé, il se décide à prendre congé du maître de la maison, et son épée sous le bras, il se dirige le long d'un quai de granit que doraient encore les derniers rayons du soleil. Chemin faisant il admirait ce peuple à longue barbe qui marchait d'un air grave et préoccupé; et faisant un retour sur lui-même, il se mit à songer avec douleur à son isolement. Dans cette multitude qui se renouvelait sans cesse, il ne se trouvait pas un seul être qui n'eût une maison, des amis, des parens, qui ne fût aimé, qui ne fût attendu. Lui seul était sans asile, lui seul n'était ni attendu ni aimé: solitaire au milieu de la foule, il aurait pu mourir sans y laisser un regret, sans y faire couler une larme. Ah! pour savoir combien la patrie est douce, il faut avoir erré sur une terre étrangère! Depuis long-temps il marchait enseveli dans ces pensées mélancoliques,

lorsqu'il s'entendit appeler par une personne dont la voix ne lui était pas inconnue. C'était un des passagers qu'il venait de quitter, bon Allemand, établi à Pétersbourg, qui, devinant son embarras, voulut bien le guider vers la seule auberge de cette ville tenue par des Français. Ils trouvèrent la maîtresse du logis, mademoiselle Lemaignan, qui jouait aux cartes à la faible lueur d'une lampe. Elle se leva pour les recevoir, et leur apprit que son frère était à Moscou, où l'impératrice venait de se rendre pour son couronnement. Elle fit ensuite servir à souper au jeune Français qui, frappé d'une nouvelle si contraire à ses projets, s'abandonnait aux plus tristes réflexions.

Après avoir retiré ses effets et payé les frais de son voyage, il lui resta six francs qui ne tardèrent pas à être dépensés. Obligé de vivre de peu, il passait les jours entiers dans sa chambre, cherchant à s'absorber par l'étude des mathématiques. Le temps s'écoulait, la cour ne revenait pas, et tout annonçait à M. de Saint-Pierre que son hôtesse se lassait de lui faire crédit. Il croyait ne jamais sortir de ce labyrinthe, lorsqu'un dimanche, en sortant de la messe, un seigneur vêtu d'une riche pelisse l'aborda poliment à la porte de l'église. Après une conversation assez longue dans laquelle il lui témoigna beaucoup d'intérêt, il lui offrit de le présenter au maréchal de Munich, gouverneur de Pétersbourg, dont il était secrétaire. Charmé de cette offre bienveillante, M. de Saint-Pierre accepta un rendez-vous pour le lendemain trois heures du matin, seule heure à laquelle le maréchal donnât ses audiences.

Il trouva un vieillard de quatre-vingts ans, sec, vif, pétulant, qui l'accueillit de bonne amitié, et qui en moins d'un quart d'heure lui eut montré son cabinet, ses dessins, ses plans, et une centaine de volumes sur le génie militaire qui formaient toute sa bibliothèque.

Ces livres avaient servi à sa gloire. Jeté dans les déserts de la Sibérie, il avait, comme les anciens philosophes, ouvert une école sur la terre de l'exil. Rassemblant autour de lui les soldats commis à sa garde, il s'était plu à leur dévoiler les secrets de la science d'Euclide et de Pascal. Sa patrie adoptive avait puni ses vertus, il ne se vengea qu'en lui en montrant de nouvelles, et l'on vit tout à coup une troupe d'ingénieurs habiles sortir de ces régions barbares, se répandre dans l'armée et fonder le corps du génie militaire russe. Un homme de cette trempe devait apprécier le mérite de M. de Saint-Pierre. Il était déjà charmé de sa conversation; mais il voulut le juger sur ses œuvres, et lui ayant remis des couleurs, du papier, des pinceaux, il l'invita à revenir bientôt avec un échantillon de son talent. Cette invitation eut l'heureux effet de prolonger le crédit de notre voyageur. Peu de jours après il revint avec un plan dont le maréchal fut si satisfait, qu'il promit aussitôt d'en recommander l'auteur à M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie, et s'adressant en allemand à son premier aide-de-camp, il se fit apporter un sac de roubles qu'il présenta à M. de Saint-Pierre, en lui disant que cette somme servirait à payer ses frais de voyage jusqu'à Moscou; celui-ci répondit en rougissant que les ingénieurs du roi de France ne pouvaient recevoir de l'argent que d'un souverain. Et comme il se retirait en prononçant ces mots, le maréchal se leva et lui dit d'un air touché qu'en Russie l'usage permettait à un colonel et même à un général de recevoir des bienfaits de sa main, que cependant il ne s'offensait pas d'un refus inspiré par un excès de délicatesse; puis il ajouta après un moment de réflexion : « Vous ne refuserez pas sans doute de faire le voyage avec un de mes amis, le général Sivers, qui se rend à la cour? » Cette dernière proposi-

tion satisfaisait à tout; M. de Saint-Pierre l'accepta avec reconnaissance : c'était un premier pas vers la fortune, et il commençait à concevoir que la fortune ne lui serait point inutile pour accomplir ses grands projets.

Dans le temps même où il venait de trouver un protecteur, la Providence lui donnait un ami. Un Genevois nommé Duval, joaillier de la couronne, qu'il avait eu occasion de rencontrer plusieurs fois chez son hôtesse, n'avait pu voir son malheur sans en être ému, ni son courage sans l'admirer. C'était un de ces hommes dont la physionomie laisse lire toutes les pensées, et dont toutes les pensées sont bienveillantes et vertueuses. Une douce mélancolie, répandue sur ses traits, exprimait la beauté de son ame; elle semblait plaindre tous les malheureux et leur annoncer un consolateur. Il voulut être la Providence d'un jeune homme qu'il voyait sans crainte et sans trouble dans sa lutte avec la misère, et une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre eux. Duval était loin d'approuver les projets de son jeune ami; mais il ne les blâmait pas ouvertement, car il sentait que les dégoûts de l'ambition ne peuvent naître que des mécomptes de l'ambition. Toujours prêt à donner un bon conseil, il laissait faire ensuite, et se trouvait là pour consoler ou pour secourir. C'était l'idéal de l'amitié, et celle qu'il inspira fut bien profonde, puisque non seulement M. de Saint-Pierre lui adressa les lettres qui composent son *Voyage à l'Ile-de-France*, mais que long-temps après, par une touchante fiction, il attribuait son système de la fonte des glaces polaires à un sage nommé Duval, cherchant à répandre sur l'ami qui avait inspiré son premier ouvrage les derniers rayons de sa gloire. *

* Ce morceau devait trouver place dans l'*Amazone*, l'auteur n'eut pas le temps de l'achever. Il en a été publié un fragment sous le titre de *Théorie de l'univers*.

M. Duval, instruit du départ prochain de M. de Saint-Pierre, fit tous ses efforts pour changer sa résolution; mais ne pouvant y réussir, il lui ouvrit généreusement sa bourse; et le même jeune homme qui venait de refuser les dons d'un maréchal d'empire, parce qu'il ne pouvait voir en lui qu'un protecteur étranger, consentit à emprunter dix roubles (50 fr.) d'un simple particulier dans lequel son cœur voyait un ami.

Cependant le maréchal de Munich le présenta au général sous les auspices duquel il devait paraître à la cour, et peu de temps après ils se mirent en route pour Moscou. On était alors au mois de janvier. Le général Sivers avait deux voitures bien chaudes, bien closes, l'une pour lui, l'autre pour ses adjudans. Un traîneau découvert était destiné à son domestique, et il donna ordre d'y faire placer le jeune Français. Dès la première nuit, le traîneau versa deux fois. Notre malheureux voyageur, exposé à toutes les injures de l'air, éprouvait un froid d'autant plus horrible, qu'il n'avait pris aucune des précautions d'usage, et qu'avec son chapeau de feutre et son habit court, il lui semblait qu'il n'était pas vêtu. Le second jour, il eut une joue gelée, et sans un bonnet fourré que lui prêta son compagnon, il y eût sans doute laissé ses deux oreilles. Chaque fois qu'on arrivait dans une maison de poste, le général déballait lui-même les provisions; il distribuait à chacun un petit morceau de pain dur comme le marbre, puis la valeur d'un demi-verre de vin qu'on coupait avec une hache. Après cette généreuse distribution, le général se mettait seul à table, pendant que ses aides-de-camp et son secrétaire se tenaient debout derrière lui. M. de Saint-Pierre ne crut pas devoir les imiter; à la grande confusion des autres officiers, il osa s'asseoir en présence du général, qui ne lui par-

donna point ce qu'il appelait un excès de familiarité. L'espèce de mépris qu'on lui avait témoigné en le reléguant parmi les valets doublait sa fierté et le remplissait de tristesse ; mais l'aspect de la nature aurait suffi pour le plonger dans la mélancolie. Il est impossible d'exprimer l'âpreté de l'air et du froid. Tout était couvert de neige : les bois, les champs, les plaines, les montagnes, les lacs et la mer même. Chaque matin, le soleil, semblable à un globe de fer rouge, se levait au bord de l'horizon ; sa lumière était pâle et sans chaleur, seulement elle agitait dans l'air une infinité de particules glacées qui étincelaient comme une poussière de diamans. La nuit ne présentait pas un spectacle moins étrange : les sapins, à travers lesquels murmurait un vent glacé, étaient comme autant de pyramides d'albâtre dont les avenues se prolongeaient à l'infini ; tantôt la lune les éclairait de ses lueurs bleuâtres, tantôt les feux de l'aurore boréale semblaient les couvrir d'un vaste incendie. On eût dit alors les colonnades, les portiques d'une ville en ruine, au milieu desquels l'imagination frappée voyait se mouvoir des sphinx, des centaures, des harpies, le dieu Thor avec sa massue, et tous les fantômes de la mythologie du Nord.

Emporté rapidement dans un traîneau découvert, il voyait ces êtres fantastiques s'agiter autour de lui, et il avait peine à ne pas croire à leur réalité. Les trois voitures couraient ainsi, sans autre espoir que celui d'arriver dans quelques pauvres villages dont rien n'annonçait les approches, car les coqs et les chiens même étaient tapis par le froid. Cependant on voyait des troupeaux de loups qui, pressés par la faim, suivaient les voyageurs comme une proie. Ces terribles animaux se partageaient en deux meutes sur les deux côtés du chemin ; ils étaient guidés par un chef qui

s'élançait en avant, précédait les voitures, et s'arrêtait de temps à autre en poussant des cris plaintifs auxquels les deux meutes répondaient par intervalles égaux. Après cet appel, on n'entendait plus que le bruit léger de leur course sur la neige, bruit qui avait quelque chose de plus sinistre encore que leurs gémissemens. Ah! lorsqu'au milieu de ces déserts notre triste voyageur venait à se rappeler les champs fertiles de la France, ces riantes vallées, ces vertes collines où les animaux utiles à l'homme paraissent de toutes parts, où la terre est couverte de moissons, de vignobles et d'agréables vergers, où le chant du coq, les aboiemens du chien, le carillon argentin du clocher rustique, annoncent chaque jour le retour de l'aurore; ah! comme alors il sentait son cœur douloureusement oppressé! comme il se trouvait misérable d'errer si loin de sa patrie! C'est ainsi qu'exposé à la rigueur du froid le plus vif, n'ayant pas même un manteau pour se couvrir, il était réduit à envier le sort des malheureux paysans qu'il trouvait rassemblés dans de pauvres cabanes, mais qui au moins se consolaient entre eux de leur misère; il enviait enfin jusqu'au sort des chevaux attelés à sa voiture; car la Providence, prévoyante pour eux, les avait couverts de poils longs et chauds, semblables à d'épaisses toisons; comme pour témoigner, pensait-il alors avec amertume, que l'homme seul est abandonné sur cette terre; comme pour témoigner, pensait-il vingt ans plus tard avec admiration, qu'il n'est pas un seul être au monde qui soit livré à l'abandon : Dieu leur donnant à tous suivant le besoin ce que leur intelligence ne leur apprend pas à se donner.

Enfin ils arrivèrent à Moscou. Rien n'est plus magnifique que l'aspect de cette ville où tout annonce le voisinage de l'Asie. Au milieu des maisons bâties à la

chinoise s'élèvent une multitude de dômes étincelans à travers lesquels on voit briller les flèches dorées de plus de douze cents clochers, terminées par des croissans surmontés d'une croix. Notre fondateur d'empire arriva dans cette ville avec un écu dans sa poche : il est vrai qu'uniquement touché de sa grandeur future, il ne songeait guère à sa misère présente. Sa peine n'était pas de savoir comment il souperait, mais bien comment il approcherait de la grande Catherine : car la voir et la persuader était une même chose pour lui. Parmi ses compagnons de voyage, un seul, frappé de la dignité de sa conduite dans une situation si difficile, s'attacha vivement à son malheur. C'était un officier nommé Barasdine, jeune, bouillant, superbe, poussant la franchise jusqu'à la rudesse ; il s'était fait une loi de penser tout haut, regardant comme une lâcheté de se taire devant le vice heureux, et l'attaquant en face avec toute l'âpreté de son caractère. Souvent il avait reproché au général son indifférence pour le jeune Français ; mais ces reproches n'avaient fait que blesser plus profondément l'orgueil d'un homme pour qui rien n'était évident que son propre mérite. Arrivé à Moscou, le général fait arrêter ses voitures devant une grande auberge, et charmé de trouver une occasion de contrarier, peut-être même d'embarrasser M. de Saint-Pierre, il annonce froidement qu'il est temps de chercher un gîte. Il était nuit, et cette nouvelle répandit le trouble parmi les voyageurs. Aussitôt chacun songe à retrouver ses bagages, et les domestiques font approcher les yswoschtschiki, espèce de traîneaux qui rendent à Moscou les mêmes services que les fiacres rendent à Paris.

M. de Saint-Pierre n'avait qu'un petit porte-manteau, et depuis un moment il faisait de vaines recherches pour le retrouver, lorsqu'il apprit que le général

l'avait envoyé aux messageries sous prétexte que ses voitures étaient déjà surchargées. Pendant qu'il témoignait sa surprise d'un pareil procédé, Barasdine s'emportait contre ce qu'il appelait hautement une action indigne; mais le général, sans daigner lui répondre, ordonna au cocher de partir, et laissa les deux jeunes gens exhaler leur colère. Cette circonstance les unit davantage, et ils ne se séparèrent qu'après s'être promis de se revoir bientôt. Barasdine alla descendre chez son oncle, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie, et M. de Saint-Pierre, ayant loué un traîneau, se fit conduire chez le frère de son hôtesse de Pétersbourg, qui, sur la recommandation de Duval, devait lui donner un logement. Mais les contrariétés s'enchaînent souvent comme les malheurs. Arrivé chez M. Lemaignan, un domestique lui apprend que son maître n'est point à Moscou et qu'il ignore l'époque de son retour. Qu'on se figure l'embarras de notre voyageur : isolé au milieu de la nuit, dans une ville immense, ignorant la langue du pays, ne pouvant ni s'orienter ni se faire entendre, il était devant son guide comme un homme muet. Enfin, ne sachant que devenir, il remonte machinalement dans le yswoschtschiki. Son conducteur ne le voit pas plutôt disposé à partir, qu'il met ses chevaux au galop, et le ramène comme par inspiration à l'auberge où il l'avait pris. Le paiement de la voiture acheva d'épuiser sa bourse, et il entra dans la maison sans savoir comment il en sortirait le lendemain.

A peine avait-il fait quelques pas dans la cour, qu'il vit accourir l'hôte, bon Allemand à ventre rebondi, à face rubiconde, qui, dans un jargon presque inintelligible, protestait de son innocence, de sa probité, de son honneur, et qui termina cette apologie inattendue en plaçant sur les épaules de notre voyageur

une assez belle selle en velours qu'il tenait dans ses mains. Ce dernier argument dut lui paraître sans réplique, car il se tut soudain; on vit sa physionomie s'épanouir, et les yeux fixés sur M. de Saint-Pierre, il resta dans une espèce d'admiration de lui-même. Surpris de cette étrange réception, M. de Saint-Pierre prend froidement la selle, la remet entre les mains de l'hôte, et entre en explication. Enfin, après quelques discours, dont il parvint à saisir une ou deux phrases, il crut deviner que cette selle avait été oubliée par le jeune Barasdine, et qu'on le prenait pour un domestique de cet officier. Loin de se fâcher de ce quiproquo, l'idée lui vint d'en profiter pour passer la nuit dans cette auberge, sans être obligé de payer son gîte. Il fit donc entendre à l'hôte qu'il était étranger, que la nuit était avancée, et que son intention était de ne repartir que le lendemain. L'hôte le comprit fort bien, car il ouvrit aussitôt une salle échauffée par un vaste poêle, et l'invita galamment à s'étendre sur une banquette à la manière des Russes. La selle lui servit d'oreiller, et sans plus s'inquiéter des soucis du lendemain, il s'endormit bientôt du plus profond sommeil.

Le jour commençait à peine à paraître, lorsque Barasdine entra dans la chambre où le pauvre voyageur dormait encore. Il ne fut pas peu surpris de le retrouver là, mollement couché sur une planche, et la tête posée sur la selle qu'il venait réclamer. Son exclamation éveilla M. de Saint-Pierre, qui, quoique un peu étourdi de cette brusque apparition, se mit à raconter de la façon la plus comique sa mésaventure de la veille. Ce récit les mit en gaîté; ils résolurent de passer la matinée ensemble, et pour la bien commencer Barasdine fit apporter un déjeuner auquel ils s'empressèrent de faire honneur, en philosophes dont le chagrin ne saurait troubler l'appétit. Au dessert, Barasdine

voulut voir les lettres de recommandation de son ami. Dans le nombre, il en aperçut une adressée au général du Bosquet; elle était entièrement de la main du maréchal de Munich. Barasdine s'en saisit avec vivacité, et dit : « Celle-ci ne sera pas inutile; le général est Français, et il n'a point oublié sa patrie; les accens de votre voix suffiront seuls pour le bien disposer. Il faut nous rendre de suite à son hôtel, car je pense que vous n'avez pas de temps à perdre, et le général n'en perdra point dès qu'il saura qu'il peut vous obliger. »

Ils trouvèrent le général du Bosquet enveloppé dans une robe de chambre à fleurs, coiffé d'un bonnet de coton, et fumant sa pipe en se promenant à grands pas. Son air brusque, ses traits courts et ramassés, la rudesse de ses mouvemens, produisaient au premier abord une impression désagréable; mais, à mesure qu'il parlait, sa figure prenait une teinte plus douce; elle semblait s'embellir de je ne sais quoi d'aimable et de bienveillant, et l'on voyait peu à peu cette physionomie sombre s'éclairer, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un sourire de bonté qui attirait à lui.

A peine eut-il appris que M. de Saint-Pierre était Français, que, perdant sa gravité, il se livra sans réserve au plaisir de voir un compatriote et de l'entendre parler de la patrie. Cette conversation, qu'il se plut à prolonger, lui fit aimer de suite notre jeune voyageur, qui ne le quitta pas sans avoir la promesse d'une sous-lieutenance dans le corps du génie. Cinq jours après il reçut son brevet, et le retour inopiné de M. Lemaignan acheva de le tirer d'embarras. Ce brave homme lui offrit non seulement sa maison, mais sur la recommandation de Duval, il lui avança tout l'argent qui fut nécessaire pour son équipement. Ainsi tout allait au gré de ses desirs; et sans doute, lorsqu'il jetait ses regards sur le passé, il était bien excusable

de se livrer à quelques illusions pour l'avenir. A peine quatre mois s'étaient écoulés depuis son départ. Inconnu, sans argent, sans amis, sans protection, il avait traversé la France, la Hollande, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, et tout à coup il se trouvait établi à Moscou, ayant un état, des amis, du crédit et un protecteur. Il dut sentir alors la vérité de cette pensée qu'il développa si bien dans la suite : *Où le secours humain défaut, Dieu produit le sien.*

Jeune encore, il ne fut pas insensible à l'élégance de son nouveau costume. Un habit écarlate à revers noirs, un gilet ventre de biche, des bas de soie blancs, un beau plumet, une brillante épée, tel était à cette époque l'uniforme des ingénieurs russes. Barasdine fut si charmé de la tournure de son ami, qu'il voulut aussitôt le présenter à son oncle, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie. M. de Villebois était né Français, et ne démentait pas cette noble origine. Des manières pleines de dignité, une physionomie froide mais imposante, l'air supérieur que donne l'habitude du commandement, n'ôtaient rien à la cordialité de son accueil, et semblaient même donner du prix à la manière flatteuse dont il savait encourager le mérite. Il devina celui de M. de Saint-Pierre; et dès sa troisième visite, il l'admit dans sa familiarité, le pria d'accepter sa table, et, suivant la courtoisie des grands seigneurs russes, ne l'appela plus que son *cousin*. Il avait beaucoup vu, il racontait bien, et M. de Saint-Pierre écoutait à merveille. A cette époque, l'impératrice Catherine était le sujet de toutes les conversations. On ne parlait que de son génie, de ses projets, de son ambition; on se taisait sur ses vertus. L'imagination de notre jeune législateur s'enflammait à tous ces récits; il brûlait de voir cette femme extraordinaire, et cependant il ne voulait ni l'adorer en esclave, ni mar-

cher à ses côtés comme un instrument de ses plaisirs ou de ses volontés. S'il flatte l'ambition d'une femme, c'est pour la faire servir au plus noble projet qu'un mortel puisse concevoir : il vient lui demander, non des faveurs pour lui, mais de la gloire pour elle. Assise sur un des premiers trônes du monde, que ferait-elle des louanges d'une troupe d'esclaves? Les hommages d'un peuple chargé de chaînes ne sont que des marques d'ignorance et d'avilissement; mais les bénédictions d'un peuple libre sont des témoignages d'intelligence et de vertu; l'univers y applaudit, et la postérité les entend.

M. de Villebois, ravi de l'enthousiasme de son protégé, dont il ignorait cependant les brillantes rêveries, résolut de satisfaire ses desirs en le présentant à Catherine. Un motif secret semblait d'ailleurs le guider dans cette circonstance, et tout doit faire présumer qu'il avait conçu le dessein de renverser le pouvoir d'Orlof par celui d'un nouveau favori, et de s'emparer ainsi de la volonté de sa souveraine. Ce fut un soir en sortant de table qu'il annonça à M. de Saint-Pierre le bonheur dont il devait jouir le lendemain. Cette nouvelle pensa tourner la tête de notre philosophe. Pressé de se préparer, il s'échappe à la hâte du salon de M. de Villebois, court s'enfermer dans sa chambre, recommence vingt fois son Mémoire, le lit, le relit, le déclame, ouvre son Plutarque, y cherche des souvenirs et des inspirations, et prépare un beau discours sur le bonheur des rois qui font des républiques. La nuit s'écoule ainsi dans les agitations et le délire de la fièvre. Vers le matin, il commence sa toilette, qu'il interrompt à chaque minute pour corriger une ligne, modifier une expression, ajouter une idée qui doit assurer le succès de son entreprise. Mais quelle était donc cette entreprise qui le faisait courir aux extré-

mités du monde? quelles étaient ces spéculations séduisantes qui, au milieu des glaces du Nord, avaient eu le pouvoir de lui faire oublier jusqu'à sa patrie? Près des rives orientales de la mer Caspienne, entre les Indes et l'empire de Russie, il existe, sous le plus beau ciel de l'univers, une heureuse contrée où la nature prodigue tous les biens. Les Tartares l'ont habitée; ils en ont fait un désert. C'est là que sous le titre modeste de compagnie, notre jeune législateur prétend fonder une république. * L'impératrice de Russie, éclairée sur ses propres intérêts, protégera un établissement qui doit mettre dans ses mains les richesses de l'Inde et le commerce du monde. Cette république sera ouverte aux malheureux de toutes les nations; il suffira d'être pauvre ou persécuté pour y trouver un asile. Les Tartares eux-mêmes s'adouciront pour entrer dans cette grande confédération de l'infortune. La bonne foi, la liberté, la justice, seront, avec la loi, les seules puissances régnantes. Enfin le code de cette nouvelle Atlantide s'exprimera en termes clairs et précis. Comme celui de Guillaume Penn, il dira à tous ceux qui gémissent sur la terre : Venez dans notre fertile contrée; celui qui y plantera un arbre en recueillera le fruit. M. de Saint-Pierre se proposait surtout d'imiter ce législateur dans sa confiance en Dieu, la plus grande, à notre avis, qu'aucun fondateur de république ait jamais eue, puisqu'il osa établir une société d'hommes riches et sans armes, et que, par un miracle de la Providence, cette société n'a pas cessé de fleurir au milieu des Sauvages et des Européens. Tels étaient les nobles projets dont le jeune voyageur venait, avec la foi la plus vive, faire hommage à la grande Catherine; et c'est riche de ces brillantes illu-

* Ce Mémoire a été publié sous le titre de *Projet d'une compagnie pour la découverte d'un passage aux Indes par la Russie*.

sions qu'il était arrivé aux portes de Moscou, ayant dépensé son dernier écu.

Enfin l'heure de l'audience approche; le Mémoire est achevé, il le relit encore, court chez M. de Villebois, monte en voiture avec lui, et se voit bientôt dans une galerie magnifique, au milieu des plus grands seigneurs de la cour. Tous affectaient les manières et la politesse française. A l'air de franchise et de contentement qui brillait sur leur visage, on eût dit une réunion d'heureux. Chacun s'empressait de paraître ce qu'il n'était pas, de dire ce qu'il ne pensait pas, d'écouter ce qu'il ne croyait pas. Ne pas tromper, c'eût été manquer à l'usage. Il y avait là un échange de félonie dont personne n'était dupe, et dont cependant tout le monde paraissait satisfait. Les rubans, l'or, l'argent, les pierreries éblouissaient les yeux. A l'aspect de cette foule bigarrée, M. de Saint-Pierre perd tout à coup son assurance. Il s'étonne d'avoir pu concevoir la pensée d'apporter un projet de liberté au milieu de tant d'esclaves. Entendront-ils le langage de la vérité, ceux qui ne se plaisent que dans le mensonge? Voudront-ils protéger des hommes libres, ceux qui ne doivent leurs titres, leurs richesses, qu'au joug qu'ils font peser sur de misérables serfs? Affligé, presque effrayé de ces réflexions, saisi d'une timidité qu'il ne pouvait plus combattre, l'idée lui vint de s'enfuir, et peut-être allait-il céder au sentiment qui l'oppressait, lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent avec fracas; alors tout fut immobie et silencieux, il ne vit plus que l'impératrice. Elle s'avançait seule, son port était noble, son air doux et sérieux, sa démarche facile; tout en elle éloignait la crainte, inspirait le respect. Elle s'arrête pour écouter le grand-maître. Tandis qu'il parle, les yeux de Catherine se fixent sur notre jeune législateur, qui s'avance à un signe de M. de Villebois,

et qui, selon l'usage, met un genou en terre pour baiser la main que lui présentait l'impératrice. Après cette cérémonie, elle lui adressa plusieurs questions sur la France; il fut heureux dans ses réponses, et un sourire charmant lui annonça qu'il pouvait se rassurer. Enfin elle lui dit avec un grand air de bonté qu'elle le voyait avec plaisir à son service, et qu'elle le priait d'apprendre le russe; puis, saluant M. de Villebois, elle jeta sur son protégé le regard le plus gracieux, et continua de marcher avec les seigneurs qui l'environnaient. La rapidité de cette scène avait déconcerté les projets de M. de Saint-Pierre; son discours était resté sur le bord de ses lèvres et son Mémoire dans sa poche. Lui qui était venu pour dire la vérité n'avait pu trouver que des flatteries. Par quel prestige avait-il cédé si vite à l'influence de la cour? Pourquoi n'avait-il pu vaincre une faiblesse dont il rougissait? Hélas! il voyait trop que sa république venait de s'évanouir, et qu'en tenant le langage d'un courtisan il s'était replongé dans la foule.

Dès que l'impératrice se fut retirée, les courtisans environnèrent M. de Villebois, en le félicitant des succès de son jeune cousin, qui devint aussitôt l'objet de l'attention générale. On lui prodiguait les offres de services, on l'accablait de complimens, de protestations, de flatteries : le comte Orlof lui-même s'avança pour l'engager à déjeuner, et le baron de Breteuil, alors ambassadeur de France, le gronda familièrement d'avoir négligé ses compatriotes. Étourdi, et comme un homme enivré, notre pauvre sous-lieutenant ne pouvait deviner ce qui l'avait rendu si vite un personnage si important. Il s'approcha de Barasdine qui, témoin de cette scène, le félicitait de loin et semblait assister à son triomphe. Dès qu'ils furent seuls, Barasdine lui expliqua l'empressement d'une cour toujours

prête à se prosterner devant les idoles passagères de la fortune. « On croit, lui dit-il, que le grand-maître a jeté les yeux sur vous pour ébranler le pouvoir d'Orlof et ressaisir la faveur dont il a connu l'espérance; on ajoute que l'impératrice en s'éloignant a loué votre figure, votre assurance et la vivacité de vos réponses : mon oncle et plusieurs courtisans ont fait votre éloge; Orlof en a pâli. Croyez-moi, osez tenter d'être le rival de cet indigne favori : toutes les bourses vous seront ouvertes. Prenez un équipage, un hôtel, un titre, des valets; soyez à toute heure sur le passage de l'impératrice : elle est jeune, belle, faible; vous êtes Français, vous êtes aimable, tout vous est possible. »

Cette étrange proposition ouvrit les yeux de notre jeune aventurier : il doutait qu'elle fût faite sérieusement; mais, dès qu'il put y croire, il fut décidé. Si l'ambition avait exalté son ame, elle ne l'avait point corrompue; il savait que pour prétendre à une gloire immortelle, il faut surtout éviter une honteuse renommée : en un mot, il voulait commander et non se vendre. Avec cette tornure d'esprit, il pouvait admirer de loin la terrible Catherine, mais il ne pouvait aimer que l'innocence et la vertu. Il repoussa donc avec une sorte d'effroi les insinuations de Barasdine; mais elles servirent au moins à le mettre en garde contre ses amis, contre ses protecteurs et contre lui-même.

Décidé à ne pas s'écarter un moment des principes de l'honneur, il se présenta le lendemain chez Orlof, son mémoire à la main; il le trouva seul dans un cabinet, occupé à lire quelques papiers. Son abord fut plein de politesse, mais un peu froid; il y avait dans ses manières un mélange singulier de familiarité, de franchise et d'orgueil : sa beauté mâle et farouche aurait eu quelque chose de dur, si on n'avait senti dans

la mollesse de son ton, dans la douceur étudiée de ses regards, qu'il avait supporté un joug, et que pour régner il avait fallu se soumettre à plaire. On servit le thé, et tout en déjeunant ils commencèrent à s'entretenir de politique, de littérature et de fortifications. Orlof s'exprimait avec clarté, il savait écouter pour s'instruire, chose assez rare dans le monde, où l'on n'écoute que pour tuer le temps, oublier et parler. Vers la fin du déjeuner, il tira de sa bibliothèque les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*, dont les marges étaient couvertes de notes sur les sciences abstraites, écrites en français de la main de l'impératrice. En ouvrant ces deux volumes, il se mit à genoux, les couvrit de baisers, et s'animant jusqu'à l'enthousiasme, il vantait, dans les termes les plus passionnés, le génie de sa souveraine, ses graces, sa beauté, et la haute fortune de ceux qu'elle aimait. Il tira ensuite de son secrétaire un autre livre richement relié, et dit à M. de Saint-Pierre : « Celui-ci ne renferme pas beaucoup de science, mais vous verrez qu'il n'est pas inutile au bonheur. » Il ouvrit le volume qui ne contenait que des billets de banque : « Il faut, dit-il en riant, que vous en preniez quelques feuillets, c'est le seul moyen d'en porter un jugement digne de vous; » puis il ajouta du ton le plus aimable : « Je sais par expérience que l'équipement d'un sous-lieutenant est très cher, et que ses appointemens sont peu de chose: vous ne refuserez donc pas un officier qui se fait honneur d'avoir commencé comme vous. » Cette offre toucha vivement M. de Saint-Pierre, il y vit une action noble et généreuse; peut-être avec plus de connaissance des hommes, y aurait-il vu le dessein d'humilier un rival déjà flatté par quelques courtisans. Quoi qu'il en soit, l'offre d'Orlof n'eut pas plus de succès que celle du maréchal de Munich : pour être le bienfaiteur

de M. de Saint-Pierre, il fallait dès lors être son ami ou son roi. Mais, en repoussant d'une main les dons du favori, il lui présenta de l'autre le fameux projet qui lui tenait tant au cœur. Orlof le parcourut avec indifférence, puis il le jeta négligemment sur la table, en disant que de pareilles idées étaient contraires aux lois de l'empire et à l'intérêt des grands. Cette objection ne put décourager notre législateur, qui, s'échauffant par l'opposition même, tenta de persuader Orlof en lui développant la beauté et l'utilité de son projet. Mais celui-ci ne l'écoutait plus qu'avec distraction, et déjà il s'était levé comme un homme que la vérité ne flatte pas, lorsqu'on vint l'avertir que l'impératrice le demandait. Aussitôt il passa chez elle en pantoufles et en robe de chambre, et laissa M. de Saint-Pierre profondément affligé et tout disposé à faire une satire contre les favoris. Après une demi-heure d'attente, voyant que le comte ne rentrait pas, il prit le parti de se retirer, maudissant à la fois et sa propre ambition et l'incroyable aveuglement des grands, qui ne savent jamais vouloir ce qui est bien. Les réflexions les plus tristes le poursuivirent jusque dans son misérable réduit. Il venait de voir dissiper en un moment ce prestige de grandeur dont il avait été comme ébloui, et maintenant il se trouvait auprès de son poêle avec ses livres de mathématiques, dont l'étude lui paraissait aussi vaine que fastidieuse, et n'ayant d'autre compagnie qu'un d'enneckik ou domestique militaire que lui donnait son grade. La vue même de cet homme contribuait à accroître son accablement. Ce malheureux venait tout récemment d'être enlevé à sa famille; il se tenait des jours entiers immobile auprès de son maître, exécutant comme un automate ce qu'on lui ordonnait par signes; et dans sa douleur stupide, il paraissait résigné à tout sans se soucier de rien. Quelquefois ce-

pendant l'expression de sa tristesse s'échappait tout à coup dans une espèce de chant ou plutôt de murmure monotone qu'accompagnaient ses larmes. Du reste, il avait si peu d'idée des choses les plus communes, que pour nettoyer des souliers il les plongeait dans l'eau, et ne les en retirait qu'au moment de s'en servir. M. de Saint-Pierre lui ayant enseigné à brosser un habit, l'invention de la brosse lui parut quelque chose de si surprenant qu'il fut sur le point de se jeter aux pieds de son maître et de l'adorer comme une intelligence supérieure. La présence continuelle de ce demi-sauvage était d'autant plus affligeante pour notre solitaire, qu'elle ne lui laissait pas oublier un instant que là où il était venu chercher fortune et gloire, il n'avait trouvé qu'esclavage et misère.

Cependant M. de Villebois n'avait pas tardé à reconnaître que son protégé ne se plierait pas à ses vues politiques, et, loin de s'en offenser, cette certitude semblait avoir redoublé son estime. Il se consolait de la perte de ce qu'il avait souhaité par le bonheur de trouver un homme; mais les moyens de le servir utilement ne se présentaient pas. A cette époque la faveur d'Orlof croissait toujours sans qu'on pût prévoir où elle s'arrêterait : on dépouillait les plus grands seigneurs pour le revêtir de leurs charges, et M. de Villebois aurait commencé à craindre pour la sienne, si les bruits les plus singuliers ne lui eussent fait redouter comme maître celui qu'il haïssait comme rival.

Un jour le comte Bestuchef remit à l'impératrice, en plein conseil, une requête signée des principaux seigneurs de la cour. Dans cette requête, on la suppliait de pourvoir au repos de l'empire par une alliance nouvelle, et l'on désignait le comte Orlof comme celui que le vœu public appelait au trône. Catherine envoya cette pièce au sénat pour en délibérer; mais

les sénateurs protestèrent qu'ils ne reconnaîtraient jamais Orlof pour leur empereur. Cette proposition fut faite à Moscou au mois de mars 1763; elle excita une telle fermentation qu'on s'attendait à chaque instant à voir éclater une révolution. Le soir on doubla les gardes au palais; Orlof reçut l'ordre de se retirer dans son gouvernement, et l'impératrice se rendit au sénat. « Je vous ai consultés, dit-elle, comme une mère consulte ses enfans pour le bien de la famille. Je ne veux rien de contraire aux lois de l'empire; Bestuchef m'a trompée. » Mais, en se retirant, elle laissa une lettre ainsi conçue : « Je vous défends de parler de « moi sous des peines plus grandes que l'exil : qu'au- « cun soldat ne paraisse dans les rues de vingt-quatre « heures. » Les sénateurs lui envoyèrent demander si cette lettre serait communiquée. « Non seulement au sénat, répondit-elle, mais j'entends qu'on l'affiche. » * Cette scène violente fut la dernière. Dans les gouvernemens despotiques le seul péril est de ne pas tout oser. Catherine se soutenait d'ailleurs par la supériorité d'une volonté ferme; et qu'eût-elle pu craindre? il n'y avait parmi le peuple que des spectateurs indifférens, parmi les grands que des acteurs intéressés : le silence termina tout.

Un pareil spectacle jeta l'effroi dans l'ame de M. de Saint-Pierre, qui ne pouvait se consoler d'être venu si loin pour ne voir que des infortunés. Il rendait cependant cette justice à Catherine, que, du sein de son despotisme, elle cherchait à faire ressortir quelques traits d'une véritable grandeur. Ceux qui résistaient à son pouvoir n'avaient plus à redouter les déserts de la Sibérie; elle les forçait de s'exiler dans les plus célèbres contrées de l'Europe, afin qu'ils en rapportassent un

* *Voyez* le *Voyage en Russie*, à la fin de ce volume.

jour le goût des lettres et des arts. Elle appelait également à son secours le commerce et l'agriculture, élevait des fabriques, ouvrait des écoles, promettait des récompenses; mais le peuple abruti n'acceptait que l'esclavage, et s'opposait à tout par son indifférence.

M. de Saint-Pierre fut témoin d'un exemple frappant de cette inertie morale. Un soir qu'il soupait chez le grand-maître, on entendit tout à coup le roulement des tambours et la marche précipitée des soldats qui parcouraient les rues en poussant des cris d'alarme. On craignait un mouvement de l'armée : M. de Villebois fit avancer des traîneaux, et, suivi de Barasdine et de M. de Saint-Pierre, il se dirigea vers le palais de l'impératrice. Mais une immense clarté qui se réfléchissait dans le ciel lui eut bientôt appris la cause de l'effroi général. Une rue entière était la proie des flammes. Du milieu des cours pleines de neige s'élevaient des tourbillons de fumée qui enveloppaient la foule. L'explosion était si violente que les poutres embrasées semblaient tomber du ciel. De toutes parts, les murs en s'écroulant laissaient à découvert de vastes appartemens, d'où les femmes, les vieillards, les enfans, tendaient en vain leurs mains suppliantes. On voyait çà et là quelques hommes debout devant leur maison, présentant au feu une image d'argent, dont ils imploraient le secours sans songer à se secourir eux-mêmes. Dans un si grand malheur le peuple était morne, immobile, silencieux, et cependant le danger était partout. Les chemins, construits avec d'épais madriers, à la manière russe, recélaient un feu qui circulait sourdement, et qui éclatait soudain sous les pieds des hommes et des chevaux; la rue entière était comme un immense bûcher. Pendant que M. de Villebois dirigeait les travaux des soldats que ses ordres avaient rassemblés, et tentait de ranimer le courage

de tant de malheureux, M. de Saint-Pierre aperçut plusieurs groupes d'esclaves qui considéraient cette scène avec une parfaite indifférence. Quelques uns même s'étaient rassemblés dans un cabaret voisin, et, profitant de la consternation générale comme ils auraient profité d'un jour de fête, ils buvaient, chantaient, dansaient à la lueur de cet horrible incendie. Transporté d'indignation, Barasdine s'avança pour les châtier; mais l'un d'eux lui dit froidement : « La ruine de notre maître nous importe fort peu; nous n'y perdons que du travail et du souci. Il employait nos mains à fabriquer des étoffes de soie inconnues à la vieille Russie; voilà sa fabrique détruite, et nous nous réjouissons de ce moment de calme et de liberté. » En disant ces mots, il courut se mêler à ses camarades, frappa dans ses mains, et, transporté d'une joie féroce, il se mit à danser et à boire.

Plus loin ils rencontrèrent le comte Lomorow au milieu de sa nombreuse famille qui ne pouvait le consoler. Les reflets de l'incendie le laissaient à peine entrevoir dans l'ombre. « Que je suis à plaindre! disait-il; j'ai vendu la moitié de mes paysans à cinquante francs pièce pour établir cette belle manufacture; j'aurais pu doubler mon capital en deux ans, et voilà que le feu a tout détruit. Que sert, hélas! de faire fleurir l'industrie, de se sacrifier pour son pays? On se rit de ma ruine, et personne ne songe à me secourir. » Comme il parlait ainsi, de grosses larmes roulaient sur son visage, et l'on entendait au loin les cris de ses esclaves, qui, placés au bord de l'incendie, apparaissaient comme des ombres mouvantes sur un horizon de lumière.

M. de Villebois s'éloigna de cet homme qu'il ne pouvait plaindre, mais dont la rencontre avait augmenté sa tristesse. « Quel étrange aveuglement! disait-

il ; Lomorow ose parler de l'ingratitude de son pays, et il ignore que le bonheur de ceux qui nous environnent est le premier bien à faire à la patrie et à soi-même ! La patrie ne doit rien à qui ne songe qu'à s'enrichir. » Effrayé de ces scènes d'esclavage et de douleur, M. de Saint-Pierre rentra chez lui au point du jour et ne put y trouver le repos. Chaque moment ajoutait à son dégoût pour une terre qui avait tant d'habitans et ne comptait pas un citoyen.

Dans ces rudes contrées, on ne connaît ni le printemps ni l'automne, ces gradations ravissantes de la nature qui font naître tant d'espérances et qui apportent tant de biens. La chaleur y succède immédiatement au froid ; une nuit suffit pour enlever aux campagnes le tapis blanc et uniforme de l'hiver, et pour les revêtir d'une parure enchantée. Aussitôt les noirs sapins laissent tomber la poussière d'or de leurs fleurs et paraissent tout chargés de longues houppes de soie chatoyantes des plus belles couleurs ; le bouleau exhale les parfums de la rose, et son feuillage incliné s'agite avec de doux murmures. On entend le chant des petits oiseaux que le zéphir ramène pour quelques momens, et sur la lisière des forêts les chemins se déroulent comme de grands tapis plus verts que l'émeraude. L'impératrice, qui ne pouvait supporter l'absence d'Orlof, n'attendait que ce signal pour le joindre à Pétersbourg ; elle se mit en marche, et le peuple vit passer ses nombreux équipages sans témoigner ni admiration, ni surprise, sans se détourner, sans s'arrêter : c'était pour lui comme un objet étranger qui ne pouvait réveiller son amour. Ainsi le despotisme isole les souverains et détruit tous les sentimens, même celui de la curiosité.

M. de Villebois suivit immédiatement l'impératrice, et confia le soin de ses voitures aux deux amis qui de-

vaient le rejoindre dès que l'écoulement des eaux aurait facilité le passage des rivières. Il ne pouvait rien faire de plus agréable pour M. de Saint-Pierre, qui ne songeait qu'au bonheur de parcourir d'une manière commode et par un temps magnifique cette route dont il n'avait pas oublié les souffrances; mais il était destiné à éprouver aux mêmes lieux les extrêmes de la chaleur et du froid. Placés au fond d'une voiture, sans autre vêtement qu'un pantalon de toile, les deux voyageurs étaient obligés de tenir constamment à leur côté un bloc de glace qu'on renouvelait sans cesse, et dont l'eau, mêlée avec du sucre et du citron, ne pouvait apaiser leur soif toujours renaissante. La nuit ils étaient poursuivis par des nuées de cousins qui disparaissaient au lever du soleil. Alors des essaims de petites mouches venaient infester les airs et s'attachaient à leur visage comme des grains de sable brûlans; de plus grandes mouches leur succédaient ensuite jusqu'à midi, où des armées de mouches nouvelles, de la longueur du petit doigt, fondaient de tous côtés sur eux et les couvraient de piqûres douloureuses. On eût dit que, semblable à l'antique Égypte, cette contrée entière avait été livrée à de vils moucherons. Accablés de sommeil, tourmentés par la chaleur et par ces insectes dont chaque jour chaque espèce reparaissait à son heure réglée, nos voyageurs parcouraient presque en aveugles cette même route où naguère, engourdis par le froid, ils ne voyaient que des plaines de neige et n'entendaient que les hurlemens des loups. A cette heure, les chemins étaient couverts de troupeaux de bœufs que des Cosaques amenaient de l'Ukraine et conduisaient à Dantzick. Les deux amis ne pouvaient se lasser d'admirer la gaîté de ces bonnes gens qui, sans se soucier des ardeurs du soleil, de l'aiguillon des mouches et de l'énorme distance qui leur res-

tait à franchir, marchaient en chantant à l'ombre des sapins.*

Un jour, au lever de l'aurore, les deux voyageurs côtoyaient à pied les rives d'un lac en admirant la multitude de perspectives qui s'ouvraient devant eux. Après une nuit étouffante, ils jouissaient avec délices de la double fraîcheur des eaux et du matin, lorsque les accens de plusieurs voix mélodieuses attirèrent leur attention. Ils marchèrent un instant sans rien découvrir, mais soudain la vaste étendue du lac se déroulant à leurs yeux à travers quelques sapins isolés, ils aperçurent plus de trois cents femmes entièrement nues, dont les eaux transparentes semblaient multiplier les charmes. Les unes nageaient en silence, les autres chantaient, mollement couchées sur le gazon. La plupart se poursuivaient en folâtrant, tandis que d'autres, laissant tomber leur dernier voile, étaient immobiles sur le rivage. Les anges eux-mêmes n'auraient pu voir sans émotion toutes ces beautés réunies. Leurs groupes pleins de graces se dessinaient sur un horizon d'azur et semblaient l'œuvre d'un enchantement. On eût dit une troupe de ces nymphes que le Tasse met à l'entrée du palais d'Armide. Nos voyageurs contemplaient cette scène avec ravissement; mais ayant voulu s'approcher davantage, leur habit rouge les trahit, l'alarme se répandit parmi les baigneuses, et en un moment le tableau disparut. Les plus jeunes se plongèrent dans le lac, et les plus âgées se couvrant le visage d'une main, de l'autre firent

* Avant de sortir de leur chaumière, ils trempent leur chemise dans le suif, et cette seule précaution leur suffit pour échapper à toutes les incommodités de la route. Pendant leur sommeil, ils s'environnent d'épaisses fumées. M. de Saint-Pierre passa plusieurs nuits auprès de leur feu. On prétend que cette prodigieuse quantité de mouches a fait donner à cette contrée le nom de Moscovie.

signe aux voyageurs de s'éloigner. Quoique jeunes et officiers, ils respectèrent cet ordre, et bientôt ils purent s'en féliciter lorsqu'ils apprirent de leur conducteur qu'il y aurait eu du danger à ne s'y pas soumettre.

Peu de temps après ils arrivèrent à Pétersbourg. La présence de l'impératrice y avait dissipé tous les murmures que sa haute fortune, bien plus que ses crimes, avait fait naître. On ne parlait à la cour que de fêtes, de jeux, de bals et de spectacles. La paix semblait assurée, le peuple content, et l'ambition des grands satisfaite. M. de Saint-Pierre se hâta de se rendre chez Duval et chez le vieux Munich, qui tous deux le comblèrent de caresses. M. de Villebois, en le revoyant, lui promit la place de son premier aide-de-camp, et ne le distingua plus de son propre neveu. Tout lui riait alors, et cependant il était triste, inquiet et rongé de soucis : le luxe de la cour offensait ses regards, en lui faisant mieux sentir la misère du peuple et la sienne; enfin il ne répondait plus aux consolations de ses amis que par des plaintes, aux encouragemens de ses chefs que par des reproches, et aux bienfaits de tous que par des refus. Deux causes avaient contribué à cette révolution subite : le chagrin de se voir obligé de renoncer à ses beaux projets de république, et la crainte de ne pouvoir acquitter les dettes qu'il avait contractées pendant son séjour à Moscou. Ennuyé du travail, fatigué du repos, mécontent des autres et de lui-même, ne sachant à quoi se résoudre, il se ressouvint du baron de Breteuil et résolut de le consulter et de se ménager par son moyen le retour vers sa patrie. Il lui adressa donc une lettre dans laquelle il faisait le tableau de ses fautes, de ses regrets et de sa situation. L'ambassadeur ne lui répondit pas; mais deux jours après le grand-maître lui dit en

riant: « Monsieur de Saint-Pierre, l'impératrice vient de vous accorder une gratification de 1500 fr. et le brevet de capitaine; » puis il ajouta d'un ton plus sérieux: « Je vous préviens qu'ici on n'aime pas les plaintes. » M. de Saint-Pierre vit bien que sa lettre avait été interceptée, mais il s'en consola en payant ses dettes, et cette faveur imprévue, la douce société de son ami Duval, l'entraînement de celle de Barasdine, parvinrent à ranimer un instant son courage ou plutôt ses illusions. Duval s'empressait d'ailleurs de flatter ses espérances, en lui montrant tous les chemins de la fortune ouverts à celui qui savait vouloir et attendre. Barasdine lui promettait une guerre prochaine, de l'avancement et de la gloire; mais le plus souvent il venait l'enlever à ses études pour l'introduire au milieu des jeux et des fêtes de la cour, et lui faire connaître tout ce qu'il y avait alors en Russie de femmes célèbres, d'heureux parvenus et d'illustres disgraciés. Il lui montrait Biren, ancien domestique de la duchesse de Courlande, qui fut neuf ans maître de l'Empire à côté du brave Munich, qui, le rencontrant un jour dans tout l'appareil de sa puissance, le fit charger de fers presque sur le trône, en présence de ses propres gardes que cette action glaça d'épouvante. Ces deux rivaux qui avaient gouverné l'empire et connu l'exil, nourrissaient encore de grandes ambitions et de grands ressentimens. Auprès d'eux étaient la princesse d'Aschekof et le comte Lestock; l'une isolée aux pieds de Catherine, dont elle se vantait imprudemment d'avoir inspiré les desseins et préparé la fortune; l'autre retombé dans la foule, après avoir renversé la régente Anne, couronné Élisabeth et conseillé son règne. Spectateur inutile de la nouvelle conspiration, sa haine s'échappait en paroles amères contre les conspirateurs, dont il enviait tout, même le crime.

On voyait encore au milieu des courtisans une troupe de beaux hommes qui passaient leur vie à considérer le superbe Orlof avec un jaloux déplaisir et à se contempler eux-mêmes avec une secrète espérance. Mais ce que la cour de Catherine offrait de plus remarquable, c'était une multitude d'hommes sortis si rapidement de l'obscurité, qu'on n'avait pu même entrevoir leur origine : l'or, les rubans, les ordres, les avaient soudain transformés en grands seigneurs : c'est en étalant les profits du crime qu'on prétendait déguiser les criminels. On peut juger de l'impression que devait produire la vue d'une pareille cour sur l'esprit de deux jeunes gens qui aimaient la vertu avec enthousiasme, et surtout sur celui de M. de Saint-Pierre qui, dans ses rêves sublimes de législation, avait attaché au pouvoir quelque chose de divin.

Heureusement le général du Bosquet vint troubler le cours de ses réflexions pénibles, en lui proposant de l'accompagner en Finlande pour en examiner les positions militaires et y établir un système de défense. La joie de parcourir des déserts suspendit toutes ses autres pensées, mais elle ne fut pas de longue durée. * Il se lassa bientôt d'un compagnon de voyage qui dormait tout le jour, n'observait rien et ne songeait à rien. La voiture roulait sans jamais s'arrêter, tantôt à travers une suite de collines isolées, noirâtres, dont les sommets arrondis étaient dépouillés de verdure; tantôt au milieu de forêts de sapins, dont rien ne peut exprimer la prodigieuse élévation et le silence profond et terrible. Des lacs, des cataractes, des rochers, une terre semblable au fer, un ciel couvert de vapeurs, le

* M. de Saint-Pierre fit à différentes époques deux tournées dans la Finlande, l'une dans la Finlande russe, l'autre dans la Finlande suédoise; nous avons réuni ces deux excursions, parce que nous ignorons l'époque de la première.

soleil toujours à l'horizon et qui répandait à minuit des lueurs pâles et mourantes; quelques aurores boréales illuminant tout à coup l'atmosphère, et jetant sur la contrée les reflets rougeâtres d'un incendie: tels sont les spectacles qui, dans une tournée de plus de cinq cents lieues, ne cessèrent d'attrister les regards de nos deux voyageurs. Cette terre marâtre est cependant la patrie d'un peuple hospitalier; tous les jours, du fond de leur voiture, ils voyaient les principaux habitans de chaque ville se presser sur leur passage en se disputant le bonheur de les accueillir. Celui sur lequel tombait le choix du général, invitait aussitôt ses compatriotes au festin de réception. La maîtresse de la maison s'avançait ensuite gracieusement pour présenter la *chale*, marque d'hospitalité en usage dans tout l'empire, et qui consiste à offrir au voyageur un verre d'eau-de-vie, un morceau de pain et quelques grains de sel. Après cette politesse russe, on servait le dîner, composé ordinairement de deux services. Le dessert était préparé dans une autre pièce jonchée de mousses odorantes et de branches de sapin. Plus tard on servait le café, puis le thé, puis le goûter, puis le punch, puis le souper, et cela durait aussi long-temps qu'il plaisait aux voyageurs de séjourner dans une ville, un bourg ou même un village. Après une journée si bien employée, le général allait se coucher, et son aide-de-camp cherchait un coin de la maison où il pût échapper à ces repas interminables, dessiner ses plans et rédiger son voyage. Nous avons sous les yeux les notes qu'il écrivait alors; elles offrent un si parfait contraste avec ce qu'il écrivit dans la suite, qu'il est impossible de les lire sans étonnement. Obligé de remplir une mission et d'observer en ingénieur ces contrées sauvages, il rassemble toutes les forces de son esprit pour y créer des moyens d'attaque et de défense. Frédé-

riksham, Wilmanstrand, Wibourg, le vieux château de Nyslot, le lac Ladoga, le lac Saïma, les sombres forêts qui commencent à Yervenkile et qui se prolongent dans un espace de plus de quatre-vingts milles, ne lui offrent qu'un vaste théâtre de guerre où il promène les armées russes et suédoises. En entrant dans ces forêts où règne un silence formidable, où les rayons du soleil n'ont jamais pénétré, il semble étouffer son émotion, et s'occupe froidement à calculer l'effet du canon sur ces arbres prodigieux, que leur élasticité et leur forme cylindrique ne permet de toucher que par la tangente. Il compare ensuite la force du bois vert et celle du bois sec pour les opposer au boulet; et plein du système qu'il imagine, il rappelle le trait des Hanovriens retranchés à Corbac sur les bords d'un bois. Quinze pièces de seize livres de balle les battirent dix-huit heures consécutives; plusieurs arbres reçurent jusqu'à dix coups de canon sans qu'il y en eût un seul d'abattu. Qui aurait pu prévoir alors que celui dont toutes les pensées, à l'aspect de ces forêts majestueuses, tendaient à inventer des machines de guerre, à perfectionner les moyens de détruire, devait un jour peindre la nature dans ses plus ravissantes émotions?

Ces mémoires, dont la Russie négligea les observations importantes, offrent cependant une trace fugitive de ce talent que Bernardin de Saint-Pierre ignorait lui-même, et laisse comme entrevoir ce cœur noble et tendre qu'il sentait battre dans son sein, mais qui ne lui avait pas encore révélé son génie. C'est ainsi qu'il ne put voir sans transport les cataractes d'Yervenkile qui s'échappent à travers d'énormes voûtes de glace, et celles de la Vosca dont rien ne peut exprimer l'épouvantable fracas. Arrivé sur les bords de ce dernier fleuve, qui se forme de l'écoulement du grand lac Saïma, il le suit jusqu'au lieu où, resserré tout à coup

par un roc immense que la nature semble avoir creusé exprès pour lui former un canal, il se précipite en grondant sur une pente de plus de trois cents toises. Cette scène imposante arrache au voyageur un cri d'effroi et d'admiration; mais revenant aussitôt à l'objet de sa mission, il cherche les moyens de faire servir ce phénomène, soit à la défense du pays, soit à sa prospérité, en y élevant des machines d'autant plus puissantes que le fleuve est plus terrible, et que son mouvement est éternel.

Les cataractes d'Imatra dans le lac Kiemen lui offrirent un spectacle non moins imposant. Un gentilhomme du pays, qui lui servait de guide, lui raconta comment, ayant voulu traverser, avec sa servante, le courant du lac supérieur, son bateau fut entraîné jusqu'au bord de l'abîme, où il se brisa sur un rocher à fleur d'eau qui divise la cataracte en deux grandes nappes. Ils restèrent couchés pendant trois jours au sommet de cet effroyable précipice, tandis que plus de quinze mille hommes faisaient de vains efforts pour les en retirer. Un paysan russe en vint cependant à bout avec une machine assez simple. Il y avait six mois que cet événement était arrivé; la servante en mourut après quelques jours, et son maître, le conducteur de M. de Saint-Pierre, n'avait encore pu rétablir sa santé.

Quelquefois aussi, du sein de ces déserts, il pousse un soupir vers la France. Là tout lui rappelle encore les champs qu'il a quittés. Ces longues volées de canards et d'oies sauvages qui peuplent les lacs de la Finlande, il les a vues traverser le ciel de la patrie, et maintenant il les retrouve avec les mêmes habitudes rassemblées autour de leurs nids, ou voguant à travers les joncs de ces rivages. Il reconnaît leur avant-garde, il surprend leurs vedettes et leurs sentinelles, il les voit

déjà se préparer à de nouveaux voyages ; car plus heureux que lui ils iront bientôt se reposer sur les grèves de sa chère Normandie !

Plusieurs passages de ces notes offrent également le tableau de l'agriculture et de l'état moral du pays. Au milieu des projets de guerre et de destruction, on retrouve avec plaisir quelques images de la nature, quelques vues politiques sur le bonheur des hommes. Etonné de l'abandon de la Finlande, dont il apprend que la population diminue chaque jour, il en conclut que le gouvernement ne protége point assez, puisque le Finlandais ne se sert de la liberté qui lui reste que pour abandonner le sol de la patrie. « Il n'y a que des mains libres, s'écrie le jeune voya-« geur, qui puissent faire fleurir la terre ! La Grèce et « l'Italie ont donné des lois au monde : maintenant ces « beaux pays sont incultes et déserts, parce qu'ils sont « asservis. La Hollande n'offrait sous le gouvernement « des Espagnols que des sables et des marais ; l'indé-« pendance en a fait l'état le plus riche et le mieux « cultivé de l'Europe. Protégez donc, si vous voulez « régner, car c'est le bonheur du peuple qui fait la « force des rois. »

Hommage d'une ame sans crainte, d'une conscience incorruptible ! c'est ainsi qu'il est beau de parler aux maîtres de la terre ; car, pour apprécier toute l'énergie de ces lignes, il faut savoir qu'elles étaient tracées pour la cour de Russie : c'est sous les yeux de la terrible Catherine que notre jeune voyageur allait bientôt les déposer.

A son retour à Pétersbourg tout était changé. On parlait d'une guerre prochaine, de la disgrace des premiers seigneurs de la cour, et du pouvoir illimité d'Orlof. Les anciens serviteurs de la couronne étaient tombés dans un entier abandon ; le sage Munich lui-

même ne siégeait plus au conseil, et l'on annonçait publiquement que la charge de grand-maître de l'artillerie était promise au favori. Ainsi, après une absence de quatre mois, M. de Saint-Pierre trouva la fortune de ses protecteurs évanouie, son ami Duval accablé de tristesse, et Barasdine livré à des transports incroyables de haine et de fureur. Trompé dans ses espérances, aigri par l'injustice qui menaçait son oncle, il ne parlait plus qu'avec horreur du pouvoir d'Orlof, et qu'avec mépris des faiblesses de l'impératrice. Les idées d'indépendance de M. de Saint-Pierre avaient fermenté dans sa tête; son ambition déçue lui faisait aimer la république, parce qu'elle lui présentait, comme à tous les mécontens, une espérance de souveraineté; mais un événement qui attirait l'attention de l'Europe acheva d'exalter son ame. Auguste III, roi de Pologne, venait de mourir, et son trône électif restait en proie aux intrigues de tous les ambitieux. La Russie et la Prusse n'osaient encore se partager un royaume qu'elles convoitaient; mais elles saisirent cette occasion de lui imposer un roi plus ami de leur pouvoir que du sien, et qu'elles pussent appuyer pour le dominer. Catherine, par un caprice de femme, voulut accorder cette royauté à Poniatowski, son ancien amant; et Frédéric approuva ce caprice, satisfait de voir monter sur ce trône un homme qui n'avait pour tout renom que l'éclat d'un grand scandale. Cependant la France voyait avec inquiétude ces arrangemens politiques, qui présageaient l'agrandissement de la Prusse et de la Russie. Son intérêt était de protéger l'indépendance de la Pologne; mais, affaiblie par de longues guerres, et n'osant se déclarer ouvertement, elle appuyait en secret le jeune Radziwil, chef des mécontens. Ce prince, qui avait des amis puissans et d'immenses richesses, aurait pu prétendre au trône, s'il

n'eût dédaigné de le recevoir des mains d'une femme : il savait bien qu'acheter ainsi une couronne c'était cesser de la mériter; en un mot, il voulait combattre les ennemis de sa patrie, et non les flatter pour régner, et non régner pour leur obéir. Une éducation presque sauvage en avait fait un héros des temps fabuleux. Vêtu d'une peau d'élan, la tête couverte de la dépouille d'un ours qu'il avait étouffé dans ses bras, on le vit sortir des forêts de la Lithuanie et s'élancer tout à coup au milieu de ses concitoyens en les appelant à la liberté. Sa force surprenante, sa taille gigantesque, son caractère dur et farouche, produisirent une vive impression. A sa voix, les forêts semblèrent s'ouvrir, et il en sortit une foule d'hommes qui demandaient à mourir pour la patrie. Environné de cette cour barbare, il proclama l'indépendance de la Pologne; et Catherine elle-même, au milieu de ses esclaves, en trembla.

Entraîné par la nouveauté de ce spectacle, M. de Saint-Pierre tourna soudain toutes ses espérances vers un peuple qui promettait d'honorer les temps modernes par des vertus dignes des temps antiques. Dans son enthousiasme il ne songea plus qu'au moyen d'aller partager les périls de cette nation généreuse; Barasdine avait les mêmes desirs, s'abandonnait aux mêmes illusions, et tous deux juraient de se faire regretter de la Russie en combattant contre elle. Une autorité supérieure les poussait encore dans cette route dangereuse; ils ne devaient point paraître en Pologne comme de simples aventuriers : c'était au nom de la France et de la liberté qu'ils allaient combattre; ils partaient de l'aveu de l'ambassadeur avec un grade élevé, avec toutes les promesses de la fortune et toutes les espérances de la gloire. C'est ainsi qu'ils se flattaient d'obéir à des idées vertueuses, lorsqu'ils n'obéissaient qu'à leur ambition.

Cependant M. de Villebois, qui attendait chaque jour sa disgrace avec calme et dignité, cherchait à refroidir une effervescence dont cette disgrace était la première cause. Il recommandait sans cesse la prudence à son neveu ; mais celui-ci ne pouvait se résoudre à garder le silence, et provoquait lui-même les malheurs qui devaient bientôt l'accabler. Un soir que les deux amis assistaient au spectacle de la cour, comme ils s'entretenaient de leur expédition en Pologne, ils virent paraître Orlof avec l'uniforme de grand-maître, et environné des principaux officiers du génie. A cette vue, Barasdine s'abandonne à toute sa fureur. Son oncle n'est plus grand-maître, un autre est couvert de ses dépouilles. Alors il s'écrie, en désignant Orlof avec un geste méprisant, qu'autrefois les grades supérieurs étaient le prix des longs services et de la victoire, mais qu'aujourd'hui il suffit, pour les mériter, d'avoir étranglé son maître, trahi sa patrie et couronné une étrangère. M. de Saint-Pierre, épouvanté d'un tel acte de démence, se précipite vers son ami et l'entraîne hors de l'enceinte; mais à peine ont-ils fait quelques pas dans la rue, que des soldats les arrêtent et les séparent. M. de Saint-Pierre est aussitôt reconduit dans son logement, à la porte duquel on pose une sentinelle. Dès qu'il fût seul il tomba dans les plus vives anxiétés; toutes les violences dont il avait entendu accuser le gouvernement russe revinrent à sa mémoire : à chaque instant il croyait voir arriver le fatal chariot qui devait le transporter en Sibérie, et le seul bruit des pas de la sentinelle qui veillait à sa porte suffisait pour le glacer de terreur. Oh ! comme alors il sentait la folie de ses projets et de son voyage ! Combien la France, qu'il avait abandonnée pour des idées chimériques de fortune et de gloire, lui semblait belle, libre, heureuse ! Jamais il ne l'avait tant aimée; il en regrettait tout,

jusqu'aux arbres, jusqu'aux rochers, jusqu'à l'abandon où il s'y était vu : n'avait-il donc quitté tant de biens que pour se perdre dans des contrées barbares, que pour mourir dans des déserts? Et son ami, l'infortuné Barasdine, où était-il? que faisait-il? peut-être à cette heure il avait cessé de vivre! Ces tristes pensées l'agitèrent toute la nuit. Vers le matin, comme il succombait à un sommeil douloureux, il entendit le bruit de plusieurs hommes qui se parlaient à voix basse; puis il n'entendit plus rien : la sentinelle s'était retirée. Il commença à respirer, et un billet glissé sous sa porte par une main inconnue acheva de dissiper ses inquiétudes. Le billet ne renfermait que ces mots :

« Si vous ne voulez perdre votre ami, gardez-vous de « prononcer son nom.

« M. de Villebois se retire dans ses terres; il est parti « cette nuit. Le comte Orlof, qui lui succède, desire « que vous vous attachiez à sa personne. Souvenez-« vous qu'avec du courage et de la patience on sur-« monte tous les obstacles.

« *P. S.* L'exil de votre ami est prononcé; il a été « enlevé cette nuit; on le conduit à Astracan. »

A mesure que M. de Saint-Pierre lisait ces lignes, il se sentait un peu soulagé, et sa reconnaissance bénissait la main généreuse qui les avait tracées. Croyant y reconnaître le style du maréchal de Munich, il se rendit aussitôt chez lui, mais il ne put le voir. Il tenta alors de pénétrer chez le grand-maître, qui était parti comme le billet l'avait annoncé. Enfin il passa devant la maison de Barasdine; elle était déserte, et il s'éloigna en faisant de vains efforts pour retenir ses larmes. Après plusieurs autres courses inutiles, il rentra chez lui dévoré d'inquiétude et dans l'accablement du désespoir. La

première personne qu'il aperçut fut le général Du Bosquet; il venait lui parler de Barasdine, et le rassurer sur un exil qu'il regardait comme une faveur. M. de Saint-Pierre était hors d'état de l'entendre; mille projets funestes roulaient dans son esprit; il voulait suivre son ami, partager son malheur, solliciter sa grace, écrire son apologie. Heureusement Duval, qui survint, réussit à le convaincre du danger de ces démarches, non pour lui, mais pour celui qu'il voulait défendre. Cette considération eut seule le pouvoir de le calmer. Mais en cédant au vœu de Duval, il annonça la résolution formelle de renoncer au service de la Russie et aux bienfaits d'une femme qui croyait que régner c'était punir. Vainement le général Du Bosquet voulut mettre des obstacles à ce qu'il appelait une nouvelle étourderie. M. de Saint-Pierre ne lui répondit qu'en écrivant aussitôt sa démission. Alors, soit que cet excellent homme fût touché de tant de grandeur d'ame, soit qu'il eût conçu pour son jeune compagnon de voyage une tendresse vraiment paternelle, il s'approcha de lui, et, saisissant sa main avec cette familiarité un peu rude qui donnait à tous ses mouvemens un air de bienveillance et d'amitié, il lui dit les larmes aux yeux : « Reste avec nous; je n'ai point d'enfans, tu seras mon fils, tu épouseras ma nièce, mademoiselle de La Tour; elle est, comme toi, jeune, aimable, Française et malheureuse! malheureuse, car elle a perdu ses parens lorsqu'elle n'était encore qu'au berceau; mais toi et moi, nous lui en tiendrons lieu. N'est-il pas vrai, tu es décidé? allons, voilà qui est bien, tu composeras toute ma famille! Je suis riche et je vous donnerai tout. » Ces offres généreuses étaient faites pour pénétrer une ame comme celle de M. de Saint-Pierre, mais il ne crut pas devoir les accepter. L'exil de Barasdine, la disgrace de M. de Villebois, empêchaient alors tout autre sentiment d'ar-

river jusqu'à son cœur. Qu'aurait-il fait de tant de félicité, lorsque ceux qu'il aimait étaient malheureux? et d'ailleurs, pour obtenir la main de mademoiselle de La Tour, ne fallait-il pas renoncer à sa patrie, à ses projets, aux agitations de la fortune si nécessaires pour supporter ses douleurs, enfin à cette gloire immense qu'il allait recueillir en combattant pour la liberté de la Pologne?

Cependant, malgré la fermeté de sa résolution, il sentit bientôt, en faisant ses préparatifs, que le voyageur le plus indifférent laisse toujours quelques regrets au lieu qu'il abandonne. Il soupirait involontairement en pensant à mademoiselle de La Tour qu'il n'avait pu aimer, et à son ami Barasdine qu'il ne devait plus revoir : un secret pressentiment l'avertissait qu'une partie de ses beaux jours venait de s'évanouir, et qu'il ne retrouverait jamais rien d'égal au conseil du sage Munich, à la protection de M. de Villebois, à la générosité du général Du Bosquet, et à la franche affection de son ami Duval. Ce dernier, témoin habituel de la vie simple, de la conduite vertueuse de M. de Saint-Pierre, plaignait son ambition; mais il admirait qu'avec d'aussi vastes desirs il sût se contenter de si peu. En effet, le désintéressement du jeune voyageur ressemblait presque à de l'imprévoyance. Ses dettes payées, il lui restait à peine l'argent nécessaire pour gagner la Pologne, et cependant il n'avait pas l'air d'y songer. Heureusement Duval y songeait pour lui. Dans l'intention de ménager une délicatesse peut-être trop facile à effaroucher, il n'offrit pas sa bourse; mais la veille du départ, après un dîner qui fut triste et silencieux, il fit apporter des tables et proposa de jouer. M. de Saint-Pierre consentit à une première partie, puis à une seconde, puis à une troisième, et les chances lui furent si favorables qu'il était presque honteux de son bonheur. Duval

jouait contre lui, et semblait ne pas se lasser de perdre; en sorte que M. de Saint-Pierre se trouva, au moment de son départ, plus riche de deux cents louis; coup de fortune qu'il aima toujours mieux attribuer à l'amitié qu'au hasard.

Telle fut la conclusion des projets brillans qui l'avaient conduit en Russie. Après un séjour de quatre ans dans ces tristes contrées, renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que celui qui ne cherche que la fortune ne rencontre jamais le bonheur.

Quoique muni de son congé, on le retint huit jours sur la frontière avant de lui donner l'autorisation de quitter la Russie. Mais lorsqu'il eut franchi les rives de la Dwina, lorsqu'il eut touché cette terre de liberté, presque aussi sacrée à ses yeux que celle de la patrie, il se sentit pénétré d'une joie indéfinissable. Il lui semblait qu'on venait de le délivrer d'un poids accablant, que l'air était plus léger, la verdure plus riante, qu'il sortait de l'exil, qu'il allait enfin revoir des hommes. Tout, jusqu'à la saison, contribuait à son ravissement. Au milieu de la pompe des forêts du Nord, le printemps apparaissait avec la fraîcheur de nos climats. Pour la première fois depuis quatre ans, notre voyageur voyait le chêne croître auprès du sapin; il reconnaissait les parfums de la violette, et ses yeux se reposaient avec un sentiment délicieux sur les touffes éclatantes d'immortelles jaunes et d'absinthes qui lui rappelaient sa jeunesse et la France. Ém●u de ces tableaux de la campagne, touché de l'amour du genre humain, l'imagination pleine des beaux temps de la Grèce et de Rome, il crut, en approchant de Varsovie, qu'il allait contempler une de ces antiques cités, et il sentit dans son cœur, qui battait avec force, les vertus d'un héros ré-

publicain. Des campagnes négligées, un peuple misérable, frappaient en vain ses regards; dans son aveuglement, il attribuait tout à la tyrannie des Russes, qui depuis trois ans ravageaient ces contrées, et il ne voulait pas voir que des siècles entiers d'esclavage et d'ignorance pesaient sur ce peuple, qui ne devait pas même se réveiller au nom de sa liberté.

C'est ainsi qu'au lieu de ces fiers républicains qu'il était venu chercher, il ne trouva que des factions conduites par des femmes, un mélange confus de noblesse pauvre et d'ilotes abrutis, dominés plutôt que gouvernés par une vingtaine de grands seigneurs, qui, possédant toutes les terres du royaume, affectaient un faste insultant au milieu des misères communes. Tous ces hommes prétendaient au trône, et ne se montraient qu'environnés d'un nombreux cortége d'esclaves vêtus en janissaires, spahis, tolpacs, hullans, troupe de parade, plus propre à vendre qu'à sauver les libertés publiques.

A peine arrivé à Varsovie, M. de Saint-Pierre court chez le résident de France, chez l'ambassadeur d'Autriche et chez les principaux chefs du parti. Il annonce partout qu'il a quitté son état, ses protecteurs, sa fortune, pour servir les intérêts de la république. On loue son courage, on approuve son zèle, tout le monde s'empresse de l'accueillir, de le flatter. Une parente du prince de Radziwil, la princesse Marie M..., lui ouvre sa maison. Cette princesse, jeune, spirituelle, jolie, joignait l'élévation d'une Romaine à la légèreté d'une Française; elle possédait tous les talens, parlait toutes les langues; son amour pour la vertu, son enthousiasme pour les actions grandes et généreuses exerçaient un empire irrésistible : comme la Cléopâtre de Plutarque, elle était petite, vive, entraînante; on sentait qu'heureuse de vivre pour le plaisir, elle saurait aussi

mourir pour la gloire. Sa voix pénétrait le cœur, son sourire avait quelque chose de ravissant, et on ne pouvait ni la voir ni l'entendre sans y penser toujours. Dès le premier jour, M. de Saint-Pierre éprouva le double ascendant de son génie et de sa beauté; elle devint aussitôt l'unique pensée de sa vie : il lui semble en l'écoutant n'aimer que la vertu qu'elle loue, que la liberté qu'elle appelle, et il ne s'aperçoit pas que dans tous les projets qu'il médite il ne songe déjà plus qu'à lui plaire. S'il avait toujours supporté son obscurité avec impatience, elle lui paraissait alors le plus horrible des malheurs. Les mots de liberté, de valeur, d'héroïsme, suffisaient pour l'agiter d'une fièvre brûlante : Jusque là il avait aimé la gloire ; la vue de la princesse la lui fit adorer. Il voulait partir, il voulait s'illustrer par des actions d'éclat, prendre des villes, des châteaux, des royaumes, et mériter l'amour de sa dame à la manière des anciens chevaliers.

Une occasion périlleuse ne tarda pas à se présenter. Le prince de Radziwil se disposait à défendre contre les Russes l'entrée de son pays; il avait établi ses positions entre Niezwiz et Sluczk, et l'on assurait que *Crim Gheraï*, kan des Tartares de Crimée, marchait à son secours à la tête de quatre-vingt mille hommes. A cette nouvelle, M. de Saint-Pierre prend la résolution de partir seul, de traverser à tout risque les armées russes qui couvrent le pays, de rejoindre le prince de Radziwil, et d'assister à la première bataille : projet d'autant plus téméraire, qu'il pouvait payer de sa tête le seul dessein de porter les armes contre une puissance dont il venait de quitter le service. Mais loin d'être inquiet du péril, il y trouvait des charmes. Tout lui paraissait possible en songeant à la princesse. Dans les transports de son enthousiasme, il eût voulu mourir pour lui arracher un regret.

La princesse approuva son dessein en femme supérieure, sans crainte, sans étonnement. Elle semblait croire en lui, et voir dans la supériorité de son ame l'augure des plus belles destinées. Cependant elle voulut lui donner un compagnon d'armes, et son choix tomba sur un nommé Michœlis, major des hullans, homme de résolution et propre à exécuter un coup de main. Elle traça ensuite elle-même ce qu'elle appelait leur plan de campagne, et leur désigna les personnes dévouées au parti chez lesquelles ils devaient s'arrêter. En réglant ces dispositions, elle descendait dans les plus petits détails, prévoyait les plus petits dangers, et analysait froidement les chances de succès, comme aurait pu le faire le plus habile général. Toujours calme pendant les préparatifs, ce ne fut qu'à l'instant même du départ que la pâleur de son visage, le tremblement de sa voix, semblèrent révéler l'agitation secrète de son cœur.

Ils partirent. Les commencemens du voyage furent heureux. Le soir, une chaise de poste les devança rapidement; dans cette voiture, qui allait si bon train, était la femme d'un commissaire du prince de Radziwil, qui les salua d'un air de connaissance, et leur cria en passant qu'elle allait tout préparer pour les recevoir. Effectivement, vers minuit, ils arrivèrent chez elle : toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes, on voyait des lumières aller et venir d'une chambre à l'autre, et le bruit de plusieurs voix se faisait entendre par intervalles. Ce fracas, au milieu d'une forêt isolée, inspira d'abord quelque méfiance au major et à M. de Saint-Pierre, mais ils n'eurent pas le temps de tenir conseil; le commissaire du prince vint les recevoir, et leur dit que l'armée russe n'était pas éloignée, qu'elle marchait sur Briola, et que les hullans du prince Czartoryski rôdaient depuis le matin dans la contrée. Cette

nouvelle augmenta leurs alarmes. Ils demandèrent des chevaux, on ne put leur en promettre que pour le lendemain : il fallut donc se décider à les attendre et à entrer dans la maison. Il y avait à peine une heure qu'ils délibéraient sans s'arrêter à aucun parti, lorsque six hommes armés se précipitèrent dans leur chambre. M. de Saint-Pierre saute sur ses pistolets, les met en joue, ce qui donne à Michœlis le temps de se saisir de ses armes. La taille et les moustaches du major, l'air résolu de M. de Saint-Pierre, en imposèrent tellement à cette troupe d'abord si échauffée, qu'elle se retira aussitôt dans le plus grand désordre. C'est alors qu'ayant voulu se barricader ils s'aperçurent que les portes et les fenêtres de leur chambre avaient été enlevées ; et ils ne purent plus douter de la perfidie du commissaire. Michœlis se hâta de brûler quelques papiers, et M. de Saint-Pierre, prévoyant une nouvelle attaque, parcourut, le pistolet au poing, une galerie qui servait de communication aux appartemens voisins. Une faible lueur l'ayant guidé jusqu'à l'extrémité de cette galerie, il aperçut les hullans, au nombre de huit, assis autour d'une table où ils se préparaient à passer la nuit. Pendant qu'il prêtait l'oreille en cherchant à saisir quelques unes de leurs paroles, une personne inconnue passa rapidement et lui dit en latin qu'on le trahissait et qu'il eût à songer à sa sûreté. Il rentra et fit part à Michœlis de ce qu'il avait vu et entendu. Il lui proposa en même temps de surprendre les hullans, de s'emparer de leurs armes, de leurs chevaux, et de s'enfuir. Michœlis lui répondit que ce moyen les perdrait infailliblement, puisque le pays leur était inconnu, qu'ils n'avaient point de guide, et que les gens du prince même les trahissaient. Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent le bruit d'une troupe à cheval qui se plaçait sous leurs fenêtres; le commis-

saire et sa femme accoururent alors en criant qu'on voulait mettre le feu à la maison, et que la forêt était pleine de hullans. Dans cette extrémité, M. de Saint-Pierre venant à songer à l'ambassadeur, à la princesse, à sa gloire perdue, tomba dans le désespoir le plus violent. Il savait que dans de pareilles entreprises on n'aime que les gens heureux, et il résolut de mourir les armes à la main plutôt que de subir la honte de tomber au pouvoir des Russes.

Il allait exécuter ce dessein, dans lequel son compagnon, charmé de brûler quelques amorces, était loin de le troubler, lorsqu'au premier rayon du jour un officier supérieur qui commandait un détachement considérable leur fit dire qu'ils étaient libres de retourner à Varsovie. L'espoir de trouver un guide, et d'accomplir leur projet dans la nuit suivante, les consola de toutes les vicissitudes passées. Ils montèrent à cheval et partirent au galop : un corps de hussards russes les escorta de loin. Arrivés sur les bords de la Vistule, ils aperçurent le château du prince Czartorysky, chef des hullans ennemis. A cette vue, Michœlis prévit de nouveaux malheurs ; il recommanda la prudence à son compagnon, et pour n'exciter aucune méfiance, ils se firent aussitôt traverser sur l'autre rive. Ils abordent : plusieurs domestiques viennent à leur rencontre, et le capitaine des gardes les invite poliment à dîner de la part du prince, qui vient d'être instruit de leur arrivée. Conduits dans de magnifiques appartemens, on les débarrasse de leurs épées. De tous côtés des troupes de soldats sont sous les armes pour leur faire honneur; les domestiques du prince les environnent, les suivent, les précèdent, en leur montrant les curiosités du château. Étourdis par l'empressement général, ils arrivent enfin près de la salle du trésor. M. de Saint-Pierre y entre le premier ; c'était

une énorme voûte dont la profondeur se perdait dans les ténèbres. Ses fenêtres grillées, sa porte de fer, ne lui donnaient pas l'air d'un appartement habitable. Ce devait être cependant celui de l'imprudent transfuge. Tout à coup les portes roulent sur leurs gonds, et il ne voit plus auprès de lui qu'une sentinelle immobile, la baïonnette au bout du fusil et le sabre au côté. Deux autres sentinelles sont placées à l'instant près d'une espèce de guichet, et tout rentre dans le silence.

Le voilà donc, comme les paladins de l'Arioste, tombé dans un piége, et se consolant comme eux parce qu'il n'avait pas été vaincu. Le soir, on lui fit subir un interrogatoire ; mais la crainte de compromettre son compagnon le décida à ne rien déclarer. Malheureusement Michœlis n'eut pas autant de fermeté, et ses aveux étant d'accord avec les dépositions du commissaire qui les avait trahis, on déclara à M. de Saint-Pierre qu'il allait être livré aux Russes s'il persistait dans ses dénégations. La Sibérie s'offrit alors à son imagination avec toutes ses horreurs, et cependant elle l'effrayait moins que la douleur de voir ses projets les plus chers renversés. La honte au lieu de la gloire, voilà ce qui l'attendait. Que dirait la princesse Marie? Comment s'offrirait-il à ses regards? Quel jugement porterait de son malheur, celle qui avait mis en lui de si grandes espérances? Ainsi, il n'avait renoncé à la France, il n'avait tout quitté en Russie, que pour venir se perdre au fond de la Pologne, et se perdre presque sous les yeux d'une femme dont son ame ne pouvait plus se détacher. Neuf jours s'écoulèrent dans ces dures anxiétés. Le soir du neuvième jour les portes de la prison s'ouvrirent, et un officier du prince vint lui annoncer que plusieurs personnes considérables s'étaient vivement intéressées à son sort. Il lui nomma l'ambassadeur de Vienne et le résident de France, la

princesse Strasnick, la grande chambellane de Lithuanie, et la princesse Marie M.... Il attendait ce dernier nom sans oser l'espérer; mais aussi combien sa joie fut vive et pure lorsqu'il l'entendit prononcer! La nouvelle même de sa liberté ne put rien ajouter à son bonheur. Cependant cette liberté ne lui était pas accordée sans condition. Il devait prendre l'engagement solennel de ne pas porter les armes pendant l'interrègne, et toute son adresse pour éviter ce coup fut inutile. Il fallut promettre, mais il ne promit qu'en demandant la grace de Michœlis, et tous deux sortirent de prison le 15 juillet 1769.

Ici commence une nouvelle période dans la vie de M. de Saint-Pierre. Nous avons vu les beaux jours de sa jeunesse préservés de l'amour par l'ambition; mais enfin il connaît l'amour, et cette funeste passion lui fait oublier tout le reste. Les détails dans lesquels nous allons entrer ne sont pas sans intérêt, et cependant nous avons hésité à les donner au public. La vie de M. de Saint-Pierre n'étant ni une confession ni un roman, nous pouvions nous croire libre de garder le silence sur ses faiblesses; mais alors combien de passages de ses *Études* seraient restés inexplicables, ceux surtout où l'auteur avoue que sa jeunesse fut agitée par *deux passions terribles, l'ambition et l'amour!* D'ailleurs, lors même que les conseils de plusieurs personnes éclairées n'auraient pas contribué à lever nos scrupules, un autre motif nous eût décidé, c'est qu'il était impossible de ne pas reconnaître, dans les notes où M. de Saint-Pierre avait esquissé les événemens de cette époque de sa vie, quelques unes des inspirations de son plus touchant ouvrage; et comment nous serions-nous refusé à rappeler les souvenirs d'une passion sans laquelle il n'eût peut-être jamais peint les amours de Paul et Virginie!

Dès qu'il fut libre, il vola chez la princesse Marie. Elle parut heureuse de le revoir, loua son courage, plaignit ses dangers, et voulut en entendre le récit de sa bouche. En écoutant M. de Saint-Pierre, ses yeux se remplirent de larmes, et lorsqu'il eut achevé, elle lui dit : « La fortune a trahi votre espoir, mais il ne faut pas s'en plaindre ; je l'ai toujours vue traiter ainsi ceux qu'elle voulait combler de faveurs. » Ces paroles se gravèrent profondément dans la mémoire de M. de Saint-Pierre, et, sans chercher à les expliquer, elles le remplissaient d'espérance. Cependant son aventure faisait alors le sujet de toutes les conversations ; chacun voulait voir ce Français qui s'était si généreusement dévoué à la cause de la liberté, et qui, dans le malheur, avait montré tant de noblesse et de courage. Jeté tout à coup dans un tourbillon de jeunes princesses, au milieu des fêtes les plus brillantes, il semblait n'avoir renoncé aux illusions de la gloire que pour s'abandonner à celles du plaisir. Mais dans ce cercle d'enchantement il ne cherchait, il ne voyait que la princesse. Celle-ci paraissait accueillir ses vœux, son admiration ; elle les appelait même avec une coquetterie qui ne pouvait échapper qu'à lui seul. Souvent, lorsque sa beauté excitait un doux murmure, elle se retirait à l'écart, et laissait voir à celui qui l'observait sans cesse plus de penchant à l'entretenir qu'à jouir des hommages de ses rivaux. Vive, légère, piquante avec tout le monde, elle se montrait avec lui sensible et réfléchie, et semblait partager ses goûts, deviner ses pensées et s'abandonner aux agitations involontaires d'un sentiment secret. Mais, soit caprice, soit pour essayer son pouvoir, elle savait alternativement flatter ses espérances ou le remplir d'incertitude. Ces inégalités le faisaient passer vingt fois dans un jour de l'excès de la joie à l'excès de la tristesse. Tantôt il lui semblait qu'envi-

ronnée de tous les plaisirs, elle ne voyait, elle n'entendait que lui ; tantôt il ne surprenait que des regards distraits, indifférens, et s'il devenait l'objet d'une attention passagère, c'était comme un souvenir qu'il arrachait à la politesse. Alors dans son dépit il s'indignait de son sort, maudissait la Pologne, jurait de partir, et cependant il ne partait pas.

Souvent, lorsqu'il venait à songer que ses plus belles années s'écoulaient inutilement pour la gloire et pour la fortune, il s'armait d'un nouveau courage et volait chez la princesse pour prendre congé d'elle; mais un geste, un regard, avaient le pouvoir de le retenir. Un jour elle l'invita, avec un petit nombre d'amis, à venir dîner dans un château qu'elle possédait à peu de distance de Varsovie. Cette invitation inattendue le jeta dans un trouble inexprimable, et fit encore évanouir toutes ses résolutions.

Les voitures préparées, chacun, suivant l'usage de la Pologne, fit apporter son lit, et l'on se mit gaîment en route, malgré la chaleur qui était étouffante, et quelques nuées pluvieuses qui commençaient à se rassembler. Le château de la princesse était situé au milieu d'une forêt de chênes et de sapins aussi anciens que le monde. Ces lieux agrestes et sauvages ne devaient rien à l'art; cependant au pied de ces vieux arbres s'élevaient des chèvre-feuilles dont les tiges, courant sur les bords de la forêt, retombaient de l'extrémité des branches en rideaux chargés de fleurs. Des sentiers émaillés de fraises et de violettes se perdaient dans ces retraites profondes, où plusieurs ruisseaux entretenaient la fraîcheur; on n'y entendait d'autre bruit que le vol inquiet des rossignols et les gémissemens de la colombe. La terre y exhalait alors cette odeur vivifiante qui annonce et qui suit les pluies légères du printemps. La volupté pénétrait, agitait tous les êtres;

et, dans le calme des airs, dans le murmure des eaux, dans la mollesse de ces bruits suivis d'un long silence, on sentait l'accablement général de la nature, lorsqu'elle languit dans l'attente d'un orage.

A peine descendu de voiture, M. de Saint-Pierre s'était enfoncé dans la forêt. Là s'abandonnant aux rêveries ineffables d'un premier amour, cédant à l'impression des eaux, des bois et de la solitude, il entrevoyait une félicité dont il semble qu'aucun mortel ne puisse donner une idée. Ce n'était pas cette joie violente qu'on reçoit sur la terre, et qui ne s'exprime que par des transports; c'était comme un abandon céleste de l'âme, comme un ravissement continuel, semblable à celui que Fénelon donne à la vertu dans les champs Élyséens : seulement il y avait dans toutes ses émotions une teinte de tristesse d'une douceur inexprimable. La mort elle-même se présentait à lui sous l'image du bonheur : il y a peu de temps encore qu'il ne l'eût pas redoutée, mais glorieuse, mais applaudie; maintenant il y trouve des charmes, il y songe avec délices, il la desire, mais ignorée, mais pleurée! et ces larmes, il ne les demande pas au monde; il ne veut émouvoir qu'un seul cœur : elle et lui, voilà l'univers.

Depuis deux heures il était enseveli dans ces idées mélancoliques, lorsqu'au détour d'un petit sentier il aperçut la princesse qui suivait lentement les bords d'un ruisseau; elle était seule et comme ravie à l'aspect de ces beaux lieux. Le premier mouvement de M. de Saint-Pierre fut de s'éloigner; mais bientôt, faisant un effort pour vaincre sa timidité, il revient sur ses pas, il croit avoir mille choses à dire, et il reste interdit et muet. La princesse semblait partager son embarras; mais, remarquant les nuages qui s'amoncelaient, elle témoigna quelque crainte de l'orage, s'appuya sur le bras de M. de Saint-Pierre, et ils reprirent

ensemble la route du château. Ils marchaient en silence, lorsque l'orage éclata avec une telle furie qu'ils eurent à peine le temps de se réfugier dans un pavillon que protégeait un massif de verdure. Bientôt la pluie tomba par torrens, les roulemens éloignés du tonnerre se rapprochaient d'une manière effrayante. La princesse, craintive, éperdue, se pressait contre son amant; il distinguait les battemens de son cœur, il soutenait sa tête charmante. Un frémissement délicieux courait dans toutes ses veines; il lui semblait que la vie allait l'abandonner : mais que devint-il, lorsqu'il crut sentir une main qui pressait la sienne, des soupirs qui se mêlaient aux siens, une voix pleine d'émotion qui répondait à ses vœux! Dans son transport il se jette aux pieds de celle qu'il aime, il la supplie, il l'adore! Presque évanouie entre ses bras, elle était sans défense, sans force, sans volonté, elle s'abandonnait comme Julie, et il fut dans le délire comme Saint-Preux.

L'orage avait cessé, et les deux amans suivaient un sentier de gazon tracé sur la lisière de la forêt. Le ciel était pur, l'air frais et parfumé; quelques nuages chassés avec violence vers l'horizon annonçaient le retour du calme, et les petits oiseaux, cachés sous la feuillée, recommençaient leurs ramages. Il n'est point dans la nature de tableau plus aimable que celui de la campagne après une pluie de printemps : c'est comme une seconde naissance de la verdure et des fleurs; les impressions les plus douces s'échappent de tous les objets pour arriver à notre ame. Mais combien ces scènes sont plus ravissantes encore pour deux amans qui viennent de laisser échapper le premier aveu de leur tendresse! Que de trouble dans leurs discours! que d'émotions inénarrables dans ces cœurs tout pénétrés de cette vie du ciel qui sur la terre reçut le nom d'amour.

Plus d'un an s'écoula dans l'oubli du monde entier.

Ils se voyaient à chaque heure du jour, et chaque jour ils trouvaient quelques nouveaux sujets de s'aimer. Un matin M. de Saint-Pierre vit une pauvre esclave qui, maltraitée par son maître, venait se réfugier auprès de la princesse. Dans ce cas, en Pologne, il est d'usage entre les grands de se renvoyer l'esclave, renvoi qui trop souvent est suivi de sévères punitions. Mais la princesse, touchée des larmes d'une infortunée qui s'était confiée à sa miséricorde, ordonna qu'on en eût le plus grand soin, disant qu'il valait mieux se brouiller avec un homme puissant que de manquer à un malheureux. Elle voulut faire mieux encore, car, après avoir sollicité la grace de cette esclave, elle la reconduisit elle-même dans la maison du maître qui venait de pardonner. Un autre jour M. de Saint-Pierre la découvrit au fond de son palais, prodiguant les plus tendres soins à une vieille femme infirme qui la bénissait. Comme il admirait tant de bonté, la princesse lui dit avec émotion : « Il ne faut pas me louer de remplir un devoir; cette bonne femme m'a élevée; elle m'a consacré tous les momens de sa vie, il est bien naturel que je lui donne quelques momens de la mienne. » Ces actions, ces paroles le pénétraient d'une nouvelle ivresse : le charme attaché à la vertu est une des plus dangereuses séductions de l'amour.

Ainsi, M. de Saint-Pierre était comme un homme plongé dans les erreurs d'un songe; la princesse elle-même négligeait jusqu'au soin de sa réputation : ils ne pouvaient ni se voir, ni s'entendre, ni se quitter sans se sentir troublés jusqu'au fond du cœur; et tous deux irritaient par leurs imprudences une famille orgueilleuse et puissante. Cependant l'inégalité des rangs, celle de la fortune, ne promettaient rien de durable à ce fol amour, dont la violence même brisait les liens.

Les bruits sourds de la médisance avaient déjà plusieurs fois troublé leur bonheur, lorsqu'un soir M. de Saint-Pierre trouva la princesse baignée dans ses larmes. « C'en est fait, lui dit-elle, il faut nous séparer; ma mère me rappelle auprès d'elle, ma famille entière se soulève contre moi; hélas! nos beaux jours sont passés! » Puis, voyant l'agitation de M. de Saint-Pierre, elle ajouta avec l'accent de la tendresse : « Mon ami, vous aiderez mon courage, vous soutiendrez ma faiblesse; ah! je n'aurai point en vain compté sur votre vertu; si vous m'abandonniez, où trouverais-je des forces pour ne pas mourir? » Ces paroles touchantes adoucirent un moment les reproches de M. de Saint-Pierre; mais bientôt cédant à sa douleur : « Vous parlez de vertu, s'écria-t-il; est-ce donc un acte de vertu que d'abandonner ce qu'on aime? Où sont ces champs où nous devions vivre? cette chaumière que vous vouliez partager avec moi? Tant de projets de bonheur seraient-ils effacés? le jour d'hier est-il donc oublié? Quoi! une séparation éternelle suivrait de tels momens! non, chère Marie; fuyons ces lieux, allons chercher une autre terre pour cacher une félicité qu'on nous envie! » En prononçant ces mots il fondait en larmes; il la pressait dans ses bras comme si on eût tenté de la lui ravir; il jurait de la défendre, et le cœur plein d'amertume, il aurait voulu s'anéantir avec elle. Mais lorsque, devenu plus calme, il put entendre quelques paroles de raison; lorsqu'il eut jeté les yeux sur ces lignes sévères et touchantes où une mère, sur les bords du tombeau, suppliait sa fille d'épargner ses vieux jours, de ne point hâter la mort de celle qui l'avait portée dans ses flancs, mort, hélas! trop prochaine, et dont rien ne pourrait adoucir les douleurs, alors il crut entendre cette voix des mourans à laquelle aucun être humain ne résista jamais, et il tomba dans

l'accablement. Un morne silence fit place à ses plaintes. Absorbé dans cette seule pensée, que toute la douleur doit retomber sur lui, il se sacrifie à celle qu'il aime, et le départ de la princesse est résolu.

Il avait rassemblé toutes ses forces, et se croyait maître de lui ; mais lorsqu'il ne la vit plus, ses résolutions l'abandonnèrent. Il lui semblait que son cœur allait se briser ; sa tête était douloureuse et comme si elle eût été pressée par une main de fer. Il marchait des journées et des nuits entières, et la fatigue de ces courses pouvait seule engourdir un moment ses souffrances. Il cherchait les lieux qu'elle avait aimés, ceux où il s'était vu près d'elle, et il ne pouvait en supporter l'aspect ; enfin, partout il portait avec lui un desir de mourir dont la violence toujours croissante lui inspirait un juste effroi. Ainsi s'écoulait sa vie, lorsqu'il reçut une lettre de la princesse qui le suppliait de s'éloigner quelque temps de Varsovie. Résolu d'obéir, il suivit les conseils du comte de M.... qui l'engageait à prendre du service en Allemagne, et qui lui remit des lettres pour le ministre, et pour une de ses parentes, première dame d'honneur de l'impératrice.

Il partit ; mais à peine sur la route, il songeait au moyen de hâter son retour. Vingt fois il fut sur le point de revenir sur ses pas, et, sans la crainte de déplaire à la princesse, il eût cédé à ce desir. Arrivé à Vienne, son premier soin fut de se présenter chez la parente du comte de M.... On lui dit de demander une audience ; il la demanda ; et cinq jours après, lorsqu'il commençait à n'y plus penser, elle lui fut accordée. L'imagination pleine des jeunes princesses polonaises, et de leur cour galante et voluptueuse, il courut à l'heure indiquée chez sa nouvelle protectrice. Six valets de pied, d'une physionomie grave, et en habits chamarrés, le reçurent à la porte du vesti-

bule. Introduit dans une salle gothique, six autres valets, vêtus de noir, marchèrent aussitôt devant lui. Au milieu de ce cortége silencieux, il traversa plusieurs appartemens ornés d'écussons, et une galerie où l'on avait disposé une longue suite de portraits de famille en grands costumes. A mesure qu'il approchait, il croyait voir ces antiques personnages sortir de la toile et s'avancer vers lui, comme des témoins de la gloire passée et de l'orgueil présent. Notre voyageur se trouva enfin dans une espèce d'amphithéâtre où tous les domestiques attendaient, rangés sur deux lignes. Il fallut encore passer au milieu de ces visages d'apparat. Arrivé à la porte du sanctuaire, une voix de Stentor annonça M. de Saint-Pierre, les deux battans s'ouvrirent, et au milieu d'une riche draperie de velours cramoisi, relevée de crépines d'or, il découvrit, sur une espèce de trône, une dame immobile placée comme dans une niche, et si chargée de dorures et de pierreries, qu'il s'imagina d'abord que c'était une madone. Le recueillement général, la majesté du lieu, entretinrent un moment cette erreur. Il se creusait en vain la cervelle pour comprendre le but de tant de bizarres cérémonies, lorsqu'un homme en habit noir, qui paraissait un ecclésiastique, vint le prendre par la main et le conduisit au pied du trône, où il s'inclina respectueusement. Cette nouvelle circonstance aurait augmenté les illusions de M. de Saint-Pierre, si en s'approchant il n'avait vu peu à peu la prétendue madone se transformer en une petite vieille, guindée, ridée, fardée, et toute couverte d'une riche étoffe à fleurs. Elle fit un léger mouvement de tête, et M. de Saint-Pierre s'avançait déjà pour lui présenter la lettre du comte de M...., lorsque l'homme noir l'arrêta froidement, prit la lettre, et l'offrit lui-même à l'auguste baronne, qui la lut avec une extrême at-

tention. Après cette lecture, elle jeta sur notre voyageur un regard dédaigneux, et lui dit en mauvais français et d'une voix traînante, qu'il était bien difficile d'obtenir du service, que cependant elle verrait à faire quelque chose pour lui à la recommandation de son noble cousin. Puis elle ajouta, en essayant de sourire, qu'elle ne doutait pas que le protégé du comte de M.... ne fût bon gentilhomme; qu'elle se souvenait d'avoir vu à Versailles une marquise de Saint-Pierre, et que cette marquise était sans doute sa tante ou sa mère. Notre voyageur, quoique un peu étourdi d'une question qui blessait toujours sa vanité, répondit avec une noble franchise, que s'il avait eu l'honneur d'appartenir à la famille de la marquise de Saint-Pierre, il ne serait pas probablement venu demander du service en Autriche; qu'au reste, il n'abuserait point des gracieuses intentions de madame la baronne; que le crédit d'une personne aussi auguste devait être uniquement réservé à ceux qui, pour réussir, ont toujours besoin d'une haute protection et du mérite de leurs aïeux. L'ironie est une figure dont les Allemands entendent peu la finesse. La fière baronne écouta cette harangue avec un sang froid imperturbable; elle n'y répondit que par un signe de tête qui semblait approuver l'humilité de l'orateur; puis reprenant son air grave, elle rentra dans sa première immobilité. M. de Saint-Pierre vit bien que ce silence était un congé, et déjà il s'empressait de se retirer, lorsque l'homme noir qui l'avait introduit vint l'avertir que l'étiquette ne permettait de s'éloigner de madame la baronne qu'en marchant à reculons. On peut juger de la surprise que dut causer cette morgue autrichienne à un jeune Français qui avait vécu familièrement avec les plus grands seigneurs des cours de Russie et de Pologne. Cette seule visite le dégoûta de l'Allemagne; et il se promit bien de ne pas

prendre du service dans un pays où l'on ne jugeait des talens d'un homme que par ses titres de noblesse.

Après cette aventure il aurait quitté Vienne sur-le-champ, s'il n'y avait attendu des nouvelles de la princesse. Il se consumait dans cette espérance, lorsqu'enfin il reçut une de ses lettres, ou plutôt un journal de sa vie, heure par heure, depuis leur séparation. Elle peignait ses douleurs avec tant de vérité, qu'à chaque page il croyait reconnaître ses propres pensées. La nuit entière se passa à relire cette lettre : après y avoir vu l'expression de ses souffrances, il y vit l'expression de ses desirs; enfin il la relut si souvent qu'il finit par se persuader qu'elle n'était écrite que pour le rappeler à Varsovie. Plein de cette illusion, il se hâte de rassembler ses effets, et ne craint plus que de perdre un moment. Par un singulier hasard, trois voitures magnifiques, destinées au couronnement du roi Stanislas-Auguste, devaient partir le jour même. Il s'adresse au conducteur, se fait recommander par le général Poniatowski, et part comme en triomphe, ramené vers sa maîtresse dans les voitures du roi. Le voyage fut long et pénible, car la saison avait gâté les chemins, et, pour éviter la Saxe alors en guerre avec la Pologne, on fut obligé de traverser les montagnes de la Hongrie. A peine sur cette route isolée rencontraient-ils quelques villages dispersés çà et là sur les bords des précipices. Cependant chaque fois qu'ils s'arrêtaient dans une chaumière, ils en trouvaient les habitans livrés à la joie. Les hommes dansaient en frappant en cadence leurs talons de fer; les femmes réunies à l'extrémité de la chambre les animaient par leurs chansons, tandis qu'asssis au coin du feu, le plus âgé de la famille, et c'était souvent un vieillard à barbe blanche, éclairait cette scène avec des éclats de sapin, dont les flammes produisaient, au milieu des ombres, des effets de lu-

mière dignes du pinceau de Rembrandt. Notre voyageur enviait le sort de ces pauvres paysans, qui voyaient dans leur chaumière tous les objets de leurs affections, et dont les desirs ne s'étendaient pas au delà.

A mesure qu'il approchait de Varsovie, il sentait diminuer sa confiance. Il relut avec plus de sang froid les lettres de la princesse, et craignit de s'être trompé. Quand la passion forme des projets, elle s'aveugle sur leurs suites. Plus il avait eu d'espérance, plus il se sentait découragé. Enfin, lorsque la voiture s'arrêta devant son ancien logement, il était dans un état d'incertitude si pénible, qu'il fut plusieurs minutes avant de pouvoir descendre. Honteux de sa faiblesse, il s'excitait à reprendre courage, mais ce fut pour retomber dans l'accablement au premier mot qu'il entendit prononcer à son hôte. On ne parlait alors dans la ville que du retour de la princesse Marie M....., et d'une fête magnifique qu'elle donnait le jour même aux ambassadeurs. Cette nouvelle semblait justifier tous les tristes pressentimens de notre voyageur : « Elle donne des fêtes, disait-il avec amertume; loin de moi, elle peut supporter l'idée d'un plaisir : c'en est fait, je ne suis plus aimé ! »

Cependant il se décide à lui écrire. Le domestique part; il le suit de la pensée, compte ses pas, calcule la distance. A présent elle lit son billet; elle connaît son retour; elle répond; on revient; son sort est décidé. Il se tourmente, s'agite, regarde sa montre : cinq minutes sont à peine écoulées, et le domestique ne peut être à moitié chemin. Une heure se passe ainsi; enfin, cédant à son impatience, il s'habille à la hâte et court vers le palais de la princesse. Déjà la fête est commencée; le bruit joyeux des instrumens parvient jusqu'à lui; la lumière de mille bougies a remplacé la clarté du jour; il aperçut les trophées d'amour, les

guirlandes de fleurs, les lustres et les cristaux, ornemens du salon; long-temps il erre autour du palais. Jadis c'était pour lui seul que ces fêtes étaient données: maintenant elles ne servent qu'à le faire oublier! Il se représente celle qu'il aime au milieu d'un cercle d'adorateurs; il croit même reconnaître son ombre qui se dessine sur une draperie légère: cette vue le jette dans une espèce de délire; sa tête se perd; il s'élance, traverse la cour et se trouve tout à coup au milieu de cette brillante assemblée. Cependant l'aspect de la princesse, tranquille, indifférente, le rappelle à la raison; il s'approche avec un battement de cœur inexprimable, et la parole expire sur ses lèvres. La princesse l'accueille en riant, badine sur un retour si précipité, lui jette un regard plein de colère, et, sans attendre sa réponse, le laisse accablé sous le poid de son malheur. Aussitôt la foule l'environne; chacun veut connaître la cause de son absence; il est obligé de cacher son trouble, de répondre avec calme au moment où il éprouve tous les tourmens de l'amour et de la haine. Cependant son ame s'attache encore à une dernière espérance. Il songe à ce que la princesse doit à son rang, à sa famille, à sa réputation. Mais quoi! ne songe-t-elle pas aussi à ce qu'elle doit à l'amour? A-t-elle tout oublié, excepté la prudence? Hélas! après avoir connu le bonheur de sentir hors de lui une pensée qui n'était que pour lui, faudra-t-il qu'il se retrouve seul au milieu du monde?

Que cette fête lui parut longue! quelle tristesse dans ses plaisirs! il ne pouvait ni supporter la joie ni la concevoir. Enfin la foule commence à se retirer; il saisit un moment favorable, fait à la princesse un signe qu'elle doit reconnaître, se glisse par une porte secrète, et se retrouve dans les lieux mille fois témoins de son bonheur. Il touche chaque meuble, il leur

parle, il se plaint à eux comme s'ils pouvaient l'entendre, et déjà sa douleur s'est adoucie : les souvenirs du passé lui répondent du présent. « Elle était là, dit-il, et ces lieux qui me parlent d'elle ont dû aussi lui parler de moi. » Mais il entend le bruit léger des pas de celle qu'il aime! un mouvement involontaire le précipite à ses genoux; il lui dit ses craintes, ses espérances; il en appelle à son cœur : hélas! il fallait la revoir ou mourir, et maintenant il mourra s'il faut la quitter encore! En prononçant ces mots, il levait sur elle des yeux mouillés de larmes : mais, la voyant froide et sévère, il lui dit : « Je n'ai pu vivre loin de vous; quelle joie remplissait donc votre ame loin de moi? Ah! que je voie un seul de ces regards qu'hier j'espérais encore! Celui que vous aimiez ne veut plus vivre; il a cessé d'être heureux; mais qu'il sache au moins ce qui vous a fait changer! » La princesse ne put résister plus long-temps à son émotion : soit par pitié, soit par un reste de tendresse, elle fit quelques efforts pour calmer son amant. Elle lui dit d'une voix tremblante : « Non, je n'ai pas cessé de vous aimer! je souffrais de votre absence, mais votre retour me perd; vos violences sont un outrage : il fallait attendre; je songeais à notre avenir, je l'aurais assuré! Cette fête qui vous a surpris, je la donnais pour détourner les soupçons, pour faire taire les envieux! mais votre présence a détruit mon ouvrage; elle arrête tous mes projets; et maintenant je ne sais plus que devenir. » Ces douces paroles arrivèrent au cœur de M. de Saint-Pierre, et le firent passer du plus profond désespoir aux transports d'une joie immodérée; alors il s'accuse de tout : combien son retour était coupable! que d'imprudence dans son apparition soudaine! d'ingratitude dans ses reproches! de cruauté dans ses emportemens! Ainsi il s'exagérait ses torts pour ne pas

croire à ceux de sa maîtresse; puis, cédant tout à coup à d'autres idées, il allait, venait, la pressait dans ses bras et la repoussait aussitôt; car, malgré tous ses efforts pour se tromper, il sentait toujours qu'il n'était plus aimé.

Cependant la douceur de la princesse lui rendit un peu de calme. Vers les trois heures du matin il sortit, se croyant heureux; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue qu'il retomba dans ses premières incertitudes. Les scènes qui venaient de se passer se retraçaient à sa mémoire avec une vérité désespérante. Ah! si elle avait aimé, sa tendresse se serait au moins laissé entrevoir! mais tout, jusqu'à ses caresses, avait été arraché à l'effroi, peut-être à la pitié. Ingénieux à augmenter ses peines, il se disait qu'un nouvel amour le faisait oublier; puis il se reprochait ses soupçons et s'accusait lui-même. La nuit entière se passa dans ces agitations: vers le matin il rentra chez lui, et, succombant à la fatigue, il goûta quelques heures de repos. A peine était-il éveillé qu'un domestique vint lui remettre un billet: il reconnut la main de la princesse, et il lut les lignes suivantes:

« Vos passions sont des fureurs que je ne puis plus « supporter: revenez à la raison, et songez à votre « état et à vos devoirs.

« Je pars, je vais rejoindre ma mère dans le palatinat « de X.... Je ne reviendrai ici que lorsque vous n'y « serez plus, et vous n'aurez de mes lettres que lorsque « je pourrai vous les adresser en France.

« Marie M.... »

Il serait impossible d'exprimer les transports dont il fut saisi à la lecture de ce billet. Comme un homme atteint de frénésie, il se précipite dans l'escalier, ar-

rive au palais de la princesse. Mais partout ses regards sont frappés du désordre général : la cour est encombrée de caisses et de meubles, les appartemens sont déserts, la salle de fête est à moitié dégarnie ; quelques domestiques enlèvent les lustres et les draperies. Il s'avance, il veut les interroger sur le départ de la princesse ; hélas ! tant d'efforts l'avaient épuisé : quelques mots étouffés s'échappent à peine de sa bouche ; son sang se glace, et il tombe sans connaissance sur le parquet. Les secours les plus prompts lui furent prodigués ; on le transporta chez lui, où le délire d'une fièvre ardente lui ôta pour quelques jours le sentiment de ses peines. Cependant, à mesure qu'il reprenait ses forces, il semblait reprendre toute sa fureur. Les résolutions les plus terribles ne l'effrayaient plus. Il voulait atteindre la perfide, l'arracher des bras de sa mère, se poignarder à ses yeux. Pour la revoir un seul instant tout lui paraissait légitime ; car l'ame, agitée par l'amour, se jette tantôt dans le crime, tantôt dans la vertu. Ainsi sa douleur enfantait chaque jour de nouveaux projets. Un soir qu'il traversait une rue déserte, le tintement funèbre d'une cloche attira son attention. Aux rayons de la lune qui glissaient le long des flèches d'une église, il reconnut les murs d'un couvent. Aussitôt il pense que le ciel veut qu'il s'arrête là. Cette résolution le flatte et le console ; son amante en gémira peut-être. « Aussi bien, disait-il, la route de la vie est si courte ! où irai-je, et que puis-je espérer de l'avenir ? Je n'ai rien dans le monde ; je suis étranger dans ma patrie ; ici, du moins, je la verrai ! elle viendra prier dans cette enceinte ; elle reconnaîtra celui qu'elle a aimé ; elle le reconnaîtra sous les habits de la pénitence, mort pour elle, mort pour le monde, toutes ses passions consumées par une seule ! Heureux de lui parler du haut de cette tribune d'où l'on annonce de

si terribles vérités, je ferai couler ses larmes; elle reviendra à moi, je la consolerai, et nos ames seront encore unies par la vertu! » Ces pensées le soulageaient en l'attendrissant sur lui-même. Ainsi l'amour se joue de nos souffrances, et dans les plus grands sacrifices nous fait entrevoir des consolations!

Enfin un dernier projet l'emporta sur tous les autres. La guerre était déclarée entre la Pologne et la Saxe; il ne vit, dans cette division de deux puissances, qu'un moyen de rentrer les armes à la main sur les terres de la Pologne. La pensée de se présenter devant une infidèle comme un maître et comme un vainqueur lui parut si heureuse, qu'il serait parti à l'instant même si l'argent ne lui eût manqué. Dans cette extrémité, il s'adressa à M. Hennin qui venait d'être appelé à Vienne, et qui voulut bien lui prêter douze cents francs et le recommander au comte de Bellegarde, alors gouverneur de Dresde. C'est avec cette somme qu'il partit de Varsovie, le 29 mars 1765, après deux ans de séjour en Pologne, où il était venu chercher la fortune, et où il n'avait trouvé que des plaisirs et des regrets. Les plus belles années de sa vie venaient de s'écouler inutilement pour la gloire, pour sa patrie et pour lui-même. Il se reprochait le passé, mais il n'osait rien espérer de l'avenir. Encore tout ému de ses dernières douleurs, il aimait son trouble et son agitation; un état tranquille lui eût semblé le plus grand des maux, et son ame se livrait aux illusions d'un bonheur qui ne pouvait plus renaître, et que cependant il espérait encore.

Pour se rendre à Dresde, il traversa la Silésie et passa par Breslau. Tout sur sa route attestait les malheurs de la guerre, et le révoltait contre sa propre folie, qui le poussait à chercher un peu de vaine gloire au prix de tant d'injustices. Pas une ville qui ne fût criblée

de boulets, pas un champ qui n'eût servi de camp aux Russes ou aux Prussiens, pas un château qui ne fût dévasté et ruiné. Les Cosaques surtout avaient laissé des traces hideuses de leur passage. On avait vu ces barbares arracher les morts de leurs tombeaux, les placer à table dans d'horribles postures, et goûter, au milieu de ces cadavres, des joies semblables aux supplices des damnés.

Ces tableaux de destruction affligèrent ses regards aussi long-temps qu'il fut sur les terres de Pologne; mais en entrant sur les terres de la Saxe, la scène changea. Le pays, coupé de collines et de rivières, offrait de toutes parts des perspectives ravissantes. C'étaient les beautés pittoresques de la Suisse, la culture de l'Angleterre et l'industrie française. Des fabriques de toiles, de draps, de porcelaines, s'élevaient au milieu des plus rians paysages, dans des positions si agréables qu'elles semblaient y être placées pour le seul plaisir des yeux. Un peuple gai, vif, hospitalier, achevait de donner la vie à ces tableaux, et si rien n'avait semblé plus triste à notre voyageur qu'une misère générale, rien ne lui parut plus touchant que l'aspect d'un peuple heureux.

Il arriva à Dresde le 15 avril 1765. Cette ville, très jolie et très commerçante, est en partie formée de petits palais bien alignés, dont les façades sont ornées en dehors de peintures et de colonnades. Le roi de Prusse l'avait bombardée quelques années auparavant, et elle était encore couverte de ruines lorsque M. de Saint-Pierre y arriva. « Seulement, dit-il, on avait relevé « le long de quelques rues les pierres qui les encom- « braient; ce qui formait de chaque côté de longs pa- « rapets de pierres noircies. Il y avait des moitiés de « palais encore debout, fendus depuis le toit jusqu'aux « caves. On y distinguait des bouts d'escaliers, des

« plafonds peints, de petits cabinets tapissés de papiers « de la Chine, des fragmens de glaces, de miroirs, des « cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'é- « tait resté à d'autres que les massifs des cheminées, « qui s'élevaient au milieu des décombres comme de « longues pyramides noires et blanches. Plus du tiers « de la ville était réduit dans ce déplorable état. On y « voyait aller et venir tristement les habitans, qui « étaient auparavant si gais, qu'on les appelait les Fran- « çais de l'Allemagne. Ces ruines, qui présentaient une « multitude d'accidens très singuliers par leurs formes, « leurs couleurs et leurs groupes, jetaient dans une « noire mélancolie ; car on ne voyait là que des traces « de la colère d'un roi, qui n'était pas tombée sur les « gros remparts d'une ville de guerre, mais sur les de- « meures agréables d'un peuple industrieux. J'ai vu « même, continue M. de Saint-Pierre, plus d'un Prus- « sien en être touché. Je ne sentis point du tout, quoi- « que étranger, ce retour de sécurité qui s'élève en « nous à la vue d'un danger dont on est à couvert; « mais, au contraire, une voix affligeante se fit enten- « dre dans mon cœur, qui me disait : Si c'était là ta « patrie ! ».*

M. le comte de Bellegarde accueillit notre voyageur avec empressement ; il lui promit du service, et finit par s'attacher à lui par les liens de la plus tendre amitié. Non seulement il cherchait à le distraire de sa profonde mélancolie, en l'introduisant dans les sociétés les plus brillantes, mais il voulut encore un jour le consoler par le récit de ses propres infortunes. Cadet d'une illustre famille piémontaise, il avait erré dans le monde, et cherché les grandes aventures. Un accident qui devait causer sa perte fut la première cause de sa for-

* *Études de la Nature*, tome III, Étude XII.

tune. Il était alors écuyer de la reine de Pologne, épouse d'Auguste III. Un jour qu'il accompagnait cette princesse à la promenade, elle s'aperçut, en montant en carrosse, qu'elle venait de perdre une aigrette de diamans d'un grand prix. On fit aussitôt des recherches. Le jeune écuyer s'empressa beaucoup; toute la cour fut sur pied, mais on ne trouva rien. Un an après, à la même époque, M. de Bellegarde, appelé pour remplir le même devoir, demande à son valet de chambre un habit de saison; mais quelle est sa surprise, lorsqu'en mettant la main dans la poche de cet habit, il y trouve l'aigrette, objet de tant de recherches inutiles! Il était probable qu'elle y avait glissé au moment où il donnait la main à la princesse. La singularité de cette aventure le mit en crédit à la cour : la reine eut tant de joie de retrouver ses diamans, qu'elle combla le comte de faveurs. Mais il disait avec un sentiment d'effroi que la réflexion renouvelait toujours : « Que serais-je devenu, si le hasard eût fait découvrir ces pierreries dans ma poche, ou si, en tirant mon mouchoir, elles fussent tombées au milieu de la foule des courtisans? J'étais pauvre, étranger, nouvellement arrivé en Pologne; par une espèce de fatalité, j'avais perdu la veille une assez forte somme au jeu : en fallait-il davantage pour faire naître des soupçons et pour me déshonorer à jamais? Ne désespérons pas de la fortune, continua-t-il en pressant la main de M. de Saint-Pierre; ce que nous regardons comme un mal est souvent un bien qu'elle nous envoie. »

Ces consolations, loin d'adoucir les blessures de notre héros, ne faisaient que les irriter. A mesure qu'il avançait dans la vie, il lui semblait que sa perspective devenait plus sombre; et toujours plein d'un nouveau trouble, il ne trouvait de soulagement que dans la tristesse de ses pensées. Chaque soir il se ren-

dait sur les rives de l'Elbe, dans les jardins du comte de Brühl. Là, tout parlait à sa douleur, parce que tout portait l'empreinte de la destruction. Ces jardins magnifiques, où le favori d'Auguste III avait rassemblé avec une profusion royale les plus rares végétaux des deux mondes, et les plus riches monumens des arts, n'étaient plus qu'un amas de ruines. De tous côtés on voyait la trace des boulets et des bombes, des statues mutilées, des colonnes renversées, des pavillons à moitié dévorés des flammes. Par un contraste frappant, au milieu de ces débris, qui attestaient la rage des hommes, s'élevaient de toutes parts des berceaux de fleurs, des arbres couverts de feuillages, qui attestaient la bonté de la nature. Heureuse prévoyance du ciel, qui a placé hors de notre atteinte les biens nécessaires à notre vie! Vous coupez l'arbre; il renaîtra. Vous arrachez les moissons; chaque printemps en apportera de nouvelles. Le genre humain ne peut finir par sa volonté; il faut qu'il vive, malgré son ardeur à détruire, malgré le fer, le feu, le poison, la haine et les folles amours!

Les rayons du soleil couchant donnaient un nouvel éclat aux paysages. Souvent on voyait cet astre descendre avec majesté dans un ciel d'azur. L'horizon s'enflammait à son approche, et il paraissait comme suspendu sur les vagues agitées d'un océan de feu. Cependant le ciel passait par toutes les gradations, depuis les couleurs les plus vives de pourpre, d'or, d'argent, jusqu'au gris le plus sombre ; et ce brillant spectacle de la lumière s'effaçait peu à peu comme les illusions de la vie.

Ces tableaux divers avaient un charme secret pour M. de Saint-Pierre; peut-être Marie, les yeux tournés vers le ciel, le contemplait avec lui : dans un si grand éloignement, leurs regards pouvaient encore se repo-

ser sur le même objet, en recevoir les mêmes impressions; ils n'étaient donc pas entièrement séparés : sans doute elle songeait à lui comme il songeait à elle. Ainsi la solitude nourrissait ses espérances, et tout dans la nature le rappelait au bonheur d'être aimé.

Ses promenades solitaires avaient été remarquées. Chaque soir il rencontrait une jeune beauté qui paraissait, comme lui, rêver et fuir les humains. Seulement il y avait toujours quelque chose de mystérieux dans son apparition, de pittoresque dans sa parure, qui aurait pu faire croire que, semblable à la Galatée de Virgile, elle se cachait pour être vue. Tantôt voilant sa taille légère d'un long tissu blanc, elle se glissait parmi les ruines comme une ombre fugitive; tantôt vêtue d'une robe de deuil, aux douces clartés de la lune, on la voyait, immobile et rêveuse, appuyée sur les débris d'une colonne; d'autres fois étalant une parure éblouissante, couverte de pourpre et d'or, elle apparaissait la tête couronnée de diamans : on eût dit une de ces intelligences supérieures qui, aux temps de la féerie, daignaient consoler les pauvres mortels. M. de Saint-Pierre crut bientôt s'apercevoir qu'il était l'objet de son attention; il la suivait involontairement des yeux, mais il ne cherchait point à lui parler, et restait dans l'indifférence. Un soir, comme il se reposait sur un banc de gazon, un petit page galamment vêtu vint s'asseoir à ses côtés, et, le regardant d'un air malin : « Il faut, lui dit-il, que vous ne soyez pas Français, car ma maîtresse est la plus jolie femme de Dresde; vous la voyez chaque jour, et vous ne le lui avez point encore dit. Voici cependant un billet qu'elle m'a chargé de vous remettre. » En parlant ainsi, il lui présenta un papier sur lequel une main légère avait tracé ces mots :

« Laissez les graves méditations; le matin de la vie

« est fait pour aimer. Je veux vous couronner de roses, « et vous rappeler au plaisir. Belle et volage comme « Ninon, je connais des secrets pour toutes les peines. « Hâtez-vous ! le temps fuit, et l'amour passe comme « un oiseau ! ».

Étourdi d'une si singulière aventure, M. de Saint-Pierre reste muet; le fripon de page rit de son embarras, lui tend la main et l'entraîne. Ils arrivent à la porte du jardin; un équipage les reçoit, traverse la ville au galop, et ne s'arrête qu'à la porte d'un palais orné d'une double colonnade. Pendant cette course rapide, le petit page ne cessait de badiner M. de Saint-Pierre sur sa tristesse et son amour pour la solitude. Il lui vantait le bonheur d'être enlevé par une jolie femme; et, faisant allusion au grand Amadis sur la Roche-Pauvre, il lui donnait le nom de Beau-Ténébreux. Quant à M. de Saint-Pierre, il cherchait à déguiser son embarras sous une feinte hardiesse; mais il s'étonnait de s'être laissé entraîner si loin; et sans un peu de honte, et de curiosité peut-être, il eût pris la fuite à l'instant.

Arrivé aux portes du palais, il descendit sous un péristyle de marbre blanc. Le page le tenait toujours par la main, et le guidait d'un air mystérieux à travers une suite d'appartemens magnifiques ; mais tout à coup il disparaît, une porte s'ouvre, et dans le fond d'un boudoir où l'art avait prodigué ses merveilles, à travers un nuage de parfums qui brûlaient dans des cassolettes d'or, il voit la belle inconnue penchée sur des corbeilles de fleurs, dont elle semblait assortir les nuances. Ses longs cheveux blonds flottaient à l'aventure; ses yeux étaient de la couleur du ciel, et son sourire était plein de volupté. Dès qu'elle aperçut M. de Saint-Pierre, elle vola au devant de lui, et posant sur sa tête, d'un air enchanteur, la couronne qu'elle venait d'achever : « Je tiens ma promesse, lui dit-elle, je

couronne ce front de roses, pour en écarter le souci.» Puis elle ajouta, en baissant les yeux avec un léger embarras qui ressemblait à la pudeur, qu'elle n'avait pu le voir sans être touchée de sa tristesse, et sans désirer d'en connaître la cause. Alors commença entre eux un entretien charmant, que M. de Saint-Pierre ne put jamais oublier. L'étrangère joignait à la vivacité française cet abandon qui ressemble au sentiment. Sa philosophie était celle de l'amour volage. Elle voulait passer dans la vie comme l'oiseau qui chante, comme la fleur qui s'épanouit. « Les maux sont notre ouvrage, disait-elle, mais les plaisirs viennent des dieux; il faut se hâter de les recevoir à mesure qu'ils s'échappent de leurs mains. La grande maxime pour être heureux, c'est de n'appuyer sur rien, de glisser au milieu des objets, sans jamais s'y arrêter. Ceux qui mettent de l'importance aux événemens de la vie, sont toujours malheureux. L'expérience nous dit: Effleure et n'approfondis pas, car tu es créé pour jouir, et non pour comprendre. » Puis elle ajoutait avec un aimable sourire : « On assure que ma beauté passera, je veux le croire; mais je suis belle aujourd'hui, je le serai demain, et je connais trop la rapidité de la vie pour m'inquiéter d'un plus long avenir.» En prononçant ces mots, elle enlaçait M. de Saint-Pierre de ses bras amoureux, excitait ses transports et ravissait son ame. La couronne qu'elle avait posée sur son front, semblable à celle qu'Ogier le Danois reçut de la fée Morgane, semblait avoir le don de faire oublier « tout deuil, mé« lancolie et tristesse; et tant qu'elle fut sur sa tête, « n'eut pensement quelconque de sa dame, ni de pays, « ni de parens, car tout fut mis lors en oubli pour me« ner joyeuse vie. »*

Au milieu de ces doux entretiens, le page vint an-

* Roman d'Ogier le Danois, imprimé en lettres gothiques, sans date.

noncer que le souper était servi ; alors les deux amans passèrent dans une pièce tendue de satin bleu drapé de gaze d'argent. Une troupe de jeunes filles légèrement vêtues couvraient la table des mets les plus exquis; les arbrisseaux et les fleurs les plus rares s'élevaient en amphithéâtre dans le fond de la salle, où ils formaient un coup d'œil ravissant. Un globe de lumière, à moitié caché derrière le feuillage, répandait sur cette scène des reflets semblables à ceux de la lune, lorsqu'elle brille au sommet d'un bois solitaire. Les sons de plusieurs harpes se faisaient entendre dans le lointain, mais avec une mélodie si douce, que le silence en était à peine interrompu : c'était comme le murmure confus des ombres heureuses sur les bords des Champs-Élysées. Enfin il y avait dans ce spectacle un air de féerie et d'enchantement auquel nul mortel n'eût résisté. M. de Saint-Pierre n'y résista pas. Les vins exquis, les parfums, la musique, l'aspect de ces jeunes beautés à la taille svelte, ces richesses qui éblouissaient les yeux, et plus que cela les regards languissans, les paroles séductrices de la belle inconnue, pénétraient ses sens d'une volupté charmante. Devenu le héros d'une aventure extraordinaire, n'ayant ni le temps ni la volonté de réfléchir, il cédait à l'entraînement d'une situation si nouvelle. Les propos galans, les saillies piquantes se succédaient avec rapidité; sa surprise, sa curiosité, les mystères dont on s'environnait, ajoutaient encore à ses plaisirs; et cependant, au milieu de tant de délices, il cherchait vainement à ressaisir quelques éclairs d'un bonheur qui n'était plus. Au lieu de cette ivresse dont il avait goûté le charme, il n'éprouvait que des transports mêlés d'amertume et de regrets. Hélas! on ne lui présentait que la coupe de Circé, et ses lèvres avaient touché à celle du véritable Amour!

Huit jours s'écoulèrent dans un étourdissement con-

tinuel; environné d'une troupe de nymphes qui ne cherchaient qu'à lui plaire, il avait tout tenté pour connaître le nom de leur maîtresse; mais sa curiosité, toujours excitée, n'avait jamais été satisfaite. Le soir du neuvième jour, l'inconnue, quittant ses parures éblouissantes, se revêtit d'une simple tunique blanche. Jamais elle n'avait paru si vive, si languissante, si adorable; elle accablait son amant des plus tendres caresses, et lui rappelant d'un air malin les dernières lignes de son billet, elle répétait à chaque instant: « Hâtez-vous! le temps fuit, et l'amour passe comme un oiseau! » Après le souper, qui fut délicieux, elle se couvrit d'un long voile, et, se livrant à des jeux que long-temps après les beautés du Nord firent connaître à la France, elle se montra dans les attitudes les plus gracieuses, et sous les formes les plus opposées: c'était Vénus sortant du bain et se cachant sous une gaze légère; Hélène fuyant le palais de Ménélas avec le beau Pâris; Calypso errante dans son île, terrible, échevelée et suivie de ses nymphes qui poussaient des cris de fureur. Mais tout à coup la scène change: l'inconnue reprend sa sérénité, agite une baguette magique, et s'avançant dans une attitude majestueuse: « Chevalier, lui dit-elle, un pouvoir plus fort que le mien m'oblige à vous rendre la liberté; je romps le charme qui vous retenait; plus de soucis; courez à de nouveaux plaisirs; hâtez-vous, le temps fuit, et l'amour passe comme un oiseau! » Alors elle continua sa marche, et, suivie de tout son cortége, elle sortit du salon dont les portes se refermèrent aussitôt. M. de Saint-Pierre croyait à chaque instant la voir reparaître; mais, après quelques minutes d'attente inutile, il se levait pour sortir, lorsqu'il aperçut le petit page qui venait à lui d'un air plein de tristesse. Il voulut l'interroger sur ce qui se passait; mais le page, mettant le

doigt sur ses lèvres, lui fit signe de le suivre et de garder le silence. Arrivé sous le péristyle de marbre, on le fait monter dans une voiture; elle part, rentre dans la ville, s'arrête à la porte de son logement, et disparaît. Tous ces événemens se passèrent avec tant de rapidité, qu'en se retrouvant dans cette chambre qu'il avait abandonnée neuf jours auparavant, il craignit un moment d'avoir été la dupe des illusions d'un songe.

Le lendemain il courut chez le comte de Bellegarde, et s'empressa de lui confier son aventure. Pendant ce récit, M. de Bellegarde changea plusieurs fois de couleur. Enfin il lui dit : « J'ai long-temps desiré la faveur qui vient de vous être accordée; je connais la beauté dont vous avez fait la conquête; car il n'y a dans toute la Saxe qu'une seule femme qui puisse étaler une aussi grande magnificence. Cette beauté célèbre fut élevée par les soins du comte de Brülh. Il lui inspira ces goûts et cette philosophie charmante qui font envisager la vie comme un jour de fête. Son dessein était de la donner au roi, afin de captiver une faveur qui l'avait déjà élevé si haut; mais il ne put résister à tant de charmes, et son élève devint sa maîtresse. Il lui a laissé en mourant des trésors qu'elle a dissipés. Habile à suivre les leçons de son maître, elle vit comme Ninon, comme Aspasie, sachant bien que pour mériter leur gloire il suffit d'être volage comme elles. En ce moment elle prodigue les richesses d'un juif qu'elle a préféré aux plus grands seigneurs de la cour, car il est jeune, beau et millionnaire. Il est absent depuis un mois, et son retour inopiné est sans doute le pouvoir supérieur qui obligeait l'enchanteresse à vous rendre la liberté et qui a mis fin à vos plaisirs. »

Cette aventure, loin de dissiper la tristesse de M. de Saint-Pierre, ne fit que le troubler davantage, en altérant la pureté de ses souvenirs. Le plus grand des

malheurs sans doute est l'infidélité de ce qu'on aime; mais, être soi-même infidèle, c'est perdre sa dernière illusion, c'est voir évanouir la vertu qui nous consolait. Deux amans coupables sont deux anges tombés du ciel; long-temps froissés de leur chute, tout sillonnés du feu qui les consume, ils tournent en vain leurs regards vers leur premier séjour; leurs regrets sont d'autant plus amers, qu'ils ne sont mêlés d'aucune espérance.

Tel fut le sort de notre voyageur. Le séjour de Dresde lui était devenu insupportable. Il prit congé de M. de Bellegarde, et se rendit à Berlin avec l'intention de demander du service au grand Frédéric. Dégoûté du génie, qui laissait trop peu de chance à l'avancement, il demanda le grade de major, auquel son brevet de capitaine-ingénieur au service de Russie lui donnait droit. Il se flattait d'obtenir ensuite un commandement dans la Prusse polonaise, ce qui l'aurait rapproché de sa maîtresse. Dès l'abord, ses beaux projets furent renversés; Frédéric avait décidé que les grades dans l'infanterie ne seraient confiés qu'à des officiers prussiens, et ses décisions étaient toujours sans exception. Son refus fut suivi de l'offre d'une place dans le génie et d'une pension assez considérable que M. de Saint Pierre refusa à son tour, parce que rien dans tout cela ne remplissait le vœu secret de sa passion : d'ailleurs le seul aspect de la cour avait suffi pour le dégoûter du service. « Il ne faut pas penser, écrivait-il alors, « que la cour de Berlin ressemble en rien à celle de « France. Le roi n'en a point. La reine a deux cham- « bellans boiteux, des pages fort mal vêtus, une table « fort mal servie : on va à la cour en bottes..... Enfin « c'est une misère qui étonne. » * A ces motifs on peut joindre, si l'on veut, l'inconstance naturelle de notre héros, inconstance qui, comme nous l'avons

* *Voyez* le *Voyage en Prusse*, à la fin de ce volume.

déjà vu, ne lui permettait de suivre que ses propres pensées, et lui faisait chercher la fortune partout où elle ne s'offrait pas. Cependant il fit un séjour de plusieurs mois à Berlin, et il eut de nombreuses occasions de voir de près ce roi, enfant gâté des philosophes qui flattaient son despotisme en faveur de son impiété. Prince infortuné qui, pour éviter tout préjugé, avait renoncé à tout principe; sobre par goût, courageux par ostentation, affectant des vices qu'il n'avait pas, étouffant des vertus qui l'auraient fait aimer, il avait cessé d'être bon pour paraître grand. Mais au milieu de cette foule de princes faibles qui alors se partageaient les trônes, sa domination avait montré un homme, et l'Europe tremblante s'était humiliée devant lui. M. de Saint-Pierre ne pouvait s'empêcher d'admirer la puissance de cette volonté unique qui remuait le monde et tenait les peuples et les rois dans l'attente. Mais à côté de ce tableau de gloire et de force il entrevoyait celui d'une grande misère; et quelques lignes échappées à sa plume prouvent jusqu'à quel point il fut frappé de la tristesse de ce prince qui remplissait l'univers de sa renommée. « La paix, disait-il, a relâché les ressorts de cette ame, « que l'adversité avait tendus; il est tombé peu à peu « dans une mélancolie profonde : le passé ne lui rap- « pelle que destruction, l'avenir ne lui présente qu'in- « certitude. Il accable son peuple d'impôts et ses soldats « d'exercices. Il admet toutes les religions dans ses « états et ne croit à aucune; il ne croit pas même à « l'immortalité de l'ame. Il vit dans les infirmités, en- « touré d'ennemis, haï de ses sujets, insupportable à « ses troupes, sans amis, sans maîtresse, sans consola- « tion dans ce monde, sans espérance pour l'autre..... « A quoi servent donc, pour le bonheur, l'esprit, les « talens, le génie, un trône et des victoires? »*

* *Voyage en Prusse*, à la fin de ce volume.

La vie était fort chère à Berlin, le dîner le plus simple y coûtait un ducat, et M. de Saint-Pierre n'aurait pu y prolonger son séjour, si un ami ne lui eût ouvert sa maison. Cet excellent homme se nommait Taubenheim; il était conseiller du roi et régisseur de la ferme des tabacs, ce qui lui donnait de l'aisance, mais ne l'enrichissait pas. M. de Saint-Pierre le rencontra chez le prince Dolgorouki, ambassadeur de Russie, et dès leur première entrevue ils se trouvèrent si pris, si connus, si obligés entre eux, que, pour continuer à parler le langage de Montaigne, rien dès lors ne leur fut si proche que l'un à l'autre. Taubenheim pouvait avoir une cinquantaine d'années; il conçut pour notre voyageur cette tendresse d'un père qui, voyant son fils en âge de raison, se rapproche de sa jeunesse et veut en faire un ami. Sa maison était vaste, gothique, environnée de jardins, et située à quelque distance de la ville. Il y conduisit M. de Saint-Pierre, et lui fit donner un appartement, en lui disant : « Vous voilà chez vous. » C'était une *ame à la vieille marque;* ses mœurs, ses habitudes avaient quelque chose de patriarcal, et sa vie était comme une continuation de la vie de ses aïeux. Tous les momens qu'il pouvait dérober à ses affaires il les passait dans la solitude, occupé de la culture de son jardin et de l'éducation de ses enfans. Cette éducation était simple : il donnait l'exemple, on le suivait. Chaque soir il lisait en famille un chapitre de la Bible, et notre voyageur, ému de ces lectures, ému de l'attention respectueuse du jeune auditoire et de l'air solennel de Taubenheim, croyait retrouver dans cette scène un tableau vivant des premiers jours du monde. Ce qui ajoutait à son illusion, c'est que depuis les temps les plus reculés rien n'était changé dans ce séjour. C'étaient les mêmes meubles, les mêmes tentures, la même table de noyer autour de laquelle avaient

passé plusieurs générations ; c'étaient aussi les mêmes cœurs et la même jovialité. On ne voyait point là des vertus apprises, mais on y voyait des vertus héréditaires, et la simplicité de ces bonnes gens offrait un spectacle digne des regards du ciel.

Cette vie patriarcale adoucissait les souvenirs de M. de Saint-Pierre. Souvent il disait à son ami : « Que votre sort est digne d'envie ! vous ignorez les soucis de la fortune et de l'ambition, vous vivez d'une vie naturelle, et vous ne desirez rien au delà. Que je voudrais pouvoir jouir d'une pareille félicité ! — Eh bien ! disait le bon Taubenheim, il faut rester avec nous et cultiver notre jardin : nous avons du blé, des légumes, des œufs, du laitage, et mes filles savent filer le lin qui croît dans nos champs. Virginie, l'aînée de la famille, est une aimable enfant ; je vous la donnerai afin que vous soyez mon fils, et vous verrez combien il est facile d'être heureux. » A ces offres vingt fois répétées, M. de Saint-Pierre ne répondait que par des soupirs : le bonheur qu'il admirait ne lui suffisait plus. La douleur lui faisait desirer le repos, et le repos lui devenait insupportable dès qu'il pouvait en jouir. « Hélas ! disait-il long-temps après, comment aurais-je accepté une compagne et un père, lorsque, loin de ma patrie, je ne pouvais plus disposer de mon cœur. »*

Virginie était simple et charmante ; elle n'avait point encore cette timidité, première parure de l'adolescence, et qui naît en même temps que le desir de plaire. Sa figure ingénue formait un contraste aimable avec la vivacité qui animait tous ses mouvemens. On l'entendait toujours chanter, on la voyait toujours courir ; sa voix était fraîche, sa démarche légère : tout l'égayait, la touchait, la charmait. Vive et folâtre, elle conservait

* *Voyez* les *Vœux d'un Solitaire*.

à quinze ans les graces et la naïveté de l'enfance; elle en aimait encore les jeux, il ne fallait qu'une fleur pour l'occuper, qu'un papillon pour la distraire, et, dans sa candeur virginale, elle ne croyait pas qu'il y eût de plus grande joie au monde que celle d'être aimée de son père.

M. de Saint-Pierre admirait ses graces, sa naïveté, sa pureté, et soudain ses yeux se remplissaient de larmes en songeant à la princesse. Alors il disait à son ami: « Mon cœur n'est plus susceptible d'amour: une passion insensée a usé ses forces. Il faut que je sois bien malheureux, puisque l'innocence n'a plus d'attrait pour moi. » En parlant ainsi, il tombait dans les accès d'une profonde tristesse, que l'amitié la plus tendre ne pouvait pas toujours dissiper. C'est alors que ses regards se tournèrent vers sa patrie; il sentit le besoin de la revoir, et de se rapprocher de son père, dont une maladie lente lui faisait craindre la perte. Les efforts de Taubenheim pour le retenir furent inutiles; il partit: mais les jours pleins de calme qu'il avait passés près de ce véritable sage ne sortirent jamais de sa pensée, et rien n'est plus touchant que les lettres que ces deux hommes, nés pour s'aimer, s'écrivirent jusqu'à la fin de leur vie.

C'est ainsi qu'égaré par ses passions, errant de contrée en contrée, M. de Saint-Pierre trouva partout des amis qui accueillirent son infortune. Les temps d'abandon et de misère lui firent connaître les ames les plus belles et les plus généreuses. Il arrivait inconnu, pauvre, sans appui, et cependant bientôt il était aimé: c'était comme un dédommagement que la Providence donnait à ses douleurs, car plus tard les hommes semblèrent s'éloigner de lui à mesure que la gloire l'environnait de son éclat. Aussi le souvenir des amitiés faites loin de la patrie avait pour lui une douceur inexprimable: c'est

sur ce souvenir qu'il jugeait les hommes; et lorsque, devenu l'objet de la calomnie, il sentit le poids de leur injustice, il n'oublia jamais qu'il les avait vus bons au temps pénible de ses malheurs. Mais dans le nombre des amis protecteurs de son inexpérience, deux surtout avaient captivé sa tendresse : c'étaient Duval et Taubenheim. Heureux d'avoir rencontré de pareils hommes, il voulait consacrer dans son *Amazone* le souvenir de leurs vertus et de sa reconnaissance. Mais si tant de gloire leur a été refusée, ne suffit-il pas, pour les faire honorer, de rappeler l'amitié qu'ils surent inspirer à Bernardin de Saint-Pierre?

Suivant l'usage du pays, notre voyageur partit de Berlin dans un chariot de poste découvert. Un soir, assoupi par la fatigue, il lui sembla que son postillon ralentissait le pas des chevaux, et qu'il s'entretenait à voix basse avec plusieurs hommes. Ces hommes parlaient allemand. M. de Saint-Pierre comprenait un peu cette langue; il entendait confusément former un complot; on parlait de voyageur, de vol, d'assassinat; enfin le postillon disait à voix basse que, forcé de rester à la première poste, il enverrait Fresque *le bon compagnon*. Oppressé par un poids terrible, M. de Saint-Pierre s'éveille avec effort, il saisit machinalement ses pistolets, et regarde autour de lui; mais les chevaux galopaient, le postillon chantait, et la route était déserte. Persuadé que tout ce qu'il venait d'entendre était l'effet d'un songe, il y attacha peu d'importance; mais que devint-il, lorsque arrivé à la première poste, il entendit donner le nom de Fresque au postillon qui devait le conduire? La figure sinistre de cet homme n'était pas faite pour le rassurer; cependant il s'obstinait à partir, et déjà il était remonté dans le chariot, lorsque, par un coup de la Providence, trois étudians de Leipsick, qui se rendaient à Cassel, demandèrent à se

placer auprès de lui. Ces jeunes gens parlaient latin avec beaucoup de facilité, la conversation s'engagea dans cette langue, et M. de Saint-Pierre, préoccupé de son prétendu songe, leur en conta toutes les circonstances. Pendant ce récit, le postillon s'égarait dans les routes obscures d'une forêt, où il s'arrêta tout à coup sous prétexte qu'il n'avait pas le nombre de chevaux prescrit par l'ordonnance. Cet accident fit naître un débat qui ne se serait pas terminé si tôt, si la lune, en se levant à la cime de la forêt, n'eût éclairé fort distinctement trois hommes immobiles, et la carabine à la main. Aussitôt les étudians firent briller leurs armes, et M. de Saint-Pierre se précipitant sur le postillon, lui donna l'ordre de partir, en appuyant le bout d'un pistolet contre sa tête. Cet argument eut sans doute la force de le persuader, car, sans mot dire, il remit ses chevaux au galop; et les brigands, qui ne s'attendaient pas à trouver si nombreuse compagnie, se contentèrent de tirer deux coups de carabine, dont les balles sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Arrivé à Cassel, M. de Saint-Pierre se sépara de ses compagnons pour se rendre à Francfort. Chemin faisant il s'amusait à rédiger les notes de son voyage, mais il étudiait peu la nature; son ambition, égarant son génie, ne lui permettait d'observer que les mœurs des nations et les formes de leurs gouvernemens. Sous ce rapport, l'Europe entière lui présentait les tableaux les plus affligeans. Il n'avait vu en Russie que des grands et des esclaves : la Prusse ne lui offrait qu'une multitude de petites ambitions courbées devant une ambition supérieure : la Hollande n'était qu'un vaste entrepôt de marchandises, divisé en boutiques, en comptoirs, en magasins, et où l'on trouvait des commis, des Juifs, des marchands et peu de citoyens. Chaque législation semblait fondée sur un vice ou sur une passion. En

Russie on n'estimait que les grades, en Hollande l'industrie, à Malte le courage, en Pologne le plaisir, en Autriche le nombre des quartiers, l'or partout.

Enfin il revit la France. Toucher la terre de la patrie après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accens français, tout remplissait son ame d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Cette terre qu'il avait dédaignée était maintenant le seul lieu où l'on pût vivre, et il ne voyait dans le reste du monde qu'une suite de contrées barbares. Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni ami ni parent! Ah! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins était celui qui sonna sa naissance! si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie! si parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église il reconnaissait son père et sa mère! avec quels transports il tomberait à leurs pieds! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblans! Il leur dirait : Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au ciel, ouvrez-lui votre sein, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous; mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles! En vain ses regards cherchent autour de lui; personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle! Où est sa sœur? où sont ses frères? où sont les amis de son enfance, pour recevoir ses premiers embrassemens? Tout lui manque à la fois; il semble que des générations se soient écoulées depuis

son départ : il arrive dans sa patrie, et il est seul !

Il espérait trouver à Paris des lettres de Pologne; il en trouva une de Normandie, qui lui annonçait la mort de son père. Alors, cédant au desir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Havre, où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues moins larges; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de voir tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que vous seul restez immobile. A peine eut-il quitté la voiture publique, que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage : il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement, dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle le regarde et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : « Ah ! mon maître ! est-ce bien vous que je revois ? » Et avec une vivacité inouïe à son âge elle jette sa quenouille, renverse son rouet, et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et croit un moment avoir

retrouvé avec cette bonne vieille toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide! La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement : « Ah! monsieur Henri, les temps sont bien changés! votre père est mort, vos frères sont allés aux Indes : je suis seule, seule ici! — Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur, dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne! Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois! Vous avez été si loin! comment avez-vous pu revenir? On disait que vous étiez au service de l'impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune; et cela, je l'ai toujours prédit, car vous aimiez les gros livres! Cependant chaque jour je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir. — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le desir de vous faire du bien. — Oh! je n'ai besoin de rien, Dieu merci! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner. » Puis de ses mains laborieuses et tremblantes elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison : « Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère! C'était à elle de vivre et à moi de mourir : elle eût été si heureuse de revoir son fils! Mais Dieu l'a rappelée, il faut que sa volonté soit faite. » En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point

encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé :

« Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles! »

On eût dit à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse, et M. de Saint-Pierre croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait, et il se mit à la questionner pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. « Oh! ce n'est pas la faute de monsieur votre père, dit-elle; il voulait que je restasse à la maison; mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme : ça me faisait trop de mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte et je vins ici; voilà que dans les commencemens j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps je ne faisais que pleurer, j'en avais presque perdu les yeux; mais maintenant, graces à Dieu, je ne pleure plus; » et en prononçant ces mots elle essuyait avec le coin d'un tablier de serpillière, de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, M. de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour notre voyageur. « C'est une pauvre fille, disait-il souvent, qui m'a éclairé sur les

voies de la Providence; elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une ame si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages; et ses paroles si simples m'en ont plus appris que tous les livres des philosophes. » En effet, les livres des philosophes nous apprennent à braver nos maux, mais non à vivre avec eux; comme si le destin des êtres les plus malheureux sur la terre n'était pas toujours de vivre avec la douleur!

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant : « C'est celui de votre mère. » Il le reconnut en effet, et cette vue le remplit d'une telle émotion, qu'il ne pouvait manger, et que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. Alors, voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table à côté de lui; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise et ils commencèrent à manger en parlant des temps passés. Peu à peu leurs idées s'égayèrent; mille traits charmans revenaient à la mémoire de Marie Talbot : la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne : elle lui rappelait son admiration pour les hirondelles, sa fuite dans le désert pour se faire ermite, comment il aimait les livres, comment il les perdait. « Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais et vous m'en achetiez de votre argent, je ne l'ai point oublié. — Dame, monsieur Henri, vous étiez si joli, si caressant, et vous aviez un si bon cœur! Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette, si nous rencontrions un malheureux,

vous me disiez : Marie, donne-lui mon déjeuner; et quand je ne le voulais pas, vous vous fâchiez contre moi. Un jour vous vous avançâtes d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval : c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon! Un autre jour vous vouliez vous battre avec une troupe d'enfans qui avaient cassé la jambe d'un pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains. » Ainsi cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de M. de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre avait presque effacée de sa mémoire; et tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père, et sur tous ceux qui l'avaient aimé. Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avait fait fortune; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers, qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin qui faisait de si jolis contes, et M. de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire. Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le desir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par-là étaient bons, s'il y faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain y était cher; et comme si cette dernière question eût fait retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces pleurs émurent M. de Saint-Pierre jusqu'au fond de l'ame, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle la folie de tant de courses inutiles, qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les délices de la Pologne; ce qu'il eût voulu ressaisir de lui-même, c'étaient les premières émotions de son enfance et les

mouvemens si purs d'une ame encore innocente. Au milieu de l'agitation de ses pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénètre, il embrasse cette pauvre fille avec une grande effusion de cœur, et prend entre le ciel et lui l'engagement de ne jamais l'abandonner, quelle que fût d'ailleurs sa position et sa fortune : engagement qu'il remplit avec une exactitude religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs ; et, pour commencer, il tire sa bourse, la verse sur la table, et partage sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent : « Je n'ai besoin de rien, disait-elle, je gagne six sous par jour et je puis encore faire de petites économies. » M. de Saint-Pierre insista, elle fut obligée de céder ; mais elle reçut l'argent avec indifférence ; et on voyait que c'était uniquement pour complaire à son maître. Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver. Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

Pressé d'embrasser sa sœur, il s'embarqua pour Quillebeuf le même soir, dans un bateau qui devait ensuite se rendre à Honfleur. Marie l'accompagna jusqu'au rivage, et il la vit long-temps les yeux attachés sur la chaloupe, et cherchant par des signes à prolonger leurs adieux. La nuit étant venue, il s'enveloppa de son manteau, et dans une situation d'ame difficile à comprendre, il ne voyait ni le ciel ni la mer, ni les voyageurs qui allaient et venaient autour de lui. Cependant un bruit formidable vint rompre tout à coup le charme de sa rêverie ; il crut un moment que l'abîme s'ouvrait pour engloutir sa frêle embarcation ; mais les matelots paraissaient tranquilles, et se contentaient de se ranger

à la côte. On était alors près de l'embouchure de la Seine : ayant jeté les yeux sur la vaste étendue de ce fleuve, il vit avec effroi ses eaux couvertes d'écume se soulever comme une montagne, et remonter vers leur source avec une vitesse que l'œil ne pouvait suivre. Une seconde montagne, plus élevée, plus rapide, suivait en mugissant la première; et ces deux masses effroyables, repoussant le fleuve devant elles, semblaient le rejeter tout entier du sein de la mer. M. de Saint-Pierre a décrit ce phénomène dans le premier livre de *l'Arcadie*, où il est le sujet d'une fable charmante, que les Grecs, comme il le dit lui-même, n'auraient pas désavouée.

Il arriva à Honfleur le lendemain, et s'achemina aussitôt vers le couvent de sa sœur, dont on lui montra de loin le clocher gothique, qui s'élevait à mi-côte à l'entrée d'un bois. Déjà le jour commençait à tomber. Le mois de novembre est, surtout en Normandie, l'époque la plus triste de l'année. L'air y est humide et froid, l'horizon chargé de brouillards; les ruisseaux ne roulent qu'une eau trouble et jaunâtre, les arbres achèvent de se dépouiller, et l'on entend sans cesse siffler les vents et bruire la mer qui ronge ses rivages. Ces effets de l'automne faisaient une impression d'autant plus profonde sur l'ame de M. de Saint-Pierre, qu'elle était déjà plus vivement ébranlée. Arrivé aux portes du couvent, il s'arrêta avec un saisissement pénible, en songeant que cet asile était celui de sa sœur, et qu'après tant d'années d'absence, loin de lui apporter des consolations, il allait peut-être troubler son repos. Il se disait avec amertume : « Pourquoi n'ai-je pas appris à conduire une charrue, à cultiver un champ? je pourrais dire à ma sœur et à ma vieille bonne : Venez vivre avec moi, vous partagerez mon sort, vous jouirez de mes travaux. Mais je n'ai rien à

leur offrir, et je dois les quitter encore. » En se livrant à ces réflexions, il arrive à la porte du couvent; mais il était trop tard pour entrer, et tout ce qu'il put obtenir, ce fut de passer la nuit dans la chambre des hôtes. Heureux d'être sous le même toit que sa sœur, il dormit peu, et vingt fois il ouvrit sa fenêtre pour épier les premiers rayons du jour. Enfin, après la prière du matin, il put faire annoncer son arrivée, et bientôt sa sœur fut dans ses bras. La première pensée de cette pauvre demoiselle fut de supplier son frère de ne plus quitter la France, et de lui permettre de vivre auprès de lui. M. de Saint-Pierre, touché de cette marque de tendresse, lui raconta une partie de ses aventures, et promit de tout tenter pour obtenir un emploi dans sa patrie, qui les mît à même de se réunir. En attendant, il céda à sa sœur plusieurs petites rentes sur son patrimoine, et après une semaine, dont tous les momens lui furent consacrés, il revint tristement chercher fortune à Paris.

L'hiver s'écoula en démarches inutiles. On lui promettait toujours du service; mais comme il était sans protecteurs, les promesses n'avaient aucun résultat. Tantôt on lui demandait six mois, tantôt on lui demandait un an, tantôt on lui conseillait de se retirer dans son patrimoine.

« Voilà où j'en suis, écrivait-il à M. Hennin; ai-je « donc des ennemis, moi qui n'ai offensé volontaire- « ment personne, dont la vie, tout-à-fait retirée, ne « se répand point au dehors, dont les talens sont sans « éclat et sans réputation, et dont la fortune est bien « peu digne d'envie.

« Malgré tant de traverses, je n'ai point perdu cou- « rage. Je trace, comme le bœuf, ce pénible sillon « qu'on appelle la vie, sans regarder devant ni derrière

« moi; et quand je serai au bord du fossé, il faudra « faire la culbute. » *

Vers le commencement du printemps, il loua une chambre chez le curé de Ville-d'Avray, et se retira dans ce petit village pour mettre en ordre ses *Voyages dans le Nord.* Sa sœur lui avait donné un chien épagneul qu'il aimait beaucoup; c'était son seul compagnon; et souvent, pour se délasser de ses travaux, il s'égarait avec lui dans les landes isolées de Saint-Cloud. Mais la solitude ne lui était pas bonne, elle nourrissait sa passion en lui offrant partout l'image de celle qu'il ne pouvait oublier. Un jour, quelques affaires le conduisirent à Versailles; on y célébrait des réjouissances publiques : comme il était dans les jardins, au milieu de la foule qui se pressait en attendant le feu d'artifice, ayant levé les yeux vers les fenêtres du château, il crut reconnaître la princesse Marie. Plus il la contemple, plus il se persuade de la réalité de cette vision : ce sont ces beaux cheveux blonds, ses yeux bleus et spirituels; voilà bien sa douce physionomie, la simplicité élégante de ses vêtemens. Bientôt sa vue se trouble, son cœur bat avec violence; ses regards ont rencontré les regards de la princesse; elle sourit, elle le reconnaît. Ah! sans doute, c'est pour lui seul qu'elle a quitté la Pologne. Alors, dans une espèce de délire, il tente de percer la foule, mais ses efforts sont inutiles : des milliers de chaises barrent tous les passages. Le feu d'artifice commence; l'attention générale se dirige vers ce brillant spectacle, et au moment où le bouquet éclate dans les airs, la princesse quitte la fenêtre et disparaît. Sontenu par l'espérance de la retrouver à la porte du château, il se précipite à travers les flots de spectateurs; ses regards

* Lettre à M. Hennin.

avides la cherchent de tous côtés, et ne la rencontrent nulle part; enfin il s'aperçoit que la file nombreuse des équipages a disparu, que la foule s'est écoulée, qu'il est seul sur la place. Toutes les horloges frappent successivement minuit, et l'on ne voit plus que quelques sentinelles qui se promènent silencieusement aux portes du château.

Cependant le chagrin de n'avoir pu rejoindre la princesse cède à l'espérance de la retrouver. Il vole à Paris; là il s'enferme dans sa chambre, et n'ose plus en sortir. Chaque voiture qu'il entend le fait tressaillir; au plus léger bruit, il s'élance vers sa porte, se précipite sur l'escalier, et reste accablé en ne la voyant pas. Après huit jours d'attente, il se décide à aller trouver une personne qui avait conservé des relations avec la cour de Stanislas, et il est tout surpris d'apprendre que la princesse n'a pas quitté la Pologne, et que, de retour à Varsovie, elle vit dans une assez grande solitude. Il avait donc été la dupe d'une illusion! Cette certitude ne fit qu'accroître sa douleur; il lui semblait perdre son amante une seconde fois, et la secousse fut si violente qu'il ne put y résister. La fièvre alluma son sang, il tomba dans le délire, et pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie. Dès qu'il eut repris connaissance, son premier soin fut d'éloigner sa garde et son médecin; la vue des hommes lui était insupportable, et il ne voulait plus mettre sa confiance qu'en Dieu seul : cette confiance lui rendit le courage. Son corps guérit, mais son ame resta toujours malade : plus de vingt ans après, il ne pouvait voir une femme de la taille et de la tournure de la princesse sans s'abandonner aussitôt à de nouvelles espérances, sans éprouver un nouveau chagrin en reconnaissant son erreur. « Combien de fois, disait-il étonné de sa propre faiblesse, combien de fois je l'ai vue jeune,

belle, adorable, lorsque déjà le temps avait effacé tous ses charmes! » Enfin la mort de la princesse, dans un âge avancé, eut seule le pouvoir de le délivrer de ces douloureuses illusions.

Ses Mémoires, si souvent repris, si souvent abandonnés, se trouvaient enfin achevés. Résolu de les présenter au ministre, il se rendit chez M. Durand, premier commis des affaires étrangères, homme en faveur, qu'il avait vu en Pologne, et qui devait mieux qu'un autre apprécier son travail. M. Durand l'accueillit gracieusement, s'étonna de le voir sans place, fit l'éloge de ses talens, et y ajouta tant de promesses flatteuses, que M. de Saint-Pierre se crut décidément sur le chemin de la fortune. Cependant, au bout d'un mois, n'entendant parler de rien, il se présenta chez son protecteur : il était sorti. Le lendemain, nouvelle visite, aussi inutile que la première. Il courait à Versailles, il courait à Paris, allait, venait, se chagrinait, s'étonnant de bonne foi du guignon qui le faisait toujours arriver cinq minutes trop tard. Un jour enfin il vit M. Durand qui descendait de voiture, et sans doute il fut aperçu. On ne pouvait refuser sa visite, on se prépara donc à le recevoir. Après quelques minutes d'antichambre, M. de Saint-Pierre est introduit; il trouve le premier commis étendu sur un canapé, tenant à la main les Mémoires de son protégé, et paraissant absorbé dans leur méditation. « Vous le voyez, dit-il en venant à lui, je m'occupe sans cesse de vous : en vérité, je ne puis me détacher de votre ouvrage, il est plein d'intérêt; j'en ai parlé au ministre, il doit le lire. Quel excellent tableau de la Prusse! vous avez de fort bonnes vues; le portrait du roi de Pologne est admirable; vous osez prédire la division de ce royaume, cela est hardi ; vous connaissez les hommes,

* Cette division prédite par M. de Saint-Pierre ne tarda pas à avoir lieu. *Voyez* le *Voyage en Pologne*, à la fin du volume.

on le voit bien. Il y a dans ces Mémoires des idées administratives, politiques, morales; je réponds de votre fortune. — Cependant, monsieur..... — Vous pouvez compter sur ma promesse. — Il y a plus d'un mois que j'attends.... — Ah! je vous demande encore une quinzaine. » Bref, M. de Saint-Pierre, *qui connaissait si bien les hommes,* admiré, flatté, caressé, sortit de chez son protecteur encore plus ravi que la première fois. La quinzaine fut longue, elle dura plusieurs mois, à la fin desquels les Mémoires se trouvèrent égarés; le protecteur s'en était servi pour se protéger lui-même, et il ne resta à M. de Saint-Pierre d'autre consolation que celle d'admirer l'habileté administrative d'un homme qui recevait les solliciteurs à peu près comme le don Juan de Molière reçoit ses créanciers.

Cependant il ne perdit pas courage. Le comte de Mercy, dont il avait servi les projets en Pologne, venait d'arriver à Paris; il se présenta à son hôtel, mais il fut reçu avec tant de froideur, que Rulhière, qui était présent, et qu'il avait beaucoup vu en Russie, crut prudent de ne pas le reconnaître.

Peu de jours après, il se rendit chez M. le baron de Breteuil Ce seigneur l'avait très bien accueilli à Pétersbourg, et l'accueillit très bien à Paris. Fatigué de tant de sollicitations inutiles, M. de Saint-Pierre lui témoigna le desir de passer aux colonies. Le baron approuva ce projet, et promit d'en parler au ministre de la marine. Comme il s'entretenait de cette expédition future, M. de Rulhière entra : il était toujours secrétaire intime de M. de Breteuil. L'aspect de M. de Saint-Pierre parut d'abord l'embarrasser; mais voyant que son patron le traitait bien, il ne se souvint plus de ce qui s'était passé chez le comte de Mercy, et avec cette politesse excessive que les ames confiantes prennent trop souvent pour de l'intérêt, il s'avança vers M. de Saint-Pierre, le reconnut, et l'accabla de com-

plimens et de protestations. Celui-ci fit semblant de le croire, lui pardonna et le méprisa.

Peu de temps après, M. de Breteuil annonça à notre solliciteur qu'il venait de le placer à l'Ile-de-France en qualité d'ingénieur; puis le tirant à part, et baissant la voix comme pour lui faire une confidence: « Mon cher chevalier, lui dit-il, si vos idées ne sont pas changées depuis le temps où vous vouliez fonder une colonie sur les bords du lac Aral, ce qui me reste à vous apprendre vous sera fort agréable; seulement je vous recommande le secret. Sachez donc que votre brevet est pour l'Ile-de-France, mais que votre destination véritable est Madagascar. Vous serez chargé de relever les murs du fort Dauphin, et de civiliser la colonie. Cette île, la deuxième du monde pour la grandeur, est divisée en une multitude de petites nations qui se font souvent la guerre, et que les Européens n'ont jamais pu soumettre. C'est vous qui devez les réunir, non par la puissance des armes, mais par celle de la sagesse : c'est en leur offrant le spectacle du bonheur que vous les attirerez à vous, et que vous les donnerez à la France. »

Cette proposition inattendue remplit M. de Saint-Pierre de joie et de surprise. Les idées de législation, d'ambition, de république, qui depuis long-temps sommeillaient dans son cœur, se réveillèrent avec tant de vivacité, qu'il fit passer une partie de son enthousiasme dans l'ame de M. de Breteuil. Dès lors tous ses maux furent oubliés, l'avenir ne lui présenta qu'une longue suite de bonheur, et il ne songea plus qu'à son départ. Rulhière le présenta au chef de l'entreprise: c'était un colon de l'Ile-de-France, chevalier de Saint-Louis, esprit vif et léger, qui débitait de belles maximes de politique et d'humanité, et qui parlait de civiliser Madagascar comme il aurait parlé d'un change-

ment de décoration à l'Opéra. Il pénétra bien vite le genre d'esprit de M. de Saint-Pierre, et s'y plia adroitement en flattant ses projets. Ce dernier s'était mis à lire Flaccourt, afin de prendre une idée juste du pays. Il était charmé des richesses naturelles que ce voyageur a décrites, et se proposait de les accroître en y portant les richesses des autres climats. L'histoire malheureuse de nos établissemens successifs dans ces contrées ne le rebutait pas. Il l'attribuait à l'esprit ambitieux des Français, et il se promettait bien de n'emmener que des gens sans ambition. Il est vrai que dans la liste de ceux qui devaient être attachés à l'expédition, il n'avait vu ni soldat, ni laboureur, ni artisan, mais des secrétaires, des valets, des acteurs, des danseuses et des cuisiniers. Ce premier choix l'embarrassait un peu; mais il se rassurait en songeant que le chef de l'entreprise était un vrai philosophe, et qu'à tout prendre, un philosophe pouvait aimer la comédie. D'ailleurs, s'il emmenait des danseuses pour amuser les colons de son petit royaume, il emportait une *Encyclopédie* pour les éclairer. Les choses étaient donc assez bien compensées. Qui ne sait que pour rendre les peuples heureux, il ne faut le plus souvent que de semblables bagatelles?

Cependant notre législateur ne laissait pas de faire des préparatifs plus sérieux. Il se procura un plan de l'ancien fort Dauphin, et projeta des moyens de défense qui devaient en faire une forteresse imprenable. Comme ingénieur il traçait l'enceinte d'une ville nouvelle; et ses vues étaient vastes, car il faisait servir à sa défense les forêts, les rivières et les montagnes. Comme législateur il en bannissait l'argent, et ramenait l'âge d'or sur la terre. Les saisons de l'année, les travaux champêtres étaient marqués par des fêtes. On y prêchait l'Évangile, et cette religion si conforme aux

lois de la nature devenait la religion universelle. Au pied même de la forteresse il avait eu soin de ménager, dans un massif de palmiers, un temple immense, soutenu par leurs troncs et couronné par leurs feuillages. Là devaient se réunir tous les peuples de l'île, et bientôt tous ceux de l'univers : encore qu'ils différassent de langage et de mœurs, notre législateur était sûr d'en être entendu, car le bonheur est une langue universelle. L'homme se laisse aisément conduire par l'exemple ; cette facilité d'imiter ce qu'il voit faire le dirige tous les jours vers les genres de vie les plus opposés à sa nature. Dans la société les pères se conforment à l'exemple du magistrat, et les enfans à celui des pères. C'est de l'exemple que naît la force de l'habitude, la plus puissante de toutes les forces. Il suffira donc de montrer au monde une colonie heureuse, pour engager tous les peuples à l'imiter. Un si doux spectacle, s'étendant de proche en proche, fera rapidement le tour de l'île, qui a plus de huit cents lieues ; de là, passant le canal de Mozambique, il éveillera les peuples du continent. On les verra tous accourir : les laboureurs de la belle France viendront fertiliser cette terre de liberté, et les chansons des bergers de l'Arcadie retentiront dans les bocages de l'Afrique. Les douces influences de cette législation de l'exemple ne tarderont pas à embrasser la totalité du globe. En un mot, Madagascar commandera à tous les peuples, comme le peuple romain, en se rendant, suivant la belle expression de Plutarque, *sujet de la vertu*. Il serait impossible de dire combien d'images charmantes se succédèrent dans la tête de notre pauvre législateur pendant le temps que dura cette nouvelle illusion. Il lisait Platon, il lisait Plutarque, et leur sagesse entretenait sa folie. Agité de cette sorte de délire, il vendit le reste de son héritage, et employa tout son argent

à acquérir les livres et les instrumens nécessaires à cette grande entreprise : tout ce qu'il trouva sur les mathématiques, la marine, l'histoire naturelle et la politique fut acheté. Mais, pendant qu'il épuisait sa bourse pour les besoins de la colonie, et qu'il se préparait à faire vivre tant de nations dans l'abondance, il s'aperçut qu'il manquait de chemises. Il en fallait cependant, et même une certaine provision, pour cinq ou six mois de trajet. M. de Breteuil; instruit de cette circonstance, le recommanda à une grosse lingère, qui voulut bien faire crédit au législateur de tant de peuples. Enfin, les préparatifs étant terminés, le vaisseau mit à la voile, et dès lors il vit la triste réalité. Le chef de l'expédition, maître du sort de M. de Saint-Pierre, osa lui dévoiler ses horribles projets. Ce philosophe, qui s'était préparé à civiliser Madagascar avec des danseuses et l'*Encyclopédie*, n'avait jamais eu d'autre dessein que de faire le commerce des noirs, en vendant ses futurs sujets. Le philanthrope se transforma tout à coup en marchand d'hommes, et l'on peut juger de l'effroi de M. de Saint-Pierre, lorsqu'il vit tomber le masque qui cachait un scélérat. Ainsi s'évanouirent encore une fois tous ses beaux rêves de félicité publique, de gloire et de commandement.

La traversée jusqu'à l'Ile-de-France ne fut point heureuse. Le passage du canal de Mozambique pensa lui être fatal, et après Dieu son salut vint de la solidité du vaisseau.* Un coup de foudre brisa le grand mât, le scorbut se propagea avec une effrayante rapidité, et plus de la moitié de l'équipage fut bientôt sur les cadres. « Je ne saurais vous dépeindre le triste état dans « lequel nous sommes arrivés, disait M. de Saint-Pierre

* *Voyez* la description de cette tempête dans le *Voyage à l'Ile-de-France*, et dans le tome II des *Harmonies*.

« dans une lettre à Duval. Figurez-vous ce grand mât « foudroyé, ce vaisseau avec son pavillon en berne, « tirant du canon toutes les minutes, quelques mate- « lots semblables à des spectres assis sur le pont, nos « écoutilles ouvertes, d'où s'exhalait une vapeur in- « fecte, les entreponts pleins de mourans, les gaillards « couverts de malades qu'on exposait au soleil, et qui « mouraient en nous parlant. Je n'oublierai jamais un « jeune homme de dix-huit ans à qui j'avais promis la « veille un peu de limonade. Je le cherchais sur le « pont parmi les autres : on me le montra sur la plan- « che ; il était mort pendant la nuit. »

Les esprits n'étaient pas moins malades que les corps. Le chef de l'entreprise avait trouvé des flatteurs et des contradicteurs; on se divisait, et l'animosité était si grande, qu'il y avait plusieurs duels de projetés. Telle était la situation de l'équipage, lorsqu'on découvrit l'Ile-de-France. M. de Saint-Pierre courut sur le pont pour la contempler, et les images riantes qu'il s'en était faites s'évanouirent comme ses projets de république. Il n'aperçut que des côtes raboteuses et des rochers couverts d'une herbe jaune et flétrie ; au loin s'élevait une forêt d'un aspect sauvage, et dans le port on ne voyait que les débris de plusieurs vaisseaux naufragés.

Descendu à terre, le premier soin de notre voyageur fut de se rendre chez M. de Breuil, ingénieur en chef, et de lui annoncer le dessein où il était de rester à l'Ile-de-France. Sa commission était en règle, on ne pouvait refuser de l'accueillir, et dès le lendemain il fut installé en qualité d'ingénieur. C'est ainsi qu'il se sépara d'une expédition dont il s'était promis tant de gloire, et qu'au lieu d'un palais à Madagascar, il ne trouva qu'une misérable cabane à l'Ile-de-France. *

* On peut voir ce que devint cette expédition, t. II des *Harmonies*

Cependant il ne tarda point à s'apercevoir que cette contrée n'était pas plus en paix que le reste du monde. L'intendant et le gouverneur avaient chacun leur parti ; on ne pouvait s'attacher à l'un sans se brouiller avec l'autre. Il suffit de rappeler que M. Poivre était alors intendant de l'île, pour annoncer le choix de M. de Saint-Pierre. Il fut attiré par la célébrité du philosophe, et captivé par la douceur de sa philosophie. M. Poivre avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et beaucoup retenu. Sa conversation était attrayante, elle faisait aimer tout ce qu'il aimait, et vouloir tout ce qu'il voulait; mais, en cédant aux charmes de son éloquence, on cédait toujours à ceux de la vérité. Son esprit, porté vers l'agriculture, y ramenait toutes les sciences; et cet art si simple, qui fait le bonheur du sage, était devenu pour lui une étude de législateur. Chacun de ses voyages était marqué par un bienfait. On l'avait vu apporter de la Cochinchine cette espèce de riz sec qui croît sans être arrosé sur les terrains les plus arides, et qui peut-être fertilisera un jour nos landes et nos rochers; enfin, tout le monde racontait ses périls, sa générosité, sa constance dans cette expédition mémorable, où il enleva des plantes de muscade et de girofle aux Hollandais des Moluques pour les donner au reste du monde.

Personne ne démontrait d'une manière plus victorieuse l'influence que la culture d'un végétal peut exercer sur le genre humain : il voyait l'humeur de tous les peuples s'égayer, le nombre de leurs plaisirs s'accroître, leurs relations devenir plus sûres et plus agréables par la découverte d'une seule plante, le tabac. En agriculture, disait-il, rien n'est à négliger; la plus petite invention peut produire un grand bien. Le premier qui s'avisa de confire le bouton du câprier ne pensait pas qu'il rendrait féconds les rochers de la

Provence, et que des villes entières lui devraient leur prospérité.

Les leçons de M. Poivre éveillèrent le génie de notre voyageur. Il commença à sentir qu'il avait demandé à ses passions un bonheur qu'elles ne pouvaient lui donner; et doucement conduit à l'étude de la nature, il ne s'étonna plus que de ne l'avoir pas toujours aimée.

Les divisions qui régnaient dans l'île étaient bien faites d'ailleurs pour le dégoûter de ses projets ambitieux. Peut-être pouvait-on reprocher à M. Poivre une réserve excessive qui, dans un autre, eût passé pour de la dissimulation; mais c'était un administrateur habile, et l'Ile-de-France, qui lui devait ses richesses, lui aurait dû son bonheur, si la haine et l'envie n'avaient détruit l'effet de ses soins. L'exemple d'un homme si supérieur, placé à la tête d'une colonie où il ne pouvait maintenir le bon ordre, servit d'expérience à M. de Saint-Pierre : il vit combien il y avait de folie et de vanité dans les prétentions qui le tourmentaient. Son utopie ne lui sembla plus qu'un rêve : il avait pensé à tout excepté aux passions, aux ambitions, aux superstitions de ceux qu'il espérait gouverner; car il s'avouait enfin qu'il n'avait voulu fonder une république que pour en être le chef. C'était un grand pas dans l'étude de lui-même; mais il alla plus loin, et ce fut encore la sagesse de M. Poivre qui opéra cette révolution. Cet homme estimable écoutait avec calme ses beaux projets de république et de colonisation. « Ce que vous proposez est impossible, lui disait-il souvent : pour établir un gouvernement parfait, il faut supposer une réunion d'hommes parfaits, d'hommes pénétrés de la même ardeur pour le bien, et surtout de la volonté d'être heureux par les mêmes moyens. C'est ce premier élément que la société ne peut donner.

« Il faut donc prendre la société telle qu'elle est

aujourd'hui, avec sa corruption, ses préjugés et son esprit d'indépendance. Ce sont des titres dont il s'agit de faire des hommes; quel charme allez-vous employer? Si vous parlez religion, vous serez repoussé comme un être faible et superstitieux. Si vous mettez votre appui dans les lois, tout le monde voudra les faire, personne ne voudra les suivre. On vous permettra de vanter la morale : c'est un mot. Dieu aussi sera un mot : vous les prononcerez, voilà tout. Caton lui-même, dans des temps pareils, dissuadait son fils de se mêler du gouvernement de Rome, parce que, disait-il, « la licence des temps ne te permettra rien de « digne du nom de Caton, et le nom de Caton ne te « permet pas de rien faire comme le siècle. »

« Il y a dans les esprits une grande confusion d'idées et de principes : on parle de la révolte comme d'un devoir; de la liberté comme d'une forme de gouvernement; de l'égalité comme d'un acte de justice. L'Europe entière est menacée d'un bouleversement; bientôt il n'y aura plus de peuple, ou, pour mieux dire, le peuple se fera souverain; et où les passions de la multitude commandent, le crime est partout, la sagesse n'est nulle part.

« Dans l'état des mœurs, le véritable sage doit suivre le conseil de Caton et l'exemple du chancelier de L'Hospital qui renvoya les sceaux à Médicis, disant *que les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler*. Que ces paroles et ces exemples soient nos guides, car si pour faire le bien le sage est obligé de tromper, de dissimuler ou de tyranniser, il se fait semblable aux méchans; au contraire, s'il montre de l'indulgence, il devient leur victime. Heureux, en donnant sa vie, s'il sauvait son pays! Mais l'histoire est là pour anéantir cette dernière espérance : on ne voit pas que la mort d'aucun sage ait rendu les peuples

meilleurs : les Athéniens empirèrent après celle de Socrate, et Aristote fut obligé de s'enfuir pour leur épargner un nouveau crime.

« Cette vérité est dure ; mais pourquoi la dissimuler? Si vous êtes sage, retirez-vous : lorsque les méchans ont assez de crédit pour s'emparer du pouvoir, c'est que le peuple lui-même est méchant, et, dans ce cas, n'espérez rien de votre sagesse. Qu'aurait pu faire Caton entre Sylla et Marius? S'il y a peu d'hommes en état de dire la vérité, croyez-vous qu'il y en ait beaucoup qui soient disposés à l'entendre? Et quant à ce beau mot dont se couvre l'ambition, que l'honnête homme se doit au public, je ne vous demande que de contempler un moment ceux qui le prononcent : c'est aux actions à nous répondre des paroles. » Tels étaient les conseils de M. Poivre, et l'on doit dire qu'il ne tarda pas à joindre l'exemple aux préceptes. Ayant obtenu son congé, il revint en France, et passa le reste de sa vie dans une agréable solitude, sans plus vouloir se mêler des affaires des hommes. Quant à M. de Saint-Pierre, il sentit enfin qu'il avait été dupe de son ambition ; et convaincu que tous ses beaux projets seraient inutiles au bonheur du monde, il se promit bien de n'être jamais le législateur que d'un peuple imaginaire. * Cette promesse ne fut pas vaine. De retour dans sa patrie, il s'éloigna des hommes, et traça dans la solitude le plan de son utopie. Et lorsque, pendant la révolution, il voyait tous les esprits tourmentés de la folie qui avait égaré sa jeunesse, il ne parut jamais, ni comme député, ni comme sénateur, ni comme ministre. Pour être tout cela, il lui eût suffi de le vouloir, mais une plus noble ambition avait passé dans son ame : il voulait rester lui-même au milieu des déguisemens de son siècle.

* *Voyez* le préambule de *l'Arcadie*.

Pendant que la réflexion préparait son ame à recevoir les semences de la sagesse, il s'aperçut d'un léger refroidissement dans l'amitié de M. Poivre. Sans doute il était la victime de quelque calomnie; il voulut s'en éclaircir, et fit plusieurs tentatives pour provoquer une explication, mais elles furent inutiles. M. Poivre n'opposa à ses plaintes qu'une politesse plus froide, et M. de Saint-Pierre prit à regret le parti de se retirer d'une société qui avait pour lui tant de charmes : ceci explique pourquoi, dans la relation de son voyage, il ne parla pas de M. Poivre dont il croyait avoir à se plaindre. A son arrivée il s'était logé au Port-Louis, dans une petite maison, au bout de la ville. C'était une seule pièce au rez-de-chaussée. Une fenêtre sans vitres, fermée avec des rotins, suivant l'usage du pays, éclairait cette pauvre habitation, où l'on voyait pour tous meubles une commode, un hamac, quelques chaises et des malles. Notre voyageur obtint un nègre du roi; il en acheta un second, et rien ne manqua plus à son petit ménage. C'est là qu'il passait sa vie depuis le refroidissement de M. Poivre. Ces lieux mélancoliques semblaient faits pour la méditation : de quelque côté qu'il portât la vue, il découvrait une solitude profonde, des plaines stériles, des forêts impénétrables, une mer immobile ou furieuse. Souvent, assis près de sa fenêtre, il pensait à la vie qui s'écoule comme un songe; et lorsqu'il venait à contempler cette vaste mer qui le séparait de tout ce qu'il avait aimé, il s'attristait d'être ainsi relégué aux extrémités du monde.

Cependant il trouvait dans l'étude de l'histoire naturelle les distractions les plus agréables. Le gouvernement lui avait concédé un petit terrain environné de rochers, situé dans un coin du Champ-de-Mars; il voulut le cultiver lui-même, et se trouva bien de ce

travail. Il ne faut souvent qu'un peu fatiguer le corps pour distraire l'ame des plus grands maux. Mais pendant que, simple cultivateur, il enrichissait son jardin des plantes les plus rares et les plus utiles, on vint lui en contester la propriété. Le gouverneur, dans le seul but d'attaquer une décision de M. Poivre, osa concéder de nouveau ce coin de terre au lieutenant de police; et tous les soins de M. de Saint-Pierre furent perdus. Il est vrai qu'à son départ de l'Ile-de-France, un riche habitant voulut acheter son titre; mais il refusa de le vendre, de peur de laisser après lui un sujet de discorde : trait touchant de vertu, que sa modestie lui fit oublier lorsqu'il écrivit son voyage.

Dans ses malheurs un ami lui était resté : Favori, le chien de sa sœur, charmait encore sa solitude; c'était le compagnon de toutes ses promenades; mais il le perdit quelques mois avant son retour, et cette perte lui fut si sensible, que long temps après il voulut consacrer son souvenir dans un de ces petits opuscules auxquels sa plume donnait tant de prix. Ce badinage, qu'il a intitulé *Éloge de mon ami,* est une satire charmante des éloges académiques. Sans doute elle ne fut pas goûtée des académiciens; car M. de Saint-Pierre disait à propos de cet opuscule : « C'est une plaisanterie qui a beaucoup plu à quelques dames, mais qui m'a brouillé avec de graves philosophes. »

Ainsi s'écoulèrent deux années, pendant lesquelles il eut occasion de voir plusieurs hommes célèbres : M. de Surville, un des quatre marins fameux qu'on appelait *les quatre évangélistes;* M. de Bougainville, qui venait de faire le tour du monde sur les traces de Cook : le naturaliste Commerson, qui donna l'arbre à pain à l'Ile-de-France; et ce malheureux Cossigny, propriétaire d'une riche plantation, agriculteur habile, auteur de plusieurs ouvrages pleins de vues ex-

cellentes, et qui, après avoir épuisé sa fortune pour la colonie, vint à Paris où il enrichit le Cabinet d'histoire naturelle et mourut de misère.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les excursions de M. de Saint-Pierre à l'île de Bourbon et au cap de Bonne-Espérance. On les trouvera dans la relation de son voyage, ainsi que le récit de son retour dans sa patrie. Quel bonheur de revoir ces lieux qu'il avait quittés avec tant de joie! Après trois ans d'exil, c'est bien la France dont il touche le sol! Comme ces eaux fraîches donnent la vie aux prairies! Comme ces lisières de violettes et de fraisiers courent agréablement le long de ces haies toutes blanches d'aubépine! Que ces bois de chênes et de châtaigniers ombragent bien la cime de ces coteaux! Quel parfum s'exhale de ces buissons, et avec quelles rumeurs les petits oiseaux s'y disputent leurs nids!

Ici, tout le charme, tout lui rappelle les premiers jours de sa vie; chaque site, chaque plante lui arrache un cri de joie, et son émotion s'exprime dans un hymne qui semble échappé à la plume de Rousseau. « Heureux, s'écrie-t-il, qui revoit les lieux où tout fut « aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il cou- « rut, et le verger qu'il ravagea! Plus heureux qui ne « vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint!.... « Ici l'air est pur, la vue riante, le marcher doux, le « vivre facile, les mœurs simples et les hommes meil- « leurs. »

Ce morceau délicieux, qui termine le *Voyage à l'Ile-de-France*, fut traduit par Zimmermann qui le cita dans son *Traité de la Solitude*. Peu de temps après, un écrivain français, Mercier, publia quelques fragmens de ce dernier ouvrage, et, ne connaissant pas le voyageur cité par Zimmermann, il fut obligé de retraduire ce passage d'après la traduction allemande. La compa-

raison de ces deux morceaux * est une excellente étude de style : on y retrouve les mêmes sentimens, mais ils sont loin de produire la même impression ; et l'on peut y apprendre comment la modification d'une tournure, le changement d'un mot, suffisent le plus souvent pour détruire l'effet d'une pensée.

M. de Saint-Pierre arriva à Paris vers le commencement de juin 1771. Du pays de la fortune il ne rapportait que des coquillages, des plantes, des insectes, des oiseaux. A ces curiosités naturelles, le gouverneur du Cap, M. de Tolback, avait ajouté deux belles peaux de tigre et un alverame de vin de Constance. Notre voyageur s'empressa de faire hommage de ce petit trésor à M. de Breteuil, qui, pour en faire ressortir la valeur, le montrait à ses amis comme un présent du gouverneur du Cap. Instruit de cette circonstance, M. de Saint-Pierre en parla à Rulhière, qui lui dit en riant : « Ah ! vous ne connaissez pas les grands seigneurs ! Celui-ci vous renverra aux îles, ne fût-ce que pour recevoir encore les présens de quelque gouverneur. » Il disait vrai ; cette fantaisie vint effectivement à M. de Breteuil ; mais, ne trouvant pas en M. de Saint-Pierre des dispositions suffisantes pour accroître ses collections, son amitié se refroidit insensiblement. Cependant, ayant appris que M. de Saint-Pierre songeait à publier la relation de son voyage, il le recommanda à d'Alembert qui jouait alors un grand rôle parmi les gens de lettres. Cet académicien accueillit avec empressement le protégé d'un ambassadeur, et l'introduisit dans la société de mademoiselle de Lespinasse. M. de Saint-Pierre se félicita d'y rencontrer des hommes qui remplissaient alors l'Europe de

* Voyez *De la Solitude*, ouvrage traduit de Zimmermann par Mercier. Paris, 1788, page 266.

leur renommée. Séduit par l'admiration générale, il n'approcha d'eux qu'avec respect, et son ame simple et confiante bénissait le ciel de l'avoir conduit à la source de tant de lumières. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit ces sages précepteurs du genre humain divisés en sectes ennemies, n'ayant d'autre but que le mal, d'autre passion que la vanité; cherchant des idées nouvelles plutôt que des vérités utiles; niant Dieu, comme les Israélites, pour adorer les ouvrages de leurs mains; et, dans cette lutte orgueilleuse où la vertu ne se montra jamais, se rangeant le long de la carrière, la rougeur sur le front et la haine dans le cœur! Les gens du monde, témoins de ce spectacle et souriant de leurs folles disputes, se moquaient des vaincus, couronnaient les vainqueurs, les confondaient tous dans le même mépris; et demandant sans cesse de nouvelles victimes, ils criaient comme le peuple aux combats des gladiateurs : Encore un autre!

Jeté dans le tourbillon des partis, M. de Saint-Pierre n'osait en croire ses yeux : tant de contradictions lui semblaient impossibles. Il consultait les philosophes dont il lisait les ouvrages, et tous s'empressaient de lui en expliquer le plan, les divisions, les subdivisions d'une manière qui plaisait à son esprit, mais qui ne disait rien à son cœur. Au milieu de ces combinaisons savantes, il cherchait vainement des idées applicables à la vie habituelle. C'était à quoi les auteurs avaient le moins songé : on eût dit des architectes habiles, élevant un château d'un aspect majestueux, mais inaccessible et point logeable. Les actions de ces prétendus sages n'étaient pas moins singulières que leurs principes : ils dénigraient les rois et leur faisaient la cour; ils vantaient le bonheur du pauvre et vivaient dans le palais des grands; ils se plaçaient au dessous des bêtes par leurs systèmes, et se croyaient

au dessus de Dieu par leur intelligence! La plupart se livraient à de belles réflexions contre les ambitieux, comme gens bien à leur aise ; contre les séductions de l'amour, comme s'ils n'avaient pas eu des maîtresses ; et contre la corruption et les vices du siècle, comme si eux-mêmes n'avaient pas tout bravé, tout attaqué, tout insulté, la morale, les lois, la religion, Dieu même..... Mais de vivre au sein de la pauvreté et de la douleur, ce qui est pourtant le lot de presque tous les hommes, et d'y vivre satisfait, c'est ce qui n'était enseigné par aucun d'eux.

M. de Saint-Pierre sentit que tant d'inconséquence et si peu de vertu annonçaient la dissolution de la société. Il osa le dire, il osa combattre ceux qu'il avait admirés ; et, dans cette discussion où il essayait ses forces, il était aisé de voir qu'il échapperait aux erreurs qui devaient bouleverser le monde ; en un mot, les philosophes trouvèrent en lui un adversaire. Il leur disait : « Les délices de la fortune effacent en vous le sentiment d'une Providence ; mais essayez d'interroger ceux qui sont dans la misère, et croyez-en leur réponse : ce n'est point parmi les malheureux que se rencontrent les ingrats. Dieu est partout où l'on souffre ; c'est là qu'il se rend visible, non pour consoler, comme les mortels, par des promesses d'un moment, par des espérances de quelques jours, mais pour relever nos ames par ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime. Philosophe, je te laisse le néant, et je me réfugie vers celui qui console en donnant les trésors du ciel et les joies de l'immortalité !

« Vous me direz peut-être : Ce n'est pas la religion, c'est la superstition que nous voulons renverser. J'adopte un moment ce langage. N'est-il pas à craindre que les esprits peu éclairés, et ce sont les plus nombreux, ne puissent devenir subitement des raison-

neurs assez habiles pour vous comprendre, et que, faute de saisir ces distinctions, ils ne renoncent à toute religion, à toute divinité? Si ce résultat est certain, que pouvez-vous répondre? Vous voulez, dites-vous, détruire les maux de la superstition! ceux de l'athéisme sont-ils moins grands? Que des raisonnemens métaphysiques fassent votre vertu, je veux le croire; mais c'est la crainte, c'est l'espérance qui font la vertu de tous. Si vous anéantissez ces deux mobiles des actions humaines, il ne restera que le crime. Ainsi la fin de vos doctrines en démontre la fausseté. Lorsqu'on ne peut arriver qu'au mal, on n'est point dans la voie de la vérité, qui ne peut mener qu'au bien.

« Mais pourquoi recourir à des subterfuges? vos desseins sont plus vastes, et le mal s'agrandit avec eux; en un mot, ce n'est point la superstition, c'est la religion qu'il s'agit de renverser. Vous accusez l'Évangile, vous accusez ses ministres; vous voulez tout détruire, sous prétexte qu'il y a des abus : attendez-vous donc à détruire les nations; car c'est une loi immuable de la justice divine, que toutes les attaques dirigées contre Dieu retombent sur les hommes. »

Ainsi s'exprimait M. de Saint-Pierre, et ce qu'il disait alors servit dans la suite de base à tous ses ouvrages. Mais, si la conduite des philosophes avait été un sujet d'étonnement pour lui, ses opinions ne tardèrent pas à en devenir un de scandale pour eux. « Lorsqu'ils virent qu'il avait des principes dont il ne « se départait pas; que ses opinions sur la nature « étaient contraires à leurs systèmes; qu'il n'était « propre à être ni leur prôneur ni leur protégé, ils « devinrent ses ennemis. » * A cette époque ses ressources commençaient à s'épuiser; car il n'avait reçu

* *Voyez* le préambule sur *l'Arcadie*, tome VII.

aucune récompense de ses services. Dès qu'on le sut malheureux, on le traita comme tel. D'abord il entendit les regrets d'une fausse pitié, qui méprise ceux qu'elle plaint; ensuite, las de le plaindre, on le calomnia. Son air réservé parut ennuyeux, sa modestie n'était que de l'ignorance, ses principes n'étaient que de la présomption; et comme les gens vertueux sont toujours gais, sa mélancolie parut bientôt l'effet de quelques remords. Il fut heureux alors de retrouver dans son cœur les sentimens religieux qu'on avait voulu lui ravir; et de tant d'injustice il tira ce grand bien, de mépriser la réputation du monde et d'essayer de marcher librement dans le chemin de la vertu.

Telles étaient les dispositions de M. de Saint Pierre au moment où il publia son *Voyage à l'Ile-de-France.* Il n'avait point encore choisi sa touchante devise; mais, exercé par le malheur, il travaillait dès lors à la mériter. Il vit les pauvres noirs assis au dernier degré de la misère humaine, et l'Europe entière frémit du tableau qu'il traça de leurs souffrances. Mais la calomnie lui réservait le sort de tous ceux qui disent des vérités utiles au genre humain et nuisibles aux particuliers : objet de l'inimitié des colons, dont il contrariait les intérêts, il le fut encore de celle de l'administration dont il révélait les injustices; et ses protecteurs l'abandonnèrent au moment où il se montrait le plus digne de leur confiance.

Ce livre, si fatal à son bonheur, offre comme une esquisse des *Études de la Nature :* on y trouve même le premier modèle de quelques descriptions de *Paul et Virginie :* telles sont celle de l'orage,* celle du retour de Paul et Virginie après l'aventure de la négresse,** et celle de la case de madame La Tour au moment de

* *Voyage à l'Ile-de-France,* t. II.

** *Idem,* tome Ier.

l'arrivée de M. de La Bourdonnaie. * Ces morceaux sont comme ces feuilles légères où les artistes déposent les pensées qu'ils veulent reproduire dans leurs tableaux.

Cette relation renferme d'ailleurs une multitude de pages où il est facile de reconnaître le talent d'un écrivain qui représente vivement ce qui l'a vivement frappé. Jusqu'à ce jour nous avons vu son auteur occupé des moyens de s'élever, d'acquérir de la gloire, de mériter des récompenses : ici commence une vie plus simple, des projets moins exagérés; c'est un sage qui apprend de ses propres malheurs à plaindre le malheur d'autrui. Son ambition s'est peu à peu évanouie devant l'infortune, il a détourné sa pitié de lui-même pour la reporter sur ses semblables. Cependant, malgré tout l'intérêt que peut inspirer cet ouvrage, il ne faut y voir que l'essai d'un écrivain qui promet de s'illustrer : on y remarque une multitude d'idées, mais elles manquent de développement. L'auteur ressemble à ces petits oiseaux qui s'élancent de leur nid; son premier vol est court et rapide; on dirait qu'il se hâte, pressé par le malheur, comme ces abeilles de Virgile, qui dans les jours orageux ne tentent que de petites courses : *excursusque breves tentant*. Plus tard, lorsqu'il publia d'autres ouvrages, on lui reprocha de trop parler de lui; on pourrait ici lui faire un reproche contraire. Ce sont les pensées et les actions du voyageur qui nous intéressent dans un voyage; ce qu'un homme a vu, ce qu'il a entendu, nous frappe plus que les dissertations les plus profondes. Je laisse le savant qui cherche la vérité sans sortir de son fauteuil, et je me plais à cheminer avec le voyageur qui me fait parcourir le monde, entrant le matin dans un palais, me reposant le soir dans une chaumière; et, soit qu'il s'arrête sur les ruines d'une cité dont le nom

* *Voyage à l'Ile-de-France*, tome 1er.

même est oublié, soit qu'il entre dans ces vieilles forêts où l'homme n'a jamais pénétré, je le suis, je crois voir ce qu'il voit, et je partage sa surprise et son admiration. Il en est des voyages comme des livres de philosophie : nous lisons avec plus d'utilité et d'intérêt les *Confessions* de Jean-Jacques que son *Contrat social.* Ses vues, dans le premier ouvrage, sont le résultat de son expérience; celles du second, quoique plus vastes, n'en sont que les aperçus : les unes renferment des vérités pratiques; les autres ne présentent que des spéculations plus ou moins probables : celles-ci n'ont besoin, pour être utiles, que de notre aveu ; celles-là exigent le consentement d'un peuple entier. *L'Émile* même, avec toutes ses beautés morales, ne produirait pas autant d'effet, si l'auteur n'y mettait en action un jeune homme dont il crée et soutient la vertu, et si lui-même ne s'y montrait souvent à côté de son élève. Il faut donner des images à la pensée et des hommes aux événemens pour nous les rendre sensibles. Dans un voyage surtout j'aime les descriptions longues et les réflexions courtes. La réflexion ne doit être que le coup de lumière du tableau : présentez-moi les faits naïfs, j'en tirerai vos conséquences et bien d'autres encore; mais surtout que je voie le voyageur qui me les présente : c'est à cette seule condition que je puis m'intéresser à ses pensées. On doit présumer que M. de Saint-Pierre ne tarda pas à reconnaître les défauts de sa Relation, car il conçut le projet de lui donner plus de développement; mais ces notes, restées imparfaites, n'ont pu nous fournir qu'un très petit nombre d'améliorations.

Cependant une cause indépendante de l'inexpérience et de la modestie du voyageur concourut à abréger à la fois les récits et les observations répandues dans son voyage : ce fut la police. Elle lui avait donné pour censeur un homme de lettres appelé La Grange Ches-

sieux. Cet homme lui retrancha d'abord un passage sur la peste du Bengale, terrible fleau qui venait de faire périr deux ou trois millions d'hommes sur les bords du Gange. La peste avait été produite par la famine, et la famine était la suite des accaparemens de riz faits par le lord Clive et les autres employés de la compagnie des Indes anglaises. L'auteur avait parlé de cet horrible attentat à l'occasion du vaisseau *la Digue*, sur lequel il s'était embarqué au cap de Bonne-Espérance, et qui revenait du Gange où la peste s'était mise dans son équipage, à cause des cadavres d'une population entière morte de faim dont le fleuve était couvert, et que la religion du pays y précipitait de toutes parts. Le censeur supprima donc ce passage, et M. de Saint-Pierre se vit obligé de garder le silence sur un crime de lèse-humanité qui retentissait par toute la terre, et cela, faut-il le dire, de peur que les Anglais, à Londres, ne trouvassent mauvais ce qu'un voyageur écrivait à Paris. Honteuse servitude du gouvernement! honteuse patience de toutes les nations de l'Europe!

Mais la suppression de ce récit ne fut pas le seul sacrifice exigé par la censure : on retrancha un autre passage où l'écrivain philosophe réfutait une erreur en histoire naturelle que Voltaire avait pris plaisir à accréditer. C'était au sujet du prétendu tablier que la nature, disait-on, avait donné aux femmes hottentotes. Voltaire en avait conclu une nouvelle espèce de femmes. M. de Saint-Pierre lui opposait l'autorité de M. Poivre, intendant de l'Ile-de-France, qui, chargé autrefois par le duc d'Orléans de vérifier ce fait en passant au cap de Bonne-Espérance, s'était assuré qu'il n'avait aucun fondement. Le censeur craignit que la maison d'Orléans ne trouvât son nom compromis, et il n'en fallut pas davantage pour supprimer une réfutation qui intéressait à la fois la science, la morale et la religion. « Je n'ai

nommé nulle part mon censeur, disait à ce propos Bernardin de Saint-Pierre ; je ne veux nommer dans mes ouvrages aucun de ceux dont je ne puis dire que du mal, de crainte de leur lancer des flèches dont les blessures me survivent. Pourquoi leur rendrais-je le mal qu'ils ont cherché à me faire? Et parce qu'ils ont été méchans, pourquoi le serais-je à leur exemple? » Puis il ajoutait en riant : « La Grange était un bon homme, c'était sa place qui ne valait rien, car elle l'obligeait à trahir la vérité et à flatter la puissance. »

Ce bonhomme donna à M. de Saint-Pierre une approbation honorable ; mais un ordre de la police la fit retrancher, et le livre ne fut publié que sous permission tacite !

Malgré toutes ces tracasseries, cette Relation obtint du succès, on voulut même en connaître l'auteur, et M. de Saint-Pierre se trouva répandu dans les sociétés les plus brillantes. Parmi les jolies femmes qu'il rencontrait chaque jour, une surtout semblait prendre le plus vif intérêt à son sort. Madame D..... était à peine âgée de vingt ans. Destinée au théâtre par ses parens, elle eut le secret de tourner la tête à un fermier-général, qui, après avoir inutilement tenté de la séduire, demanda sa main, l'épousa, l'enrichit et la négligea. Rien de plus joli, de plus coquet ne pouvait s'offrir aux regards. Grands yeux noirs, longues paupières, taille mignonne, manières enfantines, un pied digne de ce chef d'œuvre de grace et de délicatesse : telle était madame D..... A ces dons charmans de la nature, elle semblait unir tous les dons du cœur, plus dangereux encore que la beauté. Au milieu de la corruption du monde, les principes de M. de Saint-Pierre la frappèrent vivement ; elle aima ses talens, sa constance, son malheur, et sut bientôt le captiver par toutes les apparences de la vertu. Heureux d'avoir trouvé une amie,

il se livrait aux charmes d'une liaison innocente, et son bonheur ne lui faisait pas naître une pensée qui pût troubler sa conscience. Mais il essayait ses forces comme un ennemi trop habile, et la coquette, qui flattait chaque jour ses projets de sagesse, se promettait bien de les lui faire oublier. Cette femme adroite avait eu l'art de transformer en solliciteur zélé un mari indolent, méfiant et jaloux ; tout ce qu'il avait de crédit était employé à obtenir une place dans les finances pour le protégé de sa femme. Un jour il se rendit à Versailles, afin d'y presser l'effet de ses démarches. M. de Saint-Pierre reçut aussitôt un billet de madame D..... ; elle était seule, languissante, malade, elle l'attendait. Il vole au rendez-vous. Jamais il ne l'avait vue si piquante et si jolie. Ses paroles étaient pleines de confiance, et cependant tout en elle laissait apercevoir une secrète agitation. Il y avait dans ses regards un charme irrésistible, dans sa voix une douceur inexprimable ; enfin l'ami sage et timide commençait à devenir un amant passionné, lorsque tout à coup l'idée de son ingratitude envers un homme qui à l'heure même s'intéressait à son sort, le fit tressaillir : une rougeur subite couvre son front, son cœur se glace, et sa voix troublée laisse échapper le nom de celui qu'il allait offenser. Madame D..... le comprit : le dépit et la confusion se peignirent sur son visage, et tous les rêves de l'amitié s'évanouirent avec ceux de l'amour. Corrompue par le monde, elle ne se consolait pas d'avoir reçu la plus grande preuve de respect qu'un homme puisse donner à la femme qu'il aime ; mais elle le connaissait si bien ce monde perfide, qu'il lui suffit, pour être vengée, de faire courir l'histoire de son propre déshonneur. Couvert de ridicule pour une action vertueuse, M. de Saint-Pierre s'étonnait de la dépravation de la société, où l'on n'applaudit que les méchans. Les philosophes

mêmes se moquaient de lui; sa conduite condamnait leur conduite, et pour mériter leurs éloges il fallait leur ressembler. Tant d'intrigues et de calomnies le troublèrent moins cependant que la perte de ses illusions. « Les discours de mes ennemis ne m'affligent point, disait-il; si j'ai quelquefois murmuré, ce n'est pas contre ceux qui me haïssent, mais contre ceux que j'ai aimés. »

Cependant il se dégoûtait du monde, où il n'avait fait qu'apparaître, et déjà il songeait à se retirer dans la solitude, lorsqu'une autre aventure, non moins douloureuse, vint hâter les effets de cette résolution. Le manuscrit du *Voyage à l'Ile-de-France* avait été vendu mille francs par d'Alembert; l'édition était presque épuisée, lorsque l'auteur se rendit chez le libraire pour recevoir cette petite somme. Mais celui-ci, dont les affaires se dérangeaient, refusa de payer le billet, et se sauva dans son arrière-boutique, en proférant les injures les plus grossières. Le premier mouvement de M. de Saint-Pierre fut de maltraiter ce misérable; mais le sentiment de sa supériorité et la fuite de son ennemi le désarmèrent, et il se retira en menaçant de le traîner devant les tribunaux. Le soir, encore tout ému de cette aventure, il la raconta chez mademoiselle de Lespinasse. L'abbé Arnaud approuva franchement sa conduite; d'Alembert se récria sur la faiblesse de ne pas tuer un pareil coquin; un évêque janséniste dit en souriant que M. de Saint-Pierre avait l'ame très chrétienne; Condorcet applaudit à ce bon mot, et mademoiselle de Lespinasse ajouta, d'un air moitié sérieux moitié railleur: « Voilà une vertu de Romain...» Puis, ouvrant une des boîtes de bonbons qui étaient toujours sur sa cheminée: « Tenez, lui dit-elle d'un air ironique, *vous êtes doux et bon.* » Cependant l'aventure passa de bouche en bouche, et M. de Saint-Pierre vit avec chagrin que sa vertu faisait beaucoup de

bruit, et que les perfides éloges s'étaient changés en amères critiques. Chaque fois qu'il y avait un cercle nombreux, mademoiselle de Lespinasse le priait de faire le récit de son aventure, et quand il arrivait au dénouement, elle l'interrompait en disant : « Croyez-moi, ne parlons pas de cela. » Dès lors il s'aperçut qu'il ne recevait plus le même accueil dans la société : les femmes, qui se rappelaient son aventure avec madame D....., souriaient en parlant de sa timidité ; les jeunes gens ricanaient en parlant de son courage ; les philosophes étaient scandalisés d'une philosophie qui peut empêcher de tromper un mari et d'assommer un débiteur ; enfin l'abbé Raynal, qui à cette époque était âgé de plus de soixante ans, voulut bien lui apprendre qu'on n'était plus au temps de Thémistocle.

Ce mot le jeta dans une espèce de délire : indigné de voir sa modération transformée en lâcheté, comme sa sagesse l'avait été en impuissance, il croit que s'il ne se venge il est déshonoré, et ne pouvant s'adresser au misérable qui l'avait insulté et qui fuyait toujours à son aspect, il prend aussitôt la funeste résolution d'avoir ce qu'on appelle une affaire d'honneur avec le premier qui le regardera en face. Le monde est plein de faux braves toujours disposés à se faire une réputation aux dépens de ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre : les occasions ne lui manquèrent donc pas. Il eut deux affaires et blessa grièvement ses deux antagonistes. Mais ce fut le dernier sacrifice qu'il fit aux préjugés de la société. A peine eut-il éprouvé ce mouvement de haine si étranger à son cœur, que ses yeux se dessillèrent. Épouvanté d'avoir plus craint le ridicule que le crime, il fit cette réflexion pénible, que c'est dans la société des gens honnêtes que se forment les méchans. Combien de vices naissent de la médisance, cette malveillance des ames faibles qui amuse la

société et la divise ! Combien de vengeances commandées par la voix publique ! de duels conseillés par des misérables qu'on méprise et qu'on écoute ! Il faut violer les lois divines et humaines pour suivre les lois de l'honneur; il faut tuer un homme pour mériter l'estime de la bonne société ; et celui de tous les êtres qui a le plus besoin d'indulgence ne veut rien pardonner! Éclairé par ces réflexions, M. de Saint-Pierre sentit que pour être sage il faut respecter les hommes et ne craindre que sa conscience. Mais il se disait souvent, avec un sentiment profond d'amertume : « Si j'avais été adultère, j'aurais trouvé des protections ; si j'avais été flatteur, des emplois ; si j'avais été impie, des richesses et des honneurs : on m'a tout refusé, parce que j'ai voulu être bon. » A ces inquiétudes présentes se joignait encore l'effroi de l'avenir. La difficulté d'arriver à rien par le chemin où il était entré lui paraissait invincible. Au milieu de la corruption générale, quel ministre accueillera l'homme dont la conscience veut rester pure? quelle famille oserait s'allier à celui qui, se bornant à des profits légitimes, promet, comme Aristide, l'indigence à sa postérité? D'ailleurs, que peut-on espérer, je ne dis pas des grands qui parlent peu de vertu, mais des philosophes qui en parlent tant? En est-il un seul qui voulût donner sa fille au pauvre Socrate, et qui ne lui préférât, sans hésiter, quelque riche descendant de Phalaris ?

Tant de chagrins successifs ébranlèrent à la fois la santé et la raison de M. de Saint-Pierre.* Tour à tour victime de son ambition, de sa vanité et de sa vertu, il ne trouva de soulagement que dans la solitude. Résolu de se délivrer des regrets du passé, de la pré-

* L'auteur a décrit l'état où ces deux aventures le réduisirent, dans un morceau touchant qui sert de préambule à *l'Arcadie*.

voyance de l'avenir et des erreurs de sa propre sagesse, il promit de ne plus se fier ni à lui ni à personne, et d'imiter la nature qui ne se fie qu'à Dieu. Dès lors, il éprouva la vérité de cette maxime des sages de l'Inde : « Quand vous serez dans le malheur, rentrez en vous-même et vous y trouverez les dieux : c'est aux infortunés qu'ils se communiquent. » Il est rare que de grandes pensées ne viennent pas les dédommager de leurs peines. Les découvertes, les arts, les inspirations sublimes, tout ce qui fait le génie a été accordé à des infortunés vertueux, ou à ceux qui, par une disposition tendre de l'ame, sont sensibles aux maux du genre humain.

Bernardin de Saint-Pierre est un exemple frappant de cette double influence. Dès qu'il fut seul, ses maux s'évanouirent et son génie s'éveilla. Loin des hommes, il connut la vanité de leurs sciences, et cessa de craindre leur opinion. Les plantes, les bois, les prairies étaient ses livres, et les pensées les plus douces venaient à lui au milieu des plus douces contemplations. Il lui semblait entendre sortir de tous les objets de la nature une voix ravissante qui lui disait : Pourquoi vous tourmenter de l'avenir? Voyez ce qu'est devenu le jour d'hier, dont vous vous inquiétiez, et ne songez pas au jour de demain qui doit passer comme celui d'hier. Aviez-vous des soucis dans le sein de votre mère ; et, en venant à la vie, ne trouvâtes-vous pas le banquet préparé, et le lait que ma prévoyance faisait couler pour vous? Lorsque vos passions vous entraînaient aux extrémités du monde, où vous arriviez inconnu et sans appui, qui est-ce qui plaça sur votre route des hôtes pour vous recevoir et des amis pour vous aimer? Vous m'avez toujours vu à l'heure de l'infortune, et maintenant je suis encore près de vous à l'heure du repos. Mais, dites-vous, je regrette des personnes que j'ai aimées,

et l'inconstance d'une d'elles me remplit de tristesse. Eh bien, que vos affections se tournent vers le ciel! est-il un amour plus touchant et plus durable que le mien? Ceux qui se donnent à moi n'ont à craindre ni l'inconstance ni la perte de l'objet aimé.

Ces méditations le conduisaient insensiblement à l'étude de la nature, qui devint enfin l'unique occupation de sa vie. Il l'étudiait en amant passionné, comme s'il n'avait jamais aimé qu'elle, et bientôt il eut rassemblé les matériaux de ce bel ouvrage où il consolait son siècle, en lui montrant partout la main de la Providence : pensée touchante qui fut l'origine de ses découvertes, de son éloquence, de son génie, et qui lui épargna les erreurs de tant de vains systèmes que les savans substituent à la vérité, sans jamais pouvoir la remplacer!

Cette époque de la vie de M. de Saint-Pierre est surtout remarquable par sa liaison avec Rousseau. Le dégoût du monde les réunit; leur penchant pour la nature fit le charme de leur amitié. Nous avons parlé ailleurs de ces promenades solitaires, dans lesquelles ils traitaient les plus hautes questions de la morale.

« Souvent ils se dirigeaient vers la campagne, dî-
« nant assis au pied d'un arbre, et ne reprenant que le
« soir le chemin de la ville. La nature, la religion,
« l'immortalité, étaient les objets habituels de leurs
« méditations. A ces idées d'une philosophie profonde
« ils mêlaient quelquefois les peintures vives et ani-
« mées de leurs sentimens, les anecdotes de leur en-
« fance, les souvenirs de leurs beaux jours, et des ré-
« flexions touchantes sur la recherche du bonheur, le
« mépris de la mort et la constance dans l'adversité :
« questions qui ont si souvent occupé les anciens et qui
« donnent tant d'intérêt à leurs ouvrages. On aime à voir
« les deux amis s'adresser ces questions avec l'innocence

« de cœur d'un enfant, et y répondre avec la puis-
« sance de raisonnement du génie.... Il n'y avait entre
« eux ni prétention de bien parler, ni prétention de bien
« écrire, ni desir d'être applaudi ; le desir de s'éclai-
« rer, l'amour de la vérité, restaient seuls. Leurs doutes,
« leurs espérances, leurs découvertes, ils ne dissimu-
« laient rien ; et qui pourrait exprimer leur ravisse-
« ment, lorsqu'ils arrivaient à la démonstration d'une
« des vérités si consolantes de la religion? car ils ne
« voulaient que la vérité ; mais ils la voulaient su-
« blime, parce que celle-là seule les pénétrait d'une
« joie ineffable, et que c'était ainsi qu'ils sentaient que
« c'était la vérité. » *

Ces entretiens n'ont besoin, pour devenir célèbres, que de recevoir la sanction des siècles : alors on en parlera comme de ceux de Platon et de Socrate.

Un malheur inattendu interrompit ces délicieuses promenades, et rejeta dans le monde notre heureux solitaire. Nous avons dit qu'il avait deux frères, Dutailli et Dominique. Ce dernier, après un voyage de long cours, s'était retiré dans un petit village au delà duquel son ambition ne voyait rien. Quant à Dutailly, il était allé à la cour, où tout semblait lui promettre une fortune brillante. M. de Saint-Pierre n'avait point oublié qu'à diverses époques il avait entendu blâmer Dominique comme un homme inutile, acagnardé au coin de son feu, tandis qu'on ne parlait du second qu'avec considération, et en s'extasiant sur les emplois importans qu'il ne pouvait manquer d'obtenir : les gens instruits citaient même un passage où Molière tourne en ridicule la vie des gens de campagne ; et leurs juge-

* *Voyez* la préface de l'*Essai sur Jean-Jacques Rousseau,* tome X; on trouve aussi quelques détails sur la liaison de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques, à la fin du tome III des *Études,* et dans le préambule de *l'Arcadie* et les notes de ce préambule.

mens avaient exercé une assez triste influence sur l'esprit ambitieux de M. de Saint-Pierre. Ne voulant point ressembler à un homme qu'on méprisait, il s'était mis à courir les aventures avec assez peu de succès pour son bonheur. Mais à une autre époque il avait trouvé les choses bien changées. Dominique venait de s'unir à mademoiselle de Grainville, et il jouissait dans sa retraite des biens véritables que la fortune ne peut donner. Cependant le frère tant loué, tant admiré, après avoir épuisé son patrimoine, était revenu au Havre où il gémissait de son malheur. Alors on louait beaucoup le premier, il était fêté, considéré, recherché, et l'on ne parlait plus du second que comme d'un homme qui ne s'était jamais appliqué à rien d'utile, et que de ridicules prétentions avaient jeté hors de sa sphère. Les gens instruits cette fois ne citaient plus Molière; mais ils rapportaient ce propos de Louis XI dans Comines sur un seigneur de la cour, qu'il s'était mis sur le corps ses terres, ses moulins et ses futaies. Ainsi la multitude aime ce qui réussit; les gens heureux sont pour elle les honnêtes gens.

C'est alors que Dutailly ne pouvant supporter sa mauvaise fortune, alla se jeter dans la guerre d'Amérique. L'espoir de conclure un riche mariage à Saint-Domingue, s'il pouvait obtenir un grade élevé dans le génie, lui fit accepter une mission en Géorgie, * où il se signala contre les Anglais. Devenu ingénieur en chef, il ne put résister à l'amour qui le rappelait à Saint-Domingue, et il partit en laissant dans la caisse militaire une somme de 3,000 francs qui composait toute sa fortune.

* L'établissement de la Géorgie américaine date de l'an 1732; cette province fait partie des États-Unis, elle est séparée de la Louisiane par le Mississipi.

L'indifférence du congrès américain pour les officiers français qui venaient à tomber au pouvoir des ennemis, inspira à celui-ci un stratagème dangereux pour échapper aux Anglais. Il fit une lettre au gouverneur de la Jamaïque, dans laquelle il se plaignait des Américains, et proposait à la cour de Londres des plans qui devaient favoriser l'attaque de la Géorgie. Pour donner plus de vraisemblance à ce projet, il le communiqua à un tory, nommé Porteous, qui lui donna une lettre pour ses amis de Saint-Augustin, dans le cas où il y serait conduit par la fortune. Ces deux sauvegardes ne tardèrent pas à lui être utiles. Parti de Charlestown sur un bateau de transport, le 28 avril 1778, il est pris aux atterrages de Saint-Domingue par un corsaire de l'île de Tortola. Dans ce danger pressant, il fait usage de sa recommandation. Le corsaire donne dans le piége et le descend à l'île de Porto-Rico, d'où, par les colonies espagnoles, le voyageur se rend au Cap-Français de Saint-Domingue. L'amour, qui l'y ramenait au milieu de tant de périls, ne put toucher la famille de sa maîtresse : on exigea de lui qu'il recueillît encore de nouvelles palmes, et pour avancer le bonheur qu'on lui promettait, il se décida à retourner de suite sur le théâtre de la guerre. Assuré de son passage sur un brick armé pour Charlestown, il prévient de son départ le gouverneur de Saint-Domingue, M. le comte d'Argout, et cherche à donner au stratagème qui déjà l'avait sauvé un nouveau degré de vraisemblance qui puisse le sauver encore. Il y avait alors au Cap un Anglais, prisonnier de guerre, appelé Stolt; le voyageur lui confie mystérieusement son projet contre la Géorgie, et se fait donner des lettres de recommandation pour la Jamaïque. Mais cet homme, qui avait à craindre le jugement de l'amirauté pour s'être mal battu, ne craignit pas d'a-

jouter la trahison à sa première lâcheté, et dénonça Dutailly au gouvernement français.

Arrêté au spectacle dans la loge même du gouverneur, on le jette dans un cachot; il y est oublié quatre mois, et n'en sort que pour être conduit en France et renfermé à la Bastille. Dans cette situation déplorable, il a recours à M. de Saint-Pierre : celui-ci rédige aussitôt un mémoire qu'il adresse au ministre et qu'il fait appuyer par Franklin, alors ministre plénipotentiaire à la cour de France. Il prouve que la ruse est le premier des talens dans un homme de guerre, et que les héros de la Grèce, si bons juges du mérite militaire, lui ont donné dans Ulysse et dans Thémistocle deux fois le prix sur la valeur; enfin il rappelle ses propres services, et demande que la liberté de son frère en soit la récompense. Ce mémoire eut tout le succès qu'il devait en attendre. L'innocence de Dutailly fut reconnue, mais on ne put lui rendre que la liberté. Représenté comme un traître, il s'était vu enlever son état, sa fortune, son honneur et l'espérance d'obtenir la main de celle qu'il aimait. Sa raison ne put résister à tant de pertes, et il ne sortit du cachot que pour tomber dans les accès d'une noire mélancolie. Sa fureur n'enfantait que des projets sinistres : il voulait retourner à Saint-Domingue, se venger et mourir. Plein de cette idée, il résolut de se rendre auprès de Dominique pour en solliciter quelques secours, et il lui écrivit au moment même de son départ. Cette nouvelle jeta l'alarme dans la retraite paisible de ce dernier : il eût volontiers accueilli son frère; mais sa femme, d'un caractère doux et timide, s'effrayait du caractère violent de Dutailly, et elle suppliait Dominique d'éloigner par toutes sortes de sacrifices un hôte qui lui paraissait si redoutable. «Ton frère, lui disait-elle, aime le faste et la richesse, il méprisera ta

femme et ta chaumière; en nous voyant pauvres, il ne pourra nous croire heureux, et il t'entraînera dans des entreprises périlleuses. » Dominique se rendit aux vœux de sa femme avec d'autant plus de facilité, que lui-même redoutait les emportemens de Dutailly. Mais il ne put échapper à son sort, et toute sa prévoyance ne fit que hâter sa perte par la plus horrible des catastrophes. Averti du jour de l'arrivée de son frère, il veut prévenir sa visite, lui ouvrir sa bourse et le décider à rester au Havre. Dès le matin il se met en route. La distance n'est pas longue, il doit revenir le soir même. Que de joie il se promet à son retour! alors toutes les inquiétudes seront dissipées, tous les arrangemens seront pris, rien ne pourra plus troubler la paix de leur solitude. L'infortuné! il se faisait encore les plus riantes images de l'avenir, et déjà il n'avait plus d'avenir! Vers le milieu du jour, sa femme croit le reconnaître à l'extrémité d'une petite avenue. Son premier mouvement est de voler au devant de lui; mais à mesure qu'elle s'approche, la ressemblance s'efface; bientôt l'air égaré, la marche rapide, les habits en désordre de cet homme la remplissent d'effroi; elle saisit le bras de sa sœur et veut reprendre le chemin de sa maison; l'inconnu double de vitesse et se jette brusquement à son cou : il la nomme sa sœur, elle reconnaît Dutailly, mais déjà la terreur avait glacé ses sens : elle était grosse, les douleurs la saisissent, une fausse couche se déclare, et pendant qu'on se hâte d'aller chercher du secours, l'infortunée expire en appelant son mari qu'elle ne doit plus revoir. *

Ce dernier choc acheva d'égarer la raison de Du-

* Nous venons d'apprendre, par les lettres de Bernardin de Saint-Pierre à M. Hennin, que cet événement eut lieu à un premier voyage de Dutaillly, avant son emprisonnement à la Bastille. Il y a donc ici une transposition.

tailly : il abandonne cette maison qu'il vient de remplir de deuil, et s'enfonce dans un bois voisin. On présume qu'il erra long-temps dans la campagne sans prendre aucune nourriture; car trois jours après, des paysans le trouvèrent évanoui sur le bord de la mer, à plus de vingt lieues du Havre. On le porta chez un curé du voisinage, et il vécut encore plusieurs années dans un état de démence qui du moins servit à lui dérober les maux dont il avait accablé sa famille.

Cependant Dominique se hâte de regagner sa maison ; il s'attend à voir accourir comme de coutume sa femme et ses enfans; mais il les cherche vainement au milieu de la campagne étincelante des derniers feux du jour. Plein d'inquiétude il précipite ses pas; il arrive; un bruit lugubre frappe son oreille, la porte s'ouvre : Dieu! quelle horrible vision! sa femme couverte d'un linceul, les yeux fermés pour jamais! ses enfans agenouillés au pied du lit et pressant les mains glacées de leur mère! un vénérable ecclésiastique qui prononce la prière des morts! Il voit tout et ne sent rien. Frappé de stupeur, le front livide, les yeux fixes, il reste attaché au seuil de la porte, en attendant que la douleur le réveille.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il pût croire à son malheur; ses espérances s'éteignaient et renaissaient sans cesse. Mais lorsque de chute en chute il eut mesuré la profondeur de l'abîme, la mort lui parut le seul remède à ses maux, et la fortune ne servit que trop bien son désespoir. Depuis quelque temps le ministre cherchait un marin assez hardi pour aller recueillir les restes d'une colonie qui périssait de la fièvre jaune sur les côtes de la Floride. Dominique saisit avidement cette occasion de sauver des malheureux ou de terminer sa vie, et il obtint sans peine une mission que tout le monde repoussait. Arrivé au lieu

de sa destination, il y trouva onze personnes frappées du même mal qui avait dévoré la colonie. Le seul moyen de les sauver était de les transporter dans un autre climat; Dominique s'empressa de les recueillir, et se dirigea vers des terres voisines, où il espérait trouver du secours. Quelques semaines après, un vaisseau, dont les voiles et le gouvernail semblaient abandonnés, fut poussé par les flots vers les côtes de l'Amérique. Des pêcheurs voulurent le reconnaître : ils montèrent sur le tillac; il était désert : l'équipage, les passagers, le capitaine, tout était mort, et cette funeste embarcation ne portait plus que des cadavres. Tel fut le sort de Dominique. Il perdit la vie dans cette honorable expédition, et le ciel ne pouvait mieux récompenser ses vertus. Ame courageuse! ne crains pas que je plaigne une aussi belle destinée! Ce n'est pas être malheureux que de mériter en mourant l'estime et la reconnaissance des hommes.

M. de Saint-Pierre apprit cette dernière catastrophe au moment où il venait de perdre une gratification annuelle de 1,000 fr., son unique ressource; cependant il ne se laissa point abattre, et continua jusqu'à la fin de pourvoir au sort de l'infortuné Dutailly. Pour se consoler de tant de maux, il recueillait les débris de *l'Arcadie*, afin d'en former les *Études*.* La plus grande partie de ce dernier ouvrage fut composée dans un hôtel garni de la rue de la Madelaine, et il y mit la dernière main dans un petit donjon de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, non loin de la maison où le bon Rollin avait composé ses principaux ouvrages. C'est là qu'il disait avoir éprouvé les plus douces jouissances de sa vie, au milieu d'une solitude pro-

* *Voyez* à ce sujet la préface des fragmens des livres II et III de *l'Arcadie*.

fonde et d'un horizon enchanteur.* L'auteur a retracé lui-même les nombreuses difficultés qu'on lui fit éprouver lors de la publication de son ouvrage : le censeur lui disputa chaque page de son manuscrit et supprima deux articles très importans, l'un où l'auteur proposait de rendre le clergé citoyen, en le faisant salarier par l'état; l'autre où il conseillait de faire faire aux jeunes ecclésiastiques destinés à être ministres de charité, une partie de leur séminaire dans les prisons et les hôpitaux, afin de leur apprendre à remédier aux maladies de l'ame, comme on apprend dans les mêmes lieux aux jeunes médecins à remédier à celles du corps.** Le retranchement de ces deux morceaux fut très sensible à M. de Saint-Pierre; et cependant lorsque plus tard la presse devint libre, il refusa de les rétablir, ne voulant pas faire la critique d'un gouvernement dont il avait reçu des bienfaits. « Les hommes dont j'avais à me plaindre, disait-il, étaient trop malheureux, et j'aimai mieux oublier quelques objets d'intérêt national que de satisfaire mes ressentimens particuliers. » *** Ce trait d'une touchante modération mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne se présente pas deux fois dans le même siècle.

Le manuscrit des *Études* fut rejeté successivement par plusieurs libraires, et l'auteur se décida à le faire imprimer à ses frais. Ce n'était pas chose facile, car tous ses moyens se réduisaient à 1,200 francs que M. Hennin promettait de lui prêter; et les imprimeurs, aussi ignorans que les libraires, refusaient de faire les avances du reste. Heureusement le hasard fit tomber le manuscrit entre les mains du prote de M. Didot jeune. Il se nommait Bailly, et son nom doit être conservé, puisque, seul de tous ceux qui avaient eu l'ouvrage entre

* Suite des *Vœux d'un Solitaire*. — ** *Idem*. — *** *Idem*.

les mains, il sut en apprécier le mérite. Il osa même en prédire le succès, et son jugement eut l'heureux effet de décider M. Didot à faire une partie des frais de l'impression. C'est donc à l'intelligence d'un simple prote que l'Europe dut la publication d'un livre qui devait enrichir toutes les sciences, renouveler toutes les idées, et qui cependant semble n'avoir été inspiré que pour consoler les infortunés; livre des moralistes, des poètes, des peintres, des amans et du malheur; livre du genre humain, si les méditations d'un mortel pouvaient mériter ce titre.

Les *Études* parurent en 1784, et leur succès dédommagea l'auteur de tout ce qu'il avait souffert. C'est une chose digne de remarque, que dans un siècle où des hommes d'une haute éloquence s'efforçaient de chercher des idées nouvelles sur la morale et les sciences, dans un siècle où l'on croyait avoir tout dit, un solitaire inconnu ait publié un livre où tout était nouveau. A cette époque, une fausse philosophie avait tellement usé l'erreur, que, pour être neuf, il ne restait plus à dire que la vérité; et c'est cette vérité, aussi vieille que le monde, qui donna tant de charmes aux méditations de M. de Saint-Pierre. Beaux-arts, politique, histoire, voyages, langues, éducation, botanique, géographie, harmonies du globe, l'auteur traite de tout, et toujours il est original. Il révèle des abus, indique des remèdes, attaque l'injustice, soutient la cause du faible; et, soit qu'il se place sur la route du malheur ou sur celle de la science, il y paraît environné des plus rians tableaux de la nature.

Il est rare que les ouvrages de génie ne renferment pas une idée dominante, qui est l'origine de toutes les autres. L'idée fondamentale de notre auteur est la Providence. Il reconnaît son pouvoir dans la cabane du pauvre comme dans l'ensemble du globe. Elle est par-

tout parce qu'elle est nécessaire : c'est une domination intelligente et bonne. Elle existe, car sans elle il n'y a ni peuple, ni ville, ni famille qui puisse subsister ; et si une famille a besoin d'un maître, il faut bien que l'univers en ait un.

Plutarque dit * que lorsque les anciens géographes voulaient représenter la terre, ils laissaient sur leurs cartes de grands espaces vides où ils écrivaient au hasard : *Ici des mers et des montagnes; là des abîmes et des déserts*. Ce monde ou ce chaos des anciens géographes était à peu près celui des physiciens et des naturalistes modernes. Leur intelligence n'avait supposé aucune intelligence dans l'arrangement du globe; tout y était dispersé sans dessein, sans ordre, et les sublimes harmonies de l'univers échappaient à leur admiration. Éclairé par une profonde étude de la géographie, M. de Saint-Pierre resta confondu devant les merveilles que la raison humaine méconnaissait; sa pensée devina quelques unes des pensées du Créateur, car la vérité est la pensée de Dieu même.

Osons contempler un moment ces soleils lointains, ces zônes lumineuses que la nuit nous découvre, et dont aucune intelligence humaine ne peut concevoir ni l'ensemble ni les limites. Un réseau de feu paraît lier entre elles ces constellations innombrables. Dieu y répand les attractions, les consonnances, les contrastes, la grace, la beauté, et ces sentimens si doux et si variés des êtres sensibles, connus dans la langue des hommes sous le nom d'amour. Pour nous, jetés sur les rivages d'un de ces mondes, nous ne jouissons que d'une existence fugitive. Mais dès que le soleil, entouré d'une auréole de lumière, vient allumer l'atmosphère de notre planète, quel étonnant spectacle! quel harmonieux ensemble! Les montagnes s'élèvent pour

* *Vie de Thésée*.

diviser les vents et les eaux; les vents balayent les mers pour les reporter au sommet des montagnes; la rosée, les pluies, la fécondité, naissent de ces grandes harmonies, et la terre se couvre de moissons, en roulant sur son axe autour de l'astre qui l'attire. Voyez quelle influence céleste la pénètre! Le grain de sable se minéralise, la plante fleurit, l'animal se meut, l'homme adore. Lui seul s'anime des sentimens de la gloire et de la Divinité; et tandis que les élémens, les végétaux, les animaux sont ordonnés à la terre, et la terre au soleil, il sent qu'un Dieu l'attire par tous les points de l'univers.

Tel est, d'après l'auteur des *Etudes,* le système général du monde. Non seulement les sciences sont pour lui des avenues qui mènent toutes à Dieu, mais son livre nous ouvre une multitude de perspectives ravissantes où l'ame se repose des maux de la vie, en méditant ses espérances. On dit que le Tasse, voyageant avec un ami, gravissait un jour une montagne très élevée. Parvenu à son sommet, il admire le riche tableau qui se déroule devant lui : « Vois-tu, dit-il, ces rochers escarpés, ces forêts sauvages, ce ruisseau bordé de fleurs qui serpente dans la vallée, ce fleuve majestueux qui court baigner les murs de cent villes? eh bien! ces rochers, ces monts, ces mers, ces cités, les dieux, les hommes, voilà mon poème! » Ce que le génie du Tasse avait su reproduire, Bernardin de Saint-Pierre sut le peindre et l'expliquer, et il eût pu dire aussi en contemplant la nature : Voilà mon livre!

Les anciens, qui, dans presque tous les genres, sont restés nos maîtres après avoir été nos modèles, n'ont dû ni inspirer l'auteur des *Etudes*, ni lui servir de guides. Aristote, Pline et Sénèque écrivirent de longs traités de physique et d'histoire naturelle;

mais en expliquant les phénomènes, ils n'avaient d'autre but que d'étaler les prodiges de la science humaine, tandis que Bernardin de Saint-Pierre ne voulait que faire éclater la prévoyance d'un Dieu. Pline, le plus éloquent de tous, a une sécheresse qui flétrit l'ame; son éloquence ostentatrice accable notre misère. Il ne voit que le désordre apparent du monde, et son génie ne peut s'élever jusqu'à l'ordre éternel qui le gouverne. Le livre de Bernardin de Saint-Pierre est la réponse au sien. Il console celui que Pline désespère, il relève celui que Pline foule aux pieds. Il adore la Providence que le naturaliste romain a méconnue, mais il l'adore en nous la faisant aimer. Que Pline représente l'homme jeté nu sur la terre nue, créature infirme, pleurant, se lamentant, ne sachant ni marcher, ni parler, ni se nourrir, et qu'il s'écrie d'un ton de triomphe : Voilà le futur dominateur du monde! Bernardin de Saint-Pierre montre ce roi naissant entre les bras de celle qui lui donna le jour; et devant cette touchante image, les déclamations de Pline s'évanouissent. Non, l'homme n'est point abandonné; la prévoyance et l'amour l'accueillent dans la vie. Quel asile plus sûr que le sein maternel! et si l'enfant verse des pleurs, quelles mains sauront mieux les essuyer que celles d'une mère!

O puissance sublime des idées religieuses! tout ce qui, aux yeux de Pline, accuse l'imprévoyance des dieux, devient sous la plume de son rival une preuve irrévocable de la sagesse éternelle! C'est la vérité qui dissipe le mensonge. L'un veut humilier notre orgueil par le spectacle de nos infirmités, l'autre élever notre ame en lui révélant sa grandeur. L'éloquence de Pline est propre à inspirer la haine du vice, celle de Bernardin de Saint-Pierre à pénétrer d'amour pour la vertu. Ses observations sont si touchantes, les lois qu'il dé-

couvre si pleines de sagesse, qu'on se réjouit de ses victoires, et qu'on ne lui oppose qu'en tremblant les objections qui pourraient en arrêter le cours. Notre ame au contraire sent le besoin de résister aux raisonnemens de Pline et d'abattre cette raison si fière : il semble que le convaincre d'erreur, c'est restituer à l'homme tous ses droits, à la nature sa grace et sa beauté, à Dieu sa justice et son pouvoir. Enfin un dernier trait les distingue et les sépare. Pline a recueilli ce que savait son siècle; rien n'est à lui dans son livre que la parole. Au contraire, l'auteur des *Études*, sans rien emprunter des sciences qu'il connaît, les enrichit toutes de ses observations; et, tandis que son rival reste attaché à la terre, il vole chercher dans le ciel l'explication des phénomènes qui l'environnent.

On lui a reproché de n'être point assez méthodique, de peindre en amant de la nature et de ne pas décrire en naturaliste ; c'était lui reprocher de créer sa manière et de rendre les voies de la science agréables et faciles.

Il est douteux cependant qu'il eût obtenu ce succès en suivant la marche tracée, c'est-à-dire en composant des genres nouveaux, et en se retranchant dans les systèmes de classifications; toutes choses faciles à la mémoire, qu'il ne faut pas ignorer pour écrire, mais qu'il faut oublier quand on écrit. Ses vues étaient plus vastes; aussi furent-elles plus utiles. Le premier il observa le globe dans son ensemble et les hommes dans leur généralité. Ce n'est point un peuple, ce n'est point un site qu'il représente, ce sont les nations et le monde. S'il peint les détails, c'est pour les rapporter au tout; s'il rapproche des faits isolés et stériles, c'est pour en faire ressortir des vérités générales et inattendues.

Le caractère de l'esprit est de faire descendre d'une

loi universelle à une multitude d'applications particulières ; celui du génie, de remonter d'un fait particulier à la découverte des lois universelles. Jamais ces deux moyens ne furent employés plus heureusement ; tout est lié dans ce bel ouvrage, et les phénomènes les plus éloignés s'y trouvent unis à l'homme par une chaîne de bienfaits. L'auteur excelle à nous en montrer les harmonies, et, pour en citer un exemple, quelle lumière brillante une seule de ses observations n'a-t-elle pas jetée sur la botanique! Avant lui cette science n'était pas sortie des bornes étroites d'un dictionnaire. Suivons-le un instant, et vous allez la voir devenir une science universelle. D'abord il considère la position des pétales des fleurs dans leur rapport avec le soleil, et cette étude lui dévoile une multitude de relations inconnues entre une petite plante et un astre de feu un million de fois plus grand que la terre. Étendant ensuite ses spéculations à l'ensemble du règne végétal, il montre toutes les plantes dispersées sur le globe, non au hasard, mais avec prévoyance et dans un ordre admirable. Ce sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, des peuples de végétaux qui ont leur habitation, leurs mœurs, leurs habitudes. * Les uns vivent solitaires, ils s'élèvent au sommet des montagnes, et refusent d'en descendre, comme si leur vie était dans les tempêtes ; les autres se plaisent dans les vallons et sur le bord des ruisseaux : c'est leur patrie ; ils ne pourraient la quitter sans mourir. Ceux-ci ont reçu des ailes et voyagent dans les airs ; ceux-là, portés sur des coquilles comme sur de légères pirogues, traversent l'Océan et vont fonder au loin de petites colonies. Il y en a qui s'isolent, sans jamais vouloir souf-

* Ces observations ont été développées par M. de Humboldt dans sa *Géographie des plantes*, et dans son *Tableau de la végétation des montagnes*.

frir de voisins; ils répandent des odeurs fétides et portent des poisons: on les croirait destinés à tenir parmi les plantes le rang que les tigres ou les reptiles tiennent parmi les animaux. Un plus grand nombre croissent par touffes et se réunissent en société; leurs familles répandent l'abondance, de leurs calices s'élèvent des parfums; le miel est au fond de leurs coupes : ce sont les abeilles du règne végétal. Voilà sans doute des idées charmantes, des observations pleines de grace et de nouveauté; mais lorsque l'auteur, les ramenant tout à coup aux besoins du genre humain, observe que parmi cette multitude de plantes, les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, ne sont attachées à aucun site, à aucun climat, qu'elles suivent l'homme dans sa marche autour du monde, pénètrent partout où il pénètre, vivent partout où il vit, on reste frappé de ce grand dessein de la Providence, et l'on aime l'heureux génie qui lui servit d'interprète. Ainsi donc notre domination est assurée, parce qu'elle était prévue, et les propriétés de quelques plantes nous livrent le globe tout entier.

Pour rendre des observations aussi neuves, il fallait une méthode nouvelle. L'auteur créa la sienne, et sa manière fut si vive, si frappante, qu'elle changea les formes de la science, et donna pour ainsi dire d'autres yeux aux voyageurs, une autre ame aux naturalistes. S'il décrit un insecte, un quadrupède, un poisson, il sait, par un rapprochement ingénieux avec nos mœurs ou nos usages, en offrir une image agréable à notre mémoire. Par exemple, les plus longues descriptions des entomologistes caractérisent moins bien le monocéros (*oryctes nasicornis*) que cette seule ligne : « Cet insecte se plaît dans le fumier de « cheval, et il porte sur sa tête un soc dont il remue « la terre comme un laboureur. » Souvent aussi ses

images tirent leur charme d'un sentiment qu'elles font naître : c'est la manière de Virgile portée dans l'histoire naturelle. Ainsi, pendant que les botanistes disputent sur la question de savoir si, dans les fleurs où les organes sexuels ont une enveloppe unique, cette partie doit porter le nom de calice ou de corolle, M. de Saint-Pierre, se livrant aux plus aimables observations, remarque d'abord que plus les plantes sont rameuses, plus le calice de leurs fleurs est épais ; qu'il est même quelquefois garni de coussinets et de barbes, pour préserver la fleur du choc que les vents lui font éprouver, et, charmé de cette prévoyance de la nature, il ajoute : « C'est ainsi qu'une mère met des « bourrelets à la tête de ses enfans, lorsqu'ils sont pe- « tits, pour les garantir des accidens et des chutes. » Qui ne préférera cette définition du calice, qui en apprend les usages, aux divisions savantes établies par Linnée lui-même, de périanthe, involucre, chaton, spathe, coiffe, volve et gloume? En vérité l'on ne se doutait guère que de pareils mots sont destinés à peindre les objets les plus délicats de la création.

Sans doute au milieu des spéculations de Bernardin de Saint-Pierre, il s'est glissé quelques erreurs ; mais quel livre en est exempt? Les plus grands génies semblent destinés à donner l'exemple des plus grands écarts; c'est, avec la douleur, la marque de l'humanité. Nous voyons les systèmes des savans changer avec chaque génération ; et, toujours refaits, ils se trouvent au bout de quelques siècles toujours à refaire. Pourquoi donc s'étonner de trouver dans Bernardin de Saint-Pierre ce qui est partout? On lui a reproché de s'égarer dans des idées systématiques ; d'inventer des harmonies, des rapprochemens, des contrastes, qui cependant ne sont pour lui que des effets visibles d'une Intelligence invisible. Que n'au-

rait-on pas dit, si on l'avait vu étudiant les rapports qui existent entre les dents, les mamelles ou les extrémités des animaux, y chercher un caractère général, et placer, comme le grand Linnée, dans le même ordre, sur la même ligne, l'homme et la chauve-souris? Déplorable aveuglement du génie ! triste résultat d'une science orgueilleuse! la création de cet ordre, qui porte le nom imposant de *Primates*, se trouve dans un livre intitulé : *Systema Naturæ*, comme si la nature elle-même avait établi ce bizarre rapprochement; comme si les lois de Dieu étaient un système! Nous le répétons, il y a des fautes dans l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre, mais il n'y en a point de ce genre. Tout ce qu'on peut demander à un homme qui fait un livre, ce n'est pas d'être exempt d'erreurs, c'est de n'en point commettre de dangereuses. Or, nous osons le demander, est-il beaucoup de savans qui puissent dire comme lui : « Quelque hardies que « soient mes spéculations, il n'y a rien pour les mé- « chans. » S'il ne rapporte pas les œuvres de la nature à une classe, il les rapporte à l'homme et l'homme à Dieu. C'est un tableau des bienfaits et des merveilles, qui vaut bien un tableau des genres et des espèces. Qu'importe d'ailleurs qu'il n'ait pas toujours expliqué avec le même bonheur les vues de la nature, si l'ensemble de ses recherches nous fait bénir la Providence, et surtout s'il nous fait aimer la vertu? Ce qui nous semble le fruit d'une belle imagination est toujours une vérité que son génie a su rendre plus vive et plus frappante. A chaque page, l'observateur nous étonne par la hardiesse de ses spéculations; l'écrivain par la fraîcheur de ses pensées, la grace de son style; et le moraliste par la profondeur de ses vues et la bonne foi de sa religion. Semblable à un pilote habile, il cesse de côtoyer le rivage pour se diriger vers des

mondes inconnus ; ses regards abandonnent la terre, mais il les lève vers le ciel, et c'est là qu'il découvre sa route.

Nous parlerons peu du style des *Etudes;* les éloges à ce sujet sont épuisés. Mais comment ne remarquerions-nous pas l'adresse singulière avec laquelle l'auteur sait fondre à propos dans son livre des morceaux de Virgile et de Plutarque, de manière à ce qu'ils ne forment qu'une seule pièce avec sa pensée? D'abord il dispose ses tableaux, il en prépare les plans, puis tout à coup il les éclaire par une citation, avec un art semblable à celui des grands peintres qui jettent sur leur composition un rayon de lumière pour en relever les effets. Mais le but de M. de Saint-Pierre n'est pas seulement de s'enrichir de ces beautés antiques; il veut encore nous faire entrevoir dans les auteurs cités un sentiment exquis, une pensée profonde qui nous auraient échappé. Il nous apprend à lire Plutarque et Virgile : ses citations sont de véritables découvertes. Voilà, nous osons le dire, les seules obligations qu'il ait aux anciens; car ce n'est pas dans les livres qu'il étudie la nature, mais dans la nature elle-même : aussi se rapproche-t-il souvent de ces génies créateurs qui n'avaient pas d'autre modèle. Voyez comme les plus petites circonstances sont pour lui l'origine des plus touchantes observations. Il ne faut ni machine, ni creuset, ni compas pour vérifier ses expériences; il suffit de regarder autour de soi. Les vains systèmes de la science lui apprennent à se méfier des savans; mais il converse avec les gens simples, s'arrête dans les champs, entre dans les cabanes, interroge les vieillards, s'instruit avec un enfant, et raconte naïvement ce qu'il vient d'apprendre avec eux. On voit qu'il aime à surprendre le peuple au moment de son travail et de ses jeux, à épier ses vertus et à les peindre; et

cette multitude de petites scènes donnent un charme inexprimable à son ouvrage. Ses personnages savent tout ce que les savans ignorent : c'est une autre expérience, une autre sagesse. Souvent au milieu des incertitudes de la science les observations d'un simple villageois nous éclairent, et des vérités inconnues aux académies s'échappent de la bouche d'un berger.

C'est ainsi qu'en écrivant sur les sciences naturelles comme Aristote, Pline et Sénèque, Bernardin de Saint-Pierre est resté original. Essayons de découvrir ce qu'il doit aux modernes. Cet examen nous servira peut-être à montrer le but et le résultat de ses ouvrages. C'est un point de vue qui nous semble avoir échappé à tous ses critiques.

Parmi les écrivains du siècle, Buffon et J.-J. Rousseau se présentent les premiers. Buffon ne peut offrir aucun point de comparaison. Trop souvent il suit les traces de Pline : sa force est en lui-même ; il explique l'univers d'après les lois de sa physique, et les lois de la Providence lui restent inconnues. Son style, plein de pompe et d'harmonie, manque de nuances, de sensibilité et de douceur, tandis que celui de Bernardin de Saint-Pierre, simple comme la nature, semble destiné à la peindre dans sa grace et dans sa sublimité. D'ailleurs toute la force de l'auteur des *Études* vient de sa conviction : c'est parce qu'il y a un Dieu qu'il est éloquent. Sa foi est dans tout ce qu'il écrit, et ce seul trait prouve, selon nous, que Buffon ne fut ni son maître, ni son modèle. Reste donc J.-J. Rousseau auquel on l'a souvent comparé, peut-être parce qu'il fut son ami et que leurs destinées furent presque semblables.

Tous deux nés dans une condition moyenne, et tous deux sans fortune, ils errèrent long-temps par le monde, et n'écrivirent que vers l'âge de quarante ans,

lorsque l'expérience et le malheur eurent mûri leurs pensées. Mais le point de départ mit entre eux une grande différence. Jean-Jacques, n'ayant ni but ni principe arrêté, promena long-temps son oisive jeunesse entre l'opprobre et la misère. Dénué de toute prévoyance, ne suivant que sa fantaisie, il s'éloigna par une sorte d'instinct de tout ce qui aurait pu élever sa condition en lui imposant quelque gêne. Si la lecture de Plutarque lui fit répandre des pleurs sur d'héroïques souvenirs, elle ne le sauva pas toujours du vice, et il commit des fautes que la charité peut seule pardonner au repentir. Il aurait voulu être un Romain, et il n'eut pas même la force d'être toujours un honnête homme. D'abord perdu dans les plus basses classes de la société, puis jeté au milieu d'un monde corrompu, il apprit à mépriser les grands et les petits; mais il ne put apprendre à se passer de leur estime. Il crut en Dieu sans y mettre sa confiance, il aima la vertu sans y croire, et la vérité en prêtant sa voix au mensonge. Malheureux de ne pouvoir accorder ses opinions et sa conduite, il éprouva jusqu'à sa dernière heure qu'il vaudrait mieux n'être pas né, que de ne rien attendre de Dieu et de ne pas oser se fier aux hommes. Combien le sort de M. de Saint-Pierre fut différent! Une éducation ambitieuse égara, il est vrai, sa jeunesse, mais ce fut en lui proposant un but sublime et d'honorables travaux. On sent que le desir de s'élever donnait des vertus à son ame et de l'énergie à son caractère. Jeté seul dans le monde, il y commit des étourderies, mais point de fautes que l'honneur pût lui reprocher. Un sentiment vif d'indépendance et de dignité rendit sa probité si sûre, qu'un jour il vendit tout ce qu'il possédait, ses meubles, ses habits, son linge, pour acquitter une dette contractée en Pologne. Toujours ferme dans ses principes, il fut éprouvé

et non avili par ses passions. On s'étonne encore de la folie qui le conduit aux extrémités de l'Europe pour y fonder une république; mais on l'admire lorsqu'il refuse de se prêter à des projets ambitieux qui pouvaient le placer près du trône, et lorsqu'à la suite de ses refus on le voit rentrer en France, n'emportant de ses courses aventureuses que des regrets et des souvenirs. Sa confiance en Dieu s'accrut par le malheur, et l'abandon des hommes lui apprit à bénir la Providence qui ne l'abandonnait pas. Enfin, quoique dévoré d'ambition, il ignora toute sa vie l'art de composer avec sa conscience pour arriver à la fortune, et celui de s'avilir pour arriver au pouvoir. Telles furent les destinées de ces deux grands écrivains.

Lorsqu'ils se rencontrèrent, Jean-Jacques vivait seul et gémissait d'être devenu célèbre : Bernardin de Saint-Pierre ne l'était point encore, mais il brûlait de le devenir. L'amour de la solitude et de la nature les réunit, et, dans les douces relations qui s'établirent entre eux, ils furent toujours d'accord sur les grands principes de la morale, et toujours divisés sur les opinions purement humaines. Bernardin de Saint-Pierre admirait l'éclat et la force entraînante des écrits de Jean-Jacques, mais il condamnait ses paradoxes, et l'on peut dire qu'il ne cessa de les combattre. L'un débuta dans la carrière par attaquer les sciences qui *dépravent* l'homme, et par médire des lettres dont il faisait souvent un si sublime usage. L'autre, applaudissant aux découvertes du génie, montre que tous les maux viennent de notre orgueil, et que la véritable science ne peut être dangereuse, puisqu'elle est l'histoire des bienfaits de la nature. Jean-Jacques Rousseau ne veut pas qu'on parle de Dieu à son élève avant l'âge de quatorze ans; Bernardin de Saint-Pierre dit que rien n'est plus agréable à la Divinité que les prémices

d'un cœur que les passions n'ont point encore flétri. L'un ramène fièrement l'homme à l'état sauvage, et, pour lui rendre son innocence, le dépouille de son génie; l'autre cherche les moyens d'assurer notre repos dans l'état de société, et ne veut nous dépouiller que de nos erreurs. Selon Rousseau, tout dégénère entre les mains de l'homme : la nature n'a songé qu'au bonheur des individus, elle n'a rien fait pour les nations. Bernardin de Saint-Pierre nous montre au contraire les plantes et les animaux se perfectionnant sous la main des peuples. L'expérience lui apprend que l'homme, réduit à lui-même, est comme un flambeau sans lumière; son génie s'éteint, et tout périt autour de lui. Plus de moissons, plus de fruits savoureux : l'olive reprend son amertume, la pêche devient acide, le grain de blé disparaît dans son épi, il ne nous reste que des glands et des racines; car la nature n'a rien fait pour l'homme seul; elle a attaché notre existence à celle de la société. Enfin Rousseau s'indigne des vices de la civilisation et la rejette, tandis que toutes les pensées de Bernardin de Saint-Pierre tendent à perfectionner les vertus sociales. Tous deux veulent, il est vrai, vivre au sein de la nature, mais le premier dans un désert, et le second dans un village et au milieu de sa famille.

Quant à la raison, à la vérité, à la sagesse, j'en vois bien les noms dans les écrits de Rousseau, mais j'en cherche en vain les effets. Malheur à ceux qui lui donnent leur ame! car c'est notre ame qu'il nous demande, et pour la précipiter dans un abîme d'illusions et de contradictions. Ennemi de tout ce qui est, il faut le mettre d'accord avec lui-même avant de s'accorder avec lui; il le faut écouter, non le croire. Si vous êtés sage, songez donc en le lisant aujourd'hui à ce qu'il vous disait hier. Tant de propositions opposées, de

paradoxes bizarres doivent éveiller vos doutes et vous avertir du danger. L'écrivain qui vous enflamme pour le mensonge peut vous faire admirer la supériorité de son éloquence; mais il vous prouve en même temps la faiblesse de ses argumens et la nullité de votre raison.

Il est des inspirations presque divines qui ne nous séparent jamais de la vertu et qui sont entendues de tous les hommes. Si Jean-Jacques Rousseau subjugue la raison et la trompe, Bernardin de Saint-Pierre touche le cœur et cherche à l'éclairer. Chaque émotion lui fait découvrir une vérité, chaque objet de la nature un bienfait. Ce n'est pas la parole d'un maître qui vous reproche vos erreurs; c'est celle d'un ami qui craint lui-même de se tromper, qui vous prévient de son ignorance, qui doute, il est vrai, de la sagesse des philosophes, mais qui doute encore plus de la sienne. Son éloquence est une partie de son ame, elle en a la douceur, elle ne sert qu'à en exprimer les sentimens. Dans la guerre qu'il déclare aux incrédules, son unique but est de les conduire au bonheur : il ne veut pas écraser ses ennemis, il veut les émouvoir et les convaincre. On sent que ce n'est pas pour l'honneur de la victoire qu'il combat, mais qu'il éprouverait une joie infinie s'il ramenait un seul de ses adversaires à la vérité. Il dit : « Étudiez la nature! aimez les infortunés! adorez la Providence! soyez heureux! »

Jean-Jacques, au contraire, méprise les hommes que Bernardin de Saint-Pierre veut éclairer : ce qu'il soutient le mieux, c'est l'erreur; ce qu'il redoute le plus, c'est la vérité. La résistance blesse son orgueil; il ne sait rien apprendre d'elle. Il veut étonner, subjuguer, éblouir; l'ironie amère, l'invective éloquente, la véhémence, le mépris, voilà ses armes. Il faut que son adversaire tombe à ses pieds, qu'il reste muet

d'admiration, ou qu'il meure de honte. Dans cette lutte il vous repousse, il vous outrage, il vous écrase. Sa parole est un ordre, il faut lui céder ou être haï. Il dit : « Aimez-moi, honorez-moi, croyez en moi, je suis la vérité ! »

Le trait caractéristique de leur génie, c'est que Jean-Jacques s'isole et rapporte toutes ses spéculations à un seul homme, qui est souvent lui-même, tandis que Bernardin de Saint-Pierre étend les siennes à la nature et au genre humain. S'il écrit de l'éducation, ce n'est pas de celle d'un enfant, c'est de celle des peuples ; s'il parle de la science, c'est en généralisant ses bienfaits pour le bonheur de tous. Ses vues politiques embrassent le globe entier, qu'il réunit par le commerce, par l'intérêt et par l'amour. Il lui est démontré que les nations sont solidaires, que la sagesse d'une seule pourrait se répandre sur toutes les autres, et que sa patrie doit avoir un jour cette heureuse influence, parce qu'elle règne sur l'Europe et l'Europe sur le monde. Son livre serait encore utile aux habitans des Indes et de la Chine, à ceux qui errent sur les bords de la Gambie et de l'Amazone. Il n'en est pas de même des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau. Comment généraliserez-vous ses idées? Fonderez-vous des peuplades de sauvages et d'ignorans? Un homme peut renoncer aux sciences et se croire sage ; mais une nation ne renoncerait pas à ses lumières sans renoncer à sa prospérité. Osez proposer le *Contrat Social* à une ville plus grande que Genève, et ces lois si savamment méditées ne produiront que d'effroyables révolutions. Donnez à un peuple le plan de l'éducation de l'*Émile*, et ce beau traité devient illusoire. Jean-Jacques n'a voulu élever qu'un homme, et ce sont les nations que Bernardin de Saint-Pierre voulait former.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans les ouvrages de Rousseau quelques idées fondamentales qui peuvent servir au bonheur de tous, mais il les trouve en développant des systèmes qui ne peuvent servir qu'au bonheur d'un seul; au contraire, c'est toujours en partant d'une idée utile au genre humain que Bernardin de Saint-Pierre nous enrichit d'une multitude d'observations qui peuvent assurer le bonheur de chacun.

Mais un dernier point de comparaison se présente. Tous deux ont beaucoup parlé des femmes, et tous deux, par des moyens opposés, ont captivé leurs suffrages. Rousseau attaque sans cesse leur frivolité, leur inconstance, leur coquetterie; personne n'en a dit plus de mal et n'en a été plus aimé : il les traite de grands enfans, il se plaît à les montrer faibles; les plus parfaites succombent dans ses écrits. Vainement il emploie des volumes pour former l'épouse d'Émile : à quoi bon tant d'apprêts, tant de soins, tant de sollicitudes? le fruit de ce chef-d'œuvre d'éducation est l'infidélité de Sophie. Cependant toutes ses accusations ne peuvent éteindre l'enthousiasme qu'il inspire; les femmes lisent malgré lui au fond de son ame : ce sont les reproches de l'amour et non de la haine; il les décrie et les adore, il les blâme et les rend aimables, il les accable et les déifie, et, dans ses emportemens les plus terribles, on reconnaît le langage d'un amant qui veut, mais en vain, rompre ses chaînes. Il est comme ce Sauvage qui, voyant du feu pour la première fois, réjoui de sa chaleur et de sa lumière, s'en approcha pour le baiser; mais, en ayant été brûlé, il le maudissait, le priait, l'adorait, ne sachant si c'était un démon ou un dieu.

Bernardin de Saint-Pierre a plus de douceur sans avoir moins de passion. Les femmes apparaissent dans ses écrits telles que nous les voyons dans les rêves de

notre adolescence, parées de leur beauté virginale et ne tenant à la terre que par l'amour. C'est sous leur douce influence qu'il voudrait replacer l'homme pour le ramener à la vertu : il ne voit que leur pureté, il ne peint que leurs graces, il n'aime que leur innocence. Rousseau consume notre ame par l'exemple de Julie oubliant tout dans les bras de son amant; Bernardin de Saint-Pierre nous pénètre d'un sentiment divin en nous offrant la douce image de Virginie. Aucun souffle ne ternit cette fleur délicate, qui répand les parfums du ciel. Elle aime de l'amour des anges, et sa dernière action est sublime, car, au moment où elle peut espérer d'être heureuse, elle donne sa vie pour ne pas manquer à la pudeur. Ainsi les tableaux de Bernardin de Saint-Pierre ont toujours quelque chose d'idéal, sans cependant jamais sortir de la nature; il est comme ces statuaires des temps antiques, qui reproduisaient la figure humaine avec des proportions si parfaites, que sous une forme mortelle on reconnaissait une divinité. Rousseau fut donc l'ami et non le maître de l'auteur des *Études;* et s'il eut plus de talent et d'éloquence, il eut aussi moins de naturel et moins de graces.

Un de ces génies privilégiés que Dieu envoie de temps à autre pour faire entendre sa pensée aux hommes, une de ces intelligences supérieures destinées à offrir à la terre le spectacle des vertus antiques sous l'image touchante de la piété et de l'humilité chrétienne, Fénelon, tel fut, selon nous, le divin modèle que choisit Bernardin de Saint-Pierre; c'était aussi celui de Jean-Jacques, et l'amour du maître ne fut pas le lien le moins fort de l'affection mutuelle des disciples. Tous deux reconnaissaient la supériorité de Fénelon, et l'on voit assez qu'en parlant de ses écrits ils sont prêts à dire de lui ce que Stace disait de Virgile : « Ne

« cherchons point à l'égaler, contentons-nous de le « suivre de loin en baisant ses traces. »

La lecture de *Télémaque* inspira le premier ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre, et il ne lui manqua que d'achever *l'Arcadie* pour mériter une gloire peut-être égale à celle de Fénelon. Il avait à peindre la même époque et les mêmes malheurs, ceux qui suivirent la chute de Troie, mais il pénétrait chez des peuples à qui ces grands événemens étaient restés inconnus, les uns à cause de leur barbarie, les autres à cause de leur innocence, ce qui devait donner une grande nouveauté à son poème. Les images champêtres de l'Arcadie, le tableau de la Gaule sauvage et de l'Égypte corrompue, lui offraient aussi le moyen de mettre en action toutes les théories qu'on trouve éparses dans le *Télémaque* sur l'éducation des enfans et le gouvernement des peuples; théorie qu'il développa plus tard dans les *Études*, comme on peut le voir en rapprochant l'Étude XIV qui traite de l'éducation nationale, d'un passage du *Télémaque* sur le même sujet.* Forcé par la mauvaise fortune de renoncer à *l'Arcadie*, et de cueillir, suivant son expression, le fruit encore vert, il réunit les débris de son poème pour en composer les *Études*; mais, en changeant de dessein, il resta disciple fidèle, car ce dernier ouvrage n'est pour ainsi dire que le développement du beau traité de Fénelon sur l'existence de Dieu. L'ame religieuse de Fénelon avait dirigé l'étude de la nature vers son premier principe. Le génie éminemment observateur de Bernardin de Saint-Pierre fut frappé de cette pensée, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait plus de véritable savoir dans cet axiome populaire : *Dieu n'a rien fait en vain*, que dans tous les livres des savans. Voyez en effet combien ce principe s'étend et fructifie sous sa main, comment

* Livre XIV.

il conduit l'auteur de découverte en découverte, comment il lui fait en même temps saisir la beauté éternelle des choses les plus communes et l'heureux rapport de toutes ces choses avec Dieu et les hommes. Non seulement il puise dans cette source de vérité, mais encore il enseigne la route à qui sait y puiser : c'est ainsi que son livre nous ouvre un horizon enchanteur qui n'a d'autres bornes pour le génie que celles de la nature.

Mais ce qui rapproche surtout Bernardin de Saint-Pierre de Fénelon, c'est la douceur de son langage et celle de sa morale. Il avait appris de son maître que la religion vient de la bonté de Dieu, qu'elle est dans le cœur humain, qu'elle naît de la reconnaissance ; et le plus bel éloge qu'on puisse faire de ses écrits, celui-là même qu'on donne à ceux de Fénelon, c'est qu'il est impossible de les lire sans éprouver un goût plus vif pour la vertu et un redoublement de confiance en Dieu. Ah ! sans doute, en traçant l'apologie du christianisme dans un siècle où l'on n'applaudissait qu'aux blasphèmes de l'athéisme, il sentit toute la dignité de sa mission ; aussi fut-il sublime, et c'est ainsi qu'il échappa à la condamnation que le siècle menaçait de porter contre lui. Il faut l'entendre parler de cette religion, qui « seule a connu que nos passions infinies « étaient d'institution divine. Elle n'a pas, dit-il, « borné dans le cœur humain l'amour à une femme « et à des enfans, mais elle l'étend à tous les hommes ; « elle n'y a pas circonscrit l'ambition à la gloire d'un « parti ou d'une nation, mais elle l'a dirigée vers le « ciel et l'immortalité ; elle a voulu que nos passions « servissent d'ailes à nos vertus. Bien loin qu'elle nous « lie sur la terre pour nous rendre malheureux, c'est « elle qui rompt les chaînes qui nous y tiennent captifs. Que de maux elle y a adoucis ! que de larmes

« elle y a essuyées ! que d'espérances elle a fait naître, « quand il n'y avait plus rien à espérer ! que de repen- « tirs ouverts au crime ! que d'appuis donnés à l'in- « nocence ! Ah ! lorsque ses autels s'élevèrent au mi- « lieu de nos forêts ensanglantées par les couteaux des « druides, que les opprimés vinrent en foule y cher- « cher des asiles, que des ennemis irréconciliables s'y « embrassèrent en pleurant, les tyrans émus sentirent « du haut des tours les armes tomber de leurs mains; « ils n'avaient connu que l'empire de la terreur et ils « voyaient naître celui de la charité. Les amans y ac- « coururent pour y jurer de s'aimer et de s'aimer en- « core au delà du tombeau : elle ne donnait pas un « jour à la haine, et elle promettait l'éternité aux « amours. Ah ! si cette religion ne fut faite que pour « le bonheur des misérables, elle fut donc faite pour « celui du genre humain ! » *

Ne semble-t-il pas que l'ame du maître ait passé dans celle du disciple ? Et comment se refuserait-on à reconnaître l'influence de Fénelon dans un livre qui renferme une multitude de morceaux semblables ? Aussi les philosophes ne pardonnèrent à l'auteur ni sa vertu, ni son éloquence, ni sa gloire. Ne pouvant réfuter ses principes, ils essayèrent d'en affaiblir l'effet en publiant que le clergé lui faisait une pension, voulant montrer une ame vénale où l'on voyait une ame religieuse. Il y avait bien quelque chose de vrai dans cette accusation. L'auteur aurait pu obtenir cette pension, s'il avait voulu la demander à l'assemblée générale du clergé. On le lui fit même proposer; et, pour lui offrir cette honorable récompense, on ne demandait que son aveu. Mais, loin de le donner, cet aveu, il s'opposa aux démarches de l'archevêque d'Aix qui jouissait alors d'une puissante influence. « Je ne veux;

* *Études de la Nature*, tome II.

disait-il, ni qu'on puisse soupçonner ma plume d'être vénale, ni la mettre à la solde d'aucun corps. » Ainsi chaque calomnie dont on a tenté de flétrir ce grand écrivain, nous fera découvrir une action honorable. Que les méchans n'espèrent rien de ce qui nous reste à dire! Caton, le plus sage des hommes, fut accusé quarante-quatre fois, et ces accusations n'eurent d'autre résultat que de forcer ses ennemis à reconnaître quarante-quatre fois sa vertu.

Si donc il suffisait de toucher et de convaincre pour faire aimer la vérité, il n'y aurait plus d'incrédules : le livre de Bernardin de Saint-Pierre eût anéanti l'erreur. Mais la vérité ne fait plus de prodiges : tout ce qu'on peut en attendre, elle le fit alors. On peut dire que ce livre attira à M. de Saint-Pierre les hommages de l'Europe entière. Les hommes les plus savans de France et d'Angleterre lui écrivirent pour le féliciter de ses découvertes, et l'engagèrent à continuer ses sublimes spéculations. Les grands, dans l'espoir de tourner au profit de leur plaisir son goût pour la campagne, le pressaient de venir habiter leurs châteaux. Plusieurs mères, touchées de ses idées sur le mariage, lui offrirent la main de leurs filles. Les malheureux, attirés par son épigraphe, venaient à lui avec des passages de son livre, et lui demandaient des secours qu'il était hors d'état de leur donner. D'autres, lui croyant du crédit, le priaient de solliciter pour eux, ou de leur enseigner les moyens d'acquérir sans peine des honneurs et des richesses; mais, voyant qu'il ne voulait leur apprendre qu'à se passer de ces faux biens, ils se retiraient en murmurant, et l'accusaient d'égoïsme et d'insensibilité. Enfin on lui écrivait de tous côtés : son temps eût à peine suffi à répondre aux lettres de sollicitations ou de complimens; et, dans l'espace d'un an, il paya pour plus de deux mille francs

de ports de lettres. Chacun avait la prétention d'établir avec lui une correspondance réglée, et, lorsqu'il tardait à répondre, on ne manquait pas de lui récrire pour se plaindre de son impolitesse. Obligé de fermer sa porte, et de laisser à la poste la plupart de ces lettres, il ne tarda pas à éprouver les atteintes de la calomnie. Ce consolateur, ce bienfaiteur des hommes ne fut plus qu'un être injuste et bizarre, un hypocrite qui ne se disait l'ami de la nature que pour être plus à son aise l'ennemi de la société. Ses plus zélés partisans se changèrent en cruels détracteurs; les philosophes aidaient à la médisance; et, n'ayant pu en faire un esclave ou un flatteur, ils essayaient d'en faire un Paria.

Ces tristes efforts de l'envie et de la sottise ne purent cependant détruire sa tranquillité. « Il me semble, disait quelquefois M. de Saint-Pierre, qu'il y ait en moi plusieurs étages où mon ame habite successivement. J'aime naturellement le fond de la vallée, je m'y repose des maux de la vie; mais, lorsqu'on vient m'y troubler, mon ame s'élève par degré au dessus de tout ce qui voudrait l'atteindre. Si le malheur augmente, je m'élance au sommet de la montagne, et, loin de la vue des hommes, je m'y réfugie dans un monde où je ne suis plus en leur pouvoir. »

Parmi les lettres qu'on lui adressait de toutes parts, il y en avait de si romanesques, qu'on les croirait l'œuvre de l'imagination. Telle est surtout celle d'une demoiselle de Lausanne, qui, se laissant charmer à la lecture des *Études*, écrivit aussitôt à l'auteur pour lui proposer sa main. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que sa mère autorisait sa démarche et joignait sa prière à la sienne. Cette demoiselle était jeune, belle et riche : elle le disait naïvement; mais elle était protestante et ne voulait point épouser un catholique, ce qu'elle disait avec la même naïveté. *Je veux*, écrivait-

elle, *avoir un mari qui n'aime que moi, et qui m'aime toujours. Il faut qu'il croie en Dieu, et qu'il le serve à ma manière...... Je ne voudrais pas être votre femme, si ce n'était pour faire ensemble notre salut.*

Ce dernier sentiment avait quelque chose de délicat, que M. de Saint-Pierre ne manqua pas de remarquer dans sa réponse, mais sans s'expliquer sur l'objet principal. Il terminait sa lettre par ces mots : *Je pense comme vous; et pour aimer, l'éternité ne me paraît pas trop longue. Mais, avant tout, il faut se connaître et se voir dans ce monde.*

L'article de la religion n'étant pas réglé, la jeune personne recommença ses sollicitations, en chargeant une de ses amies, qui habitait Paris, de faire expliquer M. de Saint-Pierre. Celle-ci traita la difficulté légèrement, comme si rien ne lui eût paru plus naturel. « Vous avez écrit, lui dit-elle, qu'il y avait douze portes au ciel. — Cela est vrai. — Vous avez dit que les oiseaux chantaient leurs hymnes chacun dans son langage, et que tous ces hymnes étaient agréables au Créateur : ainsi vous vous ferez protestant et vous épouserez mon amie. — Ah! Madame, reprit Bernardin de Saint-Pierre, vous avez beau vouloir me prendre par mes propres paroles, je n'ai jamais dit qu'un rossignol dût chanter comme un merle; je ne changerai donc ni de religion ni de ramage. » La négociation en demeura là.

Ce ne fut que plus de quatre ans après, en 1788, que M. de Saint-Pierre donna *Paul et Virginie*. Ce petit ouvrage était depuis long-temps dans son portefeuille, et le mauvais succès d'une lecture de société avait même failli le lui faire jeter au feu avec tous ses papiers. Nous nous arrêterons un instant sur cette circonstance, qui nous force de revenir sur nos pas.

Au moment de son départ de Prusse, le prince

Dolgorouki, ambassadeur de Russie à Berlin, lui remit une lettre pour le banquier Germany, beau-frère de M. Necker. Cette lettre contenait un si bel éloge du porteur, qu'elle le fit accueillir avec empressement. Dans la suite, malgré les voyages qui l'éloignèrent et son amour pour la solitude, il continua toujours de voir, de loin à loin, madame Germany, qui l'attirait par les charmes de sa conversation, et par une extrême ressemblance avec la princesse qu'il avait aimée en Pologne. On disait de madame Germany, qui était étrangement bossue, que la nature lui avait donné, avec la tête d'un ange, la langue et la queue d'un serpent : triple allusion qui exprimait fort bien la beauté de ses traits, la difformité de sa taille et la malice de son esprit. Il est vrai que ses railleries, toujours piquantes, auraient pu passer pour des méchancetés; mais M. de Saint-Pierre, en écoutant madame Germany, était si préoccupé du souvenir de la princesse, qu'incapable de voir ses défauts il louait quelquefois jusqu'à sa bonté. Madame Germany se moquait de son aveuglement, dont elle ne laissait pas d'être charmée. Elle disait de M. de Saint-Pierre : « Si je le laissais faire, il me persuaderait que ma bosse rend ma beauté plus touchante. Mais il faut lui pardonner : il croit ce qu'il dit, et ne flatte que ceux qu'il aime. » Ce dernier trait peint admirablement M. de Saint-Pierre : il n'y a que les femmes qui sachent saisir ainsi les nuances délicates de notre cœur.

Un jour qu'après une assez longue absence il rendait visite à madame Germany, une dame, dont la tournure était plus roide qu'imposante, entra sans se faire annoncer. Elle avait une robe de soie nacarat, les bras et le sein découverts, costume qui n'était d'usage qu'à la cour. « Ma sœur, lui dit madame Germany dès qu'elle fut assise, voilà un philosophe que je vous

présente. Il ne ressemble en rien à ceux que vous connaissez ; tâchez seulement de l'apprivoiser. Il est plein de mérite, et je me hâte de vous le dire, car il se donne autant de peine à cacher l'esprit qu'il a, que d'autres s'en donnent à montrer celui qu'ils n'ont pas. » Pendant ce discours, la figure de la dame nacarat n'avait rien perdu de sa dignité. M. de Saint-Pierre, un peu piqué de son air froid et protecteur, fit un profond salut et se disposait à se retirer, lorsque madame Germany lui rappela qu'il devait dîner avec elle. Bientôt on servit, et sa place fut désignée à côté de l'inconnue, à laquelle il trouvait plus de beauté que de physionomie, plus d'apprêt que de grace, plus de prétentions que d'esprit. Elle ne conversait pas, elle discourait, et ses discours ressemblaient à une composition dont les effets sont prévus. Point de finesse dans les aperçus, point de netteté dans l'expression ; dans tout ce qu'elle disait, il y avait quelque chose de personnel, et sa conversation était l'expression de sa vanité plutôt que celle de son esprit. En l'écoutant, on sentait qu'elle voulait être admirée, et l'on cherchait pourquoi. A l'autre bout de la table, il y avait un homme dont les manières étaient lourdes, les traits durs, le regard fixe et l'air préoccupé. Il parlait peu, n'écoutait pas, mangeait beaucoup, et on le servait avec une attention qui ressemblait à du respect. Vers le milieu du dîner, ce personnage demanda du café, en prit une tasse, et sans autre façon il sortit de table avec la dame nacarat, qui pria sa sœur de lui amener M. de Saint-Pierre. Il apprit alors qu'il venait de dîner avec M. et madame Necker. A ce nom il comprit les manières moitié protectrices, moitié dédaigneuses de ce couple singulier, qui s'enorgueillissait déjà du crédit qu'il n'avait pas encore. On sait que M. de Maurepas, séduit par les vues d'économie du financier de

Genève, fut la première cause de son élévation. M. Necker arriva au ministère en écrasant son protecteur, et l'on peut dater de cette époque funeste les malheurs de la France. Cet homme, qui osa prendre sa présomption pour du génie, éveilla toutes les passions, excita tous les vices, accumula tous les maux; sans prévoyance pour le jour, sans sagesse pour le lendemain, ses intentions n'eurent rien de perfide, mais il sembla ne chercher dans le pouvoir que des moyens de s'élever jusqu'à la noblesse, ou d'abaisser la noblesse jusqu'à lui. Jamais il ne put comprendre que la vertu est au dessus des titres. Sa roture fut la plus grande de nos calamités; elle lui apprit à flatter le peuple pour se rendre nécessaire à la cour, et à tromper la cour pour captiver la faveur du peuple. Parvenu au plus haut degré du pouvoir, il n'y sentait que le regret amer de n'y être pas né. Comme ministre il publia des écrits administratifs qui, par leur ton sentimental et leur charlatanisme, révélaient son incapacité; comme financier, ses hautes conceptions se bornèrent à implorer du peuple des dons patriotiques pour combler le déficit du trésor : c'était montrer la plaie et non la guérir. Incertain dans sa marche, changeant chaque jour de prétention, il voulut être l'idole de la France, le protecteur du prince, l'ami du peuple; mais, trahissant lui-même tous ses projets, et tombant par orgueil jusqu'au dernier degré de l'abjection, il finit, suivant l'expression énergique de Mirabeau, par se faire quelques instans le roi de la canaille.

Son élévation fut cependant regardée comme l'aurore du bonheur. M. de Saint-Pierre aussi se laissa éblouir par cette fausse lumière et fut entraîné de nouveau dans le tourbillon du monde. Il retrouva chez M. Necker une partie de la société qu'il avait laissée

pesant les réputations et dirigeant les économistes chez mademoiselle de Lespinasse. Marmontel, Saint-Lambert, Laharpe, Delille y parlaient encore de littérature; mais déjà Suard, Morellet, et mille autres qui consacraient leur plume aux disputes du jour, ne s'occupaient que des intérêts d'une prochaine révolution. Madame Necker, en habit de cour, bien que la cour fût pour elle un pays inconnu, régentait avec Thomas ce cercle de beaux-esprits et croyait le diriger. Seulement si M. de Buffon venait à paraître, il éclipsait tout par la puissance de son beau génie et de sa haute réputation. Madame Necker, fière avec juste raison de l'amitié de ce grand homme, qu'elle appelait son père, et qui était encore pour elle un grand seigneur, lui cédait le privilége de son fauteuil, et tant qu'il daignait occuper cette place d'honneur, on la voyait, humble disciple, tout empressée à recueillir ses moindres paroles et à commander le silence et l'admiration. Mais M. de Buffon laissait reposer son éloquence avec sa plume. Sa conversation était simple et pleine de locutions communes, quelquefois même triviales. Il se croyait quitte envers les oisifs du monde, dès qu'il leur avait montré sa belle figure et ses habits magnifiques. M. de Saint-Pierre, qui n'avait point encore publié les *Études,* serait resté ignoré au milieu de tant d'hommes célèbres, si l'abbé Arnaud, qui se ressouvenait de sa noble conduite chez mademoiselle de Lespinasse, ne s'était mis dans la tête de le faire valoir. Cet abbé aimait à se mettre en scène; c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un homme à l'effet : il loua donc tout haut M. de Saint Pierre, parla de ses talens, de sa fermeté, de ses principes, et comme s'il n'eût pas cru lui-même à ses éloges, il alla, dès le lendemain, lui proposer d'écrire pour *la sainte ligue,* c'est-à-dire de composer des pamphlets en faveur de l'administra-

tion de M. Necker, contre l'administration de M. de Maurepas. Notre philosophe lui répondit simplement que « ses principes n'ayant point varié, il ne pouvait ni vendre, ni prêter sa plume à aucun parti. » L'abbé Arnaud loua ce nouveau trait de sagesse, mais ni lui, ni ses amis ne purent le pardonner. Ce n'étaient point des hommes aussi sages qu'il fallait à madame Necker, qui cessa aussitôt de faire accueil à M. de Saint-Pierre : celui-ci, ne sachant à quoi attribuer un pareil changement, et se croyant encore victime de quelque calomnie, eut la bonne foi de composer un mémoire justificatif, qui dut bien faire rire cette femme ambitieuse, car on y reconnaît partout la sensibilité la plus vraie et la confiance d'une ame tendre qui ne demande qu'à s'épancher.

Cependant, peu de jours après, madame Necker écrivit à l'auteur pour lui demander une lecture de ses ouvrages ; elle lui promettait pour auditeurs et pour juges les hommes qu'elle estimait le plus. M. Necker devait, par une faveur insigne, se trouver chez lui ce jour-là. Enfin, Thomas, Buffon, l'abbé Galiani, monsieur et madame Germany, et quelques autres encore, furent admis à ce tribunal, où M. de Saint-Pierre comparut le manuscrit de *Paul et Virginie* à la main. D'abord on l'écoute en silence, peu à peu l'attention se fatigue, on se parle à l'oreille, on bâille, on n'écoute plus ; M. de Buffon regarde sa montre et demande ses chevaux ; le plus près de la porte s'esquive ; Thomas s'endort ; M. Necker sourit en voyant pleurer les dames, et les dames, honteuses de leurs larmes, n'osent avouer qu'elles ont été intéressées. La lecture achevée, on ne loua rien ; madame Necker critiqua seulement la conversation de Paul et du vieillard : cette morale lui avait paru ennuyeuse et commune ; elle suspendait l'action et refroidissait le lecteur, c'était *un verre d'eau*

à la glace. M. de Saint-Pierre se retira dans un état de découragement impossible à dépeindre; il crut son arrêt porté. L'effet de son ouvrage sur un pareil auditoire ne lui laissait aucune espérance pour l'avenir. Il ignorait qu'un écrivain inconnu ne peut attendre son succès que du public. Dans la société, les hommes qui ont de la réputation louent peu, de crainte de se compromettre; les autres ne jugent un livre que sur le nom de son auteur. Il resta donc persuadé que *Paul et Virginie*, que les *Études de la Nature*, que tous ses travaux, fruit de quatorze ans de patience et d'observations, n'étaient pas dignes de voir le jour. Dans le premier moment, et c'est ici un trait admirable de caractère, l'idée lui vint de brûler tous ses papiers, de renoncer aux sciences, à la littérature, et de s'appuyer du crédit de M. Necker pour obtenir une portion inculte des domaines du roi, afin de s'y établir avec quelques familles choisies dans la classe du peuple la plus pauvre. C'étaient ses projets de législation qui se reproduisaient sous une forme plus modeste. Son ambition se bornait alors à rendre une terre féconde et des hommes contens de leur sort. Heureusement, cette demande n'eut aucun succès, et il fut réduit à faire un roman * de sa colonie, comme il en fit un de sa république.

Il était encore accablé de ce double échec, lorsqu'un homme de génie, le peintre Vernet, vint ranimer son courage et le rendre à ses études chéries. Cet artiste célèbre montait souvent dans le petit donjon que M. de Saint-Pierre occupait alors rue Saint-Étienne-du-Mont. Le hasard l'y ayant conduit quelques jours après la funeste lecture de *Paul et Virginie*, il trouva son ami dans un abattement extrême; et le pauvre solitaire, le cœur plein de sa mésaventure, ne se fit pas prier pour

* Voyez *la Pierre d'Abraham*.

la raconter. Elle surprit Vernet, qui avait entendu plusieurs fragmens des *Études,* et qui voulut juger un ouvrage sorti de la même plume. M. de Saint-Pierre ne cède qu'avec peine à ses instances, mais enfin il prend son manuscrit, qui depuis le jour fatal était resté roulé sur le coin de sa table, et il commence sa lecture. Vernet l'écoute d'abord avec méfiance, mais le charme ne tarde pas à agir sur lui : à chaque page il se récrie. Jamais il n'entendit rien de si neuf, de si pur, de si touchant! La description de ces climats lointains développe à ses yeux une nature nouvelle! Les jardins d'Éden ont moins de fraîcheur ; les amours d'Adam et d'Ève ont moins de grace et d'innocence ! C'est le pinceau de Virgile, c'est la morale de Platon ! Bientôt il ne loue plus, il pleure. Il partage les transports de Paul au départ de Virginie; il ne trouve plus d'expressions assez fortes pour rendre ce qu'il éprouve. On arrive au dialogue du vieillard ; M. de Saint-Pierre propose de passer outre, et raconte l'effet qu'il a produit sur madame Necker. Vernet ne veut rien perdre ; il prête toute son attention, et bientôt son silence devient plus éloquent que ses larmes et ses éloges. Enfin, la lecture s'achève ; Vernet, transporté, se lève, embrasse son ami, le presse sur son sein : «Heureux génie, charmante créature ! s'écriait-il, la beauté de votre ame a passé dans votre ouvrage. Ah ! vous avez fait un chef-d'œuvre ! Gardez-vous bien de retrancher le dialogue du vieillard : il jette dans le poème de la distance et du temps ; il sépare les détails de l'enfance du récit de la catastrophe, et donne de l'air et de la perspective au tableau : c'est une inspiration de l'avoir placé là ! Mais combien ce site étranger a de charmes par sa beauté naturelle ! et avec quel art l'action se trouve liée au fond du paysage ! Non seulement on croit avoir vécu avec ces aimables enfans, mais on croit avoir entendu

le ramage de leurs oiseaux, cultivé leur jardin, joui de la beauté de leur horizon, parcouru leur univers! Mon ami, vous êtes un grand peintre, et j'ose vous prédire la plus brillante renommée! » Ces éloges, qui faisaient entendre d'avance à M. de Saint-Pierre le jugement de la postérité, le pénétrèrent de joie et lui rendirent cette confiance qu'un excès de modestie fait perdre quelquefois au talent, et qu'une conscience secrète lui rend presque malgré lui. Il disait du fond de son cœur : « Mon Dieu, pardonnez-moi de ne m'être point fié à vous. » Ce jour fut pour lui un jour de bonheur. Après s'être long-temps promené avec Vernet, il le quitta sur les boulevards, à l'entrée de la rue Saint-Victor. Il revenait seul dans cette rue, lorsqu'il fut surpris par une averse; comme il hâtait sa marche pour chercher un abri, de longs éclats de rire attirèrent son attention. Il ne voyait cependant qu'une petite fille qui accourait à lui, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par derrière. Mais bientôt il s'aperçut que ce jupon servait d'abri à deux têtes charmantes animées par la course et par la joie. On voyait briller sous ce parapluie de leur invention des regards contens et des joues de rose. En rentrant chez lui, il ajouta cette jolie scène à sa pastorale, et ceci est un trait caractéristique de ce génie observateur. Il ne savait décrire que ce qu'il avait vu : mais quelle riante imagination ne fallait-il pas pour voir dans les jeux de deux enfans du faubourg Saint-Marceau un tableau digne du pinceau de l'Albane!

Le succès de *Paul et Virginie* surpassa l'attente même de Vernet. Dans l'espace d'un an, on en fit plus de cinquante contrefaçons. Les éditions avouées par l'auteur furent moins nombreuses; mais elles suffirent pour le mettre en état d'acheter une petite maison avec un jardin, situé rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau : véritable chartreuse dont

aucun bruit, aucun voisin ne troublait la solitude. C'est du fond de cette retraite que l'auteur assista, pour ainsi dire, aux premiers mouvemens de cette révolution qui devait faire tant de mal à sa patrie et au genre humain. Il l'avait vue de loin sortir de l'antre de l'athéisme, s'élever autour du trône et des autels, et de là se répandre sur les chaumières qu'elle remplit de ses ténèbres. Mais vainement il avait cherché à ramener sur la France quelques rayons de la lumière céleste; leurs clartés brillaient aux yeux innocens et laissaient la multitude dans l'obscurité. Au moment où le royaume se divisait en deux partis, dont l'un voulait faire une république et l'autre conserver la monarchie, il se hâta de rappeler au peuple les anciennes obligations qu'il avait à son roi. Ces observations furent publiées dans les journaux;* mais comment auraient-elles été entendues au milieu de tant de volontés coupables! Dans les jours de désordre, on ne vous demande pas de suivre votre conscience, mais de suivre un parti; il faut penser comme les autres, sous peine d'être déshonoré. « Que me parlez-vous de modération! s'écrie le soldat en marchant au combat; ma vertu, en ce moment, est de tuer mon ennemi. » Telle fut la réponse des factions à l'écrit de Bernardin de Saint-Pierre. Aussi disait-il que ce qui l'avait le plus étonné dans la révolution, c'était qu'on eût fait un crime de la modération. Cependant il persistait dans ses principes. Le duc d'Orléans, qui lui avait accordé une petite pension, voulant mettre sa reconnaissance à l'épreuve, le fit solliciter d'écrire en sa faveur; Bernardin de Saint-Pierre lui renvoya le brevet de sa pension, et publia les *Vœux d'un Solitaire*, qu'il adressait à Louis XVI.

Cet ouvrage n'est point un traité de politique; ce sont des méditations morales dans le genre de Platon;

* Il les recueillit ensuite dans le préambule des *Vœux d'un Solitaire*.

ce sont les vœux d'une ame pieuse qui fait entendre le langage de la vertu, à une époque où l'on ne voulait plus écouter que celui des passions. Il y avait même tant de trouble dans toutes les ames, que le but du livre ne fut saisi que par un très petit nombre de lecteurs. Ce but était de concilier les idées nouvelles avec les anciennes, afin d'empêcher la destruction totale de tout ce qui avait été. On peut reprocher à l'auteur une grande inexpérience des choses; mais quelle expérience humaine eût pu faire deviner en 89 ce qui devait arriver en 93? et ne fallait-il pas traverser cette époque pour pouvoir dire des hommes de la révolution : « Ils « ne connaissent ni l'amitié, ni l'égalité, quoiqu'ils en « parlent sans cesse : quand on marche à côté d'eux, on « devient leur ennemi; derrière eux, leur esclave. » * Ajoutons : et partout leur victime. La forme de cet ouvrage est d'autant plus frappante, que les tableaux de la nature s'y trouvent toujours mêlés aux spéculations de la politique. On voit que les discordes civiles ne peuvent arracher l'auteur à ses douces méditations : tout l'y ramène comme malgré lui. C'est au bout de son jardin, sur un petit banc de gazon et de trèfle, à l'ombre d'un pommier en fleur, vis-à-vis d'une ruche dont les abeilles voltigent de tous côtés, que, venant à songer aux maux de la France, il s'écrie : « O heu« reuses les sociétés des hommes, si elles avaient autant « de sagesse que celles des abeilles! » et il se met à faire des vœux pour sa patrie. Le doux repos de la nature lui inspire des pensées pour le repos du peuple; et les agitations de ce peuple que tant de maux n'avaient pu encore assagir, le rappellent à la tranquillité de la nature.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur cet ouvrage. Le temps n'est pas venu de lui marquer sa place. Quel

* *Vœux d'un Solitaire.*

que fût notre jugement, il trouverait des contradicteurs; les passions, qui vivent encore, se hâteraient de prononcer à leur tour, et il ne faut pas leur donner cette occasion de juger un livre qui les condamne. Mais en renonçant à parler des *Vœux d'un Solitaire,* nous ne pouvons nous empêcher d'en détacher une pensée qui devrait, selon nous, être gravée en lettres d'or sur toutes les places publiques : « Si dans un temps « de trouble, dit l'auteur, chaque citoyen rétablissait « l'ordre seulement dans sa maison, l'ordre général « résulterait bientôt de chaque ordre domestique. » Il nous semble qu'il y a plus de raison et de bon sens dans cette seule pensée que dans les dix millions de brochures que la révolution a fait éclore.

Deux ans après la publication des *Vœux d'un Solitaire,* en 1791, Bernardin de Saint-Pierre donna *la Chaumière indienne*. On a dit que ce petit conte était une satire des académies, du clergé et de la religion. Quant à moi, je ne puis y voir que des pages consolantes. Comment l'auteur aurait-il attaqué la religion, lorsqu'il voulait ouvrir un refuge au malheur? Voyez ce pauvre Paria, vil rebut de la nature, errant parmi les tombeaux, sans patrie, sans famille; il n'est pas seulement rejeté de la société, c'est un être abject dont la présence déshonore, dont le souffle est une souillure. Il n'ose approcher de ses semblables, il n'ose se montrer au jour; on peut le tuer comme une bête féroce : c'est l'homme tel que les hommes le font. Courbé sous le poids du mépris, de l'abandon, de l'infamie, il relève son front, et semble dire aux infortunés : Malgré tant de misères, il est encore possible d'être heureux!

Il y avait une chose qu'il desirait passionnément; c'était de voir quelques villes. Il admirait de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux des barques sur leurs rivières et des caravanes sur leurs

chemins. Il se disait : « Une réunion d'hommes de tant « d'états différens, qui mettent en commun leur in- « dustrie, leurs richesses et leur joie, doit faire d'une « ville un séjour de délices. » Une nuit il pénètre furtivement dans les murs de Delhi ; en quelques heures le hasard le rend témoin des événemens les plus tragiques, des crimes les plus inouïs. Il voit le supplice des traîtres, les soucis des grands, les misères du peuple ; et, s'échappant avec peine de cet affreux chaos, il s'écrie douloureusement : « J'ai donc vu une ville ! » Puis, les yeux pleins de larmes, il tombe à genoux et remercie le ciel qui, « pour lui apprendre à supporter « ses maux, lui en a montré de plus intolérables que « les siens. »

Telle est la grande leçon de ce livre. Il nous invite à vivre avec le malheur comme avec un ami qui doit nous rendre sages. Dans *Paul et Virginie* l'auteur cherchait à nous rappeler aux lois de la nature, au bonheur de la famille, par le tableau de l'innocence et de la vertu. Dans *la Chaumière indienne*, il veut arriver au même but, en nous offrant le spectacle des calamités de toute espèce qui affligent les sociétés. L'un nous enseigne ce que nous devons fuir, et l'autre ce que nous devons rechercher. *Paul et Virginie* nous fait descendre vers les choses simples et vulgaires, pour y trouver le repos ; *la Chaumière* nous élève vers les choses du ciel, pour nous placer au dessus de tous les maux de la vie. C'est le livre qui console, comme *Paul et Virginie* est le livre qui fait aimer. Ah ! sans doute il a bien mérité des hommes, celui qui est venu leur dire : « Il ne faut, pour « être sage, qu'un cœur pur ; et pour être heureux, « qu'une simple cabane. »

Ceux qui ne voient dans cet ouvrage qu'une satire ingénieuse, où l'on trouve la légèreté et la malice de Voltaire, auront sans doute quelque peine à le consi-

dérer sous ce nouveau point de vue. Qu'ils lisent donc l'anecdote suivante, et qu'ils apprennent d'un infortuné si l'auteur a bien rempli son épigraphe : *Miseris succurrere disco.*

En 1795, au moment de la plus affreuse disette, un jeune homme, qui ne trouvait point à vivre dans son pays, vint à Paris pour y chercher un emploi. Il fut quelque temps instituteur dans une école publique; mais bientôt, privé de sa place, il tomba dans la plus profonde misère. Perdu dans cette ville immense, où il n'avait pas un ami, sans argent, sans espérance, il avait conçu le projet criminel de terminer ses jours, lorsque le hasard fit tomber *la Chaumière* entre ses mains. Il lut ce livre, et en le lisant il se sentit consolé. Étonné de pouvoir encore être heureux, il prit la résolution d'abandonner la ville, et d'aller, à l'exemple du Paria, demander aux champs un peu de nourriture. Le pain était alors d'une si grande rareté, que depuis long-temps il n'avait pu s'en procurer un morceau. L'infortuné erra quelques jours aux environs de Paris, vivant de racines et se reposant à l'abri des arbres qui n'avaient point alors de fruits. Un jour, exténué de besoin, il entre dans Rambouillet et s'assied sur le seuil d'une porte où il reste évanoui. On le transporte à l'hospice, et tous les secours lui sont prodigués; mais les sources de la vie étaient épuisées, et vingt-quatre heures après il n'était plus. Au moment d'expirer, il fit appeler le juge-de-paix, et, lui ayant confié ses malheurs, il déposa entre ses mains le petit volume de *la Chaumière,* en le priant de vouloir bien le renvoyer à son auteur. « Cet ouvrage m'a épargné « un crime, dit-il; il m'a donné la force de supporter « bien des maux. Je desire que son auteur sache que « je lui dois de mourir repentant et consolé. » Ainsi ce grand tableau du sage de Rome s'encourageant à

mourir par la lecture de Platon, s'efface devant le tableau si touchant d'un malheureux en proie à toutes les détresses humaines, et qui se décide à vivre en lisant *la Chaumière indienne*. Il est plus difficile de vivre comme le Paria, que de mourir comme Caton.

Cette anecdote nous a fait anticiper de quelques années sur le récit des événemens. Il faut donc revenir sur nos pas jusque vers le milieu de l'année 1792. L'auteur commençait à recueillir quelques fragmens des *Harmonies*, lorsque la sagacité de Louis XVI et la faveur publique le tirèrent de sa solitude, pour ainsi dire malgré lui. Il fut nommé intendant du Jardin des Plantes et du Cabinet d'Histoire naturelle. On sait que l'infortuné monarque lui dit en le voyant: « J'ai « lu vos ouvrages; ils sont d'un honnête homme, et « j'ai cru nommer en vous un digne successeur de « Buffon. » Éloge qui ne pouvait être ni plus grand, ni mieux mérité, suivant ces belles paroles de Pope, qu'*un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu*.

Son premier soin fut de faciliter l'étude des richesses qui lui étaient confiées, en ouvrant tous les jours aux naturalistes le Cabinet d'Histoire naturelle, qui jusqu'alors n'avait été ouvert que deux fois la semaine. Il proposa d'y joindre une bibliothèque pour les étudians et un journal pour les professeurs : ces divers projets furent réalisés plus tard, ainsi que celui de l'établissement d'une ménagerie, dont Bernardin de Saint-Pierre avait le premier conçu l'idée,* mais sur un plan aussi vaste que pittoresque; car elle devait renfermer des volières plantées de toutes sortes de végétaux, des viviers d'eaux courantes, des étables bien aérées, et jusqu'à de sombres cavernes appropriées aux bêtes féroces. Le malheur des temps ne permit pas à

* *Voyez* le *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des Plantes*.

Bernardin de Saint-Pierre de réaliser ces brillans projets. Obligé de songer aux choses de première nécessité, il fit construire dans l'espace d'un an deux serres et deux bassins d'arrosage, sur les économies de son administration ; et, lorsqu'il abandonna l'intendance, il était pauvre et avait fait le bien.

Au milieu de ses travaux, il éprouvait chaque jour davantage le besoin d'avoir une compagne de ses peines et de sa joie. Sa fortune jusqu'alors avait été trop mauvaise pour qu'il pût songer à se marier, et son âge commençait à lui faire craindre de trouver difficilement une femme telle que son cœur la souhaitait. Cependant une jeune personne dont, sans le savoir, il avait troublé le repos, devait bientôt fixer son choix. Mademoiselle Didot n'avait pu voir l'auteur de tant d'ouvrages qu'elle admirait, sans être profondément touchée; elle aima cette simplicité unie à un mérite si supérieur, ces vertus domestiques qui naissent tout naturellement des méditations les plus sublimes. L'amour est un feu qui rayonne de toutes parts : celui de mademoiselle Didot fut bientôt aperçu et partagé. Les parens de cette charmante personne virent ses dispositions avec joie, et accueillirent la demande de Bernardin de Saint-Pierre avec transport. Mais la crainte de n'être pas assez aimé venait souvent troubler le bonheur de ce dernier. Il desirait une femme qui partageât son goût pour l'étude et pour la campagne; car dès lors il songeait à quitter l'intendance. Voici le fragment d'une lettre dans laquelle il exprimait ses craintes et ses espérances à celle même qui les faisait naître : c'est dans les choses les plus simples qu'on doit aimer à lire le secret des grandes ames.

« Plus je vous connais, plus je trouve de raisons de « vous estimer et de vous aimer. Mais dois-je espérer

« que vous serez heureuse avec un homme qui a pres-
« que deux fois votre âge; qui, dans peu d'années,
« entrera dans la carrière des infirmités, et qui regarde
« comme la plus douce perspective de sa vie de la pas-
« ser à la campagne, loin des hommes? Verrez-vous
« sans regrets vos plus beaux jours s'écouler dans la
« solitude? J'ai besoin d'un ami; le trouverai-je en
« vous? Serez-vous cette moitié de moi-même, ce
« cœur que j'ai tant de fois demandé à Dieu, et sur le-
« quel il faut que je puisse reposer mon cœur?

« Consultez-vous vous-même sur tous ces devoirs;
« car à votre âge ce ne sont pas des plaisirs. Vous êtes
« jeune; vous pouvez trouver aisément un jeune
« homme aimable. Pesez toutes ces considérations, et
« si vous vous décidez, non d'après l'aveu de vos pa-
« rens, trop faciles à se faire illusion sur moi, mais
« d'après votre propre cœur, à m'aimer pour moi-
« même, à épouser tous mes goûts, et à partager toutes
« mes peines, vous serez ma consolation, ma joie et le
« centre de tout mon bonheur. »

La réponse fut telle que M. de Saint-Pierre pouvait la desirer. Il épousa mademoiselle Didot................
....
....
....
....
.......................Depuis on osa accuser M. de Saint-Pierre de faire le malheur de la mère de ses enfans! L'envie croit tout, et, ce qu'il y a de pire, elle fait tout croire: plus ses inventions sont absurdes, plus elles ont de succès: celles-ci furent accueillies avec une espèce de fureur, et la mort même de celui qui en fut l'objet n'a pu en effacer les traces. * Il est encore au-

* *Voyez* le *Supplément à la Vie de Bernardin de Saint-Pierre*.

jourd'hui des personnes qui vous disent sérieusement que l'auteur de *Paul et Virginie*, le peintre des *Harmonies de la Nature*, fit le malheur de sa femme. Si le mépris le plus profond ne devait pas être notre seule réponse, il nous suffirait, pour fermer la bouche aux calomniateurs, de publier les lettres si tendres, si touchantes, que ces deux époux s'adressaient pendant les plus petites absences ; mais il faut craindre de faire un grand mal en voulant produire un petit bien, et ce serait un mal que de révéler des secrets intimes de famille, qui d'ailleurs ont peu d'intérêt pour le public. Les lettres de ces heureux époux resteront la propriété de leurs enfans; et si, dans la famille de leur mère, il se trouve un seul calomniateur, ce sera à eux de répondre.

Qu'on nous permette cependant, à l'occasion de ce procès, de rapporter une anecdote qui nous semble peindre d'une manière piquante le caractère de notre auteur. Son beau-frère, Henri Didot, qui se trouvait, comme nous l'avons dit, dans la même position que lui, vint, quelques jours avant le jugement du procès, l'avertir qu'il était d'usage de faire une visite aux juges. Cette formalité n'était guère du goût de M. de Saint-Pierre; cependant il y consentit, et le voilà cheminant avec Henri, l'un devisant des sciences, l'autre des beaux-arts, et tous deux oubliant leur procès. Arrivés à la porte du juge, M. de Saint-Pierre dit à son beau-frère : « Vous m'avez amené ici, mais c'est vous « qui parlerez. » Henri Didot se récrie; le juge arrive pendant la discussion, et M. de Saint-Pierre tâche de faire bonne contenance et d'expliquer les motifs de leur visite. Dès les premiers mots il s'embrouille; Henri Didot, qui s'en aperçoit, vient à son secours et ne parle pas plus clairement; bref, tous deux sortent de chez leur juge assez peu satisfaits de leur éloquence,

mais fort contens d'en être quittes. On voit par ce trait que M. de Saint-Pierre était l'homme du monde le moins propre aux affaires. Il ne les considérait jamais que sous deux points de vue, le juste et l'injuste; toutes les nuances intermédiaires lui échappaient, et le plus souvent ce sont celles-là qui font triompher au barreau. Mais Dieu lui envoya un ami généreux qui défendit ses intérêts, et le délivra du soin de lire et de composer des Mémoires. M. Bellart fut son défenseur. Il nous est bien doux de consacrer ici la reconnaissance de M. de Saint-Pierre, qui voulait en éterniser le souvenir, en plaçant le nom de cet ami auprès de ceux de Taubenheim et de Duval dans son roman de *l'Amazone*, comme Homère, au rapport de Plutarque, plaça le nom de ses hôtes dans les pages de son *Odyssée*.

Au moment du mariage de M. de Saint-Pierre, la tempête révolutionnaire éclatait de toutes parts, le règne des factieux venait de commencer. Ils s'avançaient en poussant des cris de liberté, ne s'apercevant pas de l'horrible destinée qui les pressait de frayer le chemin à leurs propres bourreaux. Dès que M. de Saint-Pierre vit leur marche ambitieuse, il rompit avec eux, et ils devinrent ses ennemis. Le plus dangereux de tous fut le marquis de Condorcet : ce philosophe était en même temps géomètre, académicien, journaliste, représentant du peuple et président du comité d'instruction publique, le tout par amour pour l'égalité. Il fit à M. de Saint-Pierre le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre homme, en l'empêchant de faire le bien. A cette époque, on parlait de détruire la ménagerie de Versailles; M. de Saint-Pierre demanda qu'elle fût transportée à Paris; il prouva qu'il n'y avait qu'un semblable établissement, à portée des naturalistes, qui pût offrir à la fois des moyens d'étudier les mœurs des animaux et les plantes

qui leur conviennent ; car on ne peut trouver aucune instruction sur leur instinct et leur sociabilité dans les relations des voyageurs, qui ne les observent qu'en les couchant en joue. Condorcet répondit à ces projets d'utilité publique par la destruction de la ménagerie de Versailles; tous les animaux rares furent tués : cet établissement eut aussi ses septembriseurs. Mais le savant géomètre ne s'en tint pas là, et il est curieux de rappeler de pareils faits pour l'instruction de la postérité. L'Europe l'entendit avec surprise demander à la tribune nationale de faire reconnaître comme incontestables les opinions scientifiques adoptées par l'Académie. Un des motifs de cette singulière proposition était d'obliger M. de Saint-Pierre d'approuver, au nom de la loi, les systèmes combattus dans les *Etudes*. Le philosophe voulait appuyer l'autorité de Newton par celle de la république, mais il n'eut pas le bonheur de réussir, et la France put penser sans demander l'avis de l'Académie. Ce n'est pas un des traits les moins piquans de notre histoire, que le même siècle qui se vantait de vouloir affranchir les hommes des préjugés de la société, ait voulu couvrir de chaînes ceux qui étudiaient les lois de la nature. Un décret de plus, et la philosophie n'avait rien à envier à ces jours si souvent rappelés où le parlement défendait, sous peine de galères, de s'écarter de la doctrine d'Aristote!

Si l'esprit de philosophie avait perverti les philosophes, il n'avait pas agi avec moins de succès sur la multitude. Les lettres de M. de Saint-Pierre en offrent des exemples que la postérité aura peine à croire. Dans le nombre de ces lettres, il en est une adressée au ministre de l'intérieur, pour implorer sa protection en faveur des plantes et des arbres du Jardin *national*. On y voit que le peuple, jaloux de jouir de ce qu'on appe-

lait sa souveraineté, rompait les arbres, arrachait les fleurs, enlevait les clôtures, en disant qu'il reprenait son bien, le Jardin appartenant à la nation. En vain les gardes disaient que si chaque citoyen enlevait une plante, la nation n'y aurait bientôt plus rien; le peuple, qui avait aussi sa manière d'entendre les droits de l'homme, n'en était que plus ardent au pillage. Enfin, ce bel établissement était menacé de sa ruine, lorsque le ministre invita les citoyens du faubourg Saint-Marceau à faire dans le Jardin une *garde fraternelle, la baïonnette au bout du fusil:* ce moyen rétablit un peu l'ordre, et dans cet intervalle l'intendance fut supprimée. Heureux d'abandonner une place qui, dans un meilleur temps, aurait comblé tous ses vœux, M. de Saint-Pierre ne songea plus qu'à fuir une ville où le devoir seul avait pu le retenir si long-temps; il se hâta donc de se retirer à Essone, dans une île délicieuse, où, de ses économies, il avait fait construire une jolie maison, simple, petite, et cependant assez grande, comme celle de Socrate, pour contenir ses vrais amis.

Il sortit du Jardin des Plantes dans un état si voisin de la pauvreté, qu'il fut obligé de solliciter une légère gratification pour achever de payer les deux arpens de terre qu'il possédait. « Je ne souhaite, disait-il au mi-
« nistre, au sortir d'une intendance, que de pouvoir
« vivre dans une chaumière. Que les murs de la
« mienne ne s'élèvent pas sur un sol que je n'ai point
« encore payé! Peut-être seront-ils un jour utiles à
« mon infortunée patrie : c'est dans leur humble et
« paisible enceinte, que, préservé des ambitions qui la
« déchirent, je recommencerai des études que je n'au-
« rais jamais dû quitter. »

C'était au mois de septembre 1793 que M. de Saint-Pierre s'exprimait avec tant de simplicité et de noblesse. Qu'on se reporte à cette époque, et l'on jugera

s'il y avait quelque courage à parler devant un ministre du malheur de la patrie et des ambitieux qui la déchiraient. Mais ce n'était point assez de vouloir fuir les hommes, il fallait encore le pouvoir, et dans ces temps de liberté il n'était pas permis de faire un pas sans l'autorisation du gouvernement. Arrivé à Essone, M. de Saint-Pierre fut accueilli par des hommes armés de piques qui lui demandèrent un *certificat de civisme*. Il fallut écrire, solliciter pour obtenir la permission de coucher dans sa propre maison. On vit alors l'auteur des *Études*, suivi de sa femme, grosse de plusieurs mois, demander l'hospitalité à de pauvres villageois qui n'osaient l'accueillir. Conduit dans le lieu des assemblées populaires, il leur dit avec cette bonhomie du vieux temps : « Je suis sans fortune, ma « santé est altérée, je ne puis vous servir comme capi« taliste, laboureur, commerçant, fonctionnaire pu« blic, mais je tâcherai de vous être utile comme « homme de lettres ; lorsque vous aurez quelques pé« titions à rédiger pour le bien de votre canton, j'y « emploierai l'affection que j'ai vouée à des hommes « avec lesquels j'ai desiré de vivre et de mourir. » *

Il est impossible de n'être pas ému en voyant l'un des premiers écrivains du siècle proposer humblement de rédiger les pétitions de ceux dont il implorait un asile. Les anciens, qui semblaient avoir épuisé tous les genres d'infortune, n'offrent point de scène plus touchante. Aristide, il est vrai, fut exilé de sa patrie ; mais on ne le vit pas au sein même de sa patrie réduit à demander un abri dans une pauvre chaumière !

Enfin, après plus d'un mois de sollicitation, il obtint la permission de vivre chez lui ; et comme dans ce siècle tout devait être atroce ou ridicule, le chef de bureau qui fut chargé de lui envoyer son certificat,

* Ce passage terminait son discours, que nous avons sous les yeux.

lui écrivit avec un ton de triomphe, en le tutoyant, suivant l'usage de cette époque : « Tu trouveras ci-« joint ton certificat. Te voilà donc avec un motif de « plus pour reconnaître la Providence et pour la bé-« nir. » Ainsi parlaient les bourreaux : *Tu béniras la Providence, parce que je ne fais pas tomber ta tête!* Sans doute il dut la bénir lorsque du fond de sa solitude il vit disparaître l'un après l'autre ces ennemis du genre humain. Dieu était devenu visible, et les factieux qui bouleversaient les peuples le lui montraient dans sa justice, comme les ouvrages de la nature le lui avaient montré dans ses bienfaits.

Jour heureux où il apprit enfin qu'il était libre de se retirer loin du monde! Qui peindra son ravissement en abordant cette île où il allait reprendre ses douces études! Après avoir éprouvé toutes les douleurs, échappé à tous les dangers, il s'écriait comme les Dix-Mille à la vue de la mer éclairée des feux du soleil couchant : *La patrie! la patrie!* car depuis le règne du crime il n'avait plus d'autre patrie que la nature. On dit que Newton, retiré à la campagne dans le temps d'une peste qui désolait Londres, trouva les lois harmoniques des mondes en voyant tomber une pomme : ainsi Bernardin de Saint-Pierre, loin des tempêtes révolutionnaires, cherchait dans son cœur les harmonies qui devraient rapprocher les hommes. Il se reposait au sein de la nature comme un fruit abattu par les vents se repose sur la terre qui l'a nourri. Ce ne sont plus cependant ces douces émotions qu'il reproduisait dans ses *Études :* au contraire, il lui semblait toujours qu'un bruit sourd et lointain troublait sa retraite et ses méditations. Assis sous les peupliers de son île solitaire, il voudrait goûter le repos, jouir de la paix qui l'environne; mais encore tout ému de tant de malheurs, il croit reconnaître nos

passions dans chaque objet qui le frappe. Les végétaux mêmes lui rappellent le monde qu'il vient de quitter. « Il contemple le sapin qui balance sa haute pyramide, « le peuplier qui agite en murmurant son feuillage, et « le bouleau qui laisse flotter le sien comme une lon- « gue chevelure. L'un s'incline profondément auprès « de son voisin comme devant un supérieur, l'autre « semble vouloir l'embrasser comme un ami ; un autre « s'agite en tout sens comme auprès d'un ennemi. Le « respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à « tour de l'un à l'autre, comme dans le cœur des hom- « mes ; et ces passions versatiles ne sont au fond que « les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève « au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles « et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus « de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu « dans un autre siècle. » *

Ces essais servirent dans la suite à la composition des *Harmonies*, livre qui se ressent des douleurs de son siècle. La composition des *Études* avait consolé M. de Saint-Pierre de ses propres malheurs : mais aujourd'hui comment se consolerait-il des maux de sa patrie ? Il ne peut jeter les regards autour de lui sans être saisi de terreur. Son cœur se serre en présence même de la nature ; il semble se reprocher de la trouver si belle, lorsque tant de victimes sont condamnées à ne plus la revoir, et cette impression pénible nuit à ses plus charmans tableaux. Un autre effet des inquiétudes qui le troublent, c'est d'absorber son ame au point que les émotions douces lui échappent. Pour écrire, il a besoin de s'exalter, de s'inspirer ; autrefois il lui suffisait d'être touché. On peut donc reprocher aux *Harmonies* un style souvent trop poétique : les invocations qui commencent la plupart des livres

* *Harmonies de la nature*, tome II.

ont ce défaut. Dans son premier ouvrage, il était plus simple, il peignait la nature et ne la louait pas; dans ses *Harmonies* il est panégyriste, il s'élève au ton de l'ode, il songe plus à louer qu'à peindre. On sent le poids qui l'oppresse, et qu'au milieu des scènes de la campagne il entrevoit dans le lointain les plus tristes ravages. Il ne faut point cependant étendre cette critique à l'ouvrage entier : on y trouve une multitude de passages qu'on croirait dérobés à Virgile ou à Fénelon. Il semble alors qu'il ait le talent de faire aimer tout ce que Dieu a le pouvoir de créer. C'est toujours le peintre de la nature, l'interprète de la Providence, le consolateur de l'infortune.

Occupé de ces douces études, Bernardin de Saint-Pierre traversa la révolution en conservant la pureté de son cœur, comme les poètes disent que la fontaine Aréthuse traverse la mer de Sicile sans contracter l'amertume de ses eaux. S'il échappa aux horreurs de la proscription, s'il échappa aux dangers plus grands des places dont il fut menacé plusieurs fois, c'est qu'il sut pour ainsi dire se faire oublier. Comme le Paria de *la Chaumière,* il se comparait à l'oiseau-mouche, qui, dans les jours d'orage, n'a besoin que d'une feuille pour se mettre à l'abri. On lui annonce que la forêt est inondée, que la tempête le menace : « Qu'importe? répond le petit oiseau; quelque grande que soit la pluie, je ne puis en recevoir qu'une goutte à la fois. »

C'est ainsi que s'écoula l'hiver de 1793 et celui de 1794. Repoussant toutes les feuilles publiques, tous les livres qui auraient pu lui apprendre les fureurs de sa patrie, il se faisait une solitude de son petit enclos; et lorsque les brumes et les frimas, suspendus aux arbres dépouillés de leurs feuillages et de leurs oiseaux chanteurs, couvraient les campagnes de deuil, les *Églogues de Virgile, Télémaque, le Vicaire de Wakefield,* lui ren-

daient dans un monde idéal le bonheur qui n'existait plus sur la terre. Il les lisait en famille, assis au coin de sa cheminée couverte de fleurs, avec sa jeune épouse et ses petits enfans. L'hiver, la neige, les noirs corbeaux étaient dans son jardin, mais il retrouvait encore dans sa chaumière le printemps, l'innocence et les douces illusions.

Pendant qu'il jouissait de cette espèce de sécurité, il apprit la création de l'École Normale et sa nomination à la place de professeur de morale. Vainement il voulut se soustraire à ce décret qui l'arrachait à son obscurité; des gendarmes lui apportèrent l'ordre d'obéir, et il fallut se résigner. Mais quel allait être son langage devant un auditoire animé de toutes les haines du siècle? quelle serait la morale permise en 1794? Le simple exposé des principes devenait une satire violente des hommes, des choses et du gouvernement; ne point mentir à sa conscience, c'était troubler presque tous les autres : il fallait donc s'attendre au sort de Socrate, ou plutôt il fallait mériter sa gloire. « Je « dirai la vérité, écrivait M. de Saint-Pierre au mi- « nistre, et l'on ne voudra pas l'entendre. » Il se trompait : l'impiété avait fatigué les ames, et pour se reposer de tant de maux, on sentait le besoin de revenir à ce qu'on avait tenté d'oublier. Ce moment de la vie de Bernardin de Saint-Pierre fut remarquable par une circonstance inattendue; c'est l'enthousiasme que fit éclater tout l'auditoire lorsque dans une phrase très simple cet homme vénérable prononça le nom de Dieu. Au milieu des crimes du siècle, le nom de Dieu parut comme une vérité nouvelle, et le professeur, entraîné lui-même par l'effet qu'il venait de produire, passa tout à coup d'une extrême surprise à une émotion qui fit couler ses larmes. Que de réflexions à faire sur cet instant! Quelle révolution inopinée venait de s'opérer

dans l'ame de tant d'auditeurs de tout âge et de toutes conditions! Ce n'était pas là le triomphe d'une artificieuse éloquence, c'était celui de la foi d'un simple solitaire resté pur au milieu des iniquités du siècle. *

M. de Saint-Pierre ne fit qu'un très petit nombre de leçons; il lui fallait du temps pour les préparer, et dans cet intervalle on supprima l'École. Les institutions de cette époque ne duraient pas plus que les hommes, et les hommes ne duraient qu'un moment. Chaque jour avait son héros, son souverain, son tyran; et tous, éblouis des grandeurs de ce siècle d'égalité, couraient en aveugles dans une route qui se terminait à l'échafaud. Nous ne donnerons aucun détail sur les leçons du nouveau professeur : comme elles n'étaient que des fragmens des *Harmonies*, elles ont retrouvé leur place dans cet ouvrage.

L'année suivante fut remarquable par la création de l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre fut appelé à la classe de morale avec des hommes dont la plupart professaient des opinions qu'il n'avait cessé de combattre. Devait-il accepter? le pouvait-il sans manquer à ses principes? En entrant dans une académie, allait-il en adopter les passions, les systèmes et les injustices? Partagerait-il cet esprit de corps, cette intolérance fanatique qu'il avait signalée dans tous ses ouvrages? Faible une fois, ne devait-il pas craindre de l'être toujours et de se voir arracher des concessions qui détruiraient le repos de sa conscience? Telle était alors la situation de M. de Saint-Pierre, telles devaient être ses réflexions; mais soit qu'il ne pût apprécier la grandeur du péril, soit qu'il se berçât de l'espérance de mêler un peu de bien à tant de mal, son consentement fut donné : faute heureuse qui le jeta au milieu des

* Nous devons ces détails à M. Stievenard, élève distingué de l'École Normale.

méchans, et servit à donner plus d'éclat à sa vertu! Que ceux qui seraient tentés de le blâmer lisent les pages suivantes, et qu'ils jugent après.

Dès sa première apparition à l'Institut, une partie de ses collègues se liguèrent contre lui : ses principes semblaient peser sur leur conscience, et ils commencèrent l'attaque en lui reprochant de croire à Dieu. Encore s'ils eussent été sûrs qu'il n'y a point de Dieu, ils eussent joui d'une horrible tranquillité! mais ceux qui avaient des crimes à se reprocher doutaient, malgré eux, de leur néant, et leur opposition était d'autant plus vive, qu'ils sentaient plus de doute dans leur esprit. Ils avaient fait une passion de l'athéisme pour se sauver du remords; et comme toutes les passions sont mêlées de craintes, elles croient se rassurer par l'exagération. M. de Saint-Pierre résista long-temps avec douceur, n'opposant que la constance à ses adversaires, sans les combattre, mais non sans les plaindre. « L'athéisme, disait-il, est la punition de l'athée; c'est le seul de tous les crimes qui nous ôte en même temps l'espérance et le repentir. » Dans les commencemens, il croyait à leur bonne foi; mais bientôt il fallut perdre cette dernière illusion, et leur haine s'en accrut : les hommes pardonnent tout, excepté les vertus qu'ils n'ont pas et le mépris qu'ils ont mérité. Bientôt les persécutions prirent un caractère de violence qui ne lui permit plus de se taire; il opposa la défense à l'attaque, la raison aux insultes; et cette honorable fermeté ne fit que rendre sa situation plus déplorable. Nous avons sous les yeux un fragment manuscrit dans lequel il exprimait sa douleur, et dont nous citerons un passage : « Que je me trouvai à plaindre! disait-il; « mon sort était d'autant plus triste, que c'était des col« lègues dont je devais espérer le plus de support, que « j'éprouvais le plus de traverses. Comme les plus accré-

« dités d'entre eux n'avaient pas rougi de se déclarer « publiquement athées, je me suis trouvé dans la né- « cessité de combattre leur système destructeur de « toute morale et de toute société. De leur côté, ils « ont toujours empêché qu'on insérât aucun de mes « rapports dans les *Mémoires de l'Institut*. Le nom de « Dieu, dans tout ouvrage qui concourait à ses prix, « était pour eux un signe de réprobation. Enfin, l'a- « théisme accroissant son audace par ses succès, faisait « des prosélytes jusque parmi les gens de bien effrayés « de leur ruine future, et bannissait de toutes les « grandes places de l'État ceux des académiciens qui « osaient croire publiquement en Dieu. »

Ici commence une des scènes les plus scandaleuses de la révolution. Que ne nous est-il permis de nous arrêter! pourquoi sommes-nous entrés dans cette fatale carrière, et ne devions-nous pas prévoir tout ce qu'il pouvait nous en coûter pour achever de la parcourir? Mais le choix du silence ne nous est pas laissé; et lors même qu'il nous serait permis d'arracher cette page de notre livre, nous ne pourrions l'effacer de notre histoire.

On était alors en 1798. Bernardin de Saint-Pierre avait été chargé par la classe de morale de faire un rapport sur les Mémoires qui avaient concouru pour le prix. Il s'agissait de résoudre cette question : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* Tous les concurrens l'avaient traitée dans l'esprit de leurs juges. Effrayé d'une perversité qu'il ne pouvait croire sincère, l'auteur des *Études* voulut ramener le siècle à des idées plus justes et plus consolantes, et il termina son rapport par un de ces morceaux d'inspiration où son ame répandait les douces lumières de l'Évangile. Au jour désigné, il se rend à l'Institut pour y faire approuver son travail. La plu-

part de ses collègues étaient assemblés autour d'un ministre qui avait à sa solde des écrivains mercenaires chargés de retrancher des poètes latins tout ce qui concernait la Divinité, afin de les rendre classiques pour les écoles républicaines. C'est en présence de cet auditoire que Bernardin de Saint-Pierre commença la lecture de son rapport. L'analyse des Mémoires fut écoutée assez tranquillement; mais, aux premières lignes de la déclaration solennelle de ses principes religieux, un cri de fureur s'éleva de toutes les parties de la salle. Les uns le persiflaient en lui demandant où il avait vu Dieu, et quelle figure il avait; les autres s'indignaient de sa crédulité; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint aux insultes; on outrageait sa vieillesse, on le traitait d'homme faible et superstitieux, on menaçait de le chasser d'une assemblée dont il se rendait indigne, et l'on poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait pas de Dieu. Vainement, au milieu du tumulte, il cherchait à placer un mot; on refusait de l'entendre, et l'idéologue Cabanis (c'est le seul que nous nommerons), emporté par la colère, s'écria : « Je jure qu'il « n'y a pas de Dieu ! et je demande que son nom ne « soit jamais prononcé dans cette enceinte! » Bernardin de Saint-Pierre n'en veut pas entendre davantage; il cesse de défendre son rapport, et, se tournant vers ce nouvel adversaire, il lui dit froidement : « Votre maître Mirabeau eût rougi des paroles que « vous venez de prononcer. » A ces mots il se retire sans attendre de réponse, et l'assemblée continue de délibérer, non s'il y a un Dieu, mais si elle permettra de prononcer son nom.

Cependant M. de Saint-Pierre était entré dans la bibliothèque. Épouvanté d'une scène sans exemple

dans l'histoire des sociétés humaines, il se persuade qu'il doit tenter un dernier effort, et se hâte d'écrire quelques pensées qui porteront sans doute la conviction dans l'ame de ses auditeurs. Cette espèce de Mémoire fut fait d'inspiration; il n'y a que peu de mots d'effacés dans le brouillon qui est sous nos yeux et que l'auteur ne recopia jamais. C'est un mélange touchant de douceur et d'énergie, et un modèle de la plus haute éloquence. Il prie, il console, il cherche à ramener à lui, voilà toute sa réponse aux insultes dont on l'accable. Il ne veut pas se faire à lui-même l'injure de prouver un Dieu; il dédaigne d'en appeler au spectacle de la nature : ce spectacle ne serait pas aperçu de ses adversaires, flétris par l'aspect de la société; mais il espère les faire rougir de leur égarement, en les ramenant aux lois fugitives de cette époque. Il oppose à l'athéisme réfléchi de ses collègues l'assentiment involontaire des *représentans du peuple*, de ces hommes couverts de crimes qui n'osèrent pas nier le Dieu vengeur qui les attendait. Il pousse enfin ce terrible argument jusqu'à invoquer ce nom que nul être ne prononce sans effroi, Robespierre, au dessous duquel la classe de morale aspirait à descendre. Ainsi parlait le juste; et Dieu permit que ces lignes, inspirées par l'amour du genre humain, fussent au dessus de tout ce que l'auteur de tant d'ouvrages éloquens avait écrit jusqu'alors, afin que, dans sa plus belle page, la postérité pût lire sa plus belle action.

M. de Saint-Pierre rentre dans la salle des séances. Ses collègues, encore assis autour de la table verte, s'étonnent de le revoir; mais il reprend sa place malgré leurs clameurs, et demande à être entendu. Heureux d'obtenir un moment de silence, il rappelle tout son courage, et dit :

« Après avoir porté votre jugement sur les Mémoires

« qui ont concouru pour le prix de morale, vous exa-
« minerez sans doute la fin de mon rapport, qui a ex-
« cité de si étranges réclamations. On vous a proposé
« de ne jamais prononcer le nom de Dieu à l'Institut.
« Je ne vous rappellerai point ce qu'on vous a dit per-
« sonnellement d'injurieux à cette occasion; je ne de-
« sire ici que de rapprocher tous les esprits de leur in-
« térêt commun; mais, en qualité de rapporteur de
« votre commission, de membre de votre section de
« morale, et de citoyen, je suis obligé de vous dire que
« dans un rapport public sur les institutions qui peu-
« vent fonder la morale d'un peuple, il y va de votre
« devoir de manifester le principe d'où dérive toute
« morale privée ou publique. Je ne vous citerai point
« à ce sujet le consentement universel des nations,
« l'autorité des hommes de génie dans tous les temps,
« et notamment celle des législateurs. Je ne vous dirai
« point qu'il faut nécessairement une cause ordonna-
« trice et intelligente à tant de créatures organisées
« et intelligentes qui ne se sont rien donné. Si je vou-
« lais vous prouver l'existence de l'Auteur de la nature,
« je croirais manquer à vous et à moi-même; je me croi-
« rais aussi insensé que si je voulais vous démontrer
« en plein midi l'existence du soleil. Il s'agit seulement
« de décider si, pour quelques ménagemens particu-
« liers, vous rejetterez de mon rapport sur la morale,
« dans une séance publique, l'idée d'un Être suprême,
« rémunérateur et vengeur. Pour moi, je rougirais de
« voiler cette vérité pour complaire à une faction qui
« flatte les puissans, en tâchant de leur persuader qu'ils
« n'ont point d'autres juges de leur conscience que
« les hommes, c'est-à-dire qu'ils n'en ont point. Je n'ai
« point été coupable d'une si criminelle complaisance
« sous le régime même de la terreur. Robespierre, qui
« cherchait à couvrir le sang qu'il versait du manteau

« de la philosophie, sachant que je demandais à son « comité la restitution d'une pension, mon unique re- « venu, me fit dire qu'il n'y avait point de fortune où « je ne pusse prétendre, si je voulais représenter sa « conduite comme le résultat d'une mesure philoso- « phique. Je répondis à son agent que j'avais étudié les « lois de la nature, mais que j'ignorais les lois de la « politique. Mon refus d'écrire en sa faveur pouvait « être suivi de ma mort; mais j'étais résolu de perdre « la tête plutôt que ma conscience; et si le pouvoir et « les bienfaits de ce despote, qui voyait à ses pieds la « république consternée le combler d'adulations, et « qui avait entre ses mains ma fortune et ma vie, n'ont « pu me faire parler pour manquer à l'humanité, il « n'est aucune puissance qui pût me faire taire pour « manquer à la Divinité, qui m'a donné le courage de « ne pas fléchir le genou devant un tyran.

« Si je lis donc à la tribune de l'Institut mon rap- « port sur les Mémoires du concours, j'y serai sans « doute l'interprète de vos jugemens; mais je ne chan- « gerai rien à sa péroraison. C'est ma profession de « foi en morale, et ce doit être la vôtre. Elle est celle « du genre humain; elle est celle des hommes que « vous avez honorés par des fêtes publiques; de Jean- « Jacques, qu'une faction vindicative a persécuté pen- « dant sa vie et poursuit encore aujourd'hui après sa « mort jusque dans ses amis. Si vous redoutez son cré- « dit, chargez quelque autre que moi de faire un dis- « cours qui lui convienne : je ne puis dissimuler sur « de si grands intérêts. Ma morale est toute d'une « pièce; je ne saurais ni contrefaire l'athée à l'Institut, « ni le bigot dans un village. Rendez-moi à mes pro- « pres travaux, à ma solitude, à la nature; en rejetant « le travail dont vous m'avez chargé, il y va non de « mon honneur, mais du vôtre. Vous devez être cer-

« tains que si vous flattez cette secte insensée, elle « vous subjuguera, elle vous ôtera jusqu'à la liberté « de vos élections, de vos choix, de vos opinions, « comme elle a déjà tenté de le faire. Elle forcera cha- « cun de vous à professer l'erreur sur laquelle elle « fonde son ambition. Mais pourquoi la craindriez- « vous? La république vous donne à tous la liberté de « parler : l'accorderait-elle aux uns pour nier publi- « quement la Divinité, et la refuserait-elle aux autres « pour en faire l'aveu? Nos gouvernans ne propagent- « ils pas eux-mêmes la théophilanthropie? La déclara- « tion de l'existence d'un Être suprême n'est-elle pas « inscrite sur tous les anciens monumens religieux de « la France? On vous a dit qu'elle était l'ouvrage du « régime de Robespierre, et qu'elle avait été abrogée « avec lui. Voyez comme l'esprit de parti aveugle les « hommes, et leur fait méconnaître jusqu'aux faits qui « sont sous leurs yeux : non seulement cet hommage « rendu à la Divinité existe au frontispice des an- « ciennes églises qui servent aujourd'hui à rassembler « les citoyens, mais il est à la tête même de notre con- « stitution; il en est le début, le témoignage, la sanc- « tion sacrée, c'est sous ses auspices qu'elle est faite. « Le peuple français, y est-il dit, proclame *en présence* « *de l'Être suprême* la déclaration des droits et des de- « voirs de l'homme et du citoyen. » La classe des « sciences morales et politiques rougirait-elle de ter- « miner un rapport sur ces mêmes droits et ces mêmes « devoirs par un hommage dont l'assemblée nationale « s'est honorée à la tête de la constitution?

« Mais j'ai honte moi-même de vous exciter à votre « devoir, chers confrères, vous dont les lumières m'é- « clairent et dont les vertus m'animent : décidez-vous « donc à l'exemple des représentans du peuple, vous « qui êtes les représentans permanens des lois et des

« mœurs. Il y va de la vérité fondamentale de toute « société humaine, du frein à imposer aux méchans « qui se feraient une autorité de votre silence, et du « repos des gens de bien qui en frémiraient. Vous rap- « pellerez par vos aveux des frères égarés, mais esti- « mables même dans leur misanthropie, au centre com- « mun de toutes les lumières et de tous les sentimens. « C'est la méchanceté des hommes qui leur fait mé- « connaître une Providence dans la nature : ils sont « comme les enfans qui repoussent leur mère, parce « qu'ils ont été blessés par leurs compagnons ; mais ils « ne se débattent qu'entre ses bras. Notre confiance « ranimera leur confiance. Déclarez donc à l'Institut « que vous regardez l'existence de Dieu comme la base « de toute morale : si quelques intrigans en murmu- « rent, le genre humain vous applaudira. »

Ame sublime, reçois-les donc ces hommages du genre humain ! que ton courage soit admiré, que ton dévouement soit béni ! Par toi se sont conservés, dans ce siècle de destruction, nos titres à la véritable grandeur. Tu es le juste dont l'intégrité doit faire pardonner à tant de coupables. En t'écoutant, j'oublie les criminels et ne vois plus que ta vertu. Ah ! je rends grace au ciel qui m'a permis de presser la main qui traça ces lignes courageuses ! de contempler ces cheveux blancs, honorés des insultes de l'impiété ! d'entendre enfin celui que les promesses ne purent séduire, que la pauvreté ne put corrompre, et que les menaces trouvèrent insensible !

Cependant, qui le croirait? une si éloquente réclamation ne put triompher de l'endurcissement des cœurs : le nom de Dieu ne fut pas prononcé ! Condamné au silence dans le sein de l'Institut, M. de Saint-Pierre fit imprimer la fin de son rapport ; elle fut distribuée à la porte de la salle des séances ; mais

l'auteur, conservant cette modération, marque certaine de la force, ne voulut point faire connaître les motifs de sa publication. Il lui suffisait d'apprendre à sa patrie que ses opinions ne changeaient point avec les circonstances, et qu'il était resté immuable au milieu des bouleversemens du siècle. Peu de temps après, la classe de morale fut supprimée, et l'Institut put aspirer à la gloire de redevenir le premier corps littéraire de l'Europe.

La Providence, qui venait de soumettre la vertu de M. de Saint-Pierre à de si tristes épreuves, allait bientôt lui faire connaître de plus vives douleurs. Cette épouse chérie, qui deux fois l'avait rendu père, fut attaquée d'une maladie de poitrine. Effrayé de l'état où il la voyait, M. de Saint-Pierre revint avec elle à Paris pour consulter les médecins. Le mal était sans remède. Après quelques mois de souffrances, elle expira à la fleur de son âge, regrettant la vie et ne pouvant se consoler de laisser celui dont elle avait voulu faire le bonheur, seul avec deux enfans, l'un âgé de quatre ans et l'autre de huit mois.

Cependant la retraite d'Essone, où il avait passé avec elle de si heureux jours, lui était devenue insupportable. Il s'était flatté, mais en vain, d'y trouver quelque soulagement à sa peine : ces vergers qu'il avait plantés, cette petite rivière qui les environnait de ses eaux limpides, ces îles collatérales couvertes de grands saules et d'aunes touffus, et la colline qui abrite au nord ce fortuné séjour, et ce vallon paisible qui ouvre au loin les plus charmantes perspectives, tout ce qu'il avait aimé autrefois faisait alors couler ses larmes, en lui rappelant celle qu'il avait perdue. Il croyait la voir encore à l'ombre d'un arbre, assise à ses côtés, sa fille Virginie à ses pieds, son petit Paul sur son sein, le contentement dans les yeux, et faisant retentir de ses

chants ces rives solitaires. Mais plus souvent il se la représentait sur un lit de douleur, se reprochant, malgré les plus douces consolations, d'être la cause de toutes ses peines, et, dans sa longue agonie, se livrant à de tendres sollicitudes sur le sort à venir de son mari et de ses chers nourrissons.

Il revint donc à Paris où, depuis plusieurs années, il jouissait d'un logement au Louvre; et c'est là qu'il voulut commencer l'éducation de ses enfans. Mais il sentit bientôt les embarras de cette tâche: âgé de soixante-trois ans, il ne pouvait se livrer à ces soins minutieux qui sont réservés à la patience maternelle. A cette époque, il allait souvent chez madame la comtesse Le G...., femme aussi distinguée par son esprit que par les rares qualités de son ame, et que les circonstances avaient placée à la tête d'un pensionnat de demoiselles. Environné de jeunes personnes, M. de Saint-Pierre se plaisait à les suivre dans leurs promenades champêtres; et quelquefois il leur dictait de petits sujets de composition, qu'il revoyait ensuite avec intérêt. Parmi ces compositions, il ne put s'empêcher de remarquer celles de mademoiselle de Pelleporc. Déjà charmé de ses graces et de son esprit, il étudia ses goûts et desira la donner pour mère à ses enfans. « J'ai trouvé, disait-il dans « une de ses lettres, une jeune personne également pro- « pre à prendre soin du bas âge de mes enfans et des « vieux jours de leur père, à supporter avec moi la « bonne et la mauvaise fortune, à faire par son édu- « cation et par ses graces les honneurs d'un palais, et « par ses sentimens et sa vertu le bonheur d'une ca- « bane. »

Mademoiselle de Pelleporc, captivée par l'admiration que lui inspirait l'auteur de *Paul et Virginie,* devint sa compagne, et, comme il le disait, la mère de ses enfans. Ce sacrifice ne fut pas seulement celui de

l'enthousiasme, il fut encore celui de la réflexion : en épousant un vieillard, mademoiselle de Pelleporc savait tous les devoirs qu'elle allait s'imposer : mais elle mit son bonheur à les remplir, et ils eurent encore pour elle tous les charmes de la vertu.

Vers ce temps, M. de Saint-Pierre était parvenu à recueillir toutes ses économies, et pour les soustraire aux créanciers du père de sa première femme, dont les biens étaient grevés d'hypothèques, il les plaça secrètement chez un banquier, qui, trois mois après, fit banqueroute.

Cette perte dut lui être sensible; c'était sa fortune entière, et, à son âge, l'avenir sans fortune ne présente qu'une bien triste perspective. Mais il s'était promis, en publiant ses *Études*, de n'avoir jamais recours qu'à la Providence; il fut fidèle à cet engagement, et la Providence ne l'abandonna pas. Sa jeune femme, dont il craignait le chagrin, lui donna l'exemple de la résignation, et il fut si touché, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner sa joie dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Je sentis, dit-il, que mes forces « morales étaient doublées par les siennes, et que j'a- « vais une véritable amie. Son extrême jeunesse m'a- « vait empêché de lui révéler ce dépôt; mais résolu « de le réclamer par la voie des tribunaux, je ne pou- « vais lui en dissimuler la perte. Elle ne fut sensible « qu'au mystère que je lui avais fait, et me dit avec « une fermeté touchante : Nous avons vécu sans cet « argent, nous nous en passerons bien encore ; quoi « qu'il arrive, je me sens assez de courage pour te « soutenir, toi, ma mère et mes enfans, du travail « de mes mains. Je rendis donc grace au ciel de mon « malheur; en perdant mon trésor, j'en découvrais un « autre plus précieux que tous ceux que la fortune « peut donner : quelles dignités, quels honneurs éga-

« leront jamais pour un père de famille les vertus d'une « épouse! » Tels sont les jeux de la vie, que la perte de la fortune, qui lui avait d'abord paru si pénible, fut l'origine de la plus grande joie qu'ait goûtée sa vieillesse.

Cependant, comme il avait refusé de signer les conditions faites aux autres créanciers, son débiteur lui fit offrir une maison de campagne, située sur les bords de l'Oise, dans le petit village d'Éragny. Cette offre le remplit de joie; il se hâta de l'accepter, et c'est dans cet asile qu'il passa les dernières années de sa vie.

Dès les premiers temps de son second mariage, il sentit qu'il allait être heureux. Le cœur plein des plus tendres sentimens, riche d'ordre et de modération, sa vie s'écoulait dans un agréable repos. Que de fois, en voyant son petit Paul endormi dans les bras de sa nouvelle mère, Virginie assise devant elle et lisant sa leçon dans un volume de *Télémaque*, que de fois, dis-je, il quittait sa plume, environnait sa jeune famille de ses bras paternels, et bénissait la Providence de se voir revivre dans ses enfans! puis il leur donnait un baiser, et plein d'émotion, retournait à son travail. Déjà soixante-sept hivers avaient rendu son aspect vénérable, mais son ame n'éprouvait point les atteintes de l'âge. A voir comment il aimait sa femme, ses enfans, on eût dit que le temps l'avait épargné à son passage.

Ducis était son ami, et jamais sentiment plus vif ne donna plus de bonheur. Une amitié formée si tard entre deux hommes ordinaires n'aurait présenté que le triste spectacle de deux victimes déjà assises sur le bord d'un tombeau; mais il y avait dans ces deux illustres vieillards quelque chose d'auguste qui écartait toute idée d'une vie passagère pour ne laisser penser qu'à leur immortalité. Leurs demeures, situées vis-à-vis

l'une de l'autre, n'étaient séparées que par la cour du Louvre. Chaque matin, en s'éveillant, Bernardin de Saint-Pierre courait à sa fenêtre, et il était presque sûr de voir Ducis accourir à la sienne. Des signes d'affection les rassuraient d'abord sur leur santé, et un instant après ils étaient réunis. Ces deux amis se prêtaient un charme mutuel par l'opposition même de leur caractère. La physionomie de Bernardin de Saint-Pierre était naturellement calme. Une sensibilité profonde et les graces d'un esprit délicat se peignaient tour à tour dans le mouvement de ses lèvres et dans la finesse de ses regards. Sa voix était douce, son élocution lente, sa pensée naturelle. Quelquefois aussi on découvrait avec surprise un peu de malice dans son sourire, car, comme Socrate, il avait l'humeur railleuse. Ducis, au contraire, se perdait sans cesse dans les hautes régions de la poésie, il ne parlait de rien tranquillement, et son enthousiasme lui inspirait de grandes pensées. Sa voix était forte, son regard franc et plein de feu, sa beauté mâle, et même un peu sauvage. Il parlait bien de Corneille; mais, par un contraste charmant, il aimait La Fontaine avec passion, et pour le louer il semblait adoucir sa voix. Ainsi le Polyphème de Théocrite amollissait son langage en célébrant les graces légères de Galatée : tels étaient ces deux vieillards. Cependant, malgré nos souvenirs, il serait difficile de donner une idée juste de leurs belles physionomies, si les pinceaux de Gérard et le génie de Girodet ne les avaient heureusement conservées à la postérité.

Parfois de légères discussions donnaient plus de vie à leur amitié, sans jamais en troubler le charme. Ducis, comme tous ceux qui ont une imagination vive et mobile, s'engouait facilement. On était sûr de lui voir prêter à son héros du jour les nobles pensées qui éle-

vaient son ame. A cette époque, Buonaparte, parvenu au consulat, recherchait la société des poètes, dont la voix, comme l'a si bien dit un ancien, peut entraîner les nations. Ducis surtout lui plaisait par ses idées gigantesques, par sa fougue et par son débit poétique. Il le recevait familièrement, et s'étudiait à montrer avec lui des goûts simples et une ame désintéressée. Il parlait comme Cincinnatus, afin de commander un jour comme César. Aussi le vainqueur de l'Italie n'était pas seulement l'ami du poète, il était son idole. Bernardin de Saint-Pierre, moins facile à tromper, avait découvert les germes d'une vaste ambition sous cette simplicité affectée : il le disait à son ami, en l'engageant à diriger vers les choses nobles et utiles cette ambition qui s'était pour ainsi dire livrée à lui. « C'est le seul moyen qui vous reste, ajoutait-il ; inspirez-lui quelque pitié des hommes, afin qu'il soit notre maître et non notre tyran. La société touche à sa dissolution, et vous la verrez, épouvantée de ses propres fureurs, se jeter dans les bras du premier qui aura la force de la protéger. Buonaparte le sait, et il se fera à Paris l'homme de la Providence, comme il s'est fait en Égypte l'envoyé du prophète. » Dominé par ces idées différentes, les deux amis discutaient, se disputaient, et, comme cela arrive toujours, chacun gardait son opinion. Un matin Ducis accourt chez M. de Saint-Pierre, et, sans se donner le temps de prendre haleine, il s'écrie de la porte : « Eh bien ! j'espère que vous voilà convaincu ? — Qu'est-il donc arrivé ? — Quoi ! vous ne le savez pas ? Buonaparte rappelle les Bourbons et quitte les affaires ; il ne veut plus être qu'un simple citoyen ! Oui, mon ami, continuait Ducis avec l'accent de l'enthousiasme, il viendra chez vous, il viendra chez moi, il nous racontera ses victoires et nous les chanterons ! — Voilà qui est admirable, reprit M. de Saint-Pierre

en riant; mais ne vous semble-t-il pas que notre premier consul fait comme les matelots qui tournent le dos au rivage où ils veulent aborder? — Quoi! serez-vous toujours incrédule? — Oh non! reprit doucement M. de Saint-Pierre, mais seulement pas crédule. » Cette saillie les fit rire, et sans plus disputer, ils convinrent que les destinées des nations reposent entre les mains de Dieu, et que seul il sait s'il doit envoyer un sage pour les gouverner, ou choisir dans sa colère un tyran pour les punir.

Le caractère de Ducis était un composé des plus bizarres contradictions. Chrétien et républicain, il allait à la messe, adorait Brutus, et voulait impérieusement qu'on rendît la France à ses rois légitimes. On le voyait s'enfermer le matin avec son confesseur, le même jour dîner avec Buonaparte, et le soir au spectacle prendre amicalement la main de ceux qu'il avait vus naguère renier Dieu, chanter Robespierre et condamner Louis XVI. C'était moins par faiblesse que par un sentiment de pitié: il regardait les crimes politiques comme des actes de démence, plaignait les criminels et ne pouvait croire à leur perversité. Bernardin de Saint-Pierre admirait la vertu de son ami sans y prétendre. Doué d'une sensibilité exquise, il ne connaissait point les affections légères qui rendent si aimable et si facile. Jamais on ne le vit presser la main de celui qu'il méprisait, ni supporter de sang froid la vue d'un lâche ou d'un perfide. L'aspect des méchans l'effarouchait; il était obligé de les fuir pour ne pas leur rompre en visière, et cette disposition le faisait souvent accuser d'injustice et de bizarrerie, car il n'était pas exempt de prévention. Ducis lui disait quelquefois: « C'est une trop rude tâche que de réformer les hommes; j'aime mieux les supporter tels qu'ils sont. — Vous avez raison, lui répondait Bernardin de Saint-

Pierre, mais il m'est plus facile de vous croire que de vous imiter. — Ils diront que vous êtes un ours. — A la bonne heure, je consens à tout plutôt que d'être leur ami. » D'après ces maximes, Ducis accueillait sans distinction les hommes de tous les partis. La société lui était nécessaire, il en aimait le bruit et le mouvement, et cependant tout chez lui annonçait une ame mélancolique. La gravure anglaise d'Ugolin, le buste de Shakspeare et celui de Corneille étaient les seuls ornemens de son cabinet. On y voyait encore un crucifix, et un tableau mystérieux retourné contre le mur. Ce tableau lui rappelait la plus grande affliction de sa vie; et ses amis, qui savaient son secret, ne portaient jamais leurs regards de ce côté. C'est dans ce lieu qu'il se livrait tour à tour à des exercices de piété et à ses méditations poétiques. Souvent le soir un cercle nombreux se rassemblait auprès de lui. Le peintre David venait y chercher des inspirations; le poète Le Brun y récitait ses vers fougueux d'une voix déjà mourante. Legouvé, Lemercier, Arnault, Chénier, Collin-d'Harleville, Andrieux, y lisaient leurs ouvrages; jeunes encore, ils étaient les amis de Ducis et le nommaient leur père. Quelquefois aussi Bitaubé charmait cette réunion. Traducteur d'Homère, il savait mieux apprécier ses beautés que les rendre. C'était un petit homme doux, modeste, accueillant, dont le ménage rappelait celui de Philémon et Baucis. Il parlait toujours de sa femme qui ne pouvait plus sortir de son fauteuil et qu'il quittait rarement. Modèle de l'amour conjugal, elle avait été la compagne de ses beaux jours et celle de ses jours d'infortune. Il racontait comment, malgré les souffrances d'une maladie aiguë, elle l'avait suivi dans les cachots infects de la terreur, comment elle avait voulu mourir avec lui,* et comment enfin

* Bitaubé allait être envoyé à l'échafaud; sa femme s'étant procuré

il n'aurait pu vivre sans elle. Quelquefois ces deux victimes échappées à la hache révolutionnaire étaient environnées des mêmes hommes qui naguère avaient failli d'être leurs bourreaux ; mais ce couple vertueux ne voyait dans le mal passé qu'un motif de s'aimer davantage, et jamais on ne lui eût fait comprendre cette maxime des poissons de La Fontaine :

Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ce ménage charmant offrait un contraste parfait avec celui de Ducis, qui ressemblait, comme il le disait lui-même, au camp des Grecs. Madame Ducis, semblable à la Discorde, ne cessait par son avidité et ses idées vulgaires d'irriter le caractère le plus irritable. Cette pauvre femme n'entendait rien ni aux vers, ni à la tendre dévotion, ni au désintéressement de son mari. Elle n'aimait de ses ouvrages que l'argent qu'ils rapportaient, et recommençait chaque jour ses laméntations sur la place de sénateur que Ducis venait de refuser. Ne sachant à qui s'en prendre de ce refus, elle en accusait tous les amis de son mari, et particulièrement M. de Saint-Pierre. Mais Ducis n'avait pas eu besoin des conseils de l'amitié pour s'honorer par une action généreuse. Buonaparte, ne voyant autour de lui que des hommes qui, en parlant de liberté, cherchaient à se vendre, et s'affligeaient de ne pas trouver un maître, avait résolu de leur en donner un. Cette

du charbon, résolut de s'asphyxier avec lui. La chute de Robespierre les sauva. Pendant leur captivité, un domestique âgé de plus de quatre-vingts ans leur procura des moyens d'existence. Ce zelé serviteur, dont la figure vénérable inspirait le respect, venait chaque jour leur prodiguer ses soins. Tout le temps qu'il ne pouvait pas leur donner, il l'employait à solliciter les bourreaux du comité révolutionnaire qu'il étonna plus d'une fois par son éloquence et par son courage.

fois Ducis entrevit ses projets, et voici quelques lignes de la lettre qu'il écrivit à Bernardin de Saint-Pierre :

« Mon ami, on m'a dit que vous veniez d'être nommé membre du Sénat conservateur; j'en suis bien « aise pour ma patrie, et si cela vous convient, rece« vez-en mon compliment. Quant à moi, si on me fait « l'honneur de me nommer, ma lettre de remercie« ment est déjà prête. Je puis dire, comme Corneille, « en reconnaissant la distance infinie qui me sépare « de lui comme poète :

> Mon génie au théâtre a voulu m'attacher;
> Il en a fait mon fort, je dois m'y retrancher :
> Partout ailleurs je rampe, et ne suis plus moi-même!

« Il m'est impossible de m'occuper d'affaires; elles « me répugnent, j'en ai l'horreur. Le mot de devoir me « fait frémir. Enfin il y a dans mon ame, naturellement « douce, quelque chose d'indompté qui brise avec fu« reur les chaînes misérables de nos institutions humai« nes. Je sais bien que ma femme ne peut concevoir mon « refus; mais elle est femme : la richesse, les titres, les « honneurs, son intérêt personnel, tout cela agit sur « elle, et cela ne m'étonne point... Vous voyez bien, « mon cher ami, que c'est dans moi-même, au fond de « moi-même, et par moi-même, que je dois chercher « mon bonheur. »

La noble simplicité de ces paroles est remarquable. Point de violence, point de protestation : il semble que le caractère du poète et du républicain se soit adouci pour donner à son action tout le calme de la vertu. Deux jours après cette lettre, Ducis refusa la place de sénateur. Buonaparte en fut plus fâché que surpris, et il répondit à quelques courtisans qui en murmuraient : « Je sais bien que vous auriez tous accepté. » Cepen-

dant, voulant tenter une dernière épreuve, il fit venir Ducis et s'enferma avec lui. Mais Ducis, au lieu d'entrer dans les idées du maître, lui conseilla de tout quitter et de redescendre dans la vie commune. Il parla pendant plus d'une heure avant que Buonaparte songeât à l'interrompre, après quoi le futur empereur fit avancer sa voiture, et, sans prononcer un mot, le renvoya et l'oublia. Peu de jours après, un homme de lettres vint, de la part de Buonaparte, proposer à Bernardin de Saint-Pierre d'écrire les campagnes d'Italie. L'auteur des *Études* répondit, comme il avait fait dans une autre occasion, qu'il avait étudié les lois de la nature, et qu'il ignorait celles de la politique et de la guerre. Aussitôt son nom fut effacé de la liste des sénateurs, et il s'en réjouit, car il n'avait pas moins que Ducis l'horreur des affaires. Quelques années après ces événemens, les artistes et les gens de lettres furent renvoyés du Louvre; leur société se trouva brisée, mais Ducis et Bernardin de Saint-Pierre restèrent toujours amis. Souvent, après les séances de l'Institut, les deux amis dînaient en famille. Ducis récitait ses vers qui faisaient le charme de ces petites fêtes; il aimait aussi à entendre répéter à Virginie et à Paul les fables de La Fontaine; et, parmi ces fables, celle des deux Pigeons ou celle de Philomèle et Progné. Pleins de ravissement, les deux vieillards interrompaient à chaque vers ces aimables enfans; Ducis, par des cris d'admiration, Bernardin de Saint-Pierre, par des remarques pleines de goût et de finesse. Tout ce qu'avait senti La Fontaine, il le sentait; l'ame de ce poète lui était familière; il y lisait en lisant ses fables, et jamais peintre plus naïf n'eut un plus naïf commentateur. Quelquefois aussi il prenait Virgile, et à la manière dont il analysait certains passages, on croyait ne les avoir point encore entendus, tant il excellait à en

faire ressortir les pensées et surtout les sentimens!

Dans ces entretiens, les heures s'écoulaient avec rapidité, et le bon Ducis, en se retirant, disait à son ami : « La fortune ne donne pas de momens comme ceux-ci. C'est nous, c'est nous, croyez-moi, qui sommes les riches du siècle. » Puis il ajoutait par réflexion : « Je sais bien que vous avez deux enfans et une jeune femme, et qu'il faut pourvoir et prévoir; mais il vous arrivera quelque chose d'heureux : la Providence se rend visible sur les berceaux. » Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier. Joseph Buonaparte fit, de son propre mouvement, offrir auprès de sa personne une place à l'auteur des *Études*, qui la refusa, et qui reçut aussitôt le brevet d'une pension de six mille francs, avec une lettre pleine des plus touchans témoignages d'affection. Ces six mille francs, joints aux six mille que Bernardin de Saint-Pierre possédait déjà, le rendirent riche, et il ne formait plus de desirs, lorsqu'il reçut encore du chef du gouvernement une pension de deux mille francs et la croix de la légion d'honneur.

Jusqu'alors ses charges particulières l'avaient forcé de concentrer ses bienfaits autour de lui : il avait ouvert sa maison à la mère de sa femme, madame la marquise de Pelleporc, dont tous les biens avaient été perdus pendant l'émigration ; il faisait une pension à madame Didot, grand'mère de ses enfans; et il pourvoyait aux besoins de sa sœur, qui ne mourut que trois ans avant lui. Mais, dès qu'il se vit à son aise, il voulut, pour ainsi dire, que tout le monde eût part à son bonheur, et il semblait n'avoir que pour donner. Il était heureux, il faisait des heureux, et rien n'eût été plus doux que sa vie, s'il n'avait senti chaque jour diminuer ses forces. Déjà ses promenades devenaient plus rares, et il aurait pu dire comme le bon La Fontaine parvenu au même âge : « Je ne sors point,

« si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que « cela m'amuse. » Dès lors ses pensées se dirigèrent vers la compagne, et il se retira avec sa famille dans sa petite maison d'Éragny, qu'il se plaisait à embellir du fruit de ses économies. Si l'agriculture charmait les heures de sa vieillesse, les muses n'étaient pas oubliées. Suivant cette maxime d'Apelles : *Nulla dies sine linea*, il se faisait une loi de ne pas laisser écouler un seul jour sans écrire quelques observations sur la nature, ne fût-ce qu'une simple ligne. Il en était résulté à la longue une multitude de brouillons à peine lisibles, écrits sur des chiffons de papier qu'il comparait aux feuilles de la Sibylle bouleversées par le vent, et dont, suivant les intentions de l'auteur, nous avons réuni les plus beaux morceaux dans ses *Harmonies*. Telles étaient ses occupations à la campagne. Si des affaires obligeaient sa femme de s'éloigner pour quelques jours, il prenait sur lui seul tous les soins du ménage; ses enfans travaillaient à ses côtés, et souvent il était témoin de petites scènes de famille qui remplissaient de joie son cœur paternel. Voici comment il faisait à sa femme le récit d'une de ces journées passées loin d'elle :

« Virginie et Paul sont entrés à neuf heures dans « ma chambre ; ils m'ont récité leur leçon qu'ils n'ont « pas mal dite. Virginie a servi le déjeûner, et en sor- « tant de table j'ai vu avec surprise Paul sauter au « cou de sa sœur, et tous deux s'embrasser avec ten- « dresse, bras dessus, bras dessous, s'appelant mon cher « petit frère, ma bonne petite sœur : ils m'ont dit que « tu leur avais bien recommandé de s'aimer, et qu'ils « n'auraient plus de querelles à l'avenir. J'ai été ému « de ce mouvement d'amitié produit dans l'intention « de te plaire. Ils m'ont demandé des plumes, et ils « sont occupés à présent à écrire. J'ai recommandé à

« ma fille de se ressouvenir que pendant ton absence « elle représentait la mère de famille ; qu'elle en de- « vait servir surtout à son frère, et en revêtir la dou- « ceur, la bonté et la dignité, dont tu es un si parfait « modèle. Vraiment elle cherche à t'imiter, etc. » — Ainsi le seul souvenir de la vertu d'une mère donne des vertus à sa famille, et, quoique absente, on reconnaît partout sa pensée, comme ces divinités d'Homère dont on devinait le passage au parfum qu'elles laissaient sur leurs traces.

Cependant la santé de M. de Saint-Pierre s'affaiblissait chaque jour, et bientôt il sentit l'impossibilité de continuer lui-même l'éducation de ses enfans. C'est alors qu'on lui accorda une place à Écouen pour sa fille, et que les portes d'un lycée s'ouvrirent pour son fils. Il accepta la première de ces faveurs, et il sollicita l'autre, voulant, autant qu'il était en lui, rendre égal le sort de ses enfans. Mais il ne céda à la nécessité de cette séparation qu'avec une extrême répugnance, et ce fut un des plus grands chagrins de sa vieillesse; car il se voyait obligé de livrer lui-même ses enfans aux influences de cette éducation publique contre laquelle il n'avait pas cessé de s'élever dans tous ses ouvrages.

Demeuré seul avec sa femme, il consacrait chaque jour une heure ou deux à rédiger *l'Amazone*, ou à mettre en ordre sa *Théorie de l'univers*. Le système des marées était devenu son idée habituelle, et le point où il ramenait toujours la conversation ; semblable au bon La Fontaine qui, au rapport de Louis Racine, ne parlait jamais en société, ou voulait toujours parler de Platon.

Ses goûts ne varièrent jamais : à soixante-dix-sept ans, comme à dix, la présence du soleil le ravissait. Une belle soirée, un clair de lune, l'aspect des eaux

et des bois, étaient ses plus doux spectacles. Jusqu'au déclin de ses jours, les beautés naturelles le trouvèrent sensible; elles touchaient, elles saisissaient son ame, et c'était par elles surtout qu'il aimait à se rappeler les époques de sa vie et les pays qu'il avait parcourus.

Les livres qu'il aimait le mieux et les passages qui dans ces livres le touchaient le plus, étaient ceux où il découvrait des aperçus nouveaux des harmonies de la nature. Homère, Racine, Virgile et La Fontaine étaient ses poètes; Plutarque était son philosophe, l'Évangile son livre de morale, et les Voyageurs ses naturalistes.

Il préférait la campagne à la ville, une maison retirée à une maison située au village, et dans cette maison il choisissait toujours une chambre éloignée du bruit. Sous ses fenêtres croissaient des arbres étrangers, dont il mariait les ombrages avec les arbres de nos climats. On y voyait le vernis du Japon environné des pampres de la vigne, et le pommier de Normandie tout couvert des grandes fleurs rouges de bignonia. Donner une plante nouvelle à la patrie lui paraissait la plus belle gloire où l'homme pût aspirer.

Après les temps heureux de sa première enfance, dont il n'avait rien oublié, les jours les plus agréables de sa vie furent ceux qui s'écoulèrent depuis son second mariage, auprès de son épouse et de ses enfans. Il connut, avant de mourir, ce doux repos de l'ame qu'il avait tant desiré, et qu'on ne trouve que dans la famille.

En songeant aux desirs ambitieux de sa jeunesse, il aimait à répéter cette pensée des sages de l'Inde : L'homme a toujours soif; mais, soit que nous soyons sur les bords d'une fontaine, ou sur les bords du Gange, nous ne pouvons emporter qu'un vase de leur eau.

« Dans mon enfance, disait-il, j'aimais à jouer aux noix, et, lorsque j'en avais gagné plein mes poches, je m'estimais heureux, je les faisais sonner. Un jour, ayant voulu les manger, j'en trouvai beaucoup de vides; mes camarades, plus rusés que moi, avaient recollé les coquilles et mêlé ces fausses noix avec les bonnes. Plus grand, je me suis passionné pour une montre, une épée, des amours. Ce sont petits jeux d'enfans, fausses jouissances, noix pleines de sable, noix vides que tout cela. »

Il ne dissimulait pas le sentiment que lui inspiraient ses ennemis : « Il m'a toujours fallu du courage, disait-il, pour pardonner une injure. J'ai beau faire, la cicatrice reste, à moins que l'occasion de rendre le bien pour le mal ne vienne s'offrir à moi, car un obligé m'est aussi sacré qu'un bienfaiteur. »

Il disait encore : « Je me communique à tout le monde, et je ne me livre à personne. » Aussi son cabinet était ouvert à chacun, et sa maison ne l'était qu'à ses amis.

Nous avons trouvé dans ses papiers plusieurs lettres adressées à de grands personnages; elles prouvent son embarras et sa stérilité lorsque son cœur n'avait rien à dire. De simples billets sont refaits jusqu'à dix fois sur la même page, sans que l'auteur ait réussi à exprimer sa pensée. A ce sujet, on peut dire de Bernardin de Saint-Pierre ce que Montaigne disait de lui-même : « A bienvenner,* à remercier, à saluer, à présenter « mon service, je ne connais personne si sottement « stérile de langage que moi..... Je n'en crois pas tant, « et me déplaist d'en dire guère outre ce que j'en

* *Bienvenner*, féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée. Mot excellent, indispensable à la langue, qu'on ne peut remplacer que par une longue phrase, et qu'on a laissé perdre comme beaucoup d'autres.

« crois. » Mais, lorsqu'il écrivait à ses amis, lorsqu'il pouvait montrer toute son ame, il redevenait un écrivain pur, facile et harmonieux.

On lui demandait comment il pouvait passer sa vie à la campagne, loin de la société, et presque sans livres. « Je ne saurais vous répondre, dit-il, mais écoutez ce que dit le bon ermite saint Antoine à un philosophe qui lui faisait la même question : « Mon livre c'est le monde, ma contemplation celle de la nature ; j'y lis sans cesse la gloire de Dieu, et je n'en puis trouver la fin. »

Il disait de lui : « Ma réputation n'est qu'une petite flamme agitée par tous les vents ; si elle attire quelques regards de mes contemporains, si elle éclaire les infortunés, c'est que je l'ai allumée au pied de l'image sainte de la Providence. »

Un jeune homme qui se destinait aux lettres se plaignait un jour d'être né sans fortune ; Bernardin de Saint-Pierre lui dit : « J'ai souvent adressé la même plainte au ciel, cependant le peu de gloire que j'ai recueillie je la dois à l'adversité. Mais si j'avais été véritablement sage, l'obscurité m'aurait donné l'indépendance et la liberté qu'elle ne refuse à personne. »

Il disait encore : « Le malheur inspire la confiance en Dieu, qui surpasse tous les biens. »

Ami des véritables savans, il ne pouvait souffrir ces hommes qui sont toujours prêts à adopter les erreurs de physique qui obscurcissent les vérités morales.

A ce propos il appliquait aux sciences ce mot de Montaigne sur la religion : *Ce n'est pas l'étude de tout le monde, les méchans et les ignorans s'y empirent.* Pensée empruntée au bon Philippe de Comines qui avait si bien dit : *Les mauvais empirent de beaucoup savoir, et les bons en amendent.*

Il définissait la science, le sentiment des lois de la

nature par rapport aux hommes. Admirable définition qui ne permet aucune erreur; car du sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes, ressort le sentiment des vérités qui élèvent l'homme jusqu'à Dieu.

Il connaissait la nature par expérience et les hommes par théorie. Aussi dans le commerce habituel de la vie se laissait-il tromper comme un enfant. « Il n'y a rien à faire dans le monde pour l'homme sage, disait-il. Les grands veulent des complaisans, les médiocres des admirateurs, les petits des maîtres; on n'est libre que dans la solitude. »

Vers les derniers temps de sa vieillesse, il disait de la mort, « que toutes les terreurs qu'elle nous inspire viennent de ce que sa pensée n'entre pas assez familièrement dans notre éducation. On nous en parle toujours comme d'une chose étrangère, comme d'un malheur arrivé à autrui; on s'en étonne même, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de naturel dans un acte qui s'accomplit sans cesse. Écoutez l'histoire d'une maladie, je ne crois pas en avoir ouï une seule où la mort ne soit venue par la faute du malade ou du médecin. Jamais rien dans l'ordre de la nature; jamais rien dans l'ordre de Dieu. De manière qu'en nous promettant bien de ne pas faire la même faute, il semble qu'il ne tiendrait qu'à nous d'être immortels.

« Cependant, si je considère les peines de la vie, je dis : La mort ne peut être qu'un bienfait, puisqu'elle vient après tant de maux, comme le repos après le travail, comme la nuit qui succède au jour et qui me découvre de nouveaux cieux.

« Ce besoin d'aimer, ce besoin de connaître, ce besoin de m'élever à la source de toute vérité, la mort va le satisfaire. Et comment craindrais-je de me réunir à celui que jai cherché pendant ma vie?

« Saint François de Sale expirant disait : C'est à ceux qui ont mis leurs espérances dans les richesses à craindre la mort ! Je ne suis pas un saint, mais aussi je ne suis pas un méchant. J'espère en celui qui a dit : Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. »

Tels furent les pensées, les opinions et les goûts de toute sa vie.

Frappé successivement de plusieurs attaques d'apoplexie, il sentit, dans les premiers jours de novembre de 1813, qu'il allait abandonner la vie, et il se hâta de quitter Paris où ses affaires l'avaient amené, pour jouir à la campagne des derniers beaux jours de l'automne. Quelques promenades dans la forêt de Saint-Germain et sur les bords de l'Oise furent ses derniers plaisirs. Tranquille sur lui-même, il comparaît la vieillesse à un fruit mûr qui repose sur l'herbe, et qui renferme la semence qui doit le faire revivre. Cependant sa douce philosophie ne le rendait point insensible à l'idée de se séparer d'une femme qu'il aimait, et dont il disait avec attendrissement : « Je la vois sans cesse occupée à retenir mon ame prête à s'échapper. » Elle l'avait décidé à recevoir les conseils d'un de ses amis, le docteur Alibert ; mais en les recevant, il lui disait : « Je sens que vos soins sont inutiles, et vous allez me faire boire la ciguë comme à Socrate ; aussi bien dans peu je visiterai comme lui *Phtia la fertile.* »

La dernière fois qu'il se fit porter dans son jardin, il remarqua un rosier du Bengale tout chargé de fleurs, mais dont une partie des feuilles étaient jaunies par le vent. Il le regarda un instant, et le montrant à sa femme, il lui dit : « Demain les feuilles jaunes n'y seront plus. » Et comme il vit que ces paroles lui faisaient répandre un torrent de larmes, il ajouta doucement : « Pourquoi te livrer à d'inutiles regrets ? ce qui

t'aime en moi vivra toujours. Souviens-toi des diverses périodes de notre vie, et tu verras qu'il doit encore me revenir quelque chose. Tout va s'améliorant en nous et autour de nous. N'ai-je pas été petit enfant entre les bras de ma nourrice? N'ai-je pas ensuite balbutié des mots et répondu par mes caresses aux caresses de mes parens? Jeune, j'ai parcouru le globe avec des plans de république; j'étais alors plein d'ambition et malheureux. Ensuite ma raison s'est éclairée; je me suis approché de la nature et de Dieu, et voilà que mon ame est prête à se rejoindre à lui. Tu le vois, la fin d'une période a toujours été le commencement d'une autre, comme la fin du jour est l'annonce d'une nouvelle aurore, comme la fin de l'hiver est l'annonce d'un nouveau printemps. Ainsi la mort est suivie d'une existence immortelle. Mais toi, chère amie, toi qui n'as pas été ici-bas la compagne de mes beaux jours, mais qui a supporté les infirmités de ma vieillesse, ne te laisse point abattre; ta tâche ne finit pas avec moi : je te confie en mourant ma gloire, mes ouvrages et le sort de mes enfans. »

Ces paroles restèrent profondément gravées dans la mémoire de sa femme et de sa chère Virginie. Combien de fois je les ai vues fondre en larmes en les répétant, avec les circonstances les plus touchantes des derniers momens de cet illustre vieillard!

Quelques heures avant sa mort, en sortant d'une longue faiblesse, comme il les vit tout en pleurs autour de son lit, il leur tendit la main; sa voix n'était plus qu'un souffle, à peine il put leur dire : « Ce n'est qu'une séparation de quelques jours; ne me la rendez pas si douloureuse! je sens que je quitte la terre et non la vie! » Et, comme s'il eût cédé à la plus tendre conviction, il ajouta : « *Que ferait une ame isolée dans le ciel même?* » Ces mots touchans furent presque les

derniers qu'il prononça : peu d'heures après il n'était plus!

Il mourut dans sa maison d'Éragny, entre les bras de sa femme et de sa fille, le 21 janvier 1814. La terre était couverte de neige; un vent froid agitait quelques arbrisseaux placés sous sa fenêtre; tout était triste dans la nature. A midi, le soleil parut à travers les brouillards, un de ses rayons tomba sur le visage décoloré du mourant, qui prononça le nom de Dieu, et rendit le dernier soupir!

Ainsi s'accomplissent les destinées humaines! La mort termine tout; elle effacerait jusqu'au souvenir du passé, et le genre humain serait comme né d'hier, si des génies supérieurs n'apparaissaient de loin en loin pour former la chaîne immortelle qui unit ceux qui ont été à ceux qui sont, et les temps présens aux temps à venir. Heureux celui qui, dans le passage de la vie, peut attacher un anneau à cette chaîne brillante! Ses pensées lui survivent : c'est un héritage qu'il lègue à la terre. Il fait le bien long-temps après avoir cessé d'être, et son nom, béni d'âge en âge, est souvent invoqué par les malheureux. O gloire! que tu es belle! ta seule espérance fait tressaillir mon ame! Combien de fois, dans les rêves de ma jeunesse, ne me suis-je pas tracé un chemin auprès de ceux dont tu éternises la mémoire! J'apprenais d'eux à dédaigner les ambitions vulgaires qui ne mènent qu'à la fortune; mais c'était pour m'élever plus haut! Leur génie, trompant le mien, me faisait oublier ma faiblesse : j'aurais voulu être Socrate, Virgile, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre! j'aurais donné ma vie pour une de ces inspirations qui les rapprochaient du ciel; et mes nuits s'écoulaient dans la méditation de leurs chefs-d'œuvre et dans la contemplation de leur gloire. Mais tant d'espérances n'auront point été vaines! Si mes propres

ouvrages ne doivent point un jour consacrer mon souvenir, le monument que j'élève suffit pour me faire bien mériter des hommes. Je puis aussi prononcer le *non omnis moriar* d'Horace, car je viens de graver mon nom à côté d'un nom qui ne doit pas mourir !

PREMIER SUPPLÉMENT

A L'ESSAI SUR LA VIE

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,

OU

RÉPONSE A UN ARTICLE DU MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE.[1]

(Extrait du *Journal des Débats*, du 13 février 1823.)

L'IMPARTIALITÉ, dit Tacite, est le premier devoir de l'historien; il doit oublier le bienfait et l'injure, et prononcer sur les actions. Ainsi, le plus rigide des écrivains de l'antiquité, le juge inflexible d'un siècle de crimes, réduisait les principes à un seul, la vérité. Ce mot, en effet, renferme tout, car il faut de la constance pour chercher la vérité, du courage pour la dire, une ame pour la défendre.

C'est cette justice historique que je viens réclamer de M. de Las-Cases; non que je compte beaucoup sur son impartialité, la lecture de son livre m'a laissé peu d'espoir à ce sujet : mais si je ne puis convertir l'écrivain, qu'il me soit permis de faire briller la vérité, elle suffit à ma cause.

Que M. le comte de Las-Cases conçoive le projet de représenter son maître Buonaparte comme un bonhomme, ami du

[1] Je dois à la vérité de dire que M. de Las-Cases s'est fait honneur en supprimant, dans la seconde édition de son ouvrage, toutes les allégations calomnieuses réfutées dans cet article. Cependant ces allégations ayant été reproduites, malgré mes réclamations, par de misérables pamphlétaires qui s'appuient du texte de la première édition du *Mémorial*, il est de mon devoir de consigner ma réponse dans un ouvrage plus durable que les feuilles d'un journal.

peuple, ami de la liberté; qu'il loue sa modération, sa sagesse, même son humanité, rien de mieux. M. de Las-Cases est libre, sa réputation lui appartient, il peut en disposer. Certaines gens même trouveront tout naturel qu'il ait flatté un si bon maître ; ils diront qu'ayant reçu le salaire de ses éloges il fait bien de n'être pas ingrat. Mais dans quel intérêt vient-il diffamer la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre? Qu'y a-t-il de commun entre celui qui, *dans sa méchanceté,* n'a pas cessé d'écrire pour le bonheur du genre humain, et celui qui, *dans sa bonhomie,* n'a pas cessé de faire couler le sang des hommes? Que M. de Las-Cases réponde.

Si M. le comte s'était borné à dire que *Paul et Virginie abonde en pathos et en passages froids, mauvais, manqués;* si, en se livrant à la critique des *Etudes de la Nature*, il se fût contenté, sur la parole de son maître, de considérer cet ouvrage comme un traité de géométrie, j'aurais pu me dispenser de lui répondre : M. de Las-Cases n'est-il pas libre de gratifier son héros de toute son ignorance? Mais c'est ici que l'accusation devient grave ; c'est ici qu'il ne m'est plus permis de traiter l'auteur comme un ignorant, et qu'il faut me résoudre à le combattre comme un calomniateur. Quoi! c'est aux contemporains de Bernardin de Saint-Pierre, à ses amis, à ses disciples, aux académies dont il fut membre, à la France qui honore son souvenir, à l'Europe qui admire son génie, qu'on ose le représenter comme un *méchant homme!*

Je ne crains pas de le dire, il n'y aurait point de noms assez infames pour celui qui répéterait une semblable accusation sans en avoir de preuves. M. le comte de Las-Cases n'a donc rien avancé sans preuves! il ne se serait pas jeté dans une situation si difficile, s'il n'eût connu les moyens d'en sortir. Je le somme de prouver ce qu'il a avancé! qu'il cite hardiment un seul être dont ce méchant homme ait fait le malheur. Serait-ce sa sœur, sa vieille gouvernante? leur mort seule a pu mettre fin à ses bienfaits. S'agit-il de la mère de sa première femme? il n'a cessé de lui prodiguer ses soins et ses secours. Veut-il parler des enfans, de la veuve, des amis de Bernardin de Saint-Pierre? M. de Las-Cases les entendra bientôt devant ses juges; enfin, s'agit-il de la première femme de cet illustre écrivain? Sa cor-

respondance intime, lue devant les tribunaux, n'a-t-elle pas dévoilé l'intérieur de sa maison, ému l'auditoire, convaincu les magistrats, confondu la calomnie ! Ah, M. le comte ! tremblez de vous être fait l'écho des plus noirs mensonges ! tremblez d'associer votre nom à celui de ces êtres abjects qui poursuivent dans Bernardin de Saint-Pierre des vertus qu'ils ne surent pas comprendre ! Je ne vous juge pas, j'attends vos preuves. Non que je craigne pour la mémoire de l'auteur des *Etudes*, il est placé si haut que ses ennemis ne peuvent plus que ramper à ses pieds ; mais je crains pour votre honneur, M. le comte : car, ne vous y trompez pas, c'est de votre honneur et non de celui de Bernardin de Saint-Pierre qu'il s'agit en ce moment.

Mais qu'importe la calomnie ? dit le calomniateur. Ce qu'elle importe ! tu le demandes, toi dont une seule parole peut flétrir la vertu ! toi qui peux commettre le plus grand des crimes sans redouter la loi ! tu le demandes dans un siècle où elle frappe en même temps et les rois et les peuples, et le trône et l'autel, et lorsque ses charbons ardens, selon le proverbe indien, noircissent tout ce qu'ils ne peuvent consumer ?

J'ouvre l'histoire des bienfaiteurs de l'humanité, et je vois que Socrate fut traité d'impie, Henri IV de tyran, Rollin de corrupteur de la jeunesse, et Fénelon de bête féroce [1] : ces accusations nous indignent ; nous ne pouvons les concevoir ; et cependant Fénelon fut persécuté, Rollin arraché à ses élèves, Henri IV assassiné, et Socrate but la ciguë. Voilà les fruits de la calomnie. Faudra-t-il ajouter le nom de Bernardin de Saint-Pierre à celui de ces nobles victimes? plus malheureux qu'elles ne le furent, sera-t-il poursuivi jusqu'après sa mort? Permettrons-nous qu'on parle de l'auteur de *Paul et Virginie* comme d'un homme *toujours prêt à demander l'aumône sans honte?* Faudra-t-il entendre raconter froidement ce que je rougis d'écrire, qu'un jour Bonaparte laissa en secret sur sa cheminée un rouleau de vingt-cinq louis, et que tout le monde se moqua de sa délicatesse, *parce que Bernardin de Saint-Pierre faisait métier de demander à tout venant, et de recevoir de toutes mains?* Ne sont-ce pas là les propres expressions consignées

[1] Cette bête féroce qui épouvante la chrétienté de ses rugissemens. (*Lettre de l'abbé Bossuet à son oncle.*)

dans votre livre, M. le comte? Comment votre main ne s'est-elle pas paralysée en les écrivant? comment n'avez-vous pas songé qu'il faudrait un jour justifier toutes ces bassesses, ou en porter la peine comme fauteur de calomnies?

Mais je m'aperçois tout à coup de votre inadvertance. Est-ce bien vous, M. le comte, qui accusez votre maître d'avoir laissé dans la misère l'auteur de tant de beaux ouvrages? Bernardin de Saint-Pierre, appelé par Louis XVI à l'intendance du Jardin du Roi, aurait vu sous les gouvernemens qui se succédèrent plus tard, ses voyages, ses services, ses talens, sans récompense! Le règne de Buonaparte ne serait-il plus celui des lettres et des sciences? votre héros ne prodiguait-il l'or qu'à ses esclaves ou à ses flatteurs? réfléchissez, je vous en prie, au rôle que vous lui faites jouer. Moi, qui ne l'ai jamais loué, je lui en donnerai un plus digne : sous son gouvernement, Bernardin de Saint-Pierre avait huit ou dix mille francs de pension. Il aurait eu bien davantage, et même il eût siégé au Sénat s'il n'eût refusé d'écrire les campagnes de Buonaparte, lorsque Buonaparte lui-même le lui fit proposer. S'il accepta une pension de Joseph, c'est que Joseph le pressa vivement de l'accepter, et qu'il ne mit aucune condition à cette faveur. Je possède les lettres de Joseph, je puis vous les montrer, M. le comte. Je ne suis pas l'ami de Buonaparte, mais je sais rendre justice aux belles actions.

Tous ces détails, je le sens, rendent votre position plus embarrassante; mais la mienne ne laisse pas d'être fort difficile. Me voilà forcé d'attaquer le compagnon d'un grand empereur, et de lui prouver qu'il n'est pas infaillible comme son maître. Je n'espère pas le faire rougir : quand on écrit de pareilles choses, on ne rougit plus. Je n'espère pas toucher sa conscience et réveiller en lui des sentimens d'honneur; quand on écrit de pareilles choses on a tout oublié. Quelle est donc mon espérance, et à quelle extrémité me vois-je réduit? Il faut que je descende dans la fange pour vous combattre, M. le comte, ou que je laisse mon maître et mon ami sans justification. Que dis-je? une justification serait un outrage! je dois mépriser ce qu'il aurait méprisé lui-même, et pour assurer mon triomphe, ne suffit-il pas de nommer les accusateurs et leur victime?

M. de Las-Cases veut-il savoir ce que c'est qu'un homme méchant, avide, prenant de toutes mains? c'est celui qui spécule révolutionnairement sur le scandale, qui se met à l'abri d'un grand nom pour répandre en sûreté le venin de l'envie, et qui se fait donner l'aumône par toutes les passions et par tous les vices qu'il flatte et qu'il remue. Admirateur du crime, apologiste du criminel, lâche pamphlétaire, voilà le méchant.

Je livre ces réflexions à tous les gens de bien. C'est à eux que j'en appelle; c'est leur appui que je demande, et que je demande dans leur propre intérêt. Qu'ils y prennent garde; quelque simple, quelque retirée que soit la vie d'un honnête homme, elle ne sera bientôt plus à l'abri des attaques des factions et des factieux. Ils ont fait une ligue pour détruire jusqu'aux vestiges de la vertu; ils vont répandant le poison dans les chaumières après avoir porté le poignard dans les palais, et c'est aux pieds de leur terrible idole qu'ils prétendent immoler les victimes qui lui ont échappé. Attendrons-nous sans combattre qu'ils veuillent bien décider de notre sort? laisserons-nous à des esclaves le droit de noircir la vie de tous ceux qui ont fui leur avilissement? Quoi! ils pourraient prêter leur langage à leur maître pour assurer leur propre vengeance? Ils en feraient l'instrument de leur haine après avoir été les instrumens de son ambition? O vicissitude de la gloire humaine! Buonaparte a déjà subi leurs éloges, les voilà qui lui prêtent leurs pensées étroites, leurs haines sans énergie, leurs passions sans grandeur. Est-il bien vrai, grand homme, que tu aies pu tomber si bas?

Que l'exemple de Bernardin de Saint-Pierre nous ouvre les yeux, que l'acharnement avec lequel on poursuit sa mémoire nous apprenne le sort qu'on destine à quiconque aura servi sa patrie et le genre humain. Rappelons-nous que cet homme avide *qui recevait de toutes mains, qui demandait à tous venans,* n'a légué d'autres richesses à son fils et à sa fille que son nom et le souvenir de ses vertus: voilà l'héritage qu'on essaie de leur ravir! On veut qu'ils soient repoussés comme la race du méchant; la calomnie triomphante se vengera au moins sur les enfans des vertus du père et de la gloire qu'on lui envie, comme si elle lui avait donné le bonheur.

Quant à moi, je prends ici l'engagement de ne laisser aucune attaque sans réponse. Les enfans de Bernardin de Saint-Pierre, après avoir pleuré sa mort, n'auront point à pleurer sa mémoire. Je poursuivrai partout ses ennemis; je ne leur laisserai aucun repos, je leur dirai à la face de la France : Vous êtes de vils calomniateurs, et ils resteront éternellement sous le poids de cette accusation.

L. Aimé-Martin.

13 février 1823.

SECOND SUPPLÉMENT

A L'ESSAI SUR LA VIE

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,

A L'OCCASION D'UN ARTICLE DE LA *BIOGRAPHIE UNIVERSELLE*.

Le ver obéit à son instinct; et il est des hommes qui méritent ce nom mieux que ceux qui vivent des dépouilles de la tombe.

BYRON. *Marino Faliero*, acte V.

PRÉFACE.

Il y a quelques années, en écrivant à M. de Las-Cases, je pris l'engagement de ne laisser sans réponse aucune attaque contre la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre. Cet engagement, je viens le tenir; je viens effacer toutes les calomnies dont M. Durosoir s'est fait l'interprète dans la *Biographie universelle*, et j'ose espérer que cette réponse me dispensera de traiter une troisième fois le même sujet. C'est la destinée de la vertu d'être livrée aux mains des méchans; mais faut-il l'apprendre à M. Durosoir, le métier de libelliste n'est propre à rien d'utile, à rien de bon. Qu'il vive à ce prix, j'y consens. Cependant si sa raison peut acquérir quelque maturité, il sentira combien il m'a d'obligation de l'avoir corrigé; il verra, et j'emploie ici à dessein les expressions si remarquables d'un

grand critique, « il verra qu'un libelliste qui ne couvre « pas de talens éminens ce vice, né de l'orgueil et de la « bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on « le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il « fasse pitié, et que toutes les portes des honnêtes « gens lui sont fermées. » (VOLT., *Mél. littér.*, t. II, *Lettre à La Harpe*, p. 410.)

RÉFUTATION.

Le 26 novembre 1824, je reçus la lettre suivante :

» MON CHER AIMÉ,

« J'apprends que M. Durosoir a fait sur notre Bernardin de « Saint-Pierre un article fort inconvenant pour la *Biographie* « *universelle*. Il est à propos que vous voyiez M. Michaux, « afin de prévenir de nouvelles calomnies contre le plus beau « génie de la dernière époque. Je n'ai que le temps de vous « écrire ces lignes; vous me saurez gré de n'en avoir point « perdu pour vous mettre en garde contre ces infamies.

« CHARLES NODIER. »

Je fus peu surpris de cette lettre. Depuis long-temps je connaissais les manœuvres des ennemis de Bernardin de Saint-Pierre pour obtenir un article de ce genre ; je savais que toutes les calomnies répandues contre la mémoire de ce grand homme sortaient des ateliers de quelques misérables aussi peu en état de concevoir son caractère que de comprendre ses écrits; mais je n'imaginais pas qu'il fût possible de trouver, même au dernier rang des écrivains, un homme prêt à servir de si tristes passions. Toutefois, ne voulant pas négliger l'avis que je venais de recevoir, je me rendis chez M. Michaux, libraire, qu'il ne faut pas confondre avec M. Michaux de l'Académie

française. Tout le monde sait que ce dernier est un homme plein de justice et de politesse. Je me rendis donc chez M. Michaux, libraire; mais vainement j'essayai de le convaincre qu'il était de son intérêt de ne pas publier des calomnies; vainement, pour éclairer sa conscience, je lui proposai de mettre à sa disposition tous les papiers de Bernardin de Saint-Pierre; vainement enfin j'en appelai à son honneur en me bornant à demander la suppression des passages dont je pourrais prouver la fausseté les pièces à la main : il se refusa à toutes mes offres, ne voulut rien voir, rien entendre, et je me retirai bien convaincu que l'éditeur de la *Biographie universelle* ne faisait si peu de cas de la vérité que parce qu'il pensait que c'est une mauvaise marchandise. Cependant une seconde lettre me fit croire un moment que cet homme s'était ravisé.

« Je suis enchanté, me disait-on, de l'heureux tour qu'a « pris votre affaire : voici un fait qui confirmera sans doute le « détracteur de Bernardin de Saint-Pierre dans sa juste rési- « piscence. Le marquis de Montciel à qui on avait écrit pour « savoir s'il était vrai que Bernardin de Saint-Pierre lui eût re- « fusé un asile au Jardin du Roi pendant les orages de la ré- « volution (assertion qui avait trouvé place dans la *Biogra- « phie*), a répondu que rien n'était plus faux, [1] et que l'auteur » de *Paul et Virginie* avait au contraire publié à cette époque « une brochure royaliste qui lui avait attiré la haine des ja- « cobins. [2] Vous pouvez, mon ami, faire tel usage que bon « vous semblera de ce démenti donné à l'auteur de l'article. La « lettre originale est entre mes mains. [3]

« CHARLES NODIER. »

[1] Cette réponse est positive, et l'on pense peut-être que M. Michaux s'est empressé de faire disparaître l'anecdote qu'elle dément. Non, il l'a laissée subsister dans les exemplaires envoyés en province, et ne l'a supprimée que dans quelques uns des exemplaires distribués à Paris. Ainsi, d'un côté il se donne l'air d'un homme impartial, et de l'autre il fait circuler la calomnie. J'en appelle aux souscripteurs des départemens, qu'ils ouvrent le 40e volume de la *Biographie*, et qu'ils jugent M. Michaux!

[2] C'était une invitation à la concorde. Elle fut affichée, et le peuple courut briser les vitres de l'imprimeur.

[3] Voici l'origine de cette anecdote. M. de Montciel, charmé des

Une seule chose, je l'avoue, me frappa en lisant cette lettre. C'est l'infatigable constance avec laquelle les ennemis de Bernardin de Saint-Pierre allaient quêtant le scandale dans l'unique but d'outrager la mémoire d'un grand homme. Trois mois s'écoulèrent cependant sans aucune démarche de ma part, et je commençais à ne plus songer à cet article, lorsqu'un matin, au moment où j'achevais de rédiger les délibérations de la Chambre, je vis entrer dans mon cabinet un ancien ami de Bernardin de Saint-Pierre : son visage portait l'empreinte de la plus vive indignation. « Lisez, me dit-il en jetant sur ma table le quarantième volume de la *Biographie universelle;* voilà le prix d'une vie entière consacrée au bonheur des hommes ! » J'ouvris le livre, et après une lecture rapide de l'article : « En vérité, dis-je à mon ami, je ne conçois rien à votre colère. Examinons cet article avec sang froid. Quel est le but de l'auteur? de déshonorer la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre. Je doute fort qu'un pareil but puisse lui mériter l'estime publique. C'est un triste rôle que celui de détracteur des grands hommes. L'écrivain qui tombe aussi bas ne se relève jamais, quel que soit le succès de ses efforts; il est toujours sûr de rencontrer le mépris.

Et quant à l'auteur de l'article, qu'a-t-il fait pour remplir son but? a-t-il cherché la vérité ou cherché le mensonge? c'est toute la question, et je ne pense pas que le public puisse s'y tromper un seul moment. La mauvaise foi et le dessein de nuire percent ici à chaque page. Le libelliste s'est mépris au point d'imaginer qu'il suffisait d'accuser un homme pour le faire paraître coupable; il veut qu'on prenne ses assertions pour des preuves, et ses injures pour des argumens. Mais le public n'a-

ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, lui fit proposer par une personne tierce de venir habiter son château. « J'ai répondu de mon mieux à des offres de services si agréables, dit dans une de ses préfaces l'auteur des *Etudes,* mais je n'en ai accepté que la bienveillance. » Il est curieux de voir comment les actions les plus honorables peuvent être transformées en actions coupables. Bernardin de Saint-Pierre n'accepte pas la retraite que lui offre M. de Montciel; aussitôt la calomnie s'empare de ce refus, et, renversant les faits, il se trouve tout à coup que c'est M. de Montciel qui a demandé un asile à Bernardin de Saint-Pierre, et que cet asile lui a été refusé.

doptera pas sans efforts des idées qui vont blesser ou renverser toutes les siennes; je dis plus, il n'est pas un seul lecteur des *Etudes de la Nature* et de *Paul et Virginie* dont on ne soit sûr d'exciter la surprise, d'éveiller l'incrédulité, lorsqu'on viendra lui dire : L'auteur de ces divins ouvrages était un malhonnête homme. Ce sentiment qui sera général doit amener l'examen de l'article, et c'est là, croyez-moi, que s'arrêtera le triomphe de la calomnie. En vain le méchant s'appuie du mensonge et foule aux pieds la vérité : la conscience publique rétablit tout dans l'ordre. Vous représentez Bernardin de Saint-Pierre comme un ennemi du culte et de la religion, dira-t-on à M. Durosoir : montrez-nous parmi les ennemis du culte et de la religion un seul écrivain qui se soit appuyé de ses doctrines? Vous dites qu'il a caressé les maximes révolutionnaires : montrez-nous parmi cette foule de misérables qui se sont faits nos maîtres, un seul publiciste, un seul orateur qui ait invoqué ses principes? Nous voulons connaître les peuples qu'il a dépravés, les factieux qu'il a soutenus, les impies ou les fanatiques qui se disent ses disciples. Parlez, éclairez-nous, car vous avez dit tout cela, et il ne vous reste qu'à le prouver. Voilà, mon ami, ce que le public dira à M. Durosoir; et pensez-vous que son article ait besoin d'une autre réponse? — Oui! et cette réponse, je viens vous la demander. Je veux croire que les amis de la vérité parleront comme vous, mais combien d'autres parleront autrement. Songez aux suites funestes de votre silence. Le caractère du moraliste donne aussi quelque poids à ses paroles! Que deviennent les hommages que Bernardin de Saint-Pierre rend à la religion, et ses argumens invincibles sur la bonté de la Providence? Que deviennent ces tableaux ravissans de la nature qu'il unit aux tableaux de la vertu pour nous élever jusqu'à Dieu? Il écrivait contre sa pensée, dira l'incrédule; n'ayez plus de foi à la vertu, diront les faux philosophes; vous nous ôtez notre consolateur, diront les malheureux; lui, notre ami, le seul écrivain qui en faisant un livre se soit toujours occupé de nous. Ainsi le but de cet article est de déshonorer l'homme, et son effet d'ôter toute confiance au moraliste.

Ici je ne pus m'empêcher d'interrompre mon ami. « Il me

semble, lui dis-je, que vous donnez beaucoup d'importance aux écrits de M. Durosoir. — Et comment ne leur en donnerai-je pas? Voyez avec quel art perfide il sait détourner le sens de vos pensées pour en faire jaillir la calomnie! Comme il dénature la vérité par des équivoques, comme il l'obscurcit par des restrictions! Sous sa plume les actions les plus innocentes deviennent des actions coupables : ainsi, lorsque vous peignez le jeune de Saint-Pierre déjà sensible aux beautés de la nature, se passionnant aux récits des voyageurs, lisant en classe, lisant dans ses promenades, et s'emparant, pour satisfaire cette innocente passion, des livres mêmes de son régent, M. Durosoir se saisit de l'aveu de cet enfantillage pour faire entendre que Bernardin de Saint-Pierre était un mauvais sujet qui volait les livres de ses camarades. C'est ainsi qu'il l'accuse sérieusement de s'être fait nommer ingénieur en trompant l'autorité,[1] parce que les bureaux crurent donner cette place, non à un homme de mérite, mais à un homme recommandé : circonstance que M. de Saint-Pierre regarda toute sa vie comme un coup de fortune, mais dont il ne profita pas sciemment, puisqu'il n'en fut instruit que long-temps après. Vous faut-il d'autres preuves de la bonne foi du biographe, écoutez ceci : « Le discours du Paysan polonais offre une de ces déclamations « républicaines qui s'adressent aux passions populaires, et qui « sont toujours sûres d'être bien accueillies dans les jours de « révolution. » En lisant ce passage ne croirait-on pas que l'auteur a composé et publié *le Paysan polonais* à l'époque de révolution, pour flatter les crimes de la multitude. Eh bien ! cet opuscule fut publié pour la première fois en 1818, et l'auteur l'avait écrit en Pologne, non pour flatter les révolutionnaires, mais pour appeler la pitié de la terrible Catherine sur le peuple qu'elle venait d'asservir!

Que penser d'un écrivain qui se respecte assez peu lui-même pour supprimer la moitié des faits et dénaturer l'autre? Et cependant ces assertions mensongères peuvent devenir des vérités historiques, si vous gardez le silence! — N'en croyez rien, mon ami, de pareilles infamies ne tromperont personne. Il faudrait être aussi méchant que le calomniateur pour le croire.

[1] *Biographie,* tome XL, p. 52.

Qu'il remplisse donc sa mission! les censures des esprits médiocres contre les hommes supérieurs sont comme les murmures des sophistes contre la Providence; elles attestent la grandeur de ce qu'ils blâment. — Quoi! vous laisserez publier sans réclamation qu'à Malte, Bernardin de Saint-Pierre devint fou;[1] qu'en Hollande il abandonna par caprice un emploi qui lui rapportait des émolumens considérables;[2] qu'en Russie il se montra peu délicat envers ses amis,[3] et ingrat envers ses chefs;[4] qu'en Pologne il vécut publiquement avec une princesse;[5] que trahi dans ses amours, il emprunta 2,000 fr. au *prince d'Hennin,*[6] et courut en Saxe chercher des plaisirs licencieux dans les bras d'une courtisane;[7] qu'à l'Ile-de-France il donna l'exemple de la cruauté envers ses esclaves;[8]

[1] *Biographie*, tome XL, p. 65.

[2] Il n'eut jamais d'emploi en Hollande; on lui offrit une place de journaliste, et il la refusa. Ces détails sont imprimés : pourquoi ne pas être au moins copiste fidèle.

[3] Il eut plusieurs protecteurs en Russie, et un seul ami, M. Duval. Cet ami fut assez heureux pour l'obliger, et la reconnaissance de Bernardin de Saint-Pierre a duré autant que sa vie; elle est exprimée dans ses premiers et dans ses derniers ouvrages. Est-ce là ce que M. Durosoir appelle manquer de délicatesse?

[4] Il abandonna le service de la Russie parce qu'on avait fait une injustice à son chef, M. de Villebois. Est-ce là ce que M. Durosoir appelle de l'ingratitude?

[5] Il ne vécut pas publiquement avec une princesse. Voyez l'*Essai sur la Vie*, p. 91, etc.

[6] J'avais dit que M. Hennin, résident de France en Pologne, avait ouvert sa bourse à Bernardin de Saint-Pierre. M. Durosoir change tout cela, il donne une principauté à M. Hennin. Il faut que ce biographe aime bien l'erreur puisqu'il ment, même sans intérêt.

[7] Il ne courut point en Saxe chercher des plaisirs licencieux dans les bras d'une courtisane. Voyez l'*Essai sur la Vie de Bernardin de Saint-Pierre*, p. 118, et jugez de la bonne foi du libelliste, même quand il copie.

[8] Bernardin de Saint-Pierre, dans sa course autour de l'Ile-de-France, chargea un esclave d'un fardeau de quatre-vingts livres. Cet esclave, suivant M. Durosoir, se fit au pied une blesssure *grave*, et Bernardin de Saint-Pierre eut la barbarie de continuer sa marche. M. Durosoir ne voit pas que ces quatre-vingts livres se composaient des vivres nécessaires à la route : c'était la charge d'Ésope, qui diminuait à chaque pas. Quant à la blessure *grave* de Duval, malgré la

qu'aucun homme ne porta aussi loin l'oubli de la dignité d'homme de lettres; qu'il fut le flatteur de Buonaparte, l'ami des révolutionnaires et le disciple des théophilanthropes ! — Mais voici le côté comique, ajouta mon ami ; croiriez-vous que le benin critique dispute même à Bernardin de Saint-Pierre cette belle et noble figure qui inspirait la vénération, ces traits si purs, si gracieux, sur lesquels tant d'années de malheurs n'avaient laissé qu'une impression touchante de mélancolie? Aussi bon juge de la beauté que de la vertu, M. Durosoir fait observer que le public était abusé par une illusion d'optique, et que si Bernardin de Saint-Pierre était beau de loin, il était laid de près. [1]

— Vous m'apprenez là des choses vraiment singulières, lui dis-je; mais est-il bien vrai que M. Durosoir ait écrit cette phrase : *Aucun écrivain n'a porté aussi loin l'oubli de la dignité d'homme de lettres?* Il y a dans son article vingt passages qui seraient en contradiction avec celui-ci.

Mon ami feuilleta un moment le livre, et plaçant son doigt sur la trente-huitième ligne de la deuxième colonne de la page 66 : Voyez, me dit-il; et quant aux contradictions, n'en soyez pas surpris, elles ne coûtent rien à M. Durosoir. Si Bernardin de Saint-Pierre est laid à la soixante-deuxième page, il est beau à la page 56; si son caractère est estimable à la page 53, il est méprisable à la page 52. L'article est un composé de contradictions et de compensations de ce genre. L'auteur s'y moque de ses lecteurs, ou pour mieux dire il est honteux de ce qu'il écrit. On le voit flotter entre le desir de gagner son argent et la crainte de se compromettre. Ainsi, passant du mensonge à la médisance, de l'éloge à la critique, il aura dit, il n'aura pas dit, il aura calomnié, il n'aura pas calomnié, sui-

barbarie de Bernardin de Saint-Pierre, qui eut soin de la faire panser, elle était guérie le troisième jour, comme on peut le voir dans le *Voyage à l'Ile-de-France,* que M. Durosoir ne cite pas.

[1] Pour ne laisser aucun doute à cet égard, le biographe soutient que le portrait de Bernardin de Saint-Pierre, placé à la tête des Œuvres, n'est pas ressemblant; et, comme s'il voulait donner dans la même ligne la mesure de son goût et de son exactitude, il attribue à M. Desenne ce beau dessin qui est de Girodet, et où tout le monde reconnaîtrait ce grand maître, lors même qu'on n'y lirait pas son nom.

vant le feuillet. Oh! c'est un merveilleux article que l'article de M. Durosoir!

Ici, interrompant mon ami, je lui demandai quelle était l'action de Bernardin de Saint-Pierre qui avait pu faire dire à M. Durosoir : *Aucun écrivain n'a porté aussi loin l'oubli de la dignité d'homme de lettres.* Bernardin de Saint-Pierre a-t-il prostitué sa plume aux passions des partis? S'est-il vendu au pouvoir, loué à des libraires? A-t-il pour un peu d'argent calomnié la vertu, injurié le talent, écrit ce qu'il ne savait pas, affirmé ce qu'il ne croyait pas? quel est son crime enfin? Comment a-t-il pu devenir l'objet d'une accusation aussi grave?

—Un crime! dites-vous? En effet, celui de Bernardin de Saint-Pierre est effroyable! Imaginez qu'à l'époque de la publication des *Etudes,* il reçut de toutes les parties de l'Europe une si grande quantité de lettres, que sa correspondance aurait pu occuper deux secrétaires. — Quoi! c'est là son crime? — Écoutez! écoutez! « C'est une de mes plus grandes peines, disait Bernardin de Saint-« Pierre, de ne pouvoir suffire à des relations si intéressantes. « Je suis seul, ma santé est mauvaise, et je ne peux écrire que « quelques heures de la matinée. J'ai des matériaux considé-« rables à arranger, que je n'ai ni la force ni le temps de mettre « en ordre. Ma fortune même est un obstacle à mes corres-« pondances, car beaucoup de ces lettres m'arrivent de fort « loin sans être affranchies. » Oui, mon ami, voilà le crime de Bernardin de Saint-Pierre, voilà ce qui a si vivement ému la bile de M. Durosoir, voilà ce qui lui a fait dire qu'*aucun écrivain n'avait porté aussi loin l'oubli de la dignité d'homme de lettres.*

— En vérité, lui dis-je, je commence à croire que nous avons mal saisi le sens de cet article. L'auteur a plus de malice que vous ne pensez; et que diriez-vous, par exemple, si je vous prouvais qu'il a voulu se moquer des ennemis de Bernardin de Saint-Pierre? En effet, voyez avec quelle bonne foi il rappelle leurs mensonges, leurs calomnies, leurs contradictions; comme il semble se plaire à les rendre ridicules et à les montrer méprisables. Je connais M. Durosoir, c'est un homme d'esprit qui a fait sa logique : or, comment voudriez-vous qu'un homme d'esprit qui a fait sa logique eût écrit sérieusement un article

dont les argumens se réduisent à ceci : Bernardin de Saint-Pierre, après deux ans de sollicitations inutiles à Versailles, court demander du service en Russie; donc c'est un libertin. Il a écrit des livres pleins des sentimens les plus sublimes, de la raison la plus saine, d'amour de la nature, de Dieu et des hommes; donc il méprise les hommes et n'a point de religion. Il a publié en 1793 une édition des *Etudes de la Nature*, avec l'éloge de Louis XVI et des vœux pour le clergé; donc il écrivait contre le clergé et flattait les révolutionnaires. Ses ouvrages encouragent à la vertu, consolent le malheur, font aimer la solitude, adorer la Providence; donc il était insociable, méprisable, sans délicatesse, vil flatteur, fou, brutal cruel, libertin, faussaire, voleur.[1] Vous le voyez, mon ami, l'article de M. Durosoir est une continuelle ironie! Comme l'ouvrage de Rabelais, c'est un os qu'il faut briser pour en tirer la moelle.

La raillerie est ici hors de saison, reprit mon vieil ami; si vous aviez mon expérience, vous sauriez qu'il n'y a point d'erreurs pour la multitude dans un livre où chaque ligne est une erreur. Le vulgaire peut se tenir en garde contre un fait, mais non contre tous les faits. Or, l'article de M. Durosoir n'étant d'un bout à l'autre qu'un recueil d'impostures, le silence ne vous est plus permis : ne pas confondre le calomniateur, c'est laisser triompher la calomnie. — La conséquence n'est pas juste, lui répondis-je; car enfin que peut-on conclure de cet article qui vous inspire tant de courroux? rien, sinon que Bernardin de Saint-Pierre ne plaît pas à M. Durosoir : c'est sans doute un grand malheur; mais est-il donc indispensable de faire un livre pour cela? Le musicien Antigenide ayant joué de la flûte devant quelques grossiers auditeurs qu'il ne put émouvoir, ses disciples ne s'amusèrent point à démontrer la beauté de ses accords, mais ils le supplièrent de ne pas s'interrompre, et de *jouer pour eux et pour les muses*. Vils calomniateurs, votre stupidité n'étouffera point la voix du maître : elle se fait entendre dans tous ses ouvrages! Il y chante aussi pour ses disciples et pour les muses, et ses divins accords nous font aimer la vertu dont sa vie nous offre l'exemple. — Voilà,

[1] *Biographie*, t. XL, p. 52, 54, 55 et 62.

reprit froidement mon ami, une réponse qui ne répond à rien. On n'est insensible ni à l'harmonie de son style, ni à la grace de ses écrits; mais on poursuit sa mémoire, on dénature ses principes, on calomnie ses actions! — On le calomnie, dites-vous! qu'y a-t-il donc à s'étonner? Il faut bien que le sage éprouve le sort des sages; les siècles soi-disant philosophes sont surtout favorables aux petits talens, et les petits talens sont les plus dangereux ennemis des talens supérieurs, parce qu'ils sont en grand nombre et toujours liés à de grandes ambitions; voyez Fénelon dans l'exil, Rollin arraché à ses élèves, le grand, le pieux Arnaud, chassé, insulté, persécuté; Descartes accusé d'athéisme par des athées; Pascal traité d'impie par des impies, d'imposteur par des imposteurs. Et cependant rien de plus pur, rien de plus vénéré que la mémoire de tous ces grands hommes. Invoquerai-je le souvenir de l'antiquité: Pythagore monte sur un bûcher, Socrate meurt dans les fers, Aristide est banni, Platon livré à l'esclavage. Oh! profondeur de notre misère! pour commettre tant de crimes, les méchans n'ont pas même besoin de calomnier toujours la vertu; le bannissement d'Aristide a ses raisons qui ne sont pas des calomnies. On l'accuse d'être juste, comme on accusait Fénelon d'aimer Dieu pour lui-même. Nos yeux s'élèvent alors vers le ciel pour lui demander justice; mais un autre sentiment semble nous dire en même temps que ces nobles victimes l'ont obtenue dans un autre monde par la gloire dont elles jouissent dans celui-ci!

Mais, dites-vous, c'est peu d'avoir persécuté Bernardin de Saint-Pierre, on poursuit encore sa mémoire! Voulez-vous donc que le disciple soit plus épargné que les maîtres? N'a-t-il pas préféré le travail à l'intrigue, le témoignage de sa conscience à celui des hommes? N'a-t-il pas consolé les malheureux, défendu la liberté des peuples, éclairé la sagesse des rois? Voilà sa gloire, voilà la vérité qui doit survivre à tout; le monde entier se liguerait pour étouffer une seule vérité, ses efforts seraient vains. Écoutez la voix des siècles! Au milieu des accusations, des persécutions, des calomnies, pourquoi ce mépris profond pour les calomniateurs? Pourquoi ce concert éternel de louange pour la sagesse, d'admiration pour le gé-

nie? Les outrages des méchans, croyez-moi, ne déshonorent que leur mémoire. Leur succès même n'a point de réalité : en vain la haine d'Anythus poursuit Socrate, elle ne peut atteindre qu'un homme vieux, laid, chauve, camus ; le maître de Platon, le divin Socrate, le vrai Socrate, lui échappe et rayonne d'immortalité !

Je ne défendrai point Bernardin de Saint-Pierre, ma réponse est dans ses ouvrages !

— Oui, pour les lecteurs éclairés, mais ces mêmes ouvrages sont dépecés, cités, torturés par le biographe. Il est si sûr de les avoir lus qu'il cite même des ouvrages que l'auteur n'a jamais faits. Que penseront les souscripteurs bénévoles de la *Biographie*, en apprenant que Bernardin de Saint-Pierre *fit paraître* les deux premiers livres de *l'Arcadie?*[1] Il faut bien que M. Durosoir ait lu le second, puisqu'il en parle si savamment. Il faut bien qu'il ait lu les préfaces de Bernardin de Saint-Pierre, puisqu'il assure que l'auteur y demande l'aumône au public.[2] Il faut bien qu'il ait lu l'*Essai sur Jean-Jacques Rousseau*, puisqu'il le qualifie de *morceau biographique à la manière de Plutarque*, ce qui prouve qu'il connaît aussi bien Plutarque que Bernardin de Saint-Pierre. Il faut enfin qu'il ait lu les *Etudes de la Nature*, puisqu'il affirme que dans cet ouvrage, Bernardin de Saint-Pierre fronde le clergé : assertion qui ne laisse pas de surprendre, vu la proposition faite par le clergé, dans l'assemblée générale du clergé, d'offrir une pension à l'auteur des *Etudes*. Convenez que M. Durosoir est doué d'une belle imagination ; non seulement il lit dans les ouvrages qui ont été publiés les choses qui n'y sont pas, mais encore il lit dans les ouvrages qui n'ont jamais été faits les choses qui devraient y être.

Mon ami ne put s'empêcher de sourire en prononçant ces derniers mots ; mais reprenant aussitôt une physionomie sévère, il se hâta d'ajouter : Tout ce que vous venez d'entendre n'est rien auprès de ce qui me reste à vous dire. Croiriez-vous que

[1] *Voyez* la *Biographie*, p. 57. Les personnes les moins instruites savent que Bernardin de Saint-Pierre n'a publié que le premier livre de *l'Arcadie*. Nous avons publié nous-même quelques fragmens des second et troisième livres, et M. Durosoir s'est arrêté au titre.

[2] *Biographie*, p. 66.

cet honnête homme n'a pas craint de reproduire les passages du *Mémorial de Sainte-Hélène* que vous avez signalés comme calomnieux, et dont l'auteur lui-même, je me plais à lui rendre cet hommage, a fait si noblement justice. Ramasser de telles calomnies, c'est descendre bien bas; mais avouer en les ramassant que M. de Las-Cases a cru devoir les rejeter de sa seconde édition, ajouter qu'on les cite timidement et sans pouvoir en *garantir l'authenticité*, c'est donner à l'action la plus lâche tous les dehors de l'hypocrisie la plus coupable. Pensez-vous, mon ami, qu'un homme qui soutient sa cause par de tels moyens soit bien convaincu de sa bonté; et ne faut-il pas avoir été mordu du chien enragé de la calomnie pour se rendre coupable d'une méchanceté aussi gratuite? Je dirai à M. Durosoir : Quoi! vous ne pouvez garantir l'authenticité d'un fait déshonorant, et vous le rapportez! Quel est donc votre but? Ce ne peut être de publier une vérité, puisque vous avouez que le fait est douteux; ce ne peut être de publier même un fait douteux; puisque vous avouez que l'auteur l'a rejeté comme un mensonge; ce ne peut être enfin de confondre les calomniateurs, puisque vous laissez l'accusation sans réponse. Vous vous êtes dit : Je publierai l'imposture, j'écrirai en haine de la vertu; qu'importe, il en restera toujours quelque chose. Oui, il restera la honte et le déshonneur qui s'attachent à celui qui n'écrit que pour nuire! Il faut que l'abrutissement ait bien des charmes! M. Durosoir avait à choisir : comme le Caliban de Shakspeare, il se trouvait placé entre les bienfaits d'un sage et les séductions grossières de quelques matelots ivres; il a fait le même choix!

Mon ami s'arrêta; mais voyant que je ne me hâtais pas de lui répondre : En vérité, s'écria-t-il, je n'en aurai pas le démenti, et je suis curieux de savoir si vous résisterez à cette page. L'auteur a voulu peindre l'époque où Bernardin de Saint-Pierre publia le prospectus de sa belle édition de *Paul et Virginie*; écoutez :

« Saint-Pierre jouissait d'un logement au Louvre [1] et de la

[1] A cette époque (1803), il ne jouissait pas d'un logement au Louvre, attendu que les artistes et les gens de lettres en avaient été renvoyés en 1801.

« pension que lui faisait Joseph Buonaparte qui était de plus « de 6,000 fr., [1] sans compter une de 2,000 fr. qu'il recevait « du gouvernement.[2] Saint-Pierre possédait enfin cette aisance « qu'il avait tant desirée. [3] Mais toujours habile à exploiter le « prix de ses ouvrages, [4] il proposa en 1803 une nouvelle édi- « tion de son roman de *Paul et Virginie*. Cette édition ne se fit « pas moins remarquer par la beauté de l'impression et des gra- « vures que par le prix très élevé du volume, qui, selon le ca- « ractère des ornemens, allait depuis 172 fr. [5] jusqu'à 432. Le « portrait de l'auteur devait être en tête de l'ouvrage, et lui- « même ne dédaignait pas de recevoir les souscriptions en son « domicile, qui était alors rue de Varennes, hôtel de Broglie. [6]

[1] A cette époque (1803), il n'avait point de pension de 6,000 fr., attendu que Joseph ne lui fit cette pension qu'en 1805.

[2] A cette époque (1803), il n'avait point de pension de 2,000 fr.; il avait une gratification de 2,400 fr., dont le paiement dépendait chaque année du caprice d'un commis. On voit dans la préface de l'édition in-4° de *Paul et Virginie*, que Bernardin de Saint-Pierre était sur le point de perdre cette gratification.

[3] A cette époque (1803), le total de son revenu montait à 4,200 fr., sur lesquels il donnait 400 fr. par an à sa sœur, et 400 fr. par an à madame Didot, mère de sa première femme. Il lui restait donc 3,400 fr. pour tenir sa maison, élever ses trois enfans, fournir aux besoins de sa femme, et assurer l'existence de sa belle-mère. Voilà quel était le sort de l'auteur des *Études de la Nature* à soixante-six ans.

[4] Il fut en effet très habile, car l'édition de *Paul et Virginie* lui coûta 30,000 fr. et lui en rapporta 10,000. Le format n'était plus à la mode, et le prix avait été fixé trop haut, non par Bernardin de Saint-Pierre, mais par M. Didot, son imprimeur. Tout le monde sait que, malgré le mauvais succès de cette entreprise, l'auteur repoussa toutes les offres de la librairie, refusant de livrer un seul exemplaire au dessous du prix de souscription, et cela dans la crainte de diminuer la valeur des exemplaires livrés aux souscripteurs. Son édition lui resta tout entière, mais il fut fidèle à ses engagemens. Je souhaite qu'il y ait beaucoup de traits semblables dans la vie des ennemis de Bernardin de Saint-Pierre.

[5] Le prix fut fixé par M. Didot à 72 fr. et non à 172. Pour dénaturer ainsi des faits connus de tout le monde, il faut professer un grand mépris pour la vérité et pour le public. Heureusement Bernardin de Saint-Pierre a consigné dans sa préface tous les détails de cette affaire.

[6] Il n'avait donc pas un logement au Louvre. M. Durosoir devrait, ce me semble, en achevant une page, se donner la peine d'en relire le commencement; mais je conçois que cette tâche lui paraisse un peu lourde : il est plus facile d'écrire de pareilles absurdités que de les relire.

« Le style de son prospectus, publié en 1803, est vraiment cu-
« rieux.[1] On y voit à côté de quelques phrases sentimentales
« percer l'avidité du trafiquant qui vante sa marchandise.[2] Saint-
« Pierre eut alors l'honneur fort envié de présenter son ouvrage à
« Napoléon au mois de février.[3] Buonaparte, touché du mérite
« de cette charmante production, ne voyait jamais l'auteur sans
« lui dire : Bernardin, quand nous donnerez-vous des *Paul et*
« *Virginie?* Vous devriez nous en fournir tous les six mois. »[4]

Ici mon vieil ami ferma le livre avec impatience. Quoi! me dit-il, vous ne m'interrompez pas? Qu'est devenu le disciple de Bernardin de Saint-Pierre, et que faut-il donc pour l'émouvoir?—Le mépris, lui dis-je, est sans colère. M. Durosoir

[1] M. Durosoir trouve le style de Bernardin de Saint-Pierre *curieux*. Je voudrais bien savoir ce que mes lecteurs pensent du sien. C'est pour les mettre à même d'en juger que je cite ici sa plus belle page.

[2] Que M. Durosoir confonde l'expression de la reconnaissance avec l'avidité d'un trafiquant, rien de plus simple, c'est sa pensée, ce sont ses sentimens; mais qu'il haïsse tout ce qui porte l'empreinte du génie au point de ne pouvoir entendre l'éloge des admirables dessins de Girodet, de Gérard, de Prudhon, de Lafitte, etc., voilà ce qui me confond. Quel intérêt peut-il avoir à cela?

[3] L'exemplaire fut envoyé à M. Maret qui devait l'offrir à l'Empereur; mais l'Empereur fit écrire à Bernardin de Saint-Pierre qu'il voulait recevoir le livre de sa main. L'audience fut donc offerte par Buonaparte et non sollicitée par l'auteur, comme veut le faire entendre M. Durosoir. Nous avons sous les yeux la lettre de M. Maret.

[4] Que cela est délicat! que cela est bien dit! c'est ainsi sans doute que l'entrepreneur Michaux parle à ses garçons faiseurs; mais la brusque malice de Buonaparte avait une autre expression. On peut en juger, voici le fait : Le premier consul recevait l'Institut; il aperçoit Bernardin de Saint-Pierre au milieu d'un groupe de savans, écarte la foule, et va droit à lui. « Je viens de relire votre roman de *Paul et* « *Virginie,* lui dit-il, vous devriez placer de semblables héros sous les « glaces du pôle » (faisant allusion à la théorie des marées, et croyant flatter par cette épigramme les savans qui la combattaient). Son intention fut saisie, et Bernardin de Saint-Pierre, éclairé par le sourire ironique des savans, répliqua ausssitôt en les désignant d'un regard : « Général, ce n'est pas moi qui ai fait un roman des glaces du pôle. » Le premier consul, peu accoutumé à des réponses si serrées, fit une pirouette sur le talon et s'éloigna. Voilà ce que n'a pu comprendre M. Durosoir; et en vérité qui oserait lui en faire un crime? il est tout naturel qu'il fasse parler Buonaparte comme il fait agir Bernardin de Saint-Pierre. Le pauvre homme, il n'a qu'une mesure et il l'applique à tout.

accuse Bernardin de Saint-Pierre d'avoir publié une édition de *Paul et Virginie* : voulez-vous que je nie ce crime? C'est un fait avéré que Bernardin de Saint-Pierre a publié ses ouvrages : mais ce livre fut publié dans un temps de prospérité. Autre crime que je ne puis nier : c'est un fait également reconnu, qu'un père de famille qui possède 3,400 francs de rente, et qui se fait imprimer, est digne de la critique de M. Durosoir. Tout ce que vous venez de lire témoigne le même bon sens, la même bonne foi, le même amour de la vérité. Que dirai-je des autres accusations de bassesse, de cupidité, de flatterie! Vous êtes des imposteurs, mes pères, disait Pascal aux jésuites, après avoir accumulé les preuves de leurs mensonges. Ma réponse aura la même énergie et la même brièveté. Vous êtes un imposteur, dirai-je à M. Durosoir; car quel autre nom puis-je donner au rédacteur d'un libelle qui renferme tant d'erreurs *faites sciemment?* Mais, je le demande, à qui cet homme prétend-il persuader sur sa parole, sans la moindre apparence de preuves et avec toutes les contradictions imaginables, qu'un auteur dont les ouvrages respirent l'amour de Dieu et de l'humanité, qu'un moraliste dont la vie entière s'écoula dans l'étude des merveilles de la nature et des bienfaits de la Providence, était un monstre d'hypocrisie et d'ingratitude. En vérité, M. Durosoir, vous avez fait là une belle découverte! Combien il est avantageux au public d'apprendre que ceux dont le génie fait autorité en morale étaient des ingrats et des hypocrites! Combien il est heureux pour la religion d'entendre accuser les hommes qui lui consacrèrent leurs veilles, de libertinage, de cupidité et d'ambition! Cet excellent M. Durosoir, il ne pouvait certainement rien écrire de plus utile à la patrie, de plus consolant pour le genre humain!

Et voilà les absurdités auxquelles vous voulez que je réponde! voilà l'homme que, selon vous, je dois attacher au pilori, sur la place publique, devant la multitude curieuse de nos débats! Non, de pareilles calomnies ne méritent que le mépris. O divin auteur de tant de beaux ouvrages! ô mon maître! au lieu de défendre ta mémoire, je la confie au public, et je nomme ton calomniateur?

— Et qui connaît M. Durosoir!

— Je le ferai connaître. Pour louer dignement Achille, Ho-

mère ne rappelle ni ses exploits ni sa gloire ; il peint la bassesse de Thersite, et remarque ensuite froidement que Thersite était l'ennemi d'Achille.

Ces mots imprimèrent sur le front de mon ami un air de mécontentement et d'impatience qui m'obligea de poursuivre. Veuillez me répondre, lui dis-je ; n'est-il pas vrai que, si je vous présentais une étoffe, vous qui avez de bons yeux, vous pourriez me dire quelle est sa couleur ; vous me diriez aussi si elle est rude ou moelleuse, épaisse ou délicate ? — Oui, sans doute. — Et si je présente cette même étoffe à un aveugle, il ne pourra m'en dire la couleur. — Non. — Ainsi, vous jugerez cette étoffe avec toutes vos facultés ; l'aveugle la jugera avec les siennes, c'est-à-dire avec le tact qu'il a, et non avec la vue qu'il n'a pas. — Cela est incontestable. — Si donc il se trouvait un homme entièrement dénué d'esprit, de sentiment, de délicatesse et de goût, et que cet homme s'avisât de vouloir porter un jugement, il ne pourrait y appliquer les facultés qui lui manquent. — Cela est encore vrai. — Ainsi, son jugement se ressentirait de l'absence de goût, d'esprit, de délicatesse, et il y aurait des actions qu'il ne pourrait comprendre, des vertus qu'il ne pourrait juger. — Vous avez raison. — Dites-moi, à présent : croyez-vous que le jugement de M. Durosoir soit la mesure de ses facultés ou de celles de Bernardin de Saint-Pierre ? — Je crois que ce jugement serait la mesure des facultés de M. Durosoir, s'il était de bonne foi ; mais, soyez-en bien sûr, il ne croit pas un mot de tout ce qu'il a écrit. — Ainsi, vous pensez que M. Durosoir pourrait avoir de l'ame, du goût, de la délicatesse, et cependant être un vil calomniateur ? — Je ne pense pas cela. Un pareil assemblage serait monstrueux ; mais je pense que le public peut être la dupe d'un calomniateur sans honte, sans esprit, sans talent, et que l'ouvrage de M. Durosoir nous donne en même temps la mesure des facultés qui lui manquent et de la méchanceté qui le travaille. Dans cette position, votre devoir n'est pas douteux : qui défendra la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre, si ses disciples gardent le silence ? — J'ai fait mieux que défendre sa mémoire ; j'ai raconté sa vie tout entière ; j'ai retracé les graces de son enfance, les rêves sublimes de sa jeunesse, et les vertus de son âge mûr.

Vous, mon ami, vous, témoin de mes études, de mes recherches, de mes efforts pour remplir le but que je m'étais proposé, combien de fois m'avez-vous vu troublé, désespéré par le sentiment de mon insuffisance, prêt à renoncer à cette noble tâche! Que suis-je, me disais-je, pour juger tant de génie, de raison et de sagesse! Un seul poète, dans la Grèce entière, avait été trouvé digne de chanter les vainqueurs aux jeux olympiques; et moi, placé au dernier rang des disciples de ce grand homme, j'ose écrire sa vie, peser ses actions et rappeler ses triomphes sur les sophistes de son siècle! Où sont mes titres parmi les sages! qu'ai-je souffert pour la vérité! qu'ai-je fait pour la vertu! Exercé par le malheur, formé dans la solitude, ai-je, comme Bernardin de Saint-Pierre, armé mon ame d'une résignation sans borne aux volontés de Dieu! Ai-je, pendant dix ans, combattu toutes mes passions, et porté sans murmure la lourde cuirasse de la misère, de l'injustice et de l'oubli! Ai-je aimé les hommes lorsqu'ils me persécutaient, béni la Providence lorsqu'on me calomniait! Ai-je mis, comme toi, ô mon généreux maître, tout mon bonheur à être utile à mes semblables, toutes mes jouissances à étudier la nature, toute ma gloire à faire aimer ses bienfaits!

Vous le savez, mon ami, toujours mécontent de moi-même, plus mécontent de mon ouvrage, je ne cessais de l'abandonner et de le reprendre. Tantôt, me rappelant les outrages des calomniateurs, je me trouvais froid, indifférent, coupable de mon peu d'énergie; tantôt relisant ces pages divines où respirent la morale de Socrate et l'ame de Fénelon, je rougissais d'écrire, je rougissais de défendre la mémoire d'un sage qui avait accompli la loi en aimant Dieu et les hommes. Pourquoi le défendre? me disais-je. Si Socrate fut jugé coupable par l'Aréopage, il est jugé innocent par la postérité. Laissons donc au temps le soin de venger les grands hommes; sa puissance n'est fatale qu'aux méchans : semblable à un fleuve rapide qui entraîne avec lui les égoûts immondes de nos cités, mais qui revient pur à sa source, après avoir parcouru les routes de l'espace et du ciel.

Enfin, après deux ans de méditations, d'étude, de travail, j'écrivis ma dernière page. C'est alors qu'un libraire avide, sous prétexte de satisfaire aux réclamations de ses souscripteurs,

m'enleva une à une les feuilles de mon livre, et les publia, je puis dire, malgré moi. Leur lecture, pendant l'impression, me fit encore mieux sentir ma faiblesse. Je trouvais mon style sans couleur, ma pensée sans vie. Pour paraître impartial, j'avais presque effacé mon tableau; il manquait à la fois de vigueur, de lumière et de ton. J'aurais dû prévoir telle injustice, confondre telle calomnie. Pourquoi avoir méprisé tant d'accusations méprisables! pourquoi n'avoir pas expliqué certain trait de caractère que les ames vulgaires interprétaient à leur envie, et dont j'aurais pu faire ressortir les témoignages de sa vertu! Les traits les plus touchans, les anecdotes les plus piquantes me revenaient alors à la mémoire; et, pour me borner à un seul exemple, que n'a-t-on pas dit de la persévérance avec laquelle l'auteur des *Etudes* poursuivait les contrefacteurs? Les uns l'ont accusé d'avidité, parce qu'il attaquait des fripons chargés de ses dépouilles; [1] les autres ont bien voulu le trouver excusable, vu sa pauvreté; s'il eût été riche, ils l'auraient blâmé de réclamer le prix de son travail. Mais les véritables motifs de Bernardin de Saint-Pierre ne furent, j'ose le dire, compris de personne. Ils étaient d'un ordre supérieur, et, sans doute, il m'eût été facile de les faire connaître, l'auteur les ayant développés en ma présence; voici à quelle occasion.

Un jour le poète Millevoie, qui concourait au prix de l'Académie, se présenta chez lui pour solliciter ses suffrages; il venait de visiter dans la même intention plusieurs beaux-esprits que la fortune par un tour de sa roue avait fait grands seigneurs et académiciens. Encore tout ébloui de la magnificence de leurs salons, le jeune poète montra quelque surprise à l'aspect du cabinet modeste de Bernardin de Saint-Pierre. En vérité, lui dit-il, j'admire votre goût pour la vie simple et retirée! pourquoi n'êtes-vous pas sénateur comme vos nobles confrères?..... Cette place honorable assurerait votre sort et celui de vos enfans. — Je l'aurais acceptée, répondit en souriant Bernardin de Saint-Pierre, si on me l'eût offerte; mais les gens même que vous venez de nommer, assurent que je n'entends rien aux lois

[1] Nous avons compté cinquante contrefaçons des *Études*, et plus de trois cents de *Paul et Virginie*. Le produit de ces éditions aurait fait la fortune de l'auteur, il a enrichi des fripons.

de la politique parce que je n'ai étudié que les lois de la morale et les intérêts du genre humain. — Vous raillez, reprit Millevoie : on sait cependant que vous étiez porté sur toutes les listes des notables de la nation ; on croit même que le chef du gouvernement, qui avait d'abord recherché votre amitié, et auprès duquel vous fîtes une démarche indirecte, vous proposa une place au Sénat. — J'en conviens, mais il y mit une condition que je ne pus accepter. Quant au sort de mes enfans, il serait assuré, si on exécutait les lois sur les contrefacteurs. — Pourquoi vous occuper de ces fripons ? reprit le jeune poète, la guerre que vous leur faites est interminable, et m'étonne moi-même. — Si vous saviez ce que cette guerre me coûte, elle vous étonnerait bien davantage ; j'en ai toujours payé les frais. Mais je ne la cesserai pas au prix même de ma fortune, car je défends, non ma cause, non la cause des gens de lettres, mais l'intérêt de la justice qui est d'une toute autre importance ! Il n'est pas moral de laisser le vol sans punition ; si les tribunaux le tolèrent, la publicité doit le déshonorer. — Cette pensée est généreuse, mais elle pourrait n'être pas comprise ! — Eh bien, reprit vivement Bernardin de Saint-Pierre, j'ajouterai pour les faibles intelligences, que si je redemande mon bien aux contrefacteurs, c'est qu'il me convient mieux de vivre du fruit de mon travail que de celui de l'intrigue, et que si je ne suis pas sénateur, c'est qu'il me paraît plus honnête de vendre mes ouvrages que ma conscience !

Cette répose, mon ami, peint à la fois Bernardin de Saint-Pierre et son siècle. Croyez-moi, si au lieu de réclamer une modique pension due à ses services, il eût aspiré hautement aux premiers emplois de l'État ; si au lieu de vivre du produit de ses ouvrages, il eût vendu sa conscience et se fût traîné avec son siècle dans la fange révolutionnaire ; on ne l'accuserait point aujourd'hui de bassesse et de cupidité. Environné de ses complices, couvert des stigmates de la servitude, en recevant de l'or, il eût comme eux entendu l'apologie de son désintéressement ; en servant la tyrannie, il eût comme eux entendu l'éloge de son courage ! La fortune, la puissance lui eussent fait ces nombreux prôneurs que ne donnent ni la sagesse, ni la pauvreté. Car c'est l'innocence de sa vie qui a irrité les

coupables, c'est la simplicité de ses goûts qui a servi leurs calomnies, c'est sa volonté ferme de conserver son indépendance qui a soulevé contre lui un peuple d'esclaves et de calomniateurs !

Ceci change toutes mes idées, reprit mon vieil ami. Au lieu de s'affliger de l'article de M. Durosoir, je vois qu'il faut s'en réjouir. En effet, n'est-il pas heureux qu'il se soit trouvé un homme assez intrépide pour se charger à lui seul du poids de toutes ces infamies. En les réunissant dans un seul tableau, il a mis le public à même d'en apprécier la valeur. Il voulait noircir la mémoire d'un grand homme, et il a donné la mesure de la bassesse et de la sottise de ses ennemis. Oh ! le rapprochement inattendu de tant de belles inventions est une idée excellente ! il étonnera, j'en suis sûr, les inventeurs eux-mêmes. Je me range donc à votre avis, point de réponse à M. Durosoir : mais en le repoussant de la lice vous devez y entrer ; votre devoir est d'opposer la vérité aux mensonges, une apologie à une diatribe, les raisons du disciple aux injures des calomniateurs.

Vous voilà redevenu juste, lui dis-je ; répondre aux injures de M. Durosoir, c'était trop descendre ; mais tracer l'apologie de Bernardin de Saint-Pierre, c'est, comme vous le dites, un devoir, et je le remplirai.

Socrate appelé devant ses juges discourait des actions de sa vie, comme s'il eût oublié ses accusateurs. Hermogènes lui dit : Il me semble, Socrate, que tu devrais songer à te défendre ! — Est-ce qu'il ne te paraît pas que je me défende, répondit Socrate, lorsque je réfléchis sur la manière dont j'ai passé ma vie ! — Et en quoi cela peut-il te défendre ? — En t'apprenant que je n'ai rien fait d'injuste ! [1]

La défense de Bernardin de Saint-Pierre sera comme celle de Socrate ! c'est en réfléchissant sur les actions de sa vie, que je montrerai aussi qu'il ne fit rien d'injuste.

A ces mots, mon digne ami se leva, et me regardant avec

[1] Xénophon, *Apologie de Socrate*.

des yeux satisfaits : Vous voilà chargé d'une noble tâche, me dit-il; pour la remplir dignement, n'invoquez que la vérité; car la vérité suffit pour louer le sage qui lui consacra sa vie. En prononçant ces mots, il me serra la main et sortit.

FIN DE L'ESSAI SUR LA VIE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

VOYAGES

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

EN HOLLANDE,

EN PRUSSE, EN POLOGNE ET EN RUSSIE.

VOYAGE
EN HOLLANDE.

DU PAYS.

Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.

Louis Racine.

La Hollande est cette partie de l'Europe située au fond du golfe formé par la mer d'Allemagne, dont elle occupe toute la largeur. Dans cette position, les vents du nord, qui soufflent fréquemment et sans obstacle, poussent sans cesse les flots contre les terres. Il est vraisemblable que ce pays était autrefois plus étendu; mais ces terres étant basses et sablonneuses, il s'y est formé des baies, de petites mers méditerranées, un grand nombre d'îles, et des bancs qui, pour l'ordinaire, sont des terrains tout-à-fait submergés.

Cette plage unie, sans coteaux et sans rochers, est bordée en quelques endroits, le long de la mer, de dunes qui n'ont pas vingt pieds de hauteur; ailleurs, l'art supplée à la nature : l'Océan est retenu par des digues : sans elles la mer inonderait les terres, et on la voit, avec surprise, élevée au dessus des prairies.

Si la Hollande a tout à craindre des eaux, elle est aussi leur ouvrage. Le Rhin et la Meuse y déposent

continuellement des sables et des vases qui couvrent les marais remplis de joncs et de roseaux : on en trouve partout, à peu de profondeur, changés en tourbe. C'est une masse de limon noir et de végétaux qui ont fermenté; on y reconnaît des débris de feuilles, de tiges et de racines. On s'en sert pour le chauffage. Un autre bienfait des eaux est une grande quantité de poissons, peut-être les meilleurs de l'Océan. Les anguilles, les turbots, les saumons, servent en beaucoup d'endroits de nourriture au peuple; quelques uns, comme les veaux marins, fournissent des peaux et des huiles pour les fabriques : ajoutez à cela, car ce peuple économe ne laisse rien perdre, les plumes d'une multitude de canards et d'oiseaux aquatiques, les joncs des canaux dont ils font des nattes, une terre propre à faire de la brique, une autre propre à faire des pipes; voilà tous les trésors de leur territoire. D'ailleurs, ils manquent des choses les plus nécessaires à la vie : il y croît fort peu de blé. Il n'y a point de forêts : hors le tilleul, qui y est magnifique, peu d'arbres s'y plaisent. Ils n'ont point de pierre à bâtir. L'air y est malsain; beaucoup d'habitans y ont le scorbut, et les fièvres y sont communes.

Pendant l'été, les eaux se putréfient, les canaux sont couverts de poisson mort, une forte odeur de soufre sort du sein de la terre; l'air y est si empesté qu'on est obligé, en traversant les rues, de se boucher la respiration. Les vents de nord-ouest amènent des orages mêlés de tonnerres affreux; les vagues se brisent contre les digues, et quelquefois les ébranlent; souvent elles jettent sur les sables des baleines

monstrueuses. On voit la mer couverte de vaisseaux presque sans voiles, penchés sur les flots par la violence de la tempête : ils s'éloignent de ces rivages peu profonds; et près d'aborder leur patrie, ils gagnent la haute mer et craignent que le port ne leur devienne funeste.

La liberté a peuplé ces sables, malgré la corruption des élémens, le peu de sûreté des côtes et les fureurs de l'Océan. Cette terre, plus ingrate même que celle d'Égypte, nourrit un peuple plus riche et plus sage. On n'y voit point de monumens élevés à la gloire des rois; mais l'industrie des hommes y a travaillé à l'utilité publique.

DES HOLLANDAIS.

.........Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi;
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea........?

VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 56-59.

« Voyez comme le mont Tmolus nous envoie son safran, l'Inde son « ivoire, les douces contrées des Sabéens leur encens, les Chalybes « leur fer, et le Pont ses castors. »

Les Hollandais sont grands, robustes, chargés d'embonpoint. La plupart sont blonds, et ont les yeux bleus. L'usage fréquent du thé leur gâte les dents. Leurs femmes sont fraîches, et communément belles. Une grande douceur, des mœurs simples, les soins du ménage, une tendresse extrême pour leurs époux et leurs enfans, voilà leurs graces,

leurs plaisirs et leurs passions. Les hommes ne sont point admis à leurs sociétés. Elles s'assemblent entre elles, et la conversation roule sur l'arrangement du logis et la propreté des meubles ; c'est pour elles un objet inépuisable de dissertations, d'éloges, de complimens et quelquefois de médisance. Une Hollandaise ne passe point la semaine sans faire une revue générale de sa maison. Tout ce qui est métal est écuré et poli. Le fer dans les cuisines brille comme l'argent; le bois et la pierre, les planches, les portes, l'escalier, la façade même, tout est lavé, frotté, essuyé, blanchi, peint ou vernissé. La mauvaise qualité de l'air rend ces soins nécessaires, et ils seraient agréables, si, à force d'être répétés, ils ne devenaient incommodes; mais il n'y a pas moyen de modérer là-dessus l'activité des dames.

Leurs maris ont des amusemens plus tranquilles; une pipe, de la bière et une gazette leur suffisent, car ils sont flegmatiques et sérieux dans leurs plaisirs comme dans leurs affaires.

L'architecture de leurs maisons est simple et commode. On y entre par un perron élevé, à cause de l'humidité des rues. Elles sont de brique à plusieurs étages : le toit en est fort aigu, et le frontispice est découpé comme les degrés d'un escalier. Souvent une cigogne vient y faire son nid ; ils la respectent, comme le symbole de l'hospitalité. Ils écrivent sur la façade quelque sentence latine, ou simplement le nom du maître et de la maîtresse. C'est le temple de l'hymen; il est bien rare que les lois en soient violées. En ce pays on ne sait ce que c'est que de faire sa cour aux femmes, et l'adultère ne s'y ap-

pelle point galanterie. Leurs mariages sont tranquilles et suivis d'une nombreuse postérité. Il est rare de voir ailleurs de plus beaux enfans; ils les aiment passionnément ; le père occupe de bonne heure les garçons aux objets actifs du commerce. Ils grondent peu leurs enfans et ne les frappent point. On prétend que cette indulgence est cause de leur grossièreté. La rudesse des manières vient sans doute d'un défaut d'éducation; mais mille tourmens et des vices sans nombre sont les fruits d'une mauvaise. Quoi qu'il en soit, dans un âge avancé la reconnaissance filiale est égale à la tendresse paternelle; les enfans écoutent en tout temps les conseils de leurs parens, et soulagent les infirmités de leur vieillesse avec la même amitié que ceux-ci ont supporté la faiblesse de leur enfance.

La propreté qui règne dans leurs maisons n'en exclut pas la magnificence. Souvent les marteaux des portes, les gonds, les serrures, sont de cuivre; les cuisines incrustées de carreaux de faïence, les appartemens revêtus de marbre blanc, les buffets garnis de porcelaines de la Chine, les meubles de bois des Indes d'une beauté et d'une durée éternelle. Ils joignent à cela de très beau linge, quelquefois des tableaux précieux, et un jardin où ils cultivent les fleurs les plus rares. Les gens du peuple portent sur leurs habits des boutons d'argent massif, et leurs femmes des chaînes d'or. Ce luxe est sage en ce que ces dépenses vont sans perte à leur postérité.

Leurs villes se ressemblent, comme leurs maisons. Les rues sont bordées de tilleuls, et le milieu est occupé par un canal où vont et viennent un grand nombre

de bateaux; ce sont les chariots du pays. On y voit rarement des carrosses sur des roues : ceux dont on se sert sont montés sur des traîneaux ; le cocher est à pied, conduisant d'une main le cheval, et tenant de l'autre une queue de chanvre imbibée d'eau, qu'il oppose de temps en temps au traîneau, afin qu'il glisse avec facilité. Ils mettent des droits considérables sur les voitures roulantes, parce qu'elles détruisent aisément les chemins, qui sont pavés de brique.

De toutes leurs villes, Amsterdam est la plus considérable, et la bourse y offre chaque jour le plus singulier des spectacles : c'est une grande place carrée, entourée d'une colonnade; chaque colonne y est le centre du commerce de quelque partie du monde, et y porte les noms de Surinam, de Londres, d'Archangel, de Bordeaux, etc. etc.

Ce sont là véritablement les colonnes de la république, qui appuie son commerce sur les principales villes de l'univers. A l'heure de midi, une foule de négocians s'y rassemblent; là, arrivent de toutes parts les avis de ce qui manque ou de ce qui abonde chez les autres nations : tous projettent, tous calculent. Une multitude de vaisseaux sont prêts à partir à tous les vents; ils portent au midi les bois du nord, au nord les vins et les fruits du midi. Ici l'intérêt l'emporte sur les préjugés : on voit des Juifs converser avec des Espagnols; des Anglais traitent avec des Français, des Turcs avec des chrétiens. Aucun objet de commerce n'y est exclu. On y trouve des domestiques à louer, des commis à placer; on y propose des achats de terres et de maisons, des filles à marier, des armées à approvisionner et

des flottes à équiper. Quelquefois on y marchande des villes, des provinces, et même des couronnes.

Il semble que les Hollandais sont les propriétaires de toute la terre, dont les autres peuples ne sont que les fermiers. En Russie et en Suède sont leurs chantiers pour les mâtures, leurs magasins de chanvre, de cuirs, de salpêtre et de goudrons, leurs mines de cuivre et de fer, enfin leurs arsenaux de marine et de guerre. Leurs greniers sont à Dantzich, où la Pologne leur envoie chaque année ses blés et ses bestiaux. Leur garde-robe est l'Allemagne, qui leur fournit à Leipsick et à Francfort les toiles et les laines de Saxe et de Silésie. Leurs haras sont dans le Holstein et en Danemarck. Leurs vignobles en France, et leur cave à Bordeaux. Les Provençaux et les Italiens cultivent pour eux leurs jardins; c'est pour eux qu'ils cueillent l'orange et le citron, d'un usage si universel dans le nord; pour eux qu'ils dessèchent le raisin et la figue et marinent l'olive. L'Asie et ses îles leur fournissent le thé, le girofle, les épiceries, les soieries et les perles. Pour eux le Chinois pétrit la porcelaine, et l'Indienne file la mousseline. C'est pour eux que l'Afrique brûlée étale sur ses rivages le poivre et les gommes; c'est pour eux qu'elle envoie ses noirs enfans fouiller l'or au Pérou et les diamans au Brésil, et planter en Amérique le cacao, le sucre, le café, l'indigo, le coton et le tabac. Les Hollandais vivent au milieu de ces richesses, comme s'ils n'en étaient que les dépositaires. Leurs alimens sont le beurre, le fromage et quelques légumes. Ils mangent cru et sans apprêt le poisson sec, le saumon fumé et le hareng salé,

qu'ils regardent comme un remède souverain contre les fièvres bilieuses. Leurs habillemens sont simples et d'une couleur modeste; quand ils sortent de leur pays, ils ne changent en rien leurs anciennes coutumes; on ne voit sur eux ni dentelles ni galons. Quelque quantité qu'ils trouvent de vivres et d'étoffes, ils n'emploient à leur usage que les provisions qu'ils ont tirées de leur patrie. Ainsi, conservant leur économie dans le sein de l'abondance, et des mœurs parmi la dissolution des étrangers, ils retrouvent partout la Hollande qu'ils portent avec eux.

Outre les soins du commerce, l'agriculture et les arts utiles les occupent tour à tour. Beaucoup de Hollandais sont à la fois laboureurs, fabricans, marchands, et même mariniers. Plus la terre est ingrate, plus ils la cultivent. Ils sont parvenus, à Scheveling, à faire croître des chênes dans le sable tout pur. Tel arbre y a été planté plus de vingt fois. Peu avares de leurs peines, ils n'économisent que sur les moyens. Leurs grains ne sont point serrés dans des granges; les gerbes sont disposées en cercle autour d'un mât planté au milieu d'un champ, les épis en dedans. Quand la meule est suffisamment élevée, ils la couvrent d'un toit de chaume qui glisse le long du mât. C'est dans les prairies et dans les bestiaux que consiste leur plus grand revenu; ils en tirent une quantité prodigieuse de fromage, qu'ils ont le secret de préparer et de conserver en le trempant dans des lies de vin. On peut connaître combien l'agriculture et le commerce se prêtent mutuellement de forces, puisqu'à Sardam, village près d'Amsterdam, il y a des paysans si riches, qu'un seul entreprend la cons-

truction d'un vaisseau de guerre, et assure en même temps un vaisseau de la compagnie des Indes.

De tous les arts, l'architecture hydraulique est celui qu'ils ont porté à une plus grande perfection. Leurs digues sont construites avec le plus grand soin. Ils en lient les terres en y plantant des arbres, et y mêlant des racines de chiendent. Les eaux qui filtrent sont pompées par des moulins, et rendues à la mer. Chaque ville communique de l'une à l'autre par des canaux. En quelques endroits, ces canaux passent sur des aquéducs; c'est ainsi qu'ils se traversent sans confondre leurs eaux. Ailleurs ils se communiquent par des sas; ce sont des réservoirs renfermés entre deux écluses où l'on fait monter et descendre les barques sur des terrains de niveaux différens. Si les eaux leur ouvrent des routes pour le commerce, elles servent en même temps à la défense des places par la facilité qu'ils ont de les répandre aux environs. D'ailleurs, leurs fortifications rasantes ne donnent aucune prise à l'ennemi; les feux y sont multipliés par un grand nombre de demi-lunes et des galeries très meurtrières; joignez à cela la difficulté de faire des circonvallations dans un pays coupé de canaux, d'ouvrir des tranchées dans une terre marécageuse, de trouver des fascines dans des prairies, de faire agir des mines dans le sable, vous aurez une idée de la difficulté d'y faire des siéges. L'architecture qui règne dans leurs villes a quelque singularité: ils inclinent le haut de la façade de leurs maisons du côté de la rue, soit pour donner plus de largeur aux appartemens supérieurs, soit par quelque curiosité recherchée. Leurs jardins sont dé-

coupés en formes bizarres et décorés de petites pyramides, de glorioles et de grottes formées de coquillages. Ils montrent dans ces petits ouvrages plus de patience que de goût, mais ils aiment à surmonter des obstacles par l'habitude d'exécuter des choses difficiles. Ils ont perfectionné un grand nombre d'inventions utiles, entre autres l'imprimerie, l'art de construire des vaisseaux, de fabriquer le papier, le verre et la faïence; celui de manufacturer le tabac, le sucre, le savon, d'ourdir des toiles ouvragées et de les blanchir, de conserver le poisson par le sel et la fumée, de décomposer par la chimie le girofle et les épiceries, de préparer les vins, et même, dit-on, le secret d'en faire.

Tant d'arts, qui en exigent une infinité d'autres, occupent tout le monde. On ne souffre point de mendians en Hollande; on emploie dans les manufactures, les enfans orphelins, les vieillards et jusqu'aux estropiés. On y voit des aveugles faire mouvoir des roues; ceux qui n'ont pas de pieds filent le lin et le chanvre, les manchots portent des fardeaux. Ceux qui troublent la société sont condamnés à des travaux publics. Mais il est rare qu'on entende parler de vol ou de meurtre. Les crimes ne naissent point où l'on a banni l'oisiveté et la misère.

Il n'y a pas d'endroit en Hollande d'où l'on n'aperçoive à la fois quelques villes, plusieurs villages et une multitude de moulins à vent. Les uns scient le bois, d'autres moulent les blés; ceux-ci forent des canons, ceux-là broient la poudre à canon. Quantité de chaloupes traversent les campagnes; de grosses paysannes, la rame à la main, viennent en chantant apporter leurs denrées au port. C'est une ville flot-

tante, composée de plusieurs milliers de barques et de vaisseaux. La plupart des habitans y vivent avec leurs familles. Les femmes s'y occupent des soins du ménage comme à terre. Lorsqu'on est en pleine mer, elles aident leurs maris, et prennent en main le gouvernail; leurs enfans, nés sur les flots, s'accoutument de bonne heure à braver les tempêtes. En effet, il n'y a pas de nation plus intrépide sur cet élément; on a vu des flottes marchandes résister à des escadres, et leur échapper par une défense opiniâtre. Les Hollandais sont lents dans leurs manœuvres, parce qu'ils emploient peu de matelots par économie, et que leurs vaisseaux sont d'une forme arrondie, mais d'ailleurs excellens pour porter de grands fardeaux sur des mers peu profondes. Ce pays a produit des marins excellens, d'habiles ingénieurs, et Boerhaave, peut-être le premier des médecins modernes; dans les arts agréables, quelques poètes pastoraux, des peintres plus célèbres par leur coloris que par leur composition; dans les sciences, de grands philosophes, des jurisconsultes qu'on citera toujours, et des théologiens dont on ne parle plus.

DU GOUVERNEMENT.

Concordia res parvæ crescunt.

« Notre grandeur vient de notre union. »

L'industrie des Hollandais vient de leurs besoins, et leur économie de leur pauvreté : c'est à cette vertu qu'ils doivent leurs richesses.

On représente le commerce entre deux peuples par les fléaux d'une balance que chacun d'eux cherche à faire pencher de son côté. Les choses étant égales, le poids le plus léger décide cette inclinaison, et une fois décidée, c'est une source perpétuelle de gain pour un parti, et de perte pour l'autre. Si, par exemple, les Anglais achètent chaque année pour dix millions de nos vins, et qu'ils nous fournissent en échange pour neuf millions de blé, il est clair qu'au bout de dix ans ils auront perdu dix millions. Ainsi, plus le commerce de ces deux nations augmentera, plus la perte des Anglais croîtra. Mais comme les hommes sont les premières richesses d'un état, celui de ces deux gouvernemens qui aura le moins dépensé en hommes restera le plus riche. Or, on sait que si un laboureur tire de la terre pour la valeur de mille livres en blé, cinq vignerons recueilleront à peine pour mille livres de vin. Il s'ensuit donc que cinquante mille hommes seront occupés en France à balancer le travail que dix mille hommes feront en Angleterre. Les Anglais seront donc plus riches que nous de quarante mille hommes, qu'ils emploieront à d'autre branches de commerce.

Tel est l'état des Hollandais par rapport aux autres nations. Leur économie embrasse tout : ils emploient un grand nombre de machines pour leurs fabriques; ils mettent très peu d'hommes sur leurs vaisseaux; leurs vivres sont du poisson sec, qui ne leur coûte rien. Un marchand se contente du plus petit gain, parce qu'il vit sans faste, et que l'argent n'étant qu'à trois pour cent, les entreprises ne sont pas onéreuses.

Le gouvernement se conduit par le même principe. Sa monnaie est la plus pure; ainsi le droit qu'il en tire étant moindre que celui d'aucun prince, toutes les nations la recherchent. Le ducat de Hollande est la monnaie de tous les pays. Pierre-le-Grand, par la même confiance, ordonna que les droits de douane s'acquitteraient en Russie en écus de Hollande.

Souvent les Hollandais profitent sur cet objet de l'avidité des princes. Dès qu'une monnaie hausse, ils en frappent chez eux des quantités, et la transportent dans le pays avant que les denrées se mettent au niveau de l'argent, en sorte qu'ils font des gains considérables.

Ils ont des lois admirables pour favoriser le commerce, la pêche, et maintenir la police; mais toutes ces choses demanderaient des volumes. L'Hôtel-de-Ville prête des secours aux négocians dont la fortune a été renversée par des pertes imprévues. Il propose des prix pour la pêche. La première barque de retour de la pêche du hareng en donne un baril au gouvernement, qui paie une pistole chaque poisson. On dit que cette compagnie est aussi puissante que celle des Indes. On donne, dans les incendies, cent francs à la première pompe qui arrive au feu; l'incendie fait rarement des progrès, parce qu'on couvre les maisons voisines d'étoffes de laine mouillée.

Ils n'ont pas une grande estime pour l'état militaire: un matelot hollandais regarde un soldat comme un homme qui est à ses gages. Leur cavalerie est recrutée dans les nationaux : elle est bonne, quoique pesante. L'infanterie est composée de Suisses et de Flamands. Ces troupes étrangères et mercenaires

paraissent bien faibles; mais nous ne sommes plus au temps des Romains. Chaque état confie aujourd'hui la défense de son pays à la portion d'hommes qui y prend le moins d'intérêt; et comme les Hollandais donnent une paie double à leurs soldats, il est vraisemblable que s'ils étaient campés tranquillement devant une armée ennemie, au bout de huit jours il ne resterait dans celle-ci que les officiers. D'ailleurs ils sont braves, et tout le monde sait qu'ils ne doivent leur liberté qu'à leurs victoires. Au reste, ils croient que la gloire d'une nation consiste dans ses richesses. Ils gardent sans soin et laissent voir sans ostentation les drapeaux qu'ils ont enlevés à leurs ennemis. Ils supportent avec patience les déprédations de leurs rivaux, et les calculent d'avance avec les frais d'une guerre, comptant pour peu les insultes, et toujours prêts à les sacrifier à leur intérêt.

L'intérêt de la Hollande, comme celui de toute société moderne, consiste dans le malheur de ses voisins; on dit que l'inclination de ce peuple s'accorde là dessus avec sa politique. La simplicité d'un marchand ne s'accommode pas de l'astuce autrichienne, de la fierté anglaise et des airs français; mais s'il fallait se décider entre l'Angleterre et la France, il y a apparence qu'au commencement d'une guerre les Hollandais embrasseraient le parti le plus faible, afin de tenir la balance égale; mais à la fin d'une guerre malheureuse, ils se rangeraient du côté le plus fort, parce qu'il est dangereux de défendre un parti tout-à-fait opprimé.

Leur ennemi naturel est la maison d'Autriche, dont ils ont détruit le commerce dans les Pays-Bas;

et la France, dont l'ambition a presque causé leur perte. Ils ont donc pour alliés nécessaires la Prusse, qui partage l'Allemagne en deux puissances, les villes Anséatiques et tous les ennemis de leurs voisins.

Par rapport à nous, les choses ont bien changé depuis Louis XIV, qui pénétra dans leur pays, et à qui dans la suite ils firent accepter la paix. La modération de notre gouvernement actuel ne leur laisse rien à redouter de nos entreprises, et ils ont plus à craindre notre luxe que nos armes.

Leur gouvernement est républicain, quoiqu'il y ait un stathouder héréditaire : c'est le chef de la milice. Quelques uns regardent ce pouvoir comme dangereux pour la liberté publique. Un souverain qui commande des troupes étrangères au milieu d'un peuple paisible de marchands paraît superflu : cela serait vrai si le peuple était pauvre; mais il faut que des gens riches aient quelque chose à craindre. Il y a en Hollande des citoyens si opulens, qu'ils ne tarderaient pas à être ambitieux ; mais tant qu'ils craindront d'être subjugués, ils ne chercheront pas à établir leur propre autorité. Pressés par le pouvoir souverain, et occupés sans cesse à le repousser, il en naît pour l'état un mouvement salutaire; les charges publiques sortent des familles, et n'étant point héréditaires, sont remplies avec plus de zèle : l'incapacité craint malgré son opulence, et le mérite espère malgré son obscurité. Un gouverneur des Indes, qui abuse de son pouvoir, ne se flatte pas d'acheter, à son retour, toutes les voix du conseil. Dans un état républicain, plus le sujet est riche, plus le prince est en garde.

Tel est en Hollande le contre-poids des lois et de l'autorité. Les six provinces craignant la puissance d'Amsterdam, cherchèrent un tuteur à la liberté publique. Elles le choisirent dans la maison de Nassau. C'étaient des cadettes jalouses des richesses de leur aînée. Elles suspendirent cette épée sur sa tête, mais elles en rompirent la pointe. Le prince ne peut décider ni de la paix ni de la guerre, ni du mouvement des troupes, ni de l'emploi des finances : les États font les lois, le prince les exécute.

VOYAGE
EN PRUSSE.

DU PAYS.

Rege sub hoc Pomona fruit, qua nulla latinas
Inter Hamadryadas coluit solertius hortos,
Nec fuit arborei studiosior altera fetus....

Ovid., l. xiv, *Met.*

« Sous le règne de ce prince on s'appliqua à la culture des jardins ;
« jamais en Italie on ne prit tant de soin des vergers, et on ne rendit
« tant d'honneurs à Pomone. »

La géographie de la Prusse offre plus de singularités en politique qu'en physique. La Marche de Brandebourg fait le centre de ce royaume, d'où partent trois bras qui semblent saisir l'Allemagne et la Pologne. Cette disposition le met dans des occasions prochaines de guerre, jusqu'à ce qu'il achève de s'arrondir ou de se détruire par de nouvelles conquêtes.

Le premier de ces bras s'étend au sud-ouest, entre les Pays-Bas et l'Allemagne : il comprend une portion de la Lusace; en Saxe, le territoire de Hall, une partie du comté de Mansfeld, le duché de Magdebourg, la principauté d'Halberstadt; en Westphalie, la principauté de Minden, le comté de Ravensberg, celui de la Marck et le duché de Clèves; dans les Pays-Bas, une partie de la Gueldre; plus loin, la principauté de Neufchâtel. Tous ces terrains sont isolés et comme autant de pierres d'attente.

Le second va au sud-est, entre l'Allemagne et la Pologne. C'est cette belle province de Silésie, regardée par les Allemands comme leurs champs élysées, dont on veut qu'elle tire son nom. Elle ressemble beaucoup à la Normandie : pâturages excellens, terre fertile, habitans laborieux, laines fines, tout est dans ce pays une source de richesses ; c'est, sans contredit, la plus belle portion de l'Allemagne, sans en excepter la Saxe, qui ne l'emporte que par son industrie. Entre autres curiosités, on y a découvert depuis peu la chrysopale, pierre précieuse, verte et demi-transparente. Le général Fouquet, qui découvrit ces pierres dans les montagnes de Glatz, en trouva d'assez grandes pour en envoyer une tabatière à la cour. Le roi lui manda d'en faire tailler une colonnade. On trouve dans les prairies les œufs d'une sorte de bécasse qui passent pour un mets délicieux : en le conservant quelques années, le blanc devient si dur qu'on le taille comme une agate ; on en montre des anneaux. Cette propriété de se durcir n'est pas réservée à cette seule matière animale, et peut fournir des expériences à la physique et aux arts.

Le troisième bras est formé de la Poméranie et du royaume de Prusse. Il passe le long de la Pologne et de la mer Baltique. Le terrain est sablonneux, produit peu de blé, et n'offre d'autres singularités que l'ambre jaune, production incertaine de la mer, de la terre, des insectes, ou des végétaux. On ne sait encore si c'est une écume, un fossile, une cire, ou une gomme. J'en ai vu en Russie un cabinet entier, donné par le père du roi. Il est estimé

quatre-vingt mille écus. Il y a des morceaux qui ont plus d'un pied et demi en carré, sculptés en bas-reliefs. On dit que c'est un phénomène de la nature, mais certainement ce n'est pas un chef-d'œuvre de l'art, à moins que ce n'en soit un fort grand d'en fondre ensemble plusieurs morceaux pour en composer une seule masse. Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas d'un usage universel doit être abandonné aux disputes des savans, et confiné pour toujours dans les académies.

Ces rivages, où viennent se décharger de grands fleuves, où de longs promontoires forment des ports pour de petits vaisseaux, étaient autrefois très peuplés : on y remarque des coutumes anciennes, des restes de grandeur, d'aisance et de police dans les villes. Des guerres sans nombre ont tout ravagé. La grande Kœnigsberg s'élève encore au milieu de ces ruines, mais Dantzick seule a conservé sa liberté et son commerce.

La Marche de Brandebourg, où est Berlin, est la partie la plus stérile. Les cultivateurs y emploient toutes les ressources de l'agriculture. J'y ai vu des champs de sable pur ensemencés de blé ; on est content quand la récolte est triple de la semence. Les moineaux y sont proscrits, chaque paysan est obligé par an d'en apporter douze têtes; on en fait du salpêtre. Dans les montagnes, ils plantent des pommes de terre, et se félicitent de n'avoir point de vœux à faire pour leur moisson ; près de la mer, on cultive des pommiers et des poiriers, dont ils portent les fruits en Russie; les mûriers y viennent bien, mais les fraîcheurs des nuits tuent les vers à

soie; enfin, ils sont parvenus à planter un vignoble auprès de Postdam. Ils entretiennent à Berlin un grand nombre de jardins. La terre végétale n'a pas quatre pouces d'épaisseur; sous cette couche est un lit de sable, profond de six pieds; ils défoncent ce terrain et l'enlèvent avec de grands travaux. Ils y font croître la plupart des bons fruits de notre climat. Les melons y sont délicieux. Mais à peine le soleil est-il parvenu à l'équinoxe de septembre, que l'air s'obscurcit de brouillards froids et épais; les vents du nord agitent les vergers, les feuilles jaunies avant le temps tombent avec les fruits à moitié mûrs. Alors on se hâte de préserver les arbres des rigueurs de l'hiver; ils creusent des fosses profondes où ils enterrent les figuiers et les pêchers.

Cette terre désolée par un climat si dur, l'a été long-temps par la guerre. Partout on en voit des traces : point de défilé où ne soit quelque retranchement, de hauteur où l'on ne voie les fossés d'un camp, de ville dont les murailles ne soient écornées du boulet. On montrait à des voyageurs anglais ces campagnes fameuses par tant de combats : « Nous n'avons, dirent-ils, rien ouï dire de tout cela en Angleterre. » Le roi les reçut fort mal : c'était en effet bien peu de renommée pour tant de sang répandu.

DES PRUSSIENS.

........................Quos ille, timorum
Maximus, haud urget lethi metus : inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis........

LUCAIN., lib. I.

« Quoique la mort soit le plus terrible des objets, ils ne la craignent « point ; de là vient qu'ils l'affrontent d'un air intrépide, et qu'ils « donnent tête baissée dans le péril. »

Les Prussiens ont communément les yeux bleus ; ils sont blonds, grands, robustes, et moins épais que les autres Allemands ; ils sont aussi plus sobres. Dans les principales maisons de Berlin, hors les jours de cérémonie, on ne sert que trois plats sur la table, et le pain blanc y est un luxe. Un bourgeois de Paris est beaucoup mieux logé, mieux nourri, plus agréablement voituré que le prince royal de Prusse et que la plupart des monarques du nord. Notre aisance et nos mœurs ont cependant passé le Rhin. Les Saxons joignent à la profusion allemande la délicatesse française. Leurs femmes sont maniérées ; les hommes frisés, poudrés, polis, charmans comme les gens de Paris. La dernière guerre a montré combien toutes ces petites qualités leur coûtent cher. Le roi de Prusse a dit de leurs soldats qu'ils tombaient malades quand les alouettes de Leipsick leur manquaient.

Les Prussiennes en général ne sont point belles.

Nos officiers prisonniers ont porté parmi elles le désordre de nos mœurs à un tel excès, que le roi les fit transférer à Magdebourg et dans les places fortes, afin d'arrêter les progrès de la corruption : il est triste de la voir commencer par les choses les plus parfaites. J'ai vu à Berlin beaucoup de femmes de la cour, persuadées par ces officiers que toutes les Françaises étaient entretenues ; d'autres, montrer leurs diamans et se vanter de les devoir à leurs charmes. Comme les Prussiens ne sont pas galans, elles s'attachent à captiver les ministres étrangers et les voyageurs qui veulent bien faire quelque dépense pour elles. Une autre cause de ce désordre, que leur franchise les empêche de dissimuler, est la mauvaise éducation qu'elles reçoivent en apprenant la langue française des réfugiés de Berlin. Ces réfugiés ressemblent beaucoup aux Juifs : à l'arrivée d'un étranger, une foule de marchands français accourent pour le friponner ; ils sont babillards, débauchés, menteurs, jaloux et servilement complaisans ; ils sont haïs des Prussiens qu'ils méprisent sans raison ; il en faut excepter quelques familles qui ont embrassé l'état militaire, et ont conservé les vertus de leur nation.

Ce que j'ai dit ici des femmes ne regarde que celles de la cour ; les autres sont économes, naïves et bonne ménagères ; elles vivent entre elles. Leur plus grande fête est de s'inviter à prendre du café ; les unes apportent des fruits confits, les autres des gâteaux qu'elles ont préparés elles-mêmes. Ces parties, où rarement les hommes sont invités, ne sont guère vives.

Les grands seigneurs accueillent les étrangers sans faste et sans caprice; ce qu'ils vous offrent aujourd'hui, ils vous l'offriront demain. Ils n'ont point les fantaisies ni les préjugés de leur état. On n'entend point parler chez eux de ces jalousies, de ces prétentions, de ces frivolités qui naissent dans l'abondance et le repos des villes. La guerre a détruit ces petites passions qui désolent la société, comme le vent du nord détruit les chenilles; le peuple même n'a pas adopté les erreurs communes aux autres Allemands. Ils croient, en Autriche, qu'un homme est déshonoré s'il touche à un cheval mort. Dans la dernière guerre, un capitaine d'artillerie ayant retiré avec ses gens un cheval tué qui embarrassait le chemin, ses camarades ne voulurent plus avoir de commerce avec lui. L'impératrice, pour lui rendre l'honneur, le fit manger à sa table et l'avança d'un grade pour avoir surmonté un préjugé si contraire au bien du service.

Le duel est toléré en Prusse. J'en ai vu un à Berlin, au mois d'août 1765. Il fut proposé plus de quinze jours auparavant, et ce qu'il y a de singulier, entre deux officiers dont l'un devait épouser la sœur de l'autre. Le mariage fut conclu, le beau-frère fut aux noces, et le lendemain ils se battirent suivant leur accord. Les Allemands préfèrent le pistolet à l'épée qui est tranchante, et souvent joignent ces deux armes ensemble. Ces exemples sont rares. Les Prussiens ne sont point querelleurs, ce sont pour l'ordinaire de bonnes gens, hospitaliers et fort charitables. J'ai entendu leurs ministres en chaire, non exhorter les peuples à la charité, mais les remercier de l'abondance de leurs aumônes. On ne voit point de mendians

chez eux, et le menu peuple n'y est point, comme ailleurs, sale et déchiré, mais couvert de bons habits bleus. Il trouve partout à travailler. Il y a grand nombre de manufactures en Silésie, et quantité de fabriques à Berlin : c'est, comme on sait, la capitale de toute la Prusse. Cette ville est grande et bien bâtie : on y voit plusieurs beaux édifices, d'une architecture grecque et simple. L'arsenal, entre autres, est de la plus grande magnificence. La guerre a rendu cette ville déserte, et l'herbe croît dans la plupart des rues.

Berlin a une académie célèbre; elle s'occupe de sciences et d'expériences utiles aux arts. La guerre ayant rendu le linge rare, ils ont essayé de faire du papier avec des ceps de vigne. Ils n'ont pas mal réussi; mais on dit que par une grande singularité, les ceps du raisin blanc font le papier rouge, et ceux du raisin rouge rendent le papier blanc.

Les Prussiens ne s'appliquent guère au commerce; il est entre les mains des Juifs qui sont fort riches. Leur unique occupation est la guerre. Dès qu'il naît un enfant à un paysan, on lui envoie un collier rouge; c'est la marque du soldat qui les engage pour toute leur vie. Les gentilshommes sont obligés de servir et de commencer par les premiers grades de la milice; le mérite seul les avance. Ils sont si accoutumés à s'occuper des objets de leur état, qu'en voyageant même ils sont attentifs à considérer les hauteurs, les bois et les villages, y cherchant des positions dont on puisse profiter à la guerre : le plus beau paysage ne leur offre que l'image d'un camp.

Ils estiment peu le service de l'artillerie, et regardent les ingénieurs comme des artistes; ils pensent,

comme la plupart des Allemands, que dans ces corps on a besoin de ruse et d'adresse, ce qui ne convient pas à la valeur franche d'un soldat. Peu de leur noblesse s'applique à ces études, qui, d'ailleurs, ne sont pas encouragées par le roi : il a pour maxime que celui qui est maître de la campagne est maître de tout; qu'il suffit d'avoir sur la frontière deux ou trois villes en état de soutenir un long siége. On vante Magdebourg où j'ai passé; on mit un garde à la porte de ma chambre, quoique ce fût pendant la nuit : on ne saurait porter plus loin les précautions. A chaque ville, elles sont à peu près semblables. Avant de vous laisser passer, on prend votre nom, votre qualité, votre demeure et le temps de votre séjour. Au reste, j'ai remarqué dans les villes de Silésie que la fortification est fort mal entretenue. J'ai vu dans les revêtemens des arbres de plus de dix ans, poussés au travers des briques. Le plus grand défaut est dans le peu de largeur de leurs fossés, ce qui rend la défense très faible; dans quelques endroits, ils ne sont enfilés que par une seule pièce de canon.

Le service le plus distingué en Prusse, est celui de l'infanterie, ensuite des hussards. On n'admet point d'officiers français dans ces corps, parce qu'on les croit trop indépendans.

L'exercice se fait tous les jours à onze heures, quelque temps qu'il fasse. A Postdam, les princes de Brunswick et le prince royal y vont régulièrement; il est rare même que le roi y manque. Chaque soldat est d'une propreté recherchée ; ils sont tous en linge blanc, en guêtres blanches; les yeux sont éblouis de l'éclat des armes et des bonnets de cuivre. L'heure

sonnant, les pelotons et les lignes se forment; l'ordre est admirable et l'aspect terrible. Cette forêt de baïonnettes toutes égales, ces épaules, ces bras, ces pieds posés semblablement, ces visages où règne une seule physionomie, ce silence profond de cette multitude, est le chef-d'œuvre de la discipline militaire. Au son bruyant des fifres et des tambours, se meut ensemble cette vaste ligne, aussi précise dans ses mouvemens qu'exacte dans son repos. Rien ne flotte, soit qu'elle se partage en divisions, qu'elle double ses rangs ou qu'elle étende ses files; vous la voyez sans confusion tourner à droite, à gauche, avancer, reculer, se resserrer, tirer par pelotons ou en billebaude. Tantôt on croirait au bruit qu'un seul feu est sorti d'une seule arme, tantôt qu'un seul homme a tiré successivement cette multitude de fusils. Le châtiment suit de près les moindres fautes, mais les coups de canne se donnent sans colère et se reçoivent sans rancune. On punit par les arrêts les officiers, les princes de Brunswick, et même le prince royal. L'exercice n'est pour personne un amusement, c'est une occupation sérieuse d'où dépend la force de l'état et le respect de la couronne. Souvent le roi fait des exercices généraux, où il est défendu aux étrangers de se trouver. C'est pour l'ordinaire l'essai de quelque nouvelle manœuvre. On tente de faire sauter des fossés à toute une ligne de cavalerie, de passer un gué, de traverser une rivière avec de nouveaux pontons, de gravir sur une hauteur, de faire une retraite en face d'un ennemi supérieur. Dans ces manœuvres, son génie lui offre une infinité de ressources. Un rideau, un chemin creux, les maisons d'un vil-

lage, le cimetière, l'église, le clocher, sont autant de postes dont il apprend à tirer parti. Quelquefois il arrive qu'il est battu malgré ses dispositions, alors il fait mettre l'officier qui commande aux arrêts, sous prétexte de quelque faute particulière; car il est jaloux même de la gloire qui s'acquiert dans ces sortes de jeux.

DU GOUVERNEMENT.

La loi dans tout pays doit être universelle;
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
VOLTAIRE.

Le gouvernement de Prusse est despotique, et par conséquent militaire. Un prussien ne peut voyager sans permission; ainsi l'argent ne sort point du royaume, et les mœurs étrangères n'y entrent point. L'administration de la justice est prompte et peu coûteuse; les plus grands procès ne peuvent durer qu'un an. Si quelque sujet est lésé, il peut écrire au roi, qui fait réponse sur-le-champ, et quelquefois de sa main. On regarde les hommes comme la première richesse de l'état; quoiqu'on ne travaille pas à leurs plaisirs, le nécessaire ne manque à aucun. Il est bien étrange que le plus grand bonheur qu'une nation puisse attendre de son prince, soit d'être traitée de lui à peu près comme il traite ses chevaux, et que ce bonheur soit partout si rare. C'étaient là les principes du gouvernement du feu roi. Il était si curieux de beaux soldats, que beaucoup lui ont coûté

au delà de mille écus. On assure que le régiment des gardes lui était revenu à des sommes plus grandes que toute l'armée. Ce prince se plaisait à appareiller des couples, afin d'avoir de belles races d'hommes. S'il rencontrait une belle fille bourgeoise ou paysanne, il la mariait sur-le-champ avec des soldats choisis dans ses gardes, pensant que les convenances de nature doivent l'emporter sur celles de la fortune et de la naissance.

Le roi actuel a porté plus loin cette maxime. Il a ordonné, en 1765, qu'une fille pourrait avoir jusqu'à six enfans sans être déshonorée; qu'un maître serait tenu d'avoir soin de sa servante, encore qu'elle fût grosse d'un autre que lui, et qu'il ne lui serait pas permis de la renvoyer pour cette cause. On peut voir, par beaucoup d'autres règlemens, quel cas il fait des hommes; les faisant enlever chez ses voisins, les attirant par des promesses, leur donnant des maisons, des terres et des bestiaux. Dans les défrichemens qu'il a ordonnés, la chambre du domaine lui a représenté que tant de forêts abattues rendraient le bois rare à Berlin. « J'aime mieux, ré« pondit-il, avoir des hommes que des arbres. » Du reste, il les regarde comme des animaux dont les vices et les vertus sont également nécessaires à un état. Employant à la guerre des brigands et des voleurs publics; dans la politique, des faussaires et des fripons, il n'estime personne, et s'embarrasse peu des égards qu'on porte à ses ministres et à ceux dont l'honneur peut rejaillir sur le sien. Son ministre en Suède lui écrivait que ses appointemens ne suffisaient pas à entretenir un équipage et une table; le

roi lui répondit : « Je ne vois pas la nécessité d'avoir carrosse, et je ne connais pas de meilleure table que celle d'autrui. »

L'armée prussienne est actuellement de cent cinquante mille hommes. Cinquante mille autres Prussiens naturels sont répartis dans les terres qu'ils cultivent, et sont toujours prêts à recruter l'armée. Chaque régiment est en état de marcher dans vingt-quatre heures, et de faire campagne dans huit jours. Ils ont parmi eux quantité de déserteurs français ; il leur est bien dificile de s'échapper une seconde fois. L'appel se fait deux fois par jour. On tire le soir autant de coups de canon qu'il y a d'absens : les paysans ont 50 fr. par déserteur qu'ils ramènent. Quand ils éviteraient les environs de la garnison, il leur serait bien difficile de traverser la frontière, entourée de hussards qui patrouillent sans cesse.

Avant ce roi, la guerre était un art ; il en a fait une science. Elle a reçu de lui des principes sûrs, et le succès est attaché à leur observation. Il est impossible de trouver ailleurs de meilleurs officiers. Avant la bataille de Collins, il leur avait persuadé que leur discipline les rendait invincibles. Un gros de sept à huit cents hommes paraissait sur une hauteur ; il demanda à un lieutenant : « Combien faudrait-il d'hommes pour chasser cette canaille ?— Sire, dit-il, deux cents suffisent. — Allez, dit le roi. » L'officier partit et les chassa.

Toutes les religions sont permises en Prusse ; on a même fondé une église grecque pour attirer des Russes. Il est fort singulier que dans un gouvernement militaire et sous une religion protestante, le

moyen le plus prompt de faire fortune soit d'être ecclésiastique et catholique. La Silésie est remplie de bénéfices, et le roi n'a que des sujets autrichiens de cette religion; il n'est pas douteux qu'il leur préférerait des étrangers.

De tous les ministres étrangers, celui de Russie et celui de Hollande sont ceux auxquels il fait le plus d'accueil. Il paraît que son intérêt est lié avec ces deux puissances, dont l'une peut lui fournir des hommes et des munitions, l'autre des secours en argent. On assure que son inclination le portait à s'unir avec la France, et qu'il appelle son union avec l'Autriche une alliance dénaturée.

Il est difficile de présumer ce que ce royaume deviendra après la mort du roi. On dit que le prince royal n'aime point la guerre. Il fait beaucoup d'amitiés aux Français, dont il cherche à imiter les mœurs. Je me suis trouvé à un bal, où une femme de la cour le voyant passer sous le masque, lui dit : « Vous êtes certainement Français. » Ce prince me parut fort sensible à ce compliment. Le prince Henri paraît penser de la même manière; mais c'est peut-être pour s'attirer la bienveillance des peuples, toujours mécontens du gouvernement actuel. D'ailleurs les sentimens changent avec la fortune, et les circonstances déterminent la conduite des princes, comme celle des autres hommes.

Il ne faut pas penser que la cour de Berlin ressemble en rien à celle de France. Le roi n'en a point. La reine a deux chambellans boiteux, des pages fort mal vêtus, une table fort mal servie : il n'y a pas deux ans que les surtouts des plats n'étaient que d'é-

tain. Sur la table de ses dames d'honneur il n'y a que deux mets, l'un de viande, l'autre de légumes. On va à sa cour en bottes ; enfin c'est une misère qui étonne. Le roi a un sommelier à qui son emploi ne donne pas de quoi vivre. Le premier ministre a douze cents écus pour recevoir les placets : il ne manque pas de les présenter au roi, et reconduit son monde fort poliment.

DU ROI DE PRUSSE.

Qui miser in campis mœrens errabat Aleiis,
Ipse suum cor edens, hominum vestigia vitans.

Cic., *Tuscul.* 3.

« Je l'ai vu plein de tristesse, errer dans les déserts de la Cilicie :
« son ame était dévorée de chagrins ; il fuyait la société des hommes. »

Le roi de Prusse est d'une taille médiocre ; il a les yeux bleus et étincelans, le visage coloré et couvert de rides, les cheveux gris et négligés, la tête penchée du côté droit, le corps voûté, plus par les fatigues que par l'âge. Son regard est terrible, et sa physionomie sérieuse et sombre. Quand il rit, ce qui est rare, tous les traits de gaîté, toute la vivacité de la joie, viennent se peindre sur son visage : vous diriez d'Achille à la fleur de la jeunesse. Son habillement est l'uniforme de ses gardes : un gros habit bleu, toujours boutonné, une longue épée de cuivre, un grand chapeau retapé ; enfin, à son extérieur, on le prendrait pour un vieux soldat.

Il n'y a pas long-temps qu'un marchand hollandais le prit pour un garçon jardinier. Le roi l'avait rencontré seul dans les jardins de Sans-Souci, et s'était amusé à lui en montrer les curiosités. Cet étranger tira sa bourse et voulut payer ses peines : « Il ne faut rien, dit Frédéric; le roi l'a défendu. — Le roi n'en saura rien, repartit le Hollandais. — Il sait tout ce qui se passe, répliqua le roi. » Et il le congédia.

Il y a quelques singularités dans le caractère de ce prince, qui semble affecter de s'écarter des coutumes ordinaires. Il penche la tête du côté droit, peut-être parce qu'Alexandre la penchait du côté gauche.

Il ne souffre point de mendians dans ses états; et à Postdam, sous les fenêtres de son appartement, huit ou dix soldats estropiés demandent l'aumône : il est vrai que ce sont des Français.

J'ai vu l'année dernière les fêtes du mariage du prince royal. Il est d'usage partout qu'un bal dure plus qu'un feu d'artifice. A Charlottembourg le feu dura une heure et demie, et le bal qui suivit le souper, un demi-quart d'heure. Le roi était vêtu comme à l'ordinaire, suivi par des hussards, au milieu de l'orangerie de Charlottembourg, dont les murailles étaient toutes nues. En revanche, sa table, de vingt-quatre couverts, était servie en vaisselle d'or, dont les grandes pièces étaient enrichies de diamans.

Quelques temps après, il fit jouer sur le théâtre de Postdam la tragédie très licencieuse de *Saül et David*. Il invita la reine et les princesses, qui n'y vinrent point. Le roi fut fort gai pendant la pièce.

Quand elle fut finie, il devint sérieux. « Il faut avouer, dit-il, que voilà de grands coquins ; comment peut-on jouer de pareilles indécences ! » Puis il donna ordre qu'on renvoyât les deux premiers acteurs.

Ce prince partage son temps entre les soins de l'armée et du gouvernement. Il se délasse en s'appliquant aux lettres et à l'agriculture. Les anecdotes que j'ai recueillies sont dignes de foi ; je les tiens de plusieurs personnes qui ont vécu dans sa familiarité.

Parmi les modernes, Turenne, et chez les anciens, Épaminondas, sont les généraux qu'il estime le plus. Il a adopté la tactique de celui-ci. Comme lui, il fait son ordre de bataille carré, quoiqu'il ne soit formé que de deux lignes : il met entre les intervalles, sur les ailes, des piquets de grenadiers ; comme lui, il attaque l'ennemi le premier, ce qui l'épouvante, et obliquement, ce qui le déconcerte. On peut voir dans ses règlemens pour l'infanterie prussienne, quelle confiance il avait dans ces principes ; ce ne fut qu'après la malheureuse affaire de Collins, qu'il commença à la perdre. A deux lieues de là il rencontra un de ses officiers avec lequel il était familier. « Il y a de grandes nouvelles, lui dit le roi : ils nous ont battus, mais bien battus ; » et un moment après il se trouva mal.

Cette affaire de Collins lui tenait fort au cœur. Il rencontra un jour un capitaine, la tête couverte d'un bonnet : « Est-ce là, dit le roi, la coiffure d'un soldat ? vous avez l'air d'une femme. » L'officier piqué, lui répondit : « Ce sont les blessures de Collins. » Depuis ce moment le roi ne put souffrir cet homme.

Il vivait d'ailleurs dans une grande familiarité avec

ses officiers, donnant aux uns des surnoms latins, les faisant manger souvent à sa table, leur conseillant de lire *Candide,* comme un tableau des misères humaines avec lesquelles il voulait les familiariser. Il ne s'offensait point de leurs libertés. Au moment d'une bataille un officier de hussards enleva un détachement sous ses yeux. Le roi, charmé de l'augure, vient à lui, l'embrasse et lui dit : « Je vous fais chevalier du Mérite, et vous donne mille écus. » En même temps il détacha la croix de son côté et la lui donna. « Et les mille écus ? » dit le hussard. « Je ne les ai pas sur moi, répondit le roi; mais il suffit de ma parole. » — « Sire, reprit le hussard, on va donner la bataille : si votre majesté la gagne, elle ne se souviendra plus de moi; si elle la perd, elle ne sera pas en état de me payer. » Le roi tira sa montre et lui dit : « Voilà mon gage. » Après la victoire il la rapporta au roi, qui lui fit compter mille écus, et le créa lieutenant-colonel. Il disait un jour à ses officiers qu'il se retirerait en Hollande lorsqu'il n'aurait plus de ressources. Un d'eux lui dit : « De quoi vivra Votre Majesté? » — « Je me ferai libraire, » dit-il. Ses soldats lui parlaient avec la même liberté. On les entendait souvent chanter ce refrain dans le camp :

Savez-vous pourquoi
Je m'en vais à la guerre?
C'est que je n'ai ma foi
Ni pré, ni bois, ni terre.

Quand il passait par les rangs, les soldats l'appelaient par son nom. Lui-même vivait comme le plus simple d'entre eux, et souvent plus mal logé qu'aucun de ses officiers, ne portant jamais ni robe de

chambre, ni pantoufles, ni bonnet de nuit, et conservant même encore l'habitude de coucher avec son chapeau. Il choisissait dans les villages la plus mauvaise maison pour son logement. Il n'avait avec lui qu'un valet de chambre et un hussard tenant son cheval à sa porte. Un jour cet homme lui présentait son café, le roi fixa attentivement ses yeux sur lui : ce malheureux, déconcerté, se jette à ses pieds et lui dit : « Cette tasse est empoisonnée. »

— « Je le savais, dit le roi; mais je te pardonne, parce que tu as des remords. » Il le fit passer par les verges, et il est aujourd'hui fusilier dans le troisième bataillon des gardes. Le valet de chambre qui fut du complot est à Spandau pour toute sa vie.

Il a rétabli, sans sollicitation, le fils du gentilhomme silésien qui l'avait voulu livrer aux Autrichiens, dans les biens de sa famille, en lui disant qu'il ne rendait point responsables les enfans des fautes de leurs pères. C'est ainsi qu'il vengeait ses injures personnelles, dans le temps qu'il désolait la Saxe pour celles qu'on avait eu intention de faire à sa couronne. D'ailleurs, n'estimant personne et peu sensible à la perte de ses amis. Il passait auprès d'un de ses favoris, blessé à mort d'un boulet qui lui avait emporté la hanche : « Voilà, lui dit-il, les fruits qu'on recueille dans ce jardin. » S'il eût témoigné dans quelques circonstances semblables un peu de sensibilité, les faiblesses de Frédéric eussent peut-être fait oublier les duretés du roi. Je l'ai vu pleurer à la représentation de *l'Écossaise*, lorsque ce père infortuné retrouve sa fille livrée aux horreurs de la misère. Ce sentiment passager parut extraordinaire à tout le

monde. Sa tendresse ne semble réservée qu'aux animaux : il fait nourrir ses chevaux jusqu'à ce qu'ils meurent de vieillesse, et entretient quatre ou cinq chiens qui couchent avec lui. Il leur rend même après la mort des devoirs funèbres. J'ai vu quatre tombes qui leur avaient été consacrées, et où leurs noms étaient gravés : ils sont enterrés à Sans-Souci, dans la partie de la terrasse où sont les bustes des bons empereurs romains ; de l'autre côté sont ceux de Caligula, de Néron, etc. etc.

Ce prince s'occupe des belles-lettres : on connaît ses ouvrages. J'ai vu, dans sa bibliothèque de Breslau et de Sans-Souci, l'histoire de cette guerre, écrite en trois volumes. L'officier qui me les montra, m'assura qu'il n'y avait que ces deux exemplaires d'imprimés. On m'a fait voir aussi une médaille qui certainement n'est pas de sa composition. Le roi, sous la figure d'un lion, est attaqué par différens animaux. On y voit la Russie représentée par un ours, l'Autriche par un cerf qui s'enfuit, la Suède par une tortue, la Saxe par un mouton ; un épagneul, marqué d'une fleur de lis, se retire avec une pate cassée. Cette médaille, frappée en argent, est grande comme la main. S'il compose des satires contre ses ennemis, il leur laisse la liberté des représailles sans s'offenser ; il s'amuse même de celles qui sont spirituelles. Après avoir lu un pamphlet qui a pour titre *les Matinées du roi de Prusse :* « C'est, dit-il, l'ouvrage de gens qui n'ont rien à faire. »

Il aime beaucoup la musique, et compose lui-même des airs très difficiles, qu'il exécute sur la flûte.

Postdam est le séjour du roi. C'est une ville nouvelle, où l'on s'efforce d'appeler les arts. Le château a de la majesté. La cour des exercices est séparée de la place par un péristyle de colonnes accouplées, entre lesquelles sont des groupes de lutteurs dans différentes attitudes. On voit sur les rampes des escaliers, des Amours, des Faunes et des Nymphes qui supportent des flambeaux; de semblables statues pyramident sur les toits : toutes ces figures sont colossales et absolument nues. Postdam a l'air d'un monument d'Athènes, habité par des Spartiates. La discipline s'y observe comme dans un camp, et on entend la nuit les cris des sentinelles qui répètent les heures.

Ce prince aime l'agriculture, et il ne se pique pas moins d'être son jardinier que son architecte. Sans-Souci a été bâti sur ses dessins. C'est un château à un quart de lieue de Postdam, formé seulement d'une galerie de peinture, terminée à chaque extrémité par un cabinet. La colline sablonneuse au haut de laquelle il est situé est coupée en terrasses, où il cultive quantité d'arbres fruitiers tirés des Chartreux de Paris. Le parc qui l'environne est singulier, en ce que les massifs sont d'arbres et d'arbrisseaux de toute espèce; chênes, rosiers, pruniers, sapins, lilas, pommiers, tout est pêle-mêle. On y voit des bosquets d'acacias, des berceaux de toutes les formes; des allées, tantôt droites, tantôt formant une multitude d'angles; de petits sentiers serpentent dans l'épaisseur des bois, et conduisent à des boulingrins où sont des espaliers chargés de fruits.

Au milieu de ces forêts s'élève un pavillon chinois

d'un goût qui enchante. C'est un dôme circulaire, tout brillant de dorure; il est supporté par un péristyle de palmiers accouplés; au bas sont assises des figures de voyageurs fatigués. Ce dôme est éclairé par la voûte, et surmonté d'un Chinois qui en couvre l'ouverture d'un vaste parasol. L'intérieur de ce salon est lambrissé de cèdre, le pavé est de marbre rapporté en mosaïque, et le plafond magnifiquement peint.

Ce monument, où tout respire la gaîté et l'élégance, est d'un temps où l'imagination du roi se prêtait aux plaisirs. Les meubles sont couleur de rose, de lilas, de bleu céleste; les tentures, couleur de jonquille, et bordées de baguettes d'argent; les plafonds sont ornés de guirlandes de fleurs en relief, peintes de couleurs naturelles : il a fait bâtir pour point de vue les ruines d'un temple, comme un monument de la fragilité des grandeurs humaines. Le goût du roi a bien changé : le nouveau palais qu'il fait construire auprès de Sans-Souci est sans agrément ; il est placé au milieu des bois, sans vue, et ressemble à une prison. Le roi vit seul, et n'admet que rarement les princes à sa table, où l'on ne sert que quatre plats. Aucune femme ne paraît à sa cour; et lorsqu'il vient quelque étrangère à Postdam, il ne lui permet pas d'y rester plus d'un jour.

Ce prince a eu de grands malheurs à toutes les époques de sa vie. Dans sa jeunesse, il courut risque de perdre la tête par l'ordre de son père. Il fut contraint de renoncer à une princesse qu'il aimait, pour en épouser une qu'il n'aimait pas. Devenu roi, ses favoris ont trahi sa confiance; ses maîtresses, son

amour; elles ont même altéré sa santé. Chef de la religion évangélique, et roi d'un royaume nouvellement formé, il a eu à combattre la jalousie de quelques électeurs et tout l'orgueil de la maison d'Autriche. Ses victoires lui ont coûté la fleur de sa noblesse et de ses sujets. Certain d'être écrasé sans pitié s'il était vaincu, il a porté dans cette guerre toute l'opiniâtreté du désespoir. « Je chargerai, disait-il, mes derniers canons de mes derniers frédérics, et je les jetterai au visage de mes ennemis. » La paix a relâché les ressorts de cette ame, que l'adversité avait tendus: il est tombé peu à peu dans une mélancolie profonde; le passé ne lui rappelle que destruction, l'avenir ne lui présente qu'incertitude. Il accable son peuple d'impôts, et ses soldats d'exercices. Il admet toutes les religions dans ses états et ne croit à aucune; il ne croit pas même à l'immortalité de l'ame.* Il vit dans les infirmités, entouré d'ennemis, haï de ses sujets, insupportable à ses troupes, sans amis, sans maîtresse, sans consolation dans ce monde, sans espérance pour l'autre.

A quoi servent donc pour le bonheur, l'esprit, les talens, le génie, un trône et des victoires?

* *Voyez* son *Épître au maréchal Keit.*

VOYAGE EN POLOGNE.

DE LA POLOGNE.

....Pour la rendre illustre, il la faut asservir.

VOLTAIRE.

Dès qu'on a passé l'Oder, le reste de l'Europe n'est plus qu'une forêt. Depuis Breslau jusqu'aux roches de la Finlande, et en tournant à l'orient jusqu'à Moscou, pendant plus de cinq cents lieues, on voyage dans une plaine couverte de bois.

La Pologne, plus voisine du midi, est aussi la partie la plus fertile. Cette terre est sablonneuse, et ne laisse pas d'être féconde. Elle produit d'abondantes moissons; j'y ai vu du seigle de huit pieds de hauteur. Cette abondance ne vient point du travail des habitans, mais, je crois, de ce que le sol y est, en beaucoup d'endroits, imprégné de sel : les caux de la Vistule sont salées au dessous de Cracovie, et on trouve le sel en grande masse à plus de huit cents pieds de profondeur. Outre les usages ordinaires, on en donne aux bestiaux pour les engraisser; il est aussi dur que le cristal, on en taille des figures et différens ouvrages.

Les chênes sont magnifiques en Pologne; on en brûle le bois faute de communication pour les transporter; ses cendres fournissent des sels utiles aux fabriques.

Les lacs y abondent en poissons; on y trouve des

lamproies et une grande quantité de brochets qu'on sale. Les ruisseaux fourmillent d'écrevisses, qui sont d'autant plus grandes qu'on approche plus du nord. Les pâturages sont excellens et nourrissent beaucoup de bœufs et de chevaux : ceux-ci sont beaux, légers et capables de supporter de longues fatigues.

Comme le territoire de la Pologne n'est pas fort élevé, l'hiver n'y est pas si rude que dans des parties même plus méridionales. On cultive à Varsovie la plupart de nos fruits, qui y mûrissent parfaitement. Il n'y a pas plus de quarante ans que les Français en ont apporté les plants.

Le printemps y paraît presque d'aussi bonne heure qu'en France et avec une pompe plus sauvage. La terre sablonneuse s'échauffe aux premiers rayons du soleil, et absorbe la neige qui la fertilise. Les chemins sont couverts de touffes d'absinthe et d'immortelles jaunes, et les marais sont bordés de roseaux aromatiques. On trouve des animaux dont les pelleteries sont très estimées, entre autres le loup-cervier, dont la peau, semblable à celle du renard blanc, est marquetée de points noirs. Il y a dans les forêts quantité de miel, de cire et d'excellens bois de construction dont on pourrait faire un grand commerce; mais les Polonais ne tirent parti de rien.

Ils prétendent descendre de Curtius, fameux Romain, qui se précipita dans un gouffre à Rome. Ce gouffre communiquait à un souterrain qui le conduisit droit en Pologne : cette fable absurde est à la tête de leur histoire, et prouve qu'il n'y a point d'opinion si ridicule dont la vanité humaine ne sache s'accommoder.

DES POLONAIS.

Et quibus in solo videndi causa palato est.

JUV., *sat.* XI, V. II.

« Ces gens-ci ne semblent être au monde que pour boire et manger. »

Les Polonais sont grands et vigoureux. Il n'y a guère de nation dont le sang soit plus beau. C'est de leur pays que viennent ces beaux hommes que le faste des seigneurs enlève aux campagnes. La nature semble se plaire aussi à y faire naître des nains très bien proportionnés.

L'habit des Polonais est une robe de drap à manches pendantes; ils portent dessous une veste de soie fermée d'une ceinture; un ceinturon d'où pend un long sabre, serre leur habit. Ils vont toujours bottés, montent à cheval sans grace comme les Tartares, et se servent du fouet au lieu d'éperon. Ils portent tous des moustaches, et la tête rasée, couverte d'un bonnet bordé d'une pelleterie légère : cette coutume de se raser dans un pays froid, vient, je pense, d'une maladie assez commune au peuple; c'est une sueur de sang qui découle des cheveux.

Il y a deux nations en Pologne, les paysans et les nobles; on pourrait en ajouter une troisième, les Juifs. On en compte près de deux millions, et c'est plus du tiers de la population. Ils portent la barbe, et sont vêtus de robes noires toutes déchirées; ils sont très pauvres, quoiqu'ils exercent la plupart des métiers et

qu'ils tiennent les cabarets. Ils sont souvent injuriés et maltraités du peuple, et font paraître un attachement admirable pour leur loi, puisqu'un Juif qui se fait chrétien est fait gentilhomme. Ils paient par tête quarante sous, et c'est le principal revenu du roi : d'ailleurs, ils font vœu de ne jamais porter les armes et de ne point labourer la terre, peut-être par le malheureux sort de ceux qui la cultivent.

En effet, la pauvreté des paysans passe tout ce qu'on peut en dire. Ils couchent sur la paille pêle-mêle avec leurs bestiaux. Ils sont si sales que leur malpropreté a passé en proverbe. Ils n'ont ni linge, ni chaises, ni tables, ni aucun des meubles les plus nécessaires. Ils travaillent toute l'année pour des maîtres barbares qui ont sur eux droit de vie et de mort. Ils cultivent pour légume le pavot, dont ils mangent la graine, pour assoupir, je crois, le sentiment de leur misère. Le sort des pauvres gentilshommes n'est guère plus heureux. Ils n'ont d'autre ressource que de servir les grands, qui les emploient jusqu'aux derniers offices de la maison; il y a en beaucoup de palefreniers et de laquais. Dans ces emplois ils ont à peine de quoi vivre; ils couchent par terre dans les cuisines et sur l'escalier, car leurs maîtres ne leur donnent ni chambres ni lits. La marque de leur noblesse consiste à porter le sabre; et lorsqu'on les punit, on étend sous eux un tapis avant de les bastonner. Ce sont là toutes leurs prérogatives et leur unique preuve de noblesse, n'y ayant que très peu de familles qui puissent la prouver par des titres.

Ils ne croient point déroger dans ces fonctions serviles, et j'ai vu deux princesses Visnioveski descen-

dantes des rois Jagellons, femmes de chambre, l'une chez la chambellane de Lithuanie, l'autre chez la femme du grand-général. Cet état ne les empêche pas de parvenir souvent à de grands établissemens, et un Polonais ne rougit point dans l'opulence de sa misère passée. L'évêque de Cujavie m'a dit lui-même qu'il avait été tovariste ou soldat aux gages d'un particulier.

Les Polonais sont fort assidus dans leurs églises; ils se prosternent et frappent leur poitrine à grands coups. Ils sont fort dévots. C'est le sort de tout peuple misérable de porter ses espérances dans une autre vie, et une preuve que la religion est le plus ferme lien de la société, puisqu'elle rend les plus grands maux supportables. Ils ont une grande vénération pour saint Jean Népomucène. Il n'y a point de saint plus universellement honoré en Europe, en Pologne, en Silésie, en Moscovie. En Autriche, en Bohême, en Hongrie, en Saxe même et le long du Rhin, on voit sa statue placée aux carrefours, dans les places publiques, dans les bois, sur les montagnes. Il fut le martyr de la discrétion, et les femmes reconnaissantes en ont fait l'objet de leur culte.

Le faste et la bonne chère sont les passions dominantes de ceux qui ont un peu d'aisance. Un bon gentilhomme donne sans façon le nom de palais à sa petite maison; et on appelle la cour de monseigneur quatre ou cinq valets mal vêtus qui l'environnent. Leur luxe, et quelquefois tout leur bien, consiste dans une ceinture d'étoffe de Perse d'or ou d'argent, dans leur cheval et son harnais brodé d'or. Avec cela ils font leur cour aux grands, qu'ils accompagnent partout, et dont ils reçoivent des gages. J'ai vu un

gentilhomme riche de plus de dix mille livres de rente proposer à sa parente, la palatine de Volhinie, de prendre sa fille unique comme femme de chambre, pour lui donner l'usage du monde.

Les grands traitent les gentilshommes de leurs palatinats avec la plus grande magnificence. On ne leur épargne point les vins de Hongrie, qu'ils aiment passionnément. Plus leur table est bien servie, plus ils ont de créatures. Pour les persuader on les enivre, et ils boivent sans honte le prix de leur liberté. Dans un dîner que donnait le prince-chancelier, les convives rassemblés pour nommer le roi voulaient, à la fin du repas, l'élire lui-même. Ils ne voulaient point d'autre Amphitryon.

Il règne bien du désordre dans ces tables, où l'on se garde d'exposer aucun objet précieux; plusieurs ne se font pas scrupule de mettre dans leur poche un couvert, en disant au maître de la maison : Monseigneur, c'est pour me ressouvenir de vous. Cet étrange usage s'observe chez les Cosaques. J'en ai vu d'autres se mettre aux genoux d'une princesse, la déchausser, plonger l'extrémité de son pied dans leur vin, et le boire ensuite à sa santé. Ils sont pleins de démonstration dans leurs actions. Ils saluent en s'inclinant profondément, et saisissent de la main le bas de la jambe de la personne qu'ils veulent honorer, homme ou femme. Ils sont outrés dans leurs éloges et enflés dans leurs complimens. J'ai vu des vers latins faits en l'honneur du roi : on lui disait que comme il portait un veau dans ses armes, il ne fallait pas douter qu'il ne défendît l'état avec le génie et les cornes d'un taureau.

Les grands seigneurs vivent avec le faste des rois. Il n'y a point ailleurs de noblesse plus magnifique, ni de pires citoyens. Ils dépensent leurs revenus à entretenir autour d'eux une grande suite de cavaliers : luxe ruineux pour l'état qu'il prive d'hommes, et inutile à leur postérité, qui ne profite point de ces dépenses. Ils aiment à paraître au milieu d'un cortége nombreux de soldats habillés en janissaires, spahis, tolpacs, uhlans : troupes serviles propres à nuire à la liberté publique, et incapables de la défendre. On voit au milieu de ces habits orientaux des seigneurs décorés d'un cordon bleu ou rouge, très souvent étranger. Ces ordres, qui sont des marques de distinction pour les sujets naturels d'un prince, ne font pas beaucoup d'honneur à des républicains. Cet empressement à rechercher la protection des puissances voisines vient de leur goût pour le faste et de leur pauvreté.

Il y a en Pologne quantité de petits princes sans argent et sans train. Pour illustrer leur cortége qu'ils ne peuvent augmenter, ils le composent de capitaines et de colonels. Quand ils viennent en visite, ces armées où il y a plus d'officiers que de soldats restent dans les antichambres, et quelquefois viennent servir leur maître à table. Leurs plaisirs ne sont pas plus raisonnables que leur vanité; ne sachant s'occuper d'aucun objet utile, ni du spectacle des arts, ils achèvent d'obscurcir par l'ivresse une raison mal cultivée : car dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, on confie l'éducation des seigneurs à des valets français qui les corrompent par leurs flatteries. On leur dit en mauvais vers que monseigneur sera

un jour l'espoir de sa patrie et la gloire de sa maison, et tout le monde trouve que monsieur le gouverneur est un homme de beaucoup de mérite. Le dernier gouvernement a ajouté à cette corruption : il introduisit les festins dans les plus petits événemens domestiques : on célèbre dans chaque famille les fêtes des patrons, l'anniversaire des naissances et des mariages du père, de la mère, des enfans, des oncles, des neveux et des amis, ainsi que des têtes couronnées : l'année chez eux est un cercle perpétuel de fêtes bachiques. Aussi la cour était remplie d'une multitude de musiciens, de peintres, de danseuses, de comédiens, de perruquiers, de cuisiniers; et comme si ces gens efféminés n'eussent pas suffi pour éteindre l'esprit de vigueur dans la nation, on avilissait les titres militaires en les prodiguant : les valets de chambre du premier ministre étaient capitaines, tous les précepteurs étaient colonels, la plupart des généraux n'avaient pas vu la guerre.

Il est arrivé de là que le service militaire est fort méprisé. J'en ai vu un exemple chez le prince Sangusko. Deux officiers entrèrent pendant qu'on était à table, et se tinrent respectueusement debout. Le prince dit à l'ambassadeur de Prusse : « Voici deux « de mes colonels. — Ce sont de beaux hommes, dit « l'ambassadeur. — Je leur trouve un défaut, repart « le prince; ils sont trop gras. » Ensuite on les congédia. L'après-midi, il me fit voir sa compagnie, et m'assura que le capitaine était un homme d'un mérite rare, je lui répondis que je le plaignais d'être en Pologne.

Il s'en faut bien qu'ils portent le même jugement

des officiers étrangers. Le général Poniatowski, frère du roi, a passé par tous les grades au service d'Autriche. Son frère le chambellan était capitaine, pendant cette guerre, au service de Hanovre. Le prince palatin de Russie, oncle du roi, a servi dans le même grade fort long-temps : c'est, de tous les étrangers, l'homme auquel j'ai connu le plus de mérite. Il a un goût exquis pour les arts, et des connaissances universelles et profondes. Les qualités de son cœur l'emportent encore sur les autres : il a ouvert sa bourse à quantité d'officiers que le roi de Prusse avait réformés ; il les a prévenus par ses bienfaits, et n'a exigé de leur reconnaissance que de les cacher à tout le monde.

En général, les Polonais sont très hospitaliers ; ils accueillent les étrangers, qu'ils invitent tour à tour. La noblesse allemande trouve celle-ci fière. Ils le sont avec leurs égaux et avec ceux qui ont besoin d'eux ; mais ils reçoivent fort bien les gens qui ont des talens agréables, et ceux qui ont beaucoup de dépense à faire.

L'habitude de se transporter souvent à leurs assemblées leur donne le goût des voyages ; ils portent tout avec eux, sur des chariots de cuir où ils dorment la nuit. Cette facilité d'aller et de venir répand sur leurs actions une inconstance en quoi consiste presque toute leur liberté. Il n'y a pas de nation qui oublie plus facilement et les bienfaits et les injures. Ils se déterminent par le moment présent, sans prévoir l'avenir et sans s'instruire par le passé. L'hymen n'a point de chaînes qu'ils ne puissent rompre, et le divorce est fréquent chez eux. Leurs femmes communément ne sont pas belles ; mais elles ont

une beauté particulière, c'est la petitesse de leurs pieds. Elles l'emportent de beaucoup sur les hommes par la beauté et les graces de leur caractère et les agrémens de la conversation : la plupart parlent l'allemand et le français avec une pureté bien rare, même aux nationaux; elles sont instruites des intérêts de leur pays, et souvent conduisent les affaires avec plus de fermeté que les hommes. Quelques unes joignent des agrémens infinis à ces qualités solides, et occupent leurs loisirs de la littérature, de la musique et des arts agréables : en cela d'autant plus estimables, qu'elles ne doivent cette éducation qu'à elles-mêmes. Il est probable que, sans elles, ce pays retomberait dans la barbarie; en effet, tout y manque : point de commerce, point de police; les bourgeois, les marchands, et même les gens de loi, sont fort peu considérés; la plupart sont des domestiques de grands seigneurs, à qui l'on donne ces emplois.

Leurs villes ou villages renferment une place carrée, entourée de porches; l'église est au milieu; mais la place et les rues qui y aboutissent sont de profonds bourbiers où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles. Varsovie, leur capitale, n'est guère plus propre. Les faubourgs ne sont ni pavés, ni éclairés. On y voit cependant quelques beaux palais, beaucoup d'églises, et conséquemment une multitude de misérables maisons.

La monnaie du pays est celle de Prusse, qui est du plus mauvais aloi.

Tous ces désordres viennent du gouvernement, qui est, à mon avis, la chose la plus injuste qu'il y ait au monde.

DU GOUVERNEMENT.

Neu patriæ validas in viscera vertite vires.

VIRG., *Æneid.*, lib. VI, v. 833.

« N'employez pas vos forces à déchirer le sein de votre malheureuse « patrie. »

Le gouvernement de Pologne tend à l'aristocratie. Vingt familles, dont les principales sont les Lubomirski, les Jablonowski, les Radziwil Gnolinski et les Czartorinski, se disputent les charges de l'État. Elles se confédèrent et s'emparent des affaires, jusqu'à ce qu'un parti plus puissant leur enlève l'autorité : alors tous les biens royaux, toutes les dignités, passent dans d'autres mains. Cette confusion, ce choc perpétuel d'intérêts produit une vraie anarchie. Pour empêcher leurs voisins d'en profiter, ils ont une loi qui exclut les étrangers des charges et de la possession des terres.

La discorde des grands fait le malheur de la république; mais cette loi y met le comble en ôtant toute espérance de guérison.

Qu'on examine les Polonais avant Sobieski et de son temps : ils faisaient des conquêtes; la Livonie leur appartenait; ils possédaient l'Ukraine; la Courlande et la Prusse étaient leurs tributaires; ils faisaient des courses jusqu'à Moscou. Aujourd'hui, ils ont tout perdu. Leur valeur, dans ces temps, était exercée par les Tartares, les Turcs et les Russes; leur discipline convenait alors à leur esprit indépen-

dant et au peu d'habileté de leurs voisins; chaque noble s'armait, comme aujourd'hui, à sa fantaisie; ceux-ci du sabre, d'autres d'une lance ornée d'une banderole; quelques uns faisaient porter leurs carabines par leurs valets; ceux-là s'ajustaient de grandes ailes qui épouvantaient les chevaux. Dans des combats d'homme à homme, dans le choc de petites troupes, la valeur d'un républicain l'emportait sur des esclaves qui n'avaient rien à conquérir ou à défendre. L'ambition des grands, favorisée de ces succès, et animée de l'espoir du butin, se portait au dehors et ne s'appesantissait point sur la république.

Depuis un siècle tout a changé autour d'eux : leurs voisins ont perfectionné l'art de faire la guerre; des fantassins ont appris à soutenir, sans s'effrayer, le choc irrégulier de la cavalerie; l'artillerie s'est multipliée, des forteresses se sont élevées sur les frontières. Bonneval portait chez les Turcs une partie de ces connaissances; Pierre-le-Grand les transplantait en Russie; Frédéric-Guillaume les naturalisait en Prusse. Les Polonais n'ont rien adopté. En excluant les étrangers, ils ont encore banni de chez eux l'industrie, le commerce, l'agriculture, et l'émulation qui produit tout. Quel artiste s'établirait où les arts ne peuvent avoir d'asile? Quel négociant porterait ses richesses où il ne lui est pas permis d'acheter une portion de terre? Quel laboureur voudrait cultiver un champ où sa postérité serait toujours étrangère, où les compagnons de ses travaux sèment dans les larmes et recueillent pour autrui? Quel officier porterait son ambition où tous les emplois sont irrévocablement le partage d'un certain nombre de familles,

où les exceptions à la loi ne sont qu'en faveur de quelques courtisans, de tous les hommes, peut-être, ceux dont l'esprit est le plus éloigné de l'esprit militaire ?

Cependant, on sait que les empires ont dû souvent leur grandeur à des étrangers. Eugène n'a-t-il pas fait la gloire de l'Autriche ? Maurice, celle de la France ? Et de nos jours, ne connaît-on pas Munich en Russie, Fouquet en Prusse ? Il semble même qu'il y ait des succès réservés à des mains étrangères, comme si l'ambition se portait avec plus de force vers un seul objet, lorsqu'elle est sevrée des douceurs de la patrie.

Nous venons de voir les causes de leur faiblesse ; et en voilà les suites : il y a en Pologne autant d'intérêts différens que l'on y compte de grandes maisons, et qu'il y a de puissances en Europe qui ont de l'argent à perdre. Les grandes maisons qui sont sous l'influence des femmes tiennent pour la France, à cause des modes et des bijoux ; d'autres sont pour les belles porcelaines de Saxe ; quelques unes pour l'Autriche, à cause des bons vins de Hongrie ; mais les puissances qui ont des soldats l'emportent toujours. La Russie vient de donner trois rois consécutifs à la Pologne. Le roi de Prusse se contente d'envoyer de temps en temps des patrouilles de hussards, qui enlèvent des chevaux, des bestiaux, des paysans, sous prétexte que ce sont les descendans de ses anciens sujets. Il fait aussi reculer le long des frontières de Pologne les bornes de son pays de quelques lieues, sans que personne ose s'y opposer. En effet, que ferait-on avec des soldats sans discipline, des officiers

sans distinction, des généraux sans expérience et des grands sans union? Il n'y a point d'argent dans les coffres, et je n'ai vu que douze canons dans l'arsenal de Varsovie.

Dantzick même, une ville marchande, brave leur pouvoir! Elle s'est emparée du commerce; elle met le prix à leur blé qu'elle achète à bon marché, et leur vend fort cher les marchandises de luxe. Si le sénat veut y mettre ordre, elle achète les voix de quelques sénateurs, et rend inutiles des projets dont l'exécution serait d'ailleurs impossible.

La Pologne tire encore quelque force de sa faiblesse, les ennemis ne peuvent s'y établir, et les voisins se contiennent par leur jalousie, ce pays étant une carrière ouverte à tout le monde; mais il y a apparence qu'insensiblement la Russie et la Prusse en démembreront toutes les parties. La Pologne a encore un ennemi d'autant plus à craindre, qu'il est caché; c'est l'Autriche. Lorsque le moment fatal de décider de sa chute entière sera arrivé, il n'est pas douteux qu'il lui sera préférable de se livrer au Turc, qui se contenterait de lui donner un hospodar, et d'en tirer un bon tribut; car le patelinage de tant de pays aristocratiques est plus insupportable que le plus dur esclavage: ce sont des gens froids qui vous égorgent paisiblement.

D'abord, le prince prend sa portion. Après, viennent ceux qui recueillent ses droits: les uns entourent la frontière; ceux-ci bordent les rivages de la mer, le cours des rivières. Ils vous attendent au passage des montagnes et à l'entrée des villes: ce que l'on boit, ce que l'on mange, ce que l'on respire, ce

qui sert de vêtement, de coiffure, de chaussure; ce qui croît dans la terre, dans les forêts; ce qui nage dans les eaux, ce qui vole dans les airs, tout est gâté, entamé ou dévoré par ces oiseaux de proie.

Ensuite viennent les seigneurs; il leur faut des gouvernemens, des droits, des préséances, des honneurs. Ils partagent entre eux les emplois militaires, les bénéfices ecclésiastiques et ce qu'il y a de plus distingué dans les emplois civils. Ce qui n'est pas moissonné par eux est glané par leurs valets, qui se réservent les emplois subalternes, les projets de fabriques, les places aux académies, enfin tous les fruits et toutes les récompenses de l'industrie. Ils asservissent les ames libres d'une nation, en lui inspirant le goût de la domesticité, plus méprisable que l'esclavage, puisque l'un est l'effet de la volonté, et l'autre de la destinée. Je ne parle pas des valets de leurs valets, qui vendent les audiences, les entrées de la maison, et insultent à l'honnêteté lorsqu'elle est pauvre.

Après ce cortége arrivent les gens d'église, un œil au ciel, l'autre en terre. Il leur faut des palais, des équipages, des dîmes, des droits pour naître, pour se marier, pour mourir; mais ce qu'il y a de plus dur, ils portent la tyrannie dans les pensées. Il faut s'expliquer sur des matières où se confond l'esprit humain; il faut courir les risques d'être catéchisé, béni, blâmé, admonesté, excommunié, quelquefois brûlé comme de viles ouailles sans intelligence. Voilà les chaînons de l'aristocratie qui s'accrochent mutuellement, et se resserrent lorsqu'on les agite; voilà la conduite des Espagnols aux Pays-Bas et aux Indes,

des Autrichiens à Gênes, des Romains lorsqu'ils devinrent insupportables par toute la terre; voilà le gouvernement aristocratique, plus cruel mille fois que le despotisme.

DU ROI DE POLOGNE.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

VOLTAIRE.

Le roi Stanislas Poniatowski est d'une figure noble, le visage pâle, le nez aquilin, de grands traits, les yeux bruns, bien fendus, mais un peu louches; ses portraits passeront à la postérité, car il se fait peindre souvent, en toutes sortes d'habits et d'attitudes. Il est d'une belle taille, danse à ravir, déclame à merveille et parle souvent sans préparation. Il est affecté dans sa conversation, son geste et sa démarche; mais le personnage d'un roi est, comme on sait, une représentation continuelle.

Il aime toutes les femmes et leur partage ses soins assez également. Son amitié est moins répandue; en cela il se pique de constance. Il a conservé sur le trône les liaisons d'un particulier. Ses favoris ne sont point de ces gens qui fatiguent les princes d'objets sérieux; ce sont : un peintre italien qui le dessine du matin au soir, un abbé français qui fait des vers à sa louange, un officier piémontais qui arrange ses plaisirs. Ce prince s'est appliqué toute sa vie à la philosophie, et il a tiré de cette étude les plus grands

fruits. Il a fait sa fortune à force de parler du bien public, s'est élevé sur le trône en recommandant l'amour de la patrie, et s'est assujéti ses citoyens par les armes russes, en leur prêchant la concorde. Il s'occupe actuellement du projet de bannir de la Pologne l'indigence et l'oppression, en rassemblant dans son palais tous les arts du luxe.

VOYAGE
EN RUSSIE.

DE LA RUSSIE.

La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit pour trésors que du fer, des soldats.

Crébillon.

Il serait impossible de donner une description exacte de la Russie; la géographie y est encore trop négligée. Il n'y a pas deux ans qu'on a reconnu que le fleuve qui se décharge à Riga est navigable pour les petites barques, et ne forme point un marais impraticable près de sa source, comme on l'avait pensé. J'ai vu en Finlande des îles marquées sur les cartes comme des portions de continent; on imprime tous les jours que le chemin de Moscou à Pétersbourg est une allée droite : il en est ainsi d'une infinité d'autres erreurs, qui s'accréditent même dans les lieux où l'on cultive les arts.

Ici il ne sera donc question que de quelques observations sur les objets que j'ai vus ; je parlerai de la mer Baltique, de la Livonie, de la Finlande et des productions singulières qui croissent dans les autres parties.

On a blâmé Pierre-le-Grand d'avoir fixé le centre de son empire dans les marais de la Néva ; mais pour ouvrir une route aux arts de l'Europe, il ne pouvait choisir d'autre position que le fond du golfe de Cron-

stadt, puisqu'alors la Livonie et la Finlande ne lui appartenaient pas.

C'est à la mer Baltique que la Russie doit sa puissance; cette mer, peu sûre aux vaisseaux, est, près de la moitié de l'année, glacée à plus de vingt lieues de ses rivages. Les vents du nord y soufflent violemment dès la fin de septembre; c'est le temps de l'arrivée des vaisseaux; les naufrages y sont fréquens alors. J'ai vu périr quatre navires ancrés près de nous, à l'entrée de Cronstadt.

C'est une grande singularité de voir que tout le rivage méridional de cette mer, depuis Pétersbourg jusqu'au delà de Kœnigsberg, ne soit qu'une plage unie et sablonneuse, tandis que le côté septentrional est bordé de rochers élevés et découverts. Il semblerait que les eaux auraient lavé et emporté le terrain immense de la Finlande et de la Suède, pour en former l'Ingrie, la Livonie et la Prusse. Cette disposition des rivages, qui n'offre dans toute cette étendue aucun abri aux grands vaisseaux, rend la navigation dangereuse et les peuples excellens marins; j'en ai vu un exemple frappant en passant près de l'île de Bornholm : un pêcheur, seul dans sa barque, vint nous offrir du poisson; c'était à l'entrée de la nuit et au milieu d'un coup de vent affreux. Quand on l'eut payé, il demanda à boire. Le capitaine lui donna un gros flacon plein d'eau-de-vie. Il le saisit d'une main, et de l'autre tenait une corde que nous lui jetâmes. Il était en équilibre sur le bord de sa nacelle, un pied en l'air, posé contre les flancs de notre bâtiment. Les vagues l'élevaient quelquefois tout près de le jeter sur notre pont : il buvait d'un

air aussi tranquille que s'il eût été à terre ; des passagers anglais convinrent qu'ils n'avaient encore rien vu de si hardi.

Entre autres poissons de la mer Baltique on distingue la doche, sorte de merlan qui surpasse le nôtre par sa délicatesse et sa grosseur. On y pêche quantité de veaux marins dont on fait de l'huile. Pierre-le-Grand, qui a tout tenté pour le bien de son pays, y a fait jeter des huîtres ; mais elles n'ont pu y vivre, les eaux étant trop peu salées.

L'océan septentrional est plus remarquable par la quantité et la singularité de ses poissons. On y trouve le cheval marin, animal monstrueux, dont la gueule est armée de dents longues et tranchantes ; sa peau, de plus d'un pouce d'épaisseur, est à l'épreuve du fusil : l'ours blanc, sorte d'amphibie qu'il ne faut pas confondre avec l'ours des forêts ; il ressemble au gros chien danois ; il a les yeux petits et rouges, le poil ras, les pates grosses, courtes et armées de griffes ; il est dans une agitation et une fureur perpétuelles ; il vit de poissons qu'il cherche en plongeant dans la mer. On y pêche des poissons dont on fait, à Archangel, de la colle destinée au chargement d'un grand nombre de vaisseaux. Des glaces de cet océan sortent chaque année une multitude prodigieuse de harengs dont les longues colonnes côtoient les rivages de l'Europe, et achèvent de se perdre sur la côte d'Afrique, après qu'une partie a servi de pâture aux hommes, aux poissons et aux oiseaux.

Dans la mer Caspienne, on trouve une sorte de maquereau que les paysans appellent *shecs para,* ou

favori du roi; ils ont le secret de le fumer. On y prend des esturgeons dont on sale les œufs, qui alors sont délicieux; c'est ce qu'on nomme *caviar*. Ces inventions paraissent de la plus haute antiquité et peuvent être imitées chez nous avec succès.

On trouve dans les lacs et les rivières de Russie des saumons, des truites, le strelet, sorte d'esturgeon, le plus délicat des poissons du nord; des anguilles monstrueuses, des écrevisses, si communes sur le Borysthène, que les Cosaques chargent des bateaux des seules pierres qui se trouvent dans leur tête; on les emploie dans la médecine. On pêche des perles dans les rivières de Finlande.

La Livonie est la province de Russie la mieux cultivée et la plus fertile; elle donne en abondance des blés, des chanvres et des lins dont la graine est fort estimée. Les chemins sont bordés de joncs qui produisent une espèce de coton dont on pourrait faire usage. On y trouve quantité de mouches à miel, qu'on élève dans des troncs d'arbres.

C'est là que le nord commence véritablement. Les chênes ne viennent point au dessus de Riga; on ne trouve plus au delà aucune espèce d'arbres fruitiers, excepté des cerisiers et une sorte de pomme transparente vers Moscou. La rigueur du climat y est telle, qu'il ne croît dans les champs ni épines, ni ronces, ni haies, ni buissons. Les forêts ne sont remplies que de sapins et de bouleaux d'une grosseur prodigieuse. La nature est encore plus sauvage en Finlande; c'est une suite continuelle de rochers. Ils ne sont point disposés par couches, escarpés, ou amoncelés; ce sont des collines d'un roc vif et noirâtre, dont les

sommets arrondis sont dépouillés de terre. Elles forment des chaînes irrégulières qui interrompent partout le cours des eaux; on y voit des cataractes surprenantes. Celle d'Imatra est formée par la chute du fleuve Vosca, plus large que la Seine à Paris. Ce fleuve se précipite d'un rocher de plus de trois cents toises de hauteur dans un canal qui n'a pas quatre-vingts pieds de large. La vue de ces eaux noires qui bondissent et écument en roulant, leur bruit épouvantable, semblable aux hurlemens confus des bêtes féroces, les sapins noirs qui croissent en amphithéâtre le long de ces bords, ce ciel toujours couvert de vapeurs, cette terre semblable au fer, tout inspire dans ces déserts l'horreur et la mélancolie. Quelquefois un ours, poursuivi par des loups affamés, tombe avec eux dans ce torrent, dont les rives en pente sont toujours humides; alors ils sont emportés comme une flèche, ils roulent en tout sens au gré de ces vagues furieuses, il sont heurtés, meurtris, et leurs os brisés à travers leur peau couverte de longs poils: les cailloux même qui tombent dans ces abîmes pirouettent, s'écornent et prennent mille formes bizarres.

Un officier français, échappé de la bataille de Pultava, s'était retiré dans ces lieux si tristes : j'ai vu les restes de sa cabane; cet homme y a vécu jusqu'à quatre-vingts ans, cultivant la terre et de temps en temps portant ses denrées à la ville: une longue barbe descendait jusqu'à sa ceinture; il avait oublié sa langue maternelle. Ce pays est si désert, que dans un voyage de quatre cents lieues, je n'y ai pas vu vingt villages. On est obligé de changer de relais au milieu

des bois, et de porter, outre les provisions nécessaires, des essieux et des roues pour les voitures. Les grands chemins sont couverts d'herbes, et celui de la frontière est si rempli d'arbres, que nous fûmes obligés d'y aller à cheval. Je n'y ai vu d'autre oiseau que des moineaux, et c'était alors signe que nous étions près de quelque habitation.

Les forêts de Finlande sont remplies de framboisiers, de champignons, de mousses et de kloukva, petit fruit rouge, excellent, dit-on, pour les maladies scorbutiques. On y trouve des mines d'antimoine et de mauvais grenat. Le pays fournit au commerce des goudrons, des planches et des mâtures.

La Sibérie produit des cristaux, des topazes, des agates couleur de rose, des cornalines, du jaspe sanguin, des mines de cuivre et de fer inépuisables. Près du fleuve Amur, vers la Chine, est une mine d'or très abondante : c'est vers la partie méridionale qu'on recueille la rhubarbe, dont les premières tiges, au printemps, se mangent cuites, aliment, dit-on, aussi salutaire qu'agréable. Ses plus grandes richesses sont dans ses pelleteries; on en tire des hermines, des chats sauvages, des renards bleus et noirs d'un prix excessif : j'ai vu un bonnet de l'impératrice, estimé dix mille francs; le poil en est soyeux, d'un noir brillant, et si long et si souple, qu'il se couche en tout sens.

On y trouve de l'ivoire dans le sein de la terre; on prétend que ce sont des dépôts du commerce ancien des Indiens; mais d'autres assurent que ce sont les dents d'un animal qui ronge la terre, et perd la la vie lorsqu'il prend l'air; on les trouve, dit-on, quelquefois sanglantes.

La Tartarie russe nourrit des troupeaux de moutons et de chevaux savages : ceux-ci sont infatigables : on tâche d'en prendre de jeunes pour les apprivoiser ; mais quand on les mène en campagne et qu'ils aperçoivent leurs anciens camarades, ils s'efforcent de recouvrer leur liberté, et assez souvent ils y réussissent : on les reconnaît ensuite entre les autres à la selle et au harnais qu'ils portent jusqu'à ce que le temps ait détruit ces marques de leur esclavage. On recueille dans cette partie la meilleure rhubarbe et le fameux ginseng, dont les qualités, dit-on, sont merveilleuses en amour. Cette racine échauffe les tempéramens froids, et ralentit ceux qui ont trop de chaleur. Le lait de vache dans cette partie est si maigre, qu'on n'en peut faire du beurre : c'est peut-être la raison qui engage les Tartares à se servir du lait de jument.

La province d'Astracan produit des melons délicieux, des raisins qu'on apporte à Pétersbourg dans des tonneaux de millet pour les conserver, et des coings qui sont bons à manger crus. On y recueille du tabac semblable à celui d'Espagne. On connaît la finesse de ses peaux d'agneaux : pour les avoir, on tue le petit dans le ventre de la mère.

L'Ukraine, si féconde et si peu cultivée, produit de bon tabac ; l'indigo même y croît ; on fauche les asperges parmi l'herbe des prés. On y engraisse une quantité prodigieuse de bœufs qui ne valent pas plus de douze francs la pièce ; on les conduit jusqu'à Dantzick, de là en Allemagne et jusqu'en Flandre. Rien n'est si misérable que leurs pâtres ; ils sont vêtus d'une grosse chemise de toile trempée dans le

suif, pour détruire, disent-ils, la vermine. La terre y est remplie de salpêtre, et l'endroit surtout où se donna la bataille de Pultava en produit en quantité. Ainsi, les principes les plus puissans de la destruction se trouvent dans l'homme même.

On trouve en abondance, par toute la Russie, des perdrix, des coqs de bruyère, des lièvres, et dans quelques endroits, comme en Ukraine, des ortolans et des cailles qu'on sale.

Les loups y vont par troupe comme des meutes de chiens. Ils suivent souvent les voyageurs, et il est nécessaire d'être bien armé. J'en ai vu une douzaine nous suivre pendant une partie de la nuit, quoique nous courussions en poste : ils étaient divisés en deux bandes à droite et à gauche du chemin ; un seul était sur nos traces ; ils se répondaient alternativement par des hurlemens. La peau des loups blancs est chère ; une seule pelisse vaut jusqu'à cinq cents livres.

Les ours sont sujets dans le nord à une espèce de peste qui se communique aux hommes. Un paysan de Finlande, en 1763, trouva un ours mort dans les bois ; il en prit la peau qu'il emporta chez lui ; le lendemain on le trouva mort dans sa maison avec sa femme et ses enfans ; des voisins qui étaient venus les visiter eurent le même sort en aussi peu de temps. L'impératrice envoya promptement des médecins : on brûla la peau, les meubles et les maisons.

Le froid empêche d'élever des ânes et des lapins ; les chevaux étrangers y dégénèrent ; ceux du pays, sans être beaux, sont très vigoureux.

On ne connaît en Russie que deux saisons, l'été et l'hiver. L'été commence au mois de juin, et finit au

mois de septembre : ce temps suffit pour labourer, semer et recueillir. Le milieu de cette saison est d'une chaleur brûlante ; l'air est rempli de mouches de différentes grosseurs : on prétend que c'est de ces insectes que la Moscovie tire son nom. Vers le milieu d'octobre l'air se charge de vapeurs, le soleil n'y paraît qu'à travers des nuages sombres ; même dans les plus beaux jours, son lever et son coucher n'offrent jamais de couleurs brillantes, les nuages sont toujours gris et plombés. On voit une multitude de cygnes, de bécasses, de canards et d'oiseaux de toute espèce s'envoler vers le midi ; les corbeaux seuls se réfugient dans les villes, et remplissent les rues et les places publiques. Des tempêtes furieuses agitent les forêts ; une neige épaisse couvre les villes, les champs et les lacs : alors on se hâte de calfeutrer les maisons, on double les châssis, on abandonne les étages supérieurs qui deviennent insupportables. Bientôt la rigueur du froid produit partout des effets surprenans. Les lièvres, les loups et les renards deviennent blancs, les écureuils petit-gris, et la belette hermine ; le poil des chevaux se change en une espèce de laine frisée. Les personnes qui sortent dans des carrosses bien fermés sont exposées à avoir le nez ou les joues gelées ; le seul remède est de frotter ces parties avec de la neige jusqu'à ce qu'elles rougissent : si on entrait sans cette précaution dans un appartement chaud, elles tomberaient sur-le-champ en corruption. Dans les maisons les vitres se couvrent d'un pouce de glace. Lorsqu'on ouvre les portes, les vapeurs du dedans, frappées de l'air extérieur, se changent tout à coup en flocons de neige. Les solives se

fendent avec un bruit terrible ; le fer, exposé à l'air, devient aussi brûlant que le feu : la peau des mains s'y attache, et on ne peut l'en arracher qu'avec la plus vive douleur ; un verre d'eau, jeté par la fénêtre, n'arrive point liquide à terre ; l'esprit-de-vin gèle, et quelquefois le mercure se fixe comme le métal.

C'est alors que commence pour les Russes la saison de l'abondance : on apporte les denrées de plus de trois cents lieues ; du gibier, des moutons, des poissons de la mer glaciale, des esturgeons du Borysthène, tous aussi durs que le marbre : on les met tremper dans l'eau froide, qui les dégèle sans en altérer le goût ni la forme. Bientôt le ciel, dégagé de vapeurs, devient serein. La neige brille comme un sable de diamans ; l'air est rempli d'une poussière étincelante que le soleil tient dans un mouvement continuel ; c'est peut-être la cause des aurores boréales : ce sont des rayons lumineux qui s'élancent du nord après le soleil couché, et qui vacillent dans les airs comme des traînées de poudre qui s'enflammeraient par intervalles. L'éclat de ces feux, joint à la lumière tremblante de la lune, rend les nuits d'une magnificence singulière ; le paysage est éclairé d'un jour sombre et doux. Les sapins en pyramides à différens étages, les bouleaux en masse plus étendue, les villages, semblables à des terrasses, sont couverts de neige qui réfléchit la lumière, et présentent aux yeux mille objets fantastiques. On croirait voir des forêts, des colonnes, de vastes portiques, des sphinx, des avenues entières d'obélisques et de majestueux palais d'albâtre. Si l'on marche, la scène s'anime : ce sont des centaures, des harpies, des monstres hideux ;

puis des tours crénelées, une forteresse inexpugnable, le dieu Thor et sa massue, enfin toute la mythologie du nord et du midi. On n'est point le maître de son imagination, et ces jeux de la vision sont quelquefois aussi frappans que si ces objets étaient véritables.

DES RUSSES.

Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du nord a livré l'Italie.

VOLTAIRE.

Le peuple russe est formé d'un mélange de toutes sortes de nations, depuis l'extrémité de l'Asie jusqu'au golfe de Finlande : c'était autrefois une multitude de petites hordes qui vivaient dans l'indépendance et le brigandage. Il y a à Moscou près de vingt mille familles d'anciens knès, ou chefs de ces peuples que la religion chrétienne a rapprochés et subjugués.

Ceux dont je parlerai, parce que je les ai connus, sont les Livoniens, les Finlandais, les Cosaques, les Zaporoviens, les Calmouks, les Tartares Boukariens, et enfin les Russes proprement dits.

Les Livoniens sont beaux, bien faits, et ressemblent aux Allemands dont ils ont les mœurs. Ils fournissent à la Russie la plus grande et la meilleure partie de ses officiers; ce sont les plus industrieux des habitans du nord. Il y a à Riga un pont de bateaux fort commode pour le commerce; il est formé de radeaux attachés avec des ancres. Les vaisseaux ont la

proue rangée des deux côtés, et servent à la fois de parapet et de magasin. Ils font usage de traîneaux dans la ville, parce que le pavé est glissant : on pourrait se servir de ces voitures plus aisément que des chariots dans des endroits marécageux ou sablonneux. On y trouve de bons ouvriers, entre autres d'excellens armuriers.

Les Finlandais sont maigres, pâles et blonds. Ils sont d'une pauvreté extrême; ils mangent en quelques endroits du pain fait de la seconde écorce du bouleau et d'une racine de marais. Leur seul plaisir est de fumer du tabac qu'ils cultivent dans un climat si froid; ils le suspendent à la fumée de leurs foyers, pour ajouter à sa sève par l'âcreté des sels. Leur église est une pauvre cabane couverte de mousse sur le haut d'un rocher. Ils sont fort superstitieux. Chez les gens aisés on mange le poisson avant la soupe; mais ils ne touchent point à la tête du saumon, et ils disent que cela porte malheur. J'ai lu dans leur ancienne mythologie que le dieu Thor, dans un combat avec les dieux, ayant pris la forme de ce poisson, fut saisi par la tête.

Les Cosaques sont les habitans de l'Ukraine. Ce sont de beaux hommes; ils sont vêtus comme les Polonais auxquels ils ressemblent beaucoup. Ils montent des chevaux infatigables qui vont jour et nuit; ils les nourrissent d'écorce d'arbre et de mousse, qu'ils mangent sans s'arrêter. Ils passent les plus grands fleuves à la nage. Les cavaliers sont armés d'une lance attachée au bras par une longue courroie; ils la jettent à vingt pas, et la retirent après avoir percé leur ennemi. Ils préfèrent pour champ de ba-

taille les bois, où leur manière de combattre leur donne de grands avantages. Ils sont fort avides de butin, pillent ce qui leur convient, brisent et brûlent le reste. Ils ne respectent ni les églises, ni les tombeaux : ils se font un jeu barbare d'en tirer les cadavres, et de les placer dans les maisons dans des attitudes horribles; ils n'épargnent pas les vivans : on a vu des milliers de ces brigands assouvir leur brutalité sur une seule femme.

Voilà ce qu'ils sont au dehors pendant la guerre. Chez eux ils sont hospitaliers, et offrent aux étrangers tout ce qu'ils possèdent sans intérêt. Lorsqu'un Cosaque a de l'argent, il achète un chariot chargé de vins, s'habille superbement, parcourt les villages en jouant du violon, et invite en dansant tout le monde à boire avec lui.

Les Zaporoviens ne vivent que de brigandage. C'est un amas de ce qu'il y a de plus méprisable chez toutes les nations : on trouve parmi eux des Italiens, des Français, des Anglais, mais pour la plupart ce sont des esclaves fugitifs. Ils jurent aux Turcs, aux Juifs et aux prêtres une guerre éternelle. Ils regardent leur république comme aussi distinguée que celle des chevaliers de Malte, et inscrivent parmi eux les généraux étrangers pour lesquels ils ont de l'estime. M. de Loewendal, qui avait servi en Russie, était sur leur liste. Ils observent entre eux une égalité parfaite. Ils n'ont point de femmes. Leurs villages sont formés d'une douzaine de maisons semblables à des halles. Là chacun expose à l'usage commun ce que le pillage lui a procuré. Il n'est pas permis de rien réserver pour soi; on met au milieu de la cabane un

tonneau défoncé où chacun puise à son gré. Lorsque l'un d'entre eux a mérité la mort, il est jugé à la pluralité des voix. On l'attache à un poteau à l'entrée du village, on met près de lui un bâton et un pot plein d'eau-de-vie; ceux qui sortent et qui rentrent lui présentent à boire, boivent ensuite, et lui donnent un coup sur la tête. Ils adoucissent ainsi par cet usage d'hospitalité ce qu'une justice nécessaire a de trop cruel.

Les Calmouks sont les plus laids de tous les hommes; ils sont petits et n'ont point de barbe. Ils ont le visage plat et le nez écrasé; leurs yeux ne s'ouvrent qu'à moitié; leur teint est jaunâtre et beaucoup marqué de petite-vérole. J'ai vu présenter les chefs de cette nation à l'impératrice; ils se mirent à genoux, remuèrent la tête et les mains à la chinoise, et voulaient lui baiser les pieds, ce qu'elle ne voulut pas souffrir. Il n'y a pas de domestiques plus fidèles que les gens de cette nation.

Les Tartares Boukariens habitent au delà de la mer Caspienne. Ils s'occupent tranquillement du commerce que les princes exercent eux-mêmes. Il en vient des caravanes à Moscou et à Pétersbourg, où elles apportent la plupart des pierreries de Perse; ils viennent aussi vendre du lapis-lazuli, dont ils ont des mines considérables. Ils tirent de l'arc avec beaucoup d'adresse.

Près des frontières de la Chine, au nord, sont des Tartares, qui n'ont jamais eu aucune communication avec les Européens. Il n'y a pas trente ans qu'ils s'avancèrent jusque sur le glacis d'une place frontière de Russie. Le commandant leur fit dire de se retirer.

et les menaça de faire feu sur eux. Comme ils ne savaient pas ce que cela voulait dire, ils se mirent à défier la garnison. On tira quelques coups de canon : étonnés du bruit et du sifflement des boulets, ils se retirèrent deux cents pas plus loin, et envoyèrent ensuite prier qu'on fît feu encore; ce qu'on exécuta pour la seconde fois. Alors ils se reculèrent à une plus grande distance, et firent signe, pour la troisième fois, qu'on tirât sur eux ; mais cette fois, épouvantés de la rapidité des boulets, ils s'enfuirent, persuadés que ces armes terribles pouvaient les atteindre jusqu'au bout du monde.

Il y a, outre cela, un grand nombre d'autres nations en Russie. Il en vint des députés au couronnement de l'impératrice. Il y avait des Ostiaks, qui vivent de poisson desséché sur la mer Glaciale. L'impératrice, touchée de leur pauvreté, leur fit dire qu'elle leur remettait la moitié de leur tribut; ce sont deux peaux d'hermine par tête. Ces bonnes gens, fort affligés, représentèrent qu'ils ne savaient en quoi ils avaient pu lui déplaire, puisqu'elle refusait d'accepter cette marque entière de leur affection. Catherine s'est fait présenter l'état de tous les étrangers qui sont à son service; il s'en est trouvé de toutes les parties du monde : des Américains, des Chinois, des Nègres; il y a même un général de cette nation. Il y a encore des peuples dont les noms ne sont point connus. Dernièrement, un lieutenant d'artillerie, avec quarante hommes, a conquis un pays de plus de trente lieues de largeur, dans les montagnes de la mer Caspienne.

Les Russes qui, à proprement parler, peuvent

s'appeler tels, sont la nation comprise depuis Pétersbourg jusqu'à Moscou. Communément ils sont de moyenne taille, le visage plein, coloré et court, les yeux bruns et enfoncés, le nez un peu camard, les épaules larges, et d'une constitution très robuste. Quoique situés au nord, les blonds ne sont pas communs chez eux. Il n'y a que deux classes dans cette nation, les paysans et la noblesse.

Les paysans portent tous la barbe; ils sont vêtus d'une robe courte de peau de mouton, dont la laine est en dedans; cet habit ne vient guère au dessous du genou : ils le ferment d'une ceinture de cuir. Ils sont coiffés d'une toque garnie de pelleterie. Leurs bas sont faits d'une bande d'étoffe qu'ils tournent autour de la jambe. Leur chaussure est un tissu d'écorce de bouleau.

Ils sont esclaves ; mais ils ne sont pas traités si durement qu'en Pologne. Ils paient un petit tribut à leur seigneur, et ils sont libres de disposer du fruit de leurs travaux. Ils ne manquent point d'industrie; ils font eux-mêmes toutes les choses qui leur sont nécessaires, sans se servir d'autre outil que d'une hache qu'ils portent à la ceinture. Elle leur sert à construire des chariots dont les roues sont d'un seul arbre ployé, des traîneaux, des barques, des maisons et tous leurs meubles, sans qu'ils emploient à ces choses aucun clou ni ferrement. Ils n'ont besoin des secours d'aucun ouvrier; chacun est cordonnier, tailleur, charpentier et maçon.

Leurs villages sont assez agréables; il n'y a qu'une rue : ce sont deux longues files de maisons élevées qui bordent le grand chemin. Pour les construire,

ils couchent par terre des troncs de sapins dépouillés simplement de leur écorce et de leurs branches : ils en posent quatre en carré, qui se maintiennent par des mortaises pratiquées aux extrémités : sur ceux-ci, ils en placent d'autres dans le même ordre, jusqu'à ce que la maison soit suffisamment élevée ; ils en ajoutent d'autres à côté qui forment autant de chambres. Tout l'édifice se termine en pyramide comme nos maisons, et forme un avant-toit sur la façade ; ensuite ils garnissent de mousse toutes les jointures. Le feu y fait souvent de grands ravages ; mais si on peut les brûler dans une heure, on peut les rétablir dans un jour. On en vend de toutes faites dans les marchés ; et j'ai connu un négociant anglais qui en avait envoyé une tout entière en Angleterre. Ils ont des poêles très bien construits : il est défendu de les allumer la nuit, de crainte des incendies ; ils sont si bien disposés que la chaleur s'y conserve vingt-quatre heures. Ils sont faits de plusieurs rangs de briques et de terre glaise ; la flamme y fait plusieurs détours, parce qu'ils sont fort élevés. Il est très dangereux de les fermer lorsque les charbons jettent encore une flamme bleuâtre. Il n'y a point d'hiver où des familles entières ne soient les victimes de leur imprudence. Lorsque cette vapeur se répand dans les appartemens, on sent une pesanteur de tête, des maux de cœur, un assoupissement, et enfin la mort ; le seul remède est d'ensevelir le malade tout nu dans la neige.

Leurs enfans courent tout nus dans l'intérieur des maisons. Les femmes et les filles ne sont couvertes que d'une chemise fermée, qui descend du cou jus-

qu'aux talons; les extrémités en sont brodées de fil rouge : elles n'ont aucune chaussure. Les filles se rassemblent dans les longues nuits d'hiver; elles sont assises sur des bancs, autour de la chambre, par rang d'âge. Elles filent au fuseau, en chantant tantôt ensemble, tantôt séparément. Les garçons s'y rassemblent pour danser; leurs danses sont toutes pantomimes. L'amant poursuit sa maîtresse, puis celle-ci, à son tour, poursuit son amant; leurs mouvemens sont voluptueux et lascifs.

Ils ne connaissent point la pudeur : les hommes, les femmes et les filles se baignent publiquement tout nus. Ils plongent les enfans nouveau-nés dans l'eau glacée des fleuves. Pour eux, pendant l'hiver, ils entrent nus dans des étuves, et lorsque la chaleur les a couverts de sueur, ils se jettent dans des trous pratiqués au milieu de la glace. Ce passage subit du chaud au froid les trempe comme le fer, et leur donne une santé que rien n'altère. Lorsque la guerre les a portés loin de leur pays, ils mangent sans distinction et sans apprêt les productions les plus agrestes de la campagne : les poires sauvages, les fruits verts, et jusqu'aux ognons des fleurs qu'ils trouvent dans les jardins. On a vu deux paysans partir à pied, sans argent, des environs de Moscou, et venir à Paris se plaindre à l'ambassadeur Czernichef, leur maître, de la tyrannie de son intendant; ils avaient vécu de ce que le hasard leur fournissait sur la route.

Leur pain est blanc, mais sans levain et mal cuit; leur boisson est de l'eau où ils ont fait aigrir un peu de farine, et l'eau-de-vie faite de grains ; ils en boivent en quantité. Ils cultivent pour légumes le chou,

qu'ils salent à la manière des Allemands, et le concombre, qu'ils conservent dans le sel; ils en font une grande consommation. On prétend que, lorsqu'il est ainsi préparé, l'usage en est fort sain. Ils mangent crus les carottes, les pois verts et les ognons; on les présente au dessert, dans de bonnes tables, et j'ai vu des femmes de lieutenans-généraux en manger des bottes entières à la promenade.

Ce peuple, comme nous l'avons vu, ne manque pas d'industrie. A quelques égards on peut imiter les Russes. Ils descendent fort adroitement des rivières où il se trouve des chutes, avec des barques qui ont deux gouvernails, l'un à la poupe, l'autre à la proue. Ils ont imaginé des pontons de toile fort légers, et enduits d'une gomme qui empêche l'eau de les pénétrer. Ils travaillent le fer admirablement, et lui donnent un très beau poli en le frottant avec de la sève de tilleul.

Leur industrie ne va guère au delà de leurs besoins. J'ai vu une mappemonde de leur façon : Moscou en occupait le centre et la plus grande partie, le reste de l'empire remplissait la carte; les autres parties du monde étaient rangées tout autour, comme des points. Jusqu'ici, ils n'ont pu réussir à faire du papier blanc; celui qui sort de leurs fabriques est gris et grossier. Leurs toiles sont molles et de peu de durée; je l'attribue à ce qu'ils laissent mûrir les graines du lin, ce qui affaiblit les fils de la plante. L'agriculture est fort négligée. Ils ne fument point la terre; ils brûlent une partie de leurs forêts : la terre, fertilisée par les cendres, rapporte pendant dix ans. Elle se repose ensuite vingt ans, jusqu'à ce que de nouveaux arbres

lui fournissent un nouvel engrais. On a planté, le long des lignes de l'Ukraine, des mûriers qui ont bien réussi; mais il n'a pas été possible d'engager les habitans à en faire usage. Ils répondent froidement que cela leur porterait malheur; cette réponse est plus sage qu'elle ne paraît. Qui est le mieux logé, le mieux nourri, d'un paysan du Borysthène qui ne cultive que sa moisson et du reste vit dans l'indolence, ou d'un paysan Italien qui travaille du matin au soir, et, au bout de l'année, n'a pas de quoi vêtir sa famille! C'est un grand malheur à un peuple subjugué de cultiver les arts.

Ils n'ont aucun goût pour les arts agréables : lorsqu'on leur donne quelques uns de nos modèles à imiter, ils en copient jusqu'aux imperfections : ils jugent, par exemple, d'un tableau par la finesse de la toile, par la quantité de couleurs qu'on y a employées, et des talens de l'artiste par les journées de l'ouvrier. Ils préféreront une image gothique et enfumée aux tableaux de Rubens et du Titien. Ils représentent la Vierge avec une physionomie fort longue et rembrunie. Ils jouent quelquefois des comédies pieuses : par exemple, l'Ange vient annoncer à la Vierge la naissance d'un fils; Marie répond qu'il en a menti : l'envoyé céleste donne des preuves de sa mission; la Vierge, persuadée, lui dit : « Viens donc boire la *chale* avec moi. » La chale est un verre d'eau-de-vie qu'on offre aux étrangers.

Les Russes sont fort superstitieux; beaucoup refusent de manger du pigeon, parce qu'il ressemble, disent-ils, au Saint-Esprit. Ils observent des carêmes fort rigoureux, où le laitage, les œufs et le beurre

sont défendus ; on s'interdit même pendant ce temps les devoirs du mariage; ceux qui contreviennent à ces règlemens son exclus de l'église pendant un an. Les maris rentrent dans leurs droits le jour de Saint-Thomas; et c'est une grande fête pour toutes les femmes, qui, ce jour-là, se visitent et se complimentent comme de nouvelles mariées.

Pâque est, chez eux, la fête la plus célèbre; ils passent la nuit de la veille en prières; ils tiennent à la main des rameaux dont ils se frappent après avoir éteint les lumières. Lorsque le jour est venu, ils se saluent et s'embrassent, maîtres et valets, en disant : « Christ est ressuscité. » On répond : « Réjouissons-nous. » Ensuite, ils se font présent d'œufs enjolivés de pientures. Ils respectent beaucoup les églises et les images : ils ne passeraient point devant un clocher sans faire quantité de signes de croix ; et lorsqu'ils entrent dans les maisons, ils en saluent les tableaux avant de parler au maître. Ils portent le même respect religieux à la personne de leur prince et à tout ce qui l'environne; ils en placent les portraits dans leurs maisons; les femmes, en quelques endroits, portent au cou des monnaies où son image est empreinte; ils ne souffrent pas qu'on s'en serve pour jouer au palet, c'est une profanation de les jeter à terre. Lorsque les Russes sont en présence de leur souverain, ils se prosternent et frappent la terre de leur front; quelques uns sont dans l'usage, lorsqu'ils en reçoivent des bienfaits considérables, de donner tout ce qu'ils ont sur eux, jusqu'à leur chemise, à celui qui leur en apporte la nouvelle; enfin ils confondent sa puissance avec celle de Dieu même : si on

les interroge de quelque chose qu'ils ignorent, il n'y a que Dieu, répondent-ils, qui le sache, et Czar. Ils disaient autrefois : « Il n'y a rien au dessus de l'archevêque de Novogorod. » Les souverains ont maintenu longt-temps cette opinion, en leur persuadant que leur pouvoir s'étendait jusqu'aux choses inanimées. Pierre-le-Grand fit battre de verges le lac Ladoga, pour avoir renversé les ouvrages qu'il faisait faire au canal qui communique aujourd'hui avec la Néva. Au siége d'Azof, il fit briser l'affût d'un canon qui avait manqué de tirer : il défendit qu'on s'en servît à l'avenir. On le voit encore aujourd'hui dans l'arsenal de Moscou, jeté loin des autres pièces, et couvert de poussière comme une chose honteuse et infame.

Les Russes ne vont point à la guerre pour acquérir des richesses ou de la gloire; ils n'ont pas même dans leur langue un mot qui signifie honneur. Ils marchent avec ordre et en silence, comme des victimes qui vont à la mort et qui s'attendent à la recevoir; ils pensent qu'une félicité éternelle est le partage de ceux qui meurent pour leur prince : de là vient qu'ils ne se troublent point, ni de l'ignorance de leurs généraux, ni des manœuvres inopinées de l'ennemi. Le roi de Prusse à Zornedorf a dit d'eux qu'il était plus aisé de les tuer que de les vaincre. Ils ne quittent point le poste où on les a placés, même après la fuite de leurs officiers. On fait jurer aux soldats de l'artillerie de ne jamais abandonner leurs canons : on en a vu dont les jambes étaient emportées, charger encore leurs armes ; d'autres se coucher sous les affûts et attendre ainsi la mort : voilà ce qu'ils sont dans la défaite. Dans la victoire, ils ne font

point de quartier, parce qu'ils regardent leurs ennemis comme également haïs de Dieu et de leur souverain. Aussi leurs batailles sont fort meurtrières, qu'ils soient battus ou qu'ils triomphent. Il est cependant plus avantageux de les attaquer en pleine découverte, car n'eussent-ils devant eux qu'une simple haie, leur résistance augmente comme s'ils étaient couverts d'un rempart impénétrable.

Les femmes russes sont très belles. Un de leurs poètes a eu raison de dire : « La nature a mis les pierreries et les richesses à l'orient, les fruits délicieux au midi, l'industrie et les arts à l'occident ; mais elle a fait davantage pour le nord, puisqu'elle nous a donné les plus belles femmes du monde. »

Elles sont généralement plus brunes que blondes, un peu chargées d'embonpoint, d'une fraîcheur éblouissante ; elles mettent toutes du rouge, jusqu'aux femmes du peuple, ce qui les gâte ; elles ont tant de passion pour cette couleur, que, pour dire à une fille qu'elle est belle, on lui dit qu'elle est rouge. J'en ai vu quelques unes de très jolies se noircir les dents et les ongles.

Elles se servent fréquemment dans leurs amitiés des termes de, mon ame, mon pigeon, *doucinka maia, golobouska maia*. Leur langue est fort douce, et, dans leur bouche, elle a toute la volupté de la langue italienne. Elles saluent en portant la main droite sur le cœur, et s'inclinent comme des religieuses. Un homme salue une femme en lui baisant la main ; la femme rend le salut en baisant le cavalier au front. Elles sont superstitieuses, et passent tout le jour à jeter les sorts avec du marc de café, de l'étain

fondu, des cartes. Chez le maréchal Boutarlin, ses filles me présentèrent un jeu de cartes pour leur dire la bonne aventure; et comme je m'en défendais, elles trouvèrent étrange que, sachant les mathématiques, je ne susse pas jouer des gobelets. La plupart des Français qui sont dans ce pays les amusent de ces jeux. Il y a une infinité de précepteurs de cette nation, dont beaucoup ont été laquais et garçons perruquiers.

Il y a à Moscou des femmes qui portent des listes de filles à marier; on y lit leur âge, leur fortune, leur caractère, leur tempérament; ces listes ne sont pas toujours fidèles. Les femmes sont fort soumises à leurs maris. Chez le peuple, il est d'usage, le jour des noces, de mettre dans l'une des bottes du mari une pièce d'argent, et un fouet dans l'autre; celle que la mariée tire d'abord est un présage du traitement qu'elle doit éprouver un jour.

Le pouvoir des mères sur leurs enfans est très grand. Une femme peut réclamer l'autorité de la justice pour punir son fils corporellement; ces exemples sont rares : mais, dans des temps de famine, on vend des enfans au marché; un enfant d'un an vaut quarante sous, une fille de quatorze ans cinquante livres; il n'est pas permis aux étrangers d'en acheter. Le nom de père et de mère est à la fois un titre d'amitié et de respect : ils donnent ce nom à leur souverain et aux personnes qu'ils veulent honorer. Les enfans ne quittent jamais le nom de famille; ils se distinguent entre eux par le nom de baptême, qu'ils joignent à celui de leur père, comme *Pierre*, fils de *Jean*.

Les Russes sont inconstans, jaloux, fourbes, grossiers, ne respectent que ce qu'ils craignent. Il ne faut jamais se familiariser avec eux, car ils vous mépriseraient bientôt. Ils s'enivrent fréquemment, et boivent avec excès nos vins, que leurs marchands n'oseraient mélanger sans impiété, parce qu'on s'en sert aux autels. Ils sont sujets à des vapeurs mélancoliques qui font souvent sur les étrangers des effets terribles; plusieurs deviennent fous, d'autres s'ôtent eux-mêmes la vie. Il se commet quelquefois dans ces contrées des crimes dont les circonstances sont atroces. J'en ai vu un exemple affreux. Des jeunes gens entrèrent la nuit chez une femme et l'étranglèrent; il y avait une demoiselle, à qui ils promirent la vie au prix de son honneur : ils assouvirent leur passion et la massacrèrent; ensuite ils volèrent la maison et y mirent le feu. Ce crime, où se trouvent à la fois le viol, le larcin, le meurtre et l'incendie, ne fut pas puni de mort : les coupables furent envoyés aux galères.

D'autres vices rendent la société désagréable : lorsque j'allais chez le grand-maître de l'artillerie, les officiers de mon corps s'y rencontraient sans se faire aucune honnêteté, et même sans se parler. Je me gardais bien de les saluer le premier; car ils prennent les égards de notre politesse pour des témoignages de faiblesse et du besoin qu'on a d'eux.

On trouve cependant des vertus chez eux, mais sauvages et farouches. Lorsqu'on prend une nouvelle maison, les amis donnent quelques meubles; ceux qui visitent une femme en couche lui font un présent. Quand une famille est dans la pauvreté, les

enfans vont offrir un pain dans les maisons voisines : on prend le pain et on leur donne une pièce de monnaie. Lorsqu'on les visite, ils vous présentent un verre de liqueur, du pain et du sel : c'est ainsi qu'ils exercent l'hospitalité. Souvent, sans aimer la société ni les étrangers, ils leur offrent leur table, leur maison ; ils les accueillent avec avidité et les éblouissent de promesses; mais bientôt leurs actions et leurs discours les outragent. Ils les interrogent sur quelque superstition inconnue, ou sur quelque lubricité de leur invention. Ils engageront un honnête homme à contrefaire l'ivrogne et l'insensé, à leur raconter des contes frivoles. Ils cherchent à l'enivrer, et s'ils y réussissent, les maîtres et les esclaves l'entourent et l'insultent avec des clameurs barbares. Ce n'est que par ces lâches complaisances qu'on mérite leur amitié. Chaque maison opulente a pour son amusement un Français, un Italien, ou un nain. Celles qui ne jouissent que d'une fortune médiocre ont un estropié ou un fou. S'ils agissent ainsi par un vice de leur nation, ou par mépris pour des étrangers corrompus, c'est ce que je ne sais pas : quoi qu'il en soit, leurs tables sont odieuses, et leurs bienfaits insupportables, même aux plus malheureux. Il faut cependant excepter ceux que l'éducation, un naturel heureux, ou l'adversité, ont rendus bons; car les voyages ne font qu'ajouter à leur corruption. Les Woronzof, par exemple, les Dolgorouki, si chers aux Français et aux infortunés, et quelques autres qui vivent dans la retraite, sont des modèles de vertu.

Il y a deux villes célèbres en Russie, Moscou et Pétersbourg.

Moscou est la plus grande ville de l'Europe : son diamètre est d'environ trois de nos lieues; cependant on n'y compte guère plus de cinquante mille habitans. Cette grande étendue vient de la disposition des maisons. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont séparées les unes des autres par de grandes cours, des jardins, des étangs, et même par des bois et des terres labourées. Rien n'est si magnifique que l'aspect de cette ville, où s'élèvent près de douze cents clochers, dont quelques uns sont dorés; les flèches sont terminées par un croissant surmonté d'une croix. Au centre de la ville est le Kremlin, ancienne demeure des souverains. Il est entouré d'une triple enceinte de murs crénelés et flanqués de tours. Le trésor renferme les anciennes parures des czars : ce sont des vêtemens si richement brodés de perles et de pierreries qu'on en voit à peine l'étoffe. Les Russes sont fort avides de diamans, et ils y emploient la plus grande partie de leur bien, par la facilité de les soustraire dans une révolution. On voit près du Kremlin une cloche fameuse qui tomba dans un incendie; elle disparut à moitié dans un trou qu'elle creusa par son propre poids. Il y a dans le métal de cette cloche plus de cinq cent mille livres en argent que la dévotion des Russes y jeta pendant sa fonte. Vers cet endroit sont les boutiques, distribuées par quartier pour chaque espèce de marchandise. On y fait un grand commerce d'étoffes, de porcelaine et de thé de la Chine : on prétend que ce thé, lorsqu'il arrive par les caravanes, conserve toute sa qualité.

Les maisons de Moscou sont bâties en partie à la

chinoise; elles ont des balustrades raccourcies avec des degrés qui montent de la rue. J'en ai vu qui étaient toutes couvertes de fer. On voit dans les places les pauvres assis sur leurs talons : ils balancent leur tête rasée et meuvent leurs mains en éventail à côté des oreilles. Tout annonce dans cette ville le voisinage de l'Asie.

Pétersbourg, à huit lieues de la mer Baltique, n'a d'avantageux que sa situation. Il est bâti sur les îles de la Néva, dans un terrain marécageux dont les environs sont sablonneux et stériles. Le commerce augmente tous les jours cette ville, où l'on compte cent cinquante mille habitans. Le plan en est disposé comme celui des villes de Hollande. Les rues sont coupées de canaux et d'avenues d'arbres.

Son aspect, en venant de la mer par la Néva, est d'une magnificence éblouissante. A droite et à gauche du fleuve sont une foule de palais décorés de colonnes, de guirlandes, de trophées, de groupes d'amours qui couronnent les toits. Elle est traversée d'un pont de bateaux. Au loin s'élèvent des clochers dorés, un observatoire, trois palais impériaux, les bâtimens immenses de la douane, du collége, des affaires de l'amirauté, etc.; mais cette splendeur s'évanouit en approchant, comme l'effet d'une décoration théâtrale. Toute cette architecture est de chaux, de bois et de brique; tous ces ornemens sont mal exécutés. Dans l'intérieur des palais c'est encore pis; la plupart des meubles nécessaires y manquent.

On reconnaît dans cette ville un dessein trop rapidement exécuté; c'est l'ouvrage de Pierre-le-Grand, ainsi que le gouvernement actuel.

DU GOUVERNEMENT.

La mémoire de Pierre-le-Grand est en Russie dans la plus grande vénération. Lorsqu'on veut dire qu'une chose est impossible, on dit qu'une loi de ce prince la défend : on fait l'éloge d'un vieil officier, en disant que c'est un élève de Pierre I[er]. Son portrait est dans tous les tribunaux et dans la plupart des maisons : on conserve à l'Académie le chapeau et l'habit percé de plusieurs coups qu'il portait à la bataille de Pultava.

En effet, c'est Pierre-le-Grand qui a fondé cet empire, avant lui si méprisé, aujourd'hui si redoutable. Il l'a établi sur le gouvernement militaire. Les Russes, que la religion rend presque invincibles, sont devenus indomptables par leur discipline. Ils ont pris toute l'ordonnance des Allemands, qu'ils surpassent par la bonté de leur artillerie et dans l'art de fortifier les places. Dès qu'il paraît une nouveauté utile chez leurs voisins, ils l'adoptent et usurpent quelquefois l'honneur de l'invention. Leurs armées ne sont point exposées à se détruire comme les autres par la désertion, et il n'y en a point qui résistent mieux aux fatigues de la guerre. Voici comme se font leurs recrues : on prend ordinairement un jeune homme sur deux cents dans la campagne ; on donne ces jeunes gens pendant six ans pour domestique aux officiers ; si on en est content, ils sont faits soldats par récompense. Lorsqu'ils sont vieux, on les distribue dans les abbayes pour y être nourris. Ils

ne reçoivent dans leurs troupes réglées aucun étranger : ainsi ils ne doivent point leurs soldats à la misère ou au libertinage. Ils ne les engagent point par de fausses promesses, et ne les retiennent point par la crainte.

Chaque soldat reçoit une portion de farine, dont il fait lui-même son pain dans des trous qu'il creuse en terre. Ils sont habillés de vert avec un parement rouge; ils ont des manteaux. En marche, ils les roulent et les portent en bandoulière. Leurs fusils sont pesans, mais bien faits; leur poudre excellente. Leur sabre est court, épais et large comme la main : ils s'en servent au lieu de hache. La poignée est un aigle. Leurs grenadiers ont des casques de cuir noir surmontés d'aigrettes blanches, noires et rouges, semblables à des plumets; c'est de la laine frisée montée sur des fils de fer. Cette parure leur donne un air très guerrier. On récompense les belles actions par une médaille attachée d'un ruban bleu; les fautes sont punies par le patoki, les coups de bâton et les baguettes.

La noblesse est obligée de servir et de passer par tous les grades de l'armée. Il ne sert à rien d'être né prince; il faut d'abord être soldat, sergent, enseigne, sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, major, lieutenant-colonel, colonel, brigadier, général-major, lieutenant-général, général en chef, et enfin feld-maréchal. C'est là la division de l'état militaire qui sert aussi pour le civil, car les Russes ne connaissent aucune distinction hors de là. C'est pourquoi ils donnent des grades militaires aux magistrats, aux ambassadeurs, aux évêques, et même aux médecins.

Ils observent cet ordre, non seulement à la cour dans les cérémonies, mais à table même, où chacun se place suivant son grade, sans que la naissance, l'âge ou la richesse y puissent rien changer. Les femmes aussi sont assujéties à ces lois austères; elles portent les mêmes titres que leurs maris, et n'oseraient parler devant leurs supérieures.

Les récompenses pour les officiers sont les cordons de Sainte-Anne, de Saint-Alexandre et de Saint-André. La cour donne cinq cents roubles à ceux qui font quelque découverte utile : on donne aussi des terres avec des esclaves. Les veuves des officiers reçoivent la moitié des gages de leurs maris : les officiers réformés ont cette même pension. Leur punition est d'être faits soldats ou envoyés en Sibérie; on enlève le coupable sans lui donner la consolation de dire adieu à ses amis, à sa femme, à ses enfans, qui retiennent leurs larmes, car l'affliction serait regardée comme une désobéissance.

Pour éviter les duels, Pierre I[er] ordonna que dans le cas où un officier recevrait une insulte personnelle, l'agresseur serait amené en présence de l'offensé, tout le régiment sous les armes; que là le bourreau répéterait sur lui deux fois la même injure, qu'ensuite il paierait à l'offensé une année de ses gages, et serait fait soldat pour toute sa vie. En entrant au service, chaque officier paie un mois de ses gages. Lorsqu'il monte d'un grade, il paie un autre mois, et chaque année deux pour cent de ses appointemens. Par ce moyen il est traité avec sa femme, ses enfans et ses domestiques, pour quelque maladie que ce soit, sans qu'il en coûte rien en frais de médi-

camens, de chirurgien et de médecin. L'apothicairerie appartient au souverain, qui fournit tous ses sujets de remèdes toujours renouvelés. Cet arrangement est très utile aux sujets et très lucratif pour le prince.

Les autres revenus de la cour consistent dans les douanes, où l'on paie quarante pour cent d'entrée pour tous les ouvrages de luxe; dans les cabarets, dont toutes les boissons lui appartiennent. Le prince reçoit en outre la capitation des esclaves, le produit des mines de Sibérie, du commerce de la rhubarbe et des pelleteries. On évalue ces différens objets à cent millions de nos livres; mais les provinces fournissent en nature quantité de choses pour l'armée: l'une des farines, l'autre des laines, celle-ci des chevaux, cette autre du salpêtre, quelques autres les transports; en sorte qu'il en coûte peu pour entretenir les soldats, qui ont de paie environ cinquante francs par an.

Les troupes réglées montent à cinq cent mille hommes, dont un quart, en garnison dans les villes, ne reçoit que demi-paie; le reste est partagé en cinq divisions qui forment autant d'armées toujours campées, et toutes prêtes à entrer en campagne. La première est en Finlande, et borde les frontières de la Suède; la seconde, en Livonie, s'oppose à l'Allemagne; la troisième est en Ukraine, et regarde la Pologne; la quatrième, vers Astracan, protége la mer Caspienne contre les Turcs et les Persans; la cinquième, qui est celle de Sibérie, opposée aux Chinois et aux Tartares, s'étend jusqu'au Kamtschatka, et semble défendre les extrémités du monde. Douze

mille hommes de garde, six mille hommes d'artillerie, et les troupes de la marine, forment à Pétersbourg un corps de réserve. En outre, une multitude innombrable de Cosaques, de Calmouks et de Tartares, sont toujours prêts à marcher, sans recevoir d'autre solde que la permission de piller.

La marine est composée de quatre-vingts gros vaisseaux de guerre et de plus de cent galères distribuées sur les trois mers. Les Russes ont une grande aversion pour la mer à laquelle rien ne peut les accoutumer; à cet égard, ils sont inférieurs à leurs voisins. Leur cavalerie est mauvaise.

L'artillerie, peut-être la meilleure du nord, est composée de quatorze mille hommes. On compte dans les arsenaux six mille pièces de bronze et plus de douze mille de fer. Le corps des ingénieurs est composé de deux cent soixante officiers et d'un régiment de quatorze cents hommes.

Le commerce augmente tous les jours à Pétersbourg. Il paraît avantageux à la nation, en ce que tous les vaisseaux qui partent sont chargés, et que la plupart de ceux qui arrivent sont vides. Les Anglais font tout le négoce; ils profitent habilement de l'amour des grands pour le luxe : ils leur avancent, en diamans ou en argent, plusieurs années de leurs revenus, dont ils s'assurent les produits par de bons contrats; en sorte que les récoltes des lins, des chanvres, des blés, leur sont vendues bien à l'avance, et les fers encore dans les mines, longtemps avant d'être exploités. Pierre-le-Grand a exclu les Juifs de ses états, sous peine de la vie, afin de ne pas abandonner à leur avidité les prémices du com-

merce qu'il établissait pour le bien de ses sujets. Cet arrêt de prescription étend encore la même peine aux jésuites, dont il craignait l'ambition dans une cour sujette aux révolutions.

On favorise le plus qu'on peut l'agriculture et les fabriques; on accorde pour ces différens objets des priviléges, des maisons, des terres; on prête de l'argent et des esclaves; mais ces efforts du gouvernement ne produisent guère d'effet. Les nationaux ne s'y portent pas volontiers, et les étrangers n'osent entrer dans ce pays, par la difficulté d'en sortir. On exige des droits considérables de ceux qui se retirent après s'être enrichis. Les officiers étrangers qui demandent leur congé sont obligés de s'engager par serment à ne jamais servir contre eux. J'eus bien de la peine à m'en dispenser, et ce fut une faveur de l'impératrice, à laquelle je représentai que c'était m'ôter les moyens de trouver du service dans ma patrie.

Avant de sortir de ce pays, il faut passer par une infinité de bureaux. Les uns écrivent votre passeport, d'autres l'enregistrent, ceux-ci le signent, ceux-là le datent, d'autres le contrôlent, ensuite il faut y apposer le cachet. Après toutes ces façons, qui durent des mois entiers, il faut se faire inscrire trois fois dans la gazette du pays à huit jours d'intervalle, afin que tous vos créanciers soient instruits de votre départ. Quand on ne forme aucune opposition, on vous donne un passeport qui n'est bon que pour l'intérieur de l'empire et pour huit jours seulement. Il faut un autre passeport pour sortir de la frontière, et puis un ordre de la cour pour obtenir des chevaux en route. Toutes ces cérémonies dés-

espèrent un étranger, qui est souvent obligé, pour faire expédier ses affaires, de répandre beaucoup d'argent, quoique ces sortes de vexations soient très défendues.

Nous avons vu quelles sont les forces de cet empire qui paraît avoir peu de chose à redouter au dehors. La Pologne et la Suède sont divisées par des factions; l'Autriche et la Prusse s'observent mutuellement; la Turquie est dans le même cas par rapport à toute l'Europe. En Asie, la Perse est déchirée par les guerres civiles; l'Inde est faible; la Chine peu guerrière, quoique mécontente; les Tartares ne font que des courses qu'il est aisé de réprimer : ainsi l'alliance des Russes est plus avantageuse aux autres nations qu'à elle-même, par les divisions qu'elle peut occasioner, surtout en Allemagne; mais ils portent bien de la lenteur à servir leurs alliés. Élisabeth avait donné ordre qu'on prît Colberg sans exposer la vie d'aucun soldat : aussi avait-on commencé les tranchées à plus de neuf cents toises de la contrescarpe; on les avait faites si profondes et si remplies de traverses, qu'on y était en toute sûreté. Le ministère de Russie n'est pas scrupuleux à tenter tous les moyens de connaître les desseins des alliés; on ouvre toutes les lettres, même les paquets des ministres. L'ambassadeur de Vienne avait reçu des dépêches de sa cour, qu'on avait refermées si imprudemment, qu'elles se trouvaient cachetées des armes de Russie. Il fut sur-le-champ trouver le chancelier Woronzof, et lui dit : « Vous conviendrez, monsieur, de l'infidélité de vos bureaux; mes lettres ont été ouvertes et recachetées

chez vous, reconnaissez votre sceau. » Woronzof, sans s'étonner, regarde la lettre et répond froidement : « Cela confirme ce que je soupçonnais depuis long-temps, que vous avez contrefait nos armoiries à Vienne : c'est une méprise de vos bureaux qui ont pris nos armes pour les vôtres. » Le gouvernement paraît avoir plus à craindre au dedans qu'au dehors. Ils ont pour ennemis intérieurs deux nations qu'ils ont subjuguées, les Livoniens qu'ils craignent et les Cosaques qu'ils méprisent. Les premiers leur ont fourni le plus grand nombre de leurs officiers, qu'on tâche aujourd'hui de remplacer par des Russes. Ils ont interdit aux autres les connaissances militaires et toute distinction. Un général de Cosaques n'a que le rang de capitaine. Au reste, les révolutions, qui détruisent les autres empires, semblent affermir celui-ci. Chaque nation reste attachée au gouvernement, dans l'espoir de recouvrer sa liberté ou ses priviléges sous le successeur. Plus les changemens sont fréquens, plus les espérances sont multipliées. Depuis Pierre-le-Grand, il y a eu huit souverains : Pierre Ier, Catherine Ire, sa femme ; Pierre II, l'impératrice Anne, Ivan sous Anne la régente, Élisabeth, Pierre III et Catherine II. Il y a eu sous ces règnes un nombre considérable de conjurations éteintes. Cependant ils ont conquis la Livonie, l'Ukraine, une partie de la Finlande, quelques montagnes au delà de la mer Caspienne, une province sur les Chinois, où se trouve une mine d'or très riche ; ils ont subjugué le duché de Courlande, et donné successivement trois rois à la Pologne.

La cour donne tous les hivers des fêtes au peu-

ple. On construit des montagnes de glace : c'est un édifice de charpente, à plusieurs étages, situé au sommet d'une colline; du haut de ce château descend un glacis de charpente bien avant dans la plaine; un homme assis dans un traîneau roule avec la rapidité et le bruit du tonnerre. Autour de cet édifice sont des escarpolettes, des roues de fortune, des mâts de cinquante pieds de haut, dont l'extrémité est garnie de bottes, de pelisses, de gants. Il arrive souvent que ceux qui y grimpent se tuent en tombant, ce qui fait rire la multitude. Quelquefois on personnifie les vices par des mascarades publiques ; ce sont des chars ornés de clinquant, où sont assis différens acteurs : on y voit l'Avarice comptant des sacs, l'Ivrognerie qui chancelle ; on y promène des montagnes traînées par une trentaine de bœufs. Le peuple voit sans gaîté ces fêtes dont la cour s'applaudit. Quelquefois l'amour se mêle au milieu de ces jeux barbares. Cette passion, chez les Russes, a presque toujours des effets funestes : souvent l'amour est cause de quelque disgrace éclatante ou de quelque révolution extraordinaire. Il plaça près du trône Biren, sorti de l'obscurité ; Munich, plus heureux et plus capable, gouverna sous Ivan. Elisabeth renversa le nouveau monarque et le nouveau ministre; Rasumowski, son favori, devint vice-roi après avoir été berger.

RÉVOLUTION SOUS PIERRE III.

Sic visum Veneri, cui placet impares
Formas atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

Hor., lib. I, *od*. 33.

« Vénus l'a voulu; la déesse cruelle prend plaisir à mettre sous un « joug d'airain des corps sans proportions et des cœurs sans amour. »

Pierre III était d'une petite taille, d'une complexion faible et d'une physionomie commune. Dès qu'il fut monté sur le trône de Russie, il se proposa de prendre pour modèle Pierre-le-Grand et le roi de Prusse son voisin. Il avait surtout pour celui-ci un respect extraordinaire : il portait l'uniforme de ses gardes; il prenait le titre de son lieutenant; quelquefois à table il s'écriait : « O mon frère! nous ferons ensemble la « conquête de l'univers. » Un jour qu'il célébrait la fête du roi de Prusse, avec toute sa cour, quand on vint à boire à sa santé, suivant l'usage allemand, il s'aperçut que l'impératrice ne se levait pas; ce prince, à moitié ivre, dit à son aide-de-camp : « Allez dire à « ma femme qu'elle est une folle. » L'officier s'approche en tremblant de l'impératrice, qui l'encourage à s'acquitter tout haut de sa commission : alors, les yeux baignés de larmes, sans répondre un seul mot, elle quitte la table en excitant une pitié générale.

Cependant l'empereur se préparait à faire de grands changemens; il voulait à Pétersbourg retrancher les revenus du clergé, répudier sa femme, et envoyer à l'armée ses gardes, depuis long-temps sédentaires.

Pour réussir dans de si grands projets, il avait formé un régiment de Holstein, dans lequel il mettait toute sa confiance. Il comptait encore sur les principaux seigneurs de sa cour : Rasumowski, hetman des Cosaques ; Woronzof, le chancelier ; Nariskin, le grand-écuyer. Le maréchal Munich, âgé de quatre-vingts ans, formé par une longue expérience, et revenu de son exil depuis six mois seulement, l'avertissait souvent de se méfier d'une cour orageuse.

Il y avait à Pétersbourg deux frères, l'un capitaine d'artillerie, l'autre officier aux gardes, tous les deux plus occupés de la fortune du jeu que du sort de l'empire. Ils étaient à la fleur de l'âge, d'une taille distinguée et de la plus belle figure. Le capitaine d'artillerie était souvent de service chez l'impératrice ; elle vivait dans la retraite, et sa cour était fort solitaire. Orlof, c'était son nom, ne put voir sans pitié le sort de cette princesse, menacée d'un avenir encore plus triste. Quantité de jeunes officiers des gardes se rassemblaient dans les jeux publics. Orlof leur parle des faveurs dont Pierre III comblait les officiers allemands qu'il admettait à toutes ses parties, du mépris qu'il faisait de ses propres sujets, de la résolution prise d'envoyer les gardes en Allemagne, sous prétexte d'une guerre étrangère, mais sans doute pour les détruire. Il leur représente ce prince souvent chancelant d'ivresse au milieu des rues, entouré de bouffons et d'Italiens ; il les encourage par la facilité d'arrêter tant de désordres..... N'étaient-ils pas les principales forces de l'empire ? Le souffriraient-ils en proie à des étrangers sortis du Holstein, à quelques vagabonds incapables de résistance, à des Al-

lemands dont l'insolence semblait croître avec la misère publique? Il déplore le sort de leur souveraine: mère d'un prince qui devait être leur empereur, appelée par son alliance à porter une couronne qu'elle méritait par ses vertus, digne de leur reconnaissance et de leur attachement par son amour pour la nation, par son esprit, par ses graces, par sa beauté même, elle passait sa jeunesse dans les larmes et le mépris de la cour; une rivale allait la remplacer. Que deviendrait-elle loin de sa patrie, sans amis, sans asile, rejetée du trône, abandonnée par l'empereur, séparée de son fils? Il ne lui restait d'espérance que dans leur compassion. C'était à eux qu'elle confiait les droits d'une princesse, les intérêts d'une épouse, les larmes et le désespoir d'une mère, tant d'inquiétudes, de soucis, de chagrins dévorés dans le silence, mais qui n'égalaient pas les malheurs à venir: on voulait la répudier à la face des autels, pour combler toutes ses infortunes par un outrage public.

Ces jeunes gens, excités par la vérité de ces images, jurèrent tous ensemble de la venger ou de mourir.

A cette troupe ardente se joignent quelques maris jaloux: le baron de Strogonof, le comte de Bruce, le grand-veneur Czariskin, tous trois célèbres par la beauté de leurs femmes. Elles se disputaient le cœur du faible monarque, qui était tout entier à la comtesse Woronzof, destinée à remplacer l'impératrice.

Un mécontent plus redoutable vint augmenter leur parti; c'était l'archevêque de Novogorod. Ce pontife ne put voir sans frémir l'épée de l'empire prête à moissonner les revenus de l'église. Il s'a-

dresse aux conjurés, les prie, les conjure et les exhorte à soutenir fortement la cause de Dieu. Pour concourir avec eux, il offre des vœux, des prières et son absolution : il leur tint plus qu'il n'avait promis.

Un jour de grande fête, l'impératrice se transporta à la principale église; les portes de l'enceinte et celles du temple se trouvaient fermées. Au travers des grilles on apercevait des images renversées et jetées çà et là. Il s'était assemblé une grande foule de peuple consterné de ce spectacle où la religion paraissait si hardiment insultée. L'impératrice, après avoir donné long-temps des marques publiques de sa douleur, retourna à son palais. Plusieurs gens du peuple la suivaient en se demandant : « Qu'a donc fait « notre souveraine pour être privée de la commu-« nion des fidèles ? Sans doute on veut détruire notre « religion ; voyez comme on a maltraité nos saints ! »

D'un autre côté, les conjurés s'assemblaient souvent chez la princesse Daschkof. Là se préparaient les avis propres à ameuter le peuple, à mécontenter les soldats, à enflammer les prêtres. On y concertait tout ce qui pouvait gagner les généraux et les courtisans : on cherchait à se les rendre favorables par des insinuations artificieuses, des promesses équivoques, de fausses confidences, enfin par toutes les illusions de cour. Le Piémontais Odard les distribuait avec tout le manége de son pays.

Cependant l'empereur recevait de plusieurs endroits des nouvelles de la conjuration. On venait même d'arrêter un des chefs; il ne voulut pas différer plus long-temps de remonter à la source.

L'impératrice était à Pétershof, et lui, plus loin,

à Oranienbaum. Ce sont deux châteaux à deux lieues l'un de l'autre, dans le voisinage de Pétersbourg. Pierre III envoya des gardes saisir les avenues de Pétershof, et fit dire à son épouse qu'il irait le lendemain l'interroger lui-même. Il y vint en effet à huit heures du matin; mais les appartemens étaient fermés; il attendit son lever jusqu'à onze heures. Alors il fit enfoncer les portes; mais il ne trouva personne. Il apprit, sans pouvoir le croire, que l'impératrice marchait à lui, à la tête des gardes et de l'artillerie. Pendant la nuit elle s'était échappée du château par les fenêtres; elle avait couru à Pétersbourg, où, dès le point du jour, elle avait rassemblé les troupes. Le corps d'artillerie refusait de prendre les armes sans les ordres du grand-maître Villebois; sur-le-champ elle lui envoie dire de venir au palais. « Si votre majesté, lui dit Villebois, m'eût prévenu, j'aurais pris des arrangemens. — Je ne vous ai pas fait venir, lui répondit-elle, pour m'apprendre ce que nous devions prévoir, mais ce que vous voulez faire. — Vous obéir, reprit le grand-maître. » Aussitôt l'artillerie marcha. Alors Catherine II, habillée de l'uniforme des gardes, montée sur un superbe cheval, sortit de Pétersbourg suivie de quinze mille hommes : la princesse Daschkof était à ses côtés.

Cependant tout était en confusion dans la ville. Le peuple, plein de fureur, se précipitait dans les places publiques. Les gardes à cheval couraient, le sabre à la main, menaçant d'exterminer tous les Allemands. Des trains d'artillerie remplissaient les rues. Les marchands, saisis de frayeur, fermaient leurs maisons. Un spectacle touchant vint suspendre le tu-

multe : tout à coup on aperçoit sur le balcon du palais un enfant de douze ans, les yeux baignés de larmes, la démarche égarée; c'était le jeune prince. « Qu'avez-vous fait de mon père? leur cria-t-il : qu'est « devenue ma mère? Voulez-vous aussi me faire mou-« rir comme eux? Je ne vous ai point fait de mal. » Puis, en leur tendant les bras, il implore leur compassion. L'hetman des Cosaques monte au palais, le rassure, l'embrasse, le ramène dans ses appartemens, et après lui avoir juré de lui être fidèle, il part pour détrôner son père. Cet événement laissa à cet enfant une terreur qui ne se dissipa que plusieurs mois après.

Cependant Pierre III était retourné à Oranienbaum. Inquiet de la conduite de son épouse, il envoya vers elle quelques uns des seigneurs de sa cour, qui ne revinrent point. Les autres se retirèrent successivement. Le maréchal Munich ne l'abandonna pas, et lui conseilla de se mettre à la tête du régiment de Holstein, de donner les armes du château aux paysans des environs qui s'offraient d'eux-mêmes pour le défendre, ou de partir sur-le-champ pour joindre son armée d'Allemagne. Ce prince irrésolu laissa passer inutilement la plus grande partie du jour. Ses gardes, postés aux environs, observaient les approches de l'ennemi; mais ils mirent honteusement bas les armes à la vue de quelques hussards. Alors l'empereur s'embarqua pour Cronstadt. Il avait avec lui les femmes des seigneurs qui l'avaient abandonné; le vieux Munich le suivait toujours.

Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit sous les batteries du port. La sentinelle ayant crié : « Qui vive! — « C'est l'empereur, répondit-on. — Nous ne recon-

« naissons, reprit le soldat, d'autre souverain que « Catherine; éloignez-vous. » Et comme on le menaça de tirer sur lui, la barque revint à Oranienbaum. Les femmes jetaient de grands cris; Pierre fondait en larmes. « Que n'ai-je suivi vos conseils! « disait-il à Munich. Quel parti dois-je prendre? — « Je n'en connais plus, dit Munich. »

Dès que Pierre III fut de retour à Oranienbaum, on se saisit de lui, et on l'enferma seul. Il rendit son épée, en s'avouant indigne de régner. Il demanda qu'on lui conservât la vie. On le lui promit. Ensuite il pria qu'on ne le laissât pas manquer de vin de Champagne et de bière d'Angleterre. Le troisième jour de sa détention, il sentit un feu dévorant dans ses entrailles. On l'entendit pousser des cris horribles. On dit que, pour mettre fin à ses tourmens, deux princes, sergens aux gardes, entrèrent dans sa chambre et l'étranglèrent avec un mouchoir.

Ainsi mourut ce malheureux prince. Il soutint sa disgrace avec aussi peu de fermeté que son élévation. Il fut faible, sans méchanceté. L'histoire ne pourra ni justifier sa punition, ni regretter sa mémoire.

Cependant Catherine II rentra, le soir, triomphante dans Pétersbourg : elle était excédée des fatigues du jour. On lui apporta des rafraîchissemens; comme il se trouvait là quelques jeunes officiers, elle les obligea d'en prendre avec elle, en leur disant : « Je ne veux rien avoir que pour le partager avec « vous. » Le peuple entourait le palais en jetant de grands cris de joie; mais comme ces transports pouvaient dégénérer en fureur, et exposer la fortune de quantité d'étrangers, on lui ouvrit tous les cabarets

de la ville, qu'on abandonna à sa discrétion jusqu'au lendemain. On donna une pistole à chaque soldat des gardes, cinquante mille francs aux principaux conjurés. Le trône ne coûta guère plus d'un million.

On s'attendait à voir le jeune prince déclaré empereur, et Catherine nommée régente, avec un conseil ; car c'étaient là les conditions qu'elle avait proposées aux principaux de la cour : mais elle profita de l'enthousiasme du peuple qui la proclamait impératrice. Elle commença par éloigner des affaires la princesse Daschkof, dont elle craignait l'ambition, et tous ceux qui comptaient partager l'autorité avec elle ; et elle se hâta de se faire couronner à Moscou. Cette cérémonie se fit avec une pompe éclatante. La couronne seule, toute couverte de diamans, était d'une pesanteur extrême.

J'ai ouï dire à l'ambassadeur de Pologne, le prince Lubomirski, que, se trouvant auprès de l'impératrice, il lui dit : « Votre majesté doit être bien fati-
« guée de porter un poids si considérable. — Non,
« répondit-elle, une couronne ne pèse point. »

Peu de temps après, le comte de Bestuchef lui donna une requête signée de quelques seigneurs : on lui représentait que la santé du grand-duc, son fils, était très faible ; on la suppliait de pourvoir à la tranquillité de l'empire par une alliance qui lui assurât des héritiers ; on ajoutait que personne ne paraissait à cet égard plus propre à remplir les vœux de la nation que le comte Orlof. Catherine envoya cette pièce au sénat, pour en délibérer. Tous les sénateurs répondirent unanimement qu'un pareil mariage était contraire aux lois de l'empire (preuve qu'il y a des

lois dans un pays despotique); que si l'héritier actuel venait à manquer, il restait Ivan; enfin, qu'ils ne reconnaîtraient jamais Orlof pour leur empereur. C'était au mois de mars 1763. J'étais alors à Moscou, et je fus témoin de la fermentation où cette requête et cette réponse jetaient les esprits; elle était si grande, que je m'attendais à voir une nouvelle révolution. Le soir de ce jour-là, on doubla les gardes du palais. Le grand-maître de l'artillerie prit un prétexte pour s'éloigner quelques jours de Moscou. La cour envoya ordre à l'hetman de se retirer dans son gouvernement.

Le lendemain, l'impératrice se rendit au sénat : « Je vous ai consultés, leur dit-elle, comme une mère « consulte ses enfans, pour le bien de la famille. Je « ne veux rien faire contre les lois de l'empire; Bes- « tuchef m'a trompée. » Et en se retirant, elle leur laissa une lettre. On y lisait : « Je vous défends de « parler de moi, sous des peines plus grandes que « l'exil. Qu'aucun soldat ne paraisse dans les rues, « de vingt-quatre heures. » Les sénateurs lui envoyèrent demander si cette lettre serait communiquée : « Non seulement au sénat, répondit-elle, mais « qu'on l'affiche. » Peu à peu les esprits se sont calmés. Elle a mis dans son gouvernement une modération inconnue avant elle. Elle fait voyager les mécontens, qu'auparavant on exilait en Sibérie. Elle a introduit le goût des spectacles, de la littérature et des arts pour adoucir ces esprits farouches. Elle a défendu le luxe dans les habits, et les jeux de hasard, dont les Russes sont passionnés.

Afin qu'ils ne se portassent point à entreprendre quelque révolution pour rétablir leur fortune, elle

tâcha d'engager les grands, par son exemple, à employer leurs revenus à des projets de fabrique, de commerce, ou d'agriculture. Enfin, elle a osé réformer les biens du clergé. Pour en venir à bout, elle a mis dans ses intérêts les évêques de Pétersbourg et de Novogorod. Elle a augmenté leurs revenus sous prétexte qu'ils avaient plus de dépenses à faire, et a réduit tous les autres à quinze mille livres de rente.

Catherine II est d'une taille au dessus de la médiocre; sa démarche est pleine de noblesse et de majesté. Elle a le visage un peu long; le front grand et peu saillant, les yeux bleus, la bouche très belle, et les cheveux châtains. Elle monte très bien à cheval. Elle parle parfaitement bien le français, l'allemand et le russe. J'ai vu les deux premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, dont les marges étaient remplies de notes écrites de sa main, sur les sujets les plus abstraits. Cette princesse se lève tous les jours à cinq heures; elle travaille seule jusqu'à neuf. Ses femmes alors l'approchent, et pendant qu'elles l'ajustent, elle se fait rendre compte de tout ce qui s'est passé de nouveau. A dix heures et demie, les généraux viennent prendre ses ordres, et tenir le conseil chez elle jusqu'à onze heures et demie. Alors elle va à la messe, puis elle se renferme jusqu'à sept heures du soir, qui est l'heure de la cour ou des spectacles.

Depuis Pierre-le-Grand, aucun souverain n'a entrepris un si grand nombre de projets utiles à la Russie. La postérité décidera de sa gloire; mais celle de Sémiramis, si célèbre en Orient, ne fut ni plus pure, ni plus méritée.

PROJET D'UNE COMPAGNIE

POUR LA DÉCOUVERTE

D'UN PASSAGE AUX INDES

PAR LA RUSSIE,

PRÉSENTÉ

A S. M. L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

Il n'y a que deux moyens d'attirer les hommes, l'appât des richesses et celui de l'honneur. L'amour des richesses a peuplé l'Amérique d'Européens; le desir de les conserver, qui en est une suite, a rempli de républicains les marais de la Hollande. L'honneur, qui paraît dans le monde sous différens noms, n'est autre chose que l'estime que nous faisons de nous-mêmes; cette estime est proportionnée au sentiment que chaque homme a de la dignité de son être.

Le desir d'acquérir de l'honneur engage des hommes à quitter leur patrie lorsqu'il se présente une occasion d'éclat, un siége fameux, une entreprise hardie, etc. Alors on voit accourir des volontaires de toutes les nations. *

L'amour de l'honneur oblige quelquefois de quitter sa patrie pour le conserver : ** une injustice, un

* Les guerres en Terre-Sainte, le siége de Candie, attirèrent une infinité d'étrangers de bonne volonté. J'ai vu à Malte, lorsque l'île fut menacée des Turcs, plusieurs gentilshommes qui n'étaient venus que dans l'intention d'acquérir de l'honneur.

** Tout le monde sait l'histoire de Camille. Les peuples voisins de la

passe-droit, ont souvent plus de force sur une ame fière que les liens de l'amitié et du sang. Un état qui a des retraites toutes prêtes pour de pareils hommes, en tire tôt ou tard de grands avantages.

Si la Russie veut attirer chez elle des hommes (j'entends des hommes dont le courage n'est point flétri par une excessive pauvreté), il faut qu'elle leur offre des biens qu'ils puissent acquérir avec honneur, et dont ils puissent jouir avec sécurité. Nous examinerons où l'on peut trouver ces biens, après avoir parlé des obstacles qui s'opposent ici à la tranquillité de la possession.

Le premier de tous vient de la vaste étendue de cet empire, qui oblige le souverain de se reposer entièrement sur un gouverneur. Ce gouverneur, profitant de l'éloignement, peut se rendre despotique : cette raison empêchera toujours un étranger d'exposer sa fortune et la tranquillité de sa vie au caprice d'un homme tout-puissant. S'il s'en rencontre quelques uns, ce ne seront que des malheureux sans ressource, ou des esclaves qui changent de chaînes.*

Le second obstacle vient de la diversité des mœurs, de l'ignorance de la langue, etc.** Si un homme n'est tout-à-fait hypocondre, il est presque impossible qu'il se résolve à être transplanté seul parmi des

France ont profité souvent de pareilles circonstances. La révocation de l'édit de Nantes répandit les arts et le commerce dans les forêts de la Prusse et dans une grande partie de l'Allemagne.

* Comme il arrive sur les frontières de Russie et de Pologne. De pareilles transmigrations ne produisent aucun bien.

** L'habitude est une seconde nature. On remarque à Moscou que les Allemands vivent rassemblés dans le schlabot; et c'est en effet la nation la plus propre à vivre en société.

gens dont les mœurs et le langage lui sont inconnus, et qui auront pour lui la mauvaise volonté qu'on a naturellement pour ceux qu'on trouve plus éclairés que soi.

On ne peut remédier à ces deux obstacles qu'en réunissant en corps indépendant de tout gouverneur particulier, les étrangers qui chercheraient des établissemens en Russie.

DU LIEU LE PLUS FAVORABLE A UN ÉTABLISSEMENT.

S'il y avait quelque endroit sur la terre, situé sous un beau ciel, où l'on trouvât à la fois de l'honneur, des richesses et de la société, suite de la sûreté de la possession, ce lieu-là serait bientôt rempli d'habitans. *

Cette heureuse contrée se trouve sur le bord oriental de la mer Caspienne; mais les Tartares, qui l'habitent, n'en ont fait qu'un désert. Tel est l'amour excessif qu'ils ont pour la liberté, qu'ils ne regardent les villes que comme des espèces de prisons, où les souverains renferment leurs esclaves.

Cette terre, où règne une liberté effrénée, paraît propre à l'ambition et à la fortune d'une petite république d'Européens, et mérite l'attention du gouvernement, par les avantages immenses que l'empire retirerait d'un pareil établissement.

Cette colonie d'hommes choisis assurerait de ce côté-là la tranquillité de la frontière, et engagerait,

* Les Anglais ont peuplé la Pensylvanie avec cette seule invitation : Celui qui y plantera un arbre en recueillera le fruit. C'est là tout l'esprit de la loi qui permettait aux sujets de la Grande-Bretagne de former en l'Amérique un gouvernement particulier.

par son exemple ou par ses armes, ces peuples vagabonds à cultiver les champs qu'ils ravagent. * Mais, ce qui est bien plus intéressant, cette société deviendrait bientôt l'entrepôt du commerce des Indes, et ferait circuler les richesses du midi par la Russie, qui les distribuerait, comme autrefois, à toute l'Europe.

DE LA POSSIBILITÉ D'UN PASSAGE AUX INDES PAR LA RUSSIE.

Je suis étonné que des vaisseaux partent tous les ans des ports de l'Europe, traversent une étendue immense de mers, et pénètrent aux Indes à travers mille dangers, tandis qu'une chaloupe partie de Pétersbourg peut faire, dans la moitié moins de temps, le même voyage sur les plus belles rivières du monde. C'est la première idée qui vous vient, lorsque vous jetez les yeux sur les cartes.

En partant de Pétersbourg, vous remontez le canal et le lac Ladoga et la rivière d'Urica ; vous faites un portage jusqu'à la source de la rivière Maloga, vous la descendez, ainsi que le Volga, qui se décharge à Astracan dans la mer Caspienne ; vous parvenez, après avoir traversé cette mer, à l'embouchure d'un fleuve qui sort du lac Aral ; vous naviguez sur ce lac, et jusqu'à la source de l'Oxus ou de l'Amu qui s'y jette ; il vous reste un portage à faire jusqu'à la rivière Semil, qui se décharge dans l'Indus, que vous pouvez descendre jusqu'au golfe persique. Nous verrons que le commerce des Indes s'est autre-

* Les comptoirs des Européens aux Indes et en Afrique ont engagé une multitude de familles à s'établir auprès d'eux, par la raison qu'ils n'y éprouvaient pas une vicissitude de fortune ordinaire chez les puissances de l'Asie.

fois frayé une route à peu près semblable, mais il est bon de rassembler sur cette riche matière tout ce qui peut servir à l'histoire de ce commerce. On peut la réduire à trois époques.

ANCIEN COMMERCE DES INDES AVEC L'EUROPE PAR LA RUSSIE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Les Russes ont porté autrefois leur commerce, par le Pont-Euxin, jusqu'à Constantinople* et en Syrie; dans ce temps-là leurs vaisseaux pénétraient, par la mer Baltique et l'Océan, jusque dans la Grande-Bretagne.** Il est à présumer qu'ils allaient encore aux Indes, par la raison que les Indiens venaient trafiquer chez eux jusque sur les bords de la mer Glaciale.

L'auteur qui a le mieux écrit de la Russie, le baron de Stahremberg, apporte des preuves si convaincantes de cette communication, qu'il n'est pas possible d'en douter; il avait fait un long séjour en Sibérie, et c'est comme témoin oculaire qu'il raconte ce que nous allons rapporter.

Les anciens prenaient, dit-il, pour limites de l'Europe et de l'Asie, le Don ou Tanaïs. Depuis le Don, traversant jusqu'au Volga; ensuite remontant, au 55e degré de latitude, la Kama; passant plus loin, le long du fleuve Kotva, la Wiserka, et remontant la Wagulka jusqu'à une petite langue de terre d'une demi-lieue, qui la sépare du fleuve Petzora; de là descendant ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la

* *Voyez* Constantin Porphyrogenète.

** *Voyez* M. Lœscher.

mer Glaciale. La raison qui avait déterminé les anciens à préférer ces limites aux chaînes de montagnes qui se trouvent plus à l'est, c'est que c'était la route que tenaient les peuples qui faisaient le commerce des Indes et du nord; route aisée à atteindre par les Asiatiques et les Européens, puisqu'elle les conduisait, par eau,* de la mer Caspienne dans la mer septentrionale.

Il y avait, pour ce commerce, deux entrepôts, l'un auprès de l'ancienne ville de Ladoga, d'où ce commerce était continué par le lac Ladoga, le golfe de Finlande, la mer Baltique, et de là à la ville de Wisby dans l'île de Gothland, où l'on a trouvé quantité de médailles syriaques, arabes, grecques et romaines.

Le second entrepôt du commerce était dans la Grande-Permie, proche de la ville de Fzerdyn ou de Veliki-Perma. Les marchandises, venues des Indes, descendaient le Petzora, côtoyaient les bords de la mer jusqu'en Norwége, et peut-être venaient jusque dans la mer du Nord.

Au reste, ajoute Stahremberg, ce passage a été praticable, et l'est encore. Cette route, depuis Astracan, n'a que trois cents milles de longueur; et ce chemin, par eau, était aussi aisé à faire que celui de cinq à six cents milles, que suivent les Russes aujourd'hui pour aller à la Chine, et où ils passent

* Les bâtimens dont ils se servaient étaient fort propres à de pareilles navigations; c'étaient des bateaux de cuir qu'ils portaient sur leurs épaules dans les endroits où les rivières cessaient d'être navigables. Stahrember en a vu où quatorze personnes pouvaient s'asseoir. On les ploie lorsqu'on ne s'en sert plus.

d'une rivière à l'autre avec beaucoup plus d'incommodité, puisque les rivières sont remplies de cascades périlleuses. Outre cela, il faut faire par terre deux trajets * dangereux : inconvéniens qui ne sont pas dans l'autre route, où le transport par terre des marchandises n'est que d'une demi-lieue. ** Il a vu, le long du Petzora, des quantités prodigieuses de tombeaux, où se trouvent des médailles des anciens califes arabes; les rochers sont empreints, en quelques endroits, de caractères extraordinaires, peints d'un rouge inaltérable; enfin, toute la Permie est remplie de ruines d'anciennes forteresses, preuves d'une grande opulence et d'une immense population. Tout cela confirme ce que nous lisons dans Cornelius Nepos, que le roi des Suèves envoya à Metellus Celer quelques Indiens que la tempête avait jetés sur les côtes voisines de l'Elbe.

Cette communication des Indes et de la Russie paraît avoir été coupée, lorsque les Scythes, remontant au nord, étendirent leurs conquêtes jusque dans le Danemarck.

COMMUNICATION DE L'EUROPE AVEC LES INDES PAR LA MER ROUGE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

La guerre détruit jusqu'aux monumens de la guerre. Il ne nous reste point d'époque certaine de l'arrivée des Scythes dans le septentrion. Nous sa-

* *Voyez* le Voyage d'Ysbrand-Ides par rapport à la rivière d'Angera.

** Les Russes tiennent encore aujourd'hui des chevaux en cet endroit pour transporter les bateaux par terre, de la Wagulka dans le fleuve Petzora.

vons seulement qu'ils étaient commandés par Odin,* qui devint bientôt le dieu du pays qu'il avait conquis. Ces nouveaux hôtes ne connaissaient d'autre gloire que celle des armes, et d'autre moyen d'amasser des richesses que la piraterie. Les richesses de l'Asie prirent alors un autre cours.

Les peuples du midi profitèrent des malheurs du nord. Le girofle des Moluques, la muscade de Banda, le sandal de Timur, le camphre de Bornéo, l'or et l'argent de Luzon, avec les gommes, les parfums et toutes les marchandises précieuses de la Chine, du Japon, de Siam et d'autres royaumes, étaient apportés au marché général de Malacca, ville située dans la péninsule du même nom, qu'on prend pour l'ancienne Chersonèse d'Or; de là, tous ces objets venaient dans les ports de la mer Rouge, jusqu'où les nations de l'occident allaient les chercher. Ce commerce se faisait par échange, car les peuples de l'Asie avaient moins besoin d'or et d'argent que des commodités étrangères. Ces sources de commerce avaient enrichi Calicut, Cambaye, Ormus et Aden.

Les villes joignaient encore à ce qu'elles tiraient de Malacca, les rubis du Pégu, les étoffes de Bengale, les perles de Kalckare, les diamans de Narsingue, la cannelle et les rubis de Ceylan, le poivre, le gingembre et les autres épices de la côte de Malabar.

* *Voyez* les *Mémoires sur le Danemarck*, par Mallet. Cet ouvrage m'a paru trés estimable et fort curieux à beaucoup d'égards. Je ne puis m'empêcher de joindre ici une observation que j'ai faite en Finlande, sur l'ancienne population du nord. J'ai vu au château de Nyslot une grande pierre sur laquelle sont gravés des caractères runiques à moitié effacés. J'en pris occasion de faire quelques recherches sur l'antiquité de ce château, mais l'ignorance des pasteurs ne leur permit pas

D'Ormus *, les biens de l'Inde se transportaient par le golfe Persique, jusqu'à Basrah, pour être transportés par les caravanes en Arménie, à Trébisonde, Alep, Damas, etc. Les Vénitiens, les Génois et les Catalans, venaient les prendre à Baruth, port de Syrie. Ce qui s'apportait par le mer Rouge était débarqué à Tor ou Suez, ville située au fond du golfe du même nom, d'où les caravanes les transportaient jusqu'au Caire; et de là, par la voie du Nil, le reste de la route était aisé jusqu'au port d'Alexandrie, où l'embarquement se faisait sur les vaisseaux de l'Europe.

Gênes et Venise devinrent bientôt les deux plus puissantes républiques de l'Italie; les richesses qu'elles tiraient de ce commerce les mirent en état de résister avec avantage aux entreprises des Turcs. La sagesse de leur gouvernement, leur expérience dans la navigation, les trésors qu'elles possédaient, enfin tout ce qui donne à un état la supériorité sur ses voisins, les aurait, malgré leur rivalité, rendues les maîtresses de l'Europe; mais il était réservé à un homme d'ouvrir un nouveau canal aux richesses de l'Inde. Toutes les nations partagèrent l'avantage de cette

de me satisfaire. Sur la route de ce château à Kekolm, on traverse le lac Saimen sur une digue de plus de six wersts de longueur (environ une lieue et demie de France), formée avec un art auquel la nature ne s'assujétit point. Si c'est l'ouvrage des Scythes, il est étonnant qu'un peuple, sans les secours de la mécanique, ait pu rouler et transporter dans toute cette étendue des rochers d'une grosseur prodigieuse.

* *Voyez* l'*Histoire générale des voyages,* de l'abbé Prévost. Cette route, comme on le voit, était bien plus pénible que la précédente. Aussi lui préféra-t-on celle du cap de Bonne-Espérance, malgré son extrême longueur.

nouvelle découverte, et il n'est resté à Venise et à Gênes que le calme d'un gouvernement sage et le souvenir de leur ancienne opulence.

COMMERCE DE L'EUROPE AVEC LES INDES PAR LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Ce fut en 1415 que Henri III, prince de Portugal, fit partir plusieurs vaisseaux pour côtoyer les rivages de l'Afrique. Cette navigation passait pour la plus dangereuse de toutes, et on racontait des choses effrayantes de l'Afrique et de ses habitans. Cependant, seize ans auparavant, des hommes hardis avaient osé combattre le préjugé : Gomera et Palma,* îles des Canaries, avaient été découvertes, et cette gloire avait été réservée à un autre Henri III, roi d'Espagne.

Nous suivrons la marche des aventuriers portugais ; rien n'est plus intéressant, et en même temps plus commun que de grandes choses produites par de petits moyens.

Les premiers vaisseaux s'avancèrent jusqu'au cap

* En 1417, Jean de Béthencourt, gentilhomme de Normandie, obtint de Jean II, roi de Castille, la permission de conquérir les îles Canaries. Il prit celles de Lancerotte, de Fuerta-Ventura et de Ferro. Un autre gentilhomme de Normandie entreprit de chasser les Sarrasins de Naples et de Sicile, et il en vint à bout. C'était Tancrède. Il semble que la fortune réserve aux étrangers des succès qu'elle refuse aux nationaux ; ils y trouvent comme une compensation des douceurs de leur patrie. Au reste, les Normands ont eu de tout temps un goût décidé pour les voyages et les entreprises lointaines. Ce sont eux qui ont jeté en France les fondemens de la compagnie d'Afrique. Il y a en Guinée beaucoup d'endroits auxquels ils ont donné des noms, comme le Petit-Dieppe, Rouen, etc.

Bojador; mais ils furent étonnés de la force du courant, qui s'enfle beaucoup en se brisant contre les sables. Ils retournèrent sans aucun succès.

Henri ne fut point découragé. En 1418, il fit partir sur un petit vaisseau Jean-Gonzalès Zarco et Tristan Vas Taxeira, avec ordre de découvrir l'Afrique jusqu'à l'équateur. Ils revinrent, après avoir débarqué à Puerto-Santo; ils n'apportaient point de richesses, mais ils avaient trouvé dans cette île une terre fertile et des habitans sociables.

Les mêmes aventuriers y retournèrent l'année suivante, et découvrirent l'île de Madère, près de Puerto-Santo, mais ils ne purent doubler le cap Bojador.

Gilles Anès fut plus heureux. En 1432, il doubla ce terrible cap, et découvrit un rivage d'une étendue immense; il se hâta d'apporter cette heureuse nouvelle au prince de Portugal. Henri se crut, dès ce moment, maître du passage et des richesses de l'Inde, et, pour n'avoir de dispute avec personne, il demanda au pape Martin V une donation perpétuelle de toutes les terres qu'il découvrirait depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes orientales inclusivement. Le saint-père la lui accorda, * avec une indulgence plénière pour les ames de ceux qui périraient dans cette entreprise.

Gilles Anès recommença ses découvertes, et s'a-

* Cette donation fut confirmée par ses successeurs Eugène et Nicolas, suivant l'usage de ces temps-là, où les papes croyaient avoir reçu de Dieu le pouvoir de distribuer les couronnes à qui bon leur semblait. Nous allons voir le tort que leur fit cette donation dans l'esprit du roi d'Achin.

vança jusqu'à la rivère d'Or. En 1444, il s'associa avec d'autres aventuriers; il s'empara des îles de Nar et de Tider, où ils firent un grand butin. Leur armement n'était pas considérable, et les obstacles n'étaient pas grands, puisque avec seize soldats ils prirent d'assaut une ville où ils firent cent cinquante-cinq prisonniers.

On parvint successivement jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où l'on trouva des difficultés plus grandes que celles du cap Bojador. Mais, en 1497, Vasco de Gama doubla le cap avec trois vaisseaux montés de cent soizante hommes. Il jeta, avec ces forces, les fondemens de la puissance que les Portugais ont aujourd'hui dans les Indes. Pacheco, en 1504, y mit la dernière main; avec cent trente-cinq hommes, il détruisit une flotte de deux cent quatre-vingts vaisseaux indiens, montés de quatre mille hommes, mit en déroute un corps de quinze mille Indiens qui s'opposaient à sa descente, et finit par brûler Calicut.

Nous venons de voir des petites troupes d'aventuriers pénétrer aux Indes, soumettre des peuples nombreux, et revenir chargés de trésors dans leur patrie; mais ils avaient des canons, et un courage que la nature a refusé aux peuples de l'Asie.

Les grandes richesses que les Portugais tiraient des Indes engagèrent les Anglais à y faire des établissemens, malgré la donation des papes. Ce fut en 1601 que la reine Élisabeth accorda des lettres-patentes qui ouvraient sans exception le commerce des Indes orientales à la compagnie. Il s'agissait de s'opposer aux obstacles que les Portugais ne manquèrent pas d'apporter à cette entreprise: les négocians

firent donc un fonds de 70,000 liv. sterl., pour l'équipement des vaisseaux et l'achat des marchandises. La flotte, composée de quatre vaisseaux, fut commandée par Lancaster, dont l'expédition eut le plus grand succès. Nous joignons ici la lettre d'Élisabeth au roi d'Achin, comme un monument précieux de l'esprit et de la politique de cette grande reine.

« Élisabeth, par la grace de Dieu, reine d'Angleterre, d'Irlande, de France,* etc., protectrice de la foi et de la religion chrétienne, au grand et puissant roi d'Achin, dans lîle de Sumatra.

« Notre frère bien-aimé, salut et prospérité.

« Le Dieu éternel et tout-puissant, par sa sagesse et sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions, et les bons ouvrages de sa création pour l'usage et la nourriture du genre humain, que malgré la diversité et l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'univers, afin que non seulement ils reconnaissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions, qui se trouvent répandues de telle manière qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié qui est une chose toute divine.

« C'est par ces considérations, noble et puissant roi, et tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité et de votre justice à l'égard des étrangers qui vont commercer dans vos états, en satisfaisant aux justes droits de votre couronne, que

* Titre que prend la couronne d'Angleterre, à cause des ducs de Normandie qui ont régné dans ces deux royaumes.

nous nous sommes portée à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos sujets, qui se proposent de visiter votre royaume dans de bonnes et louables intentions, malgré les fatigues et les dangers indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'exécution de leur dessein est approuvée de votre hautesse, avec autant de bonté et de faveur que nous le desirons, et qu'il convient à un si puissant prince, nous vous promettons que, loin d'avoir jamais sujet de vous en repentir, vous en aurez un très réel et très juste de vous en réjouir. Nos promesses seront fidèles, parce que leur conduite sera prudente et sincère; et nous espérons, qu'étant satisfait d'eux, vous souhaiterez vous-même que leur entreprise devienne le fondement d'une amitié constante entre nous, et d'un commerce avantageux entre nos sujets.

« Votre hautesse peut s'assurer d'être bien fournie de marchandises, et mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Espagnols et les Portugais, nos ennemis, qui sont, jusqu'à présent, les seuls peuples de l'Europe qui aient fréquenté les royaumes de l'orient, sans vouloir souffrir que les autres fissent le même voyage, se qualifiant, dans leurs écrits, de seigneurs et monarques absolus des états et des provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu, par le témoignage de plusieurs de nos sujets, et par d'autres preuves incontestables, que vous êtes légitime possesseur et héritier d'un grand royaume qui vous est venu de votre père et de vos ancêtres; et que, non seulement, vous avez défendu glorieusement vos possessions contre ces avides usurpateurs, mais que vous

leur avez porté justement la guerre dans les pays dont ils se sont rendus les maîtres. C'est ainsi qu'à leur honte extrême, et à la gloire de vos invincibles armes, vos soldats les ont attaqués à Malacca, l'an 1575 de la rédemption humaine, sous la conduite du vaillant Ragame-Koten, votre général.

« S'il plaît donc à votre hautesse d'honorer de sa faveur, et de recevoir sous sa protection royale ceux d'entre nos sujets qui partent chargés de cette lettre, dans une si douce espérance le chef de cette flotte de quatre vaisseaux a reçu ordre de nous, sous la permission de votre hautesse, de laisser dans vos états un certain nombre de facteurs, et de leur procurer une maison de comptoir où ils puissent demeurer dans l'exercice de commerce, jusqu'à l'arrivée d'une autre de nos flottes, qui fera le même voyage après le retour de celle-ci. Ces facteurs ont ordre aussi d'apprendre le langage et les coutumes de vos sujets, afin qu'ils puissent vivre et converser plus doucement avec eux. Enfin, pour confirmer notre amitié et notre alliance, nous consentons, sous le bon plaisir de votre hautesse, qu'il se fasse une capitulation, que nous autorisons le chef de cette flotte à signer en notre nom; donnant notre parole royale de l'exécuter entièrement, aussi bien que tous les autres articles qu'il est chargé de communiquer à votre hautesse. Nous desirons donc qu'on l'écoute avec confiance, et que votre hautesse accorde à lui et à nos autres sujets qui l'accompagnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de sa bonté et de sa justice. Nous répondrons dans le même degré à tous ses desirs, dans l'étendue de nos états et de notre puissance, et nous demandons, pour

témoignage de son consentement royal, qu'il lui plaise de nous faire une réponse par le porteur de cette lettre, n'ayant rien plus à cœur que de voir commencer heureusement notre alliance, et de la voir durer pendant un grand nombre d'années. »

RÉPONSE DU ROI D'ACHIN A LA REINE ÉLISABETH.

«Graces soient rendues à Dieu qui s'est glorifié lui-même dans ses ouvrages, qui a établi les rois et les royaumes, et qui est exalté seul en pouvoir et en majesté! Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la bouche, ni connu par la force de l'imagination; ce n'est point un vain fantôme, quoiqu'il ne puisse être rendu par aucune comparaison, comme il ne peut être compris dans aucune borne. Sa bénédiction et sa paix sont supérieures à tout: il a répandu sa bonté sur l'ouvrage de sa création : il a été proclamé de bouche par un prophète; il l'est encore par ses écrits.

« Cette lettre est à la sultane qui règne sur les royaumes d'Angleterre, de France, d'Irlande, de Hollande et de Friseland. Que Dieu conserve son royaume et son empire dans une longue prospérité!

« Et comme celui qui a obtenu cette lettre du roi du royaume d'Achin, régnant avec un pouvoir absolu, a répandu de vous un glorieux témoignage, qui a été reçu avec joie de la bouche du capitaine Jacques Lancaster, Dieu veuille lui accorder longtemps ses bienfaits! Et, comme vos lettres parlent de recommandations, de priviléges et d'amitié, Dieu tout-puissant veuille avancer le succès d'une si honorable alliance et confirmer une si digne ligue!

« Et, pour ce qui regarde le sultan d'Afrangias,* que vous déclarez pour votre ennemi et pour l'ennemi de votre peuple, dans quelque lieu qu'il soit, depuis le commencement jusqu'aujourd'hui, en vain s'élève-t-il orgueilleusement, et se donne-t-il pour le roi du monde. Qu'a-t-il de plus que son orgueil? C'est un surcroît de joie pour moi, et une confirmation de notre alliance, qu'il soit notre ennemi commun dans ce monde et dans l'autre. En quelque lieu que nous puissions le rencontrer, nous lui ôterons la vie par un supplice public.

« Vous assurez de plus que vous desirez notre amitié et notre alliance. Que Dieu soit béni et remercié pour la grandeur de ses graces! Notre intention et notre desir sont qu'il vous plaise envoyer vos sujets à notre bendar,** pour exercer un honorable trafic, et que quiconque viendra dans cette vue de la part de votre hautesse, soit admis à la même société et aux mêmes priviléges. Car aussitôt que le capitaine Jacques Lancaster et ses compagnons sont arrivés, nous leur avons permis de former une société libre, et nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur entreprise. Nous leur avons accordé des priviléges; nous les avons instruits des meilleures méthodes du commerce, et, pour leur faire connaître la fraternité et l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce monde, nous vous envoyons, par les mains du capitaine, suivant l'usage

* C'est un nom que les Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Espagnols se vantaient alors d'être les maîtres.

** Principal officier du port d'Achin.

de la fameuse ville, * une bague d'or enrichie de rubis, et deux pièces d'étoffe tissues et brodées d'or, enfermées dans une boîte rouge de tzin.

« Donné l'an de Mahomet 1011. La paix soit avec nous ! »

L'établissement des Anglais dans les Indes engagea plusieurs souverains à suivre leur exemple. Ainsi, presque toutes les nations de l'Europe ont joui, jusqu'à ce jour, des avantages de ce commerce, qui est le plus riche qui soit au monde.

DES MOYENS QU'ON DOIT EMPLOYER POUR CHERCHER UN NOUVEAU PASSAGE AUX INDES. CRÉATION D'UNE COMPAGNIE D'ACTIONNAIRES RUSSES ET D'UNE COMPAGNIE D'AVENTURIERS ÉTRANGERS.**

Pierre-le-Grand a tenté une expédition pour s'ouvrir un passage aux Indes et en Perse. Cette expédition n'eut point de succès, par la difficulté insurmontable de faire subsister et marcher une armée nombreuse dans des déserts, et au milieu des Tartares qui la harcelaient sans cesse. Ainsi on vérifia alors ce que l'expérience avait confirmé bien des fois, que dans des entreprises de cette nature, où l'on est obligé d'agir loin du centre de ses états, l'ennemi est mois à craindre que le nombre des soldats de sa propre armée.

Un petit nombre d'hommes choisis avance bien

* La Mecque.

** On ne doit pas prendre ici en mauvaise part le nom d'aventurier. Il signifie toujours, lorsqu'il s'agit d'expédition militaire, une troupe d'hommes braves, plus exposés que les autres aux événemens ou aventures de la guerre.

plus rapidement, * se dégage beaucoup mieux, se soutient bien plus long-temps, se retranche ou fait ses retraites avec plus de sécurité et moins de danger.

Ces hommes ne doivent point être choisis parmi les Russes, où on en trouverait certainement un grand nombre de très braves; mais on s'expose à deux inconvéniens. Le premier est l'inimitié et le ressentiment que les Tartares ont conservé de l'expédition de Pierre-le-Grand. Toutes ces nations se ligueraient pour empêcher, de concert, les entreprises de leurs voisins. Le second viendrait de la jalousie des Persans ou des Turcs, qui s'opposeraient à cet accroissement de grandeur et de puissance de l'empire de Russie; ce qui pourrait attirer des guerres fâcheuses. Il faut donc que cette expédition soit confiée à des mains étrangères, afin qu'il paraisse qu'elle est plutôt faite du consentement, que par les ordres de la cour de Russie, et qu'on a plutôt eu égard à l'établissement de quelques familles étrangères, que le dessein d'entreprendre sur ses voisins.

Si la cour approuve mon projet et si elle veut m'en confier l'éxécution, je me propose de lever un corps

* Cela ne doit s'entendre que des pays semblables à ceux dont il s'agit, où, faute de canons, une grande troupe d'hommes à cheval ne peut rien entreprendre contre des soldats bien exercés. Au reste, ce serait le sujet d'un mémoire fort long, si l'on voulait parler de l'armure, de la marche, de la discipline et des évolutions convenables à une troupe aussi peu nombreuse que celle dont il est question un peu plus bas. Si on était curieux d'en voir un essai, je me ferais fort de traverver avec un petit nombre d'hommes armés comme je l'imagine, une très vaste plaine, malgré le feu et les baïonnettes de l'infanterie et les sabres de la cavalerie, en supposant qu'ils n'employassent point de canon contre ma troupe.

de trois cents* aventuriers français ou étrangers; de remonter avec eux toutes les rivières qui se trouvent sur la route, avec des barques construites de manière qu'elles serviront en même temps de chariots lorsqu'il faudra faire quelque portage; de former un établissement sur le bord du lac Aral, lors même que le fleuve qui sort de ce lac aurait été barré dans son cours par les Tartares, et qu'il serait ainsi difficilement navigable; de partir de cet établissement comme d'un point de sûreté et de protection, pour faire, tous les ans, un voyage dans l'Inde, et pour maintenir le passage libre aux marchands russes qui iraient trafiquer aux Indes; en sorte que cette colonie serait à perpétuité une république armée pour la défense du commerce, et pour escorter gratuitement les sujets de sa majesté impériale.

Pour remplir toutes ces conditions, je demande à la cour 150,000 roubles d'emprunt, et des priviléges pour attirer des aventuriers.

DE L'EMPRUNT DES 150,000 ROUBLES ET DES PRIVILÉGES DE LA COMPAGNIE DES AVENTURIERS.

Nous ne dissimulons pas qu'il n'y ait de grandes difficultés à chercher un passage aux Indes, et de plus grandes encore à former un établissement au delà de

* Dans le nombre de ces trois cents étrangers, la moitié serait composée de gentilshommes ou d'hommes très bien nés, l'autre moitié d'ouvriers de toutes sortes de métiers convenables aux besoins d'une colonie. Les lois de cette république, la discipline nécessaire pour la diriger, tout cela est étranger à ce mémoire. Il me suffit d'assurer que de tous les établissemens possibles, c'est un de ceux où l'on a tâché de rapprocher davantage les conditions sans les confondre, et de conserver à des hommes les droits et le caractère respectable de l'humanité.

la mer Caspienne. La barbarie des nations, la difficulté de remonter des fleuves dont les noms sont à peine connus, les fatigues d'une longue expédition, sont capables de rebuter des hommes qui ne seraient pas engagés à cette entreprise par les plus grands motifs et par toutes les facilités qui dépendent de la Russie.

Pour cela, il serait créé une compagnie des Indes, dont les fonds seraient de 150,000 roubles. Cette somme serait divisée en actions de 500 roubles chacune, ce qui formerait un corps de trois cents actionnaires. La compagnie des aventuriers serait également de trois cents hommes, dont chacun serait supposé avoir contribué pour sa part d'une action de 500 roubles; ce qui donnerait à chacun des actionnaires et des aventuriers un six-centième de droit sur le succès de l'entreprise.

Cette somme de 150,000 roubles serait employée à fournir à tous les aventuriers les armes, vivres, habillemens, barques, et tout ce qui leur serait nécessaire jusqu'au succès de l'expédition.

Lorsque la compagnie des aventuriers aurait assuré ses établissemens par une forteresse qu'elle construirait sur le bord du lac Aral, le commerce des Indes serait déclaré libre, seulement pour les sujets de l'empire de Russie et pour les citoyens de la colonie; et, pour empêcher que, les passages étant ouverts,* l'avidité des marchands ne fît tomber le commerce, on y procéderait en cette sorte.

* Comme il arriva aux Anglais sur la côte d'Afrique. La compagnie qui avait le privilége exclusif manqua d'argent, et pour s'en procurer permit la liberté du commerce à toute la nation, moyennant un

Tous les ans, une caravane de barques armées aux frais des actionnaires, et montées par les habitans de la colonie, ferait un voyage aux Indes. Chaque marchandise paierait un droit de dix pour cent de l'exportation, et chaque marchandise rapportée des Indes un autre droit de dix pour cent. Le commerce ne serait permis que dans ce temps, et la colonie serait tenue de confisquer les effets de ceux qui s'écarteraient de cette voie. D'un autre côté, la cour de Russie s'engagerait à ne jamais gêner ce commerce en établissant dans l'intérieur du pays ou sur la frontière de nouveaux droits d'entrée ou de sortie, les avantages qu'elle tirerait de ce commerce étant déjà assez considérables. *

Les terres que la colonie achèterait ou conquerrait sur les Tartares lui appartiendraient à elle seule, et elle y ferait tels établissemens qu'il lui semblerait bon de faire, sans que la cour ou les actionnaires pussent y rien prétendre. On imposerait seulement sur ces terres conquises un dixième rachetable à volonté par le corps des aventuriers.

Le produit de ce dixième, ainsi que le dixième d'exportation et celui d'importation, serait partagé également par le corps des aventuriers et des actionnaires.

droit de dix pour cent. Cette permission y amena un si grand nombre de vaisseaux, que le commerce en fut ruiné.

* Il est clair que la cour attire dans l'empire la plus riche source de commerce qu'il y ait au monde, et augmente sa population, son commerce et ses forces, par la facilité de donner à grand marché au reste de l'Europe les marchandises de l'Inde. Si elle fournit les 150,000 roubles, elle s'assure à perpétuité un droit de cinq pour cent sur l'entrée, et de cinq pour cent sur la sortie.

On prélèverait sur ces fonds tous les frais pour guerre, armement, agriculture, navigation, enfin pour toute opération publique concernant l'accroissement de la colonie.

Les actionnaires auraient un résident ou commis pour résider en leur nom auprès du corps des aventuriers. Le résident serait chargé de leur part seulement de la recette et du partage de leurs revenus, sans pouvoir entrer, ni avoir voix délibérative dans les conseils des aventuriers.

S'il s'élevait quelque difficulté entre le résident des actionnaires et le corps des aventuriers, elle serait décidée par six juges pris réciproquement dans les deux corps. Si la cour se trouvait posséder toutes les actions, sa majesté impériale nommerait trois commissaires et la république trois citoyens.

La colonie des aventuriers serait reconnue par la cour de Russie comme une république entièrement libre, se gouvernant par ses propres lois, ayant ses magistrats et tous ses officiers élus de son propre choix. Il serait permis à chaque citoyen de sortir de l'empire de Russie, et de se retirer où bon lui semblerait, sans être gêné, inquiété, ou obligé de payer aucun droit pour des biens acquis par ses services et au prix de son sang.

Il serait permis à la colonie d'établir des manufactures, fabriques, métiers de quelque nature que ce soit, et de faire venir d'Europe les artisans et les recrues nécessaires, sans qu'ils fussent exposés à aucun retardement.

Tout citoyen envoyé pour les affaires de la colonie, dans quelque endroit de l'empire que ce soit, y joui-

rait des droits et priviléges d'une personne revêtue d'un caractère public.

Quant au commerce particulier qui pourrait se faire dans la suite entre les habitans de la colonie et les sujets de sa majesté impériale, on accorderait aux habitans de la colonie les mêmes priviléges et prérogatives accordés par Pierre-le-Grand aux négocians anglais; enfin les priviléges accordés par la cour de Russie aux aventuriers et aux actionnaires, de même que les obligations de ceux-ci envers la cour de Russie et entr'eux réciproquement, seront, en cas que le projet soit accepté, détaillés et renfermés dans une bulle revêtue des formalités nécessaires pour lui donner à perpétuité force de loi, sans qu'il soit besoin de la renouveler à l'avenir sous aucun prétexte.

RÉCAPITULATION.

Si sa majesté impériale approuve ce mémoire, que nous soumettons entièrement à la sagesse et à la profondeur de ses lumières, et que Dieu daigne bénir dans cette entreprise notre conduite et nos armes, nous osons assurer que le succès en sera très glorieux au règne de sa majesté, très profitable à l'empire, et très utile à beaucoup d'étrangers auxquels il serait difficile de procurer des établissemens convenables. Les moyens que nous demandons, pour l'exécution de ce projet, ne coûtent presque rien à accorder à l'empire de Russie; les 150,000 roubles d'emprunt, loin d'être une charge pour la couronne, sont plutôt le fondement d'un commerce immense; et on peut s'en convaincre en laissant la liberté aux étrangers de fournir les fonds de la compagnie.

Les terres nécessaires à notre établissement n'appartiennent point à l'empire de Russie; par conséquent l'accroissement et l'activité d'un petit nombre d'Européens établis sur le lac Aral ne doivent causer aucun sujet de jalousie pour l'avenir, puisque l'ambition de cette république ne peut jamais agir que contre les Tartares, ennemis naturels de l'état, qui ont fait échouer jusqu'à présent les entreprises des Russes.

D'un autre côté, l'intérêt du commerce, l'attente des secours de toute espèce, les liaisons particulières et publiques, attachent tous les membres de cette république à la cour de Russie, bien plus fortement que ceux des propres sujets de sa majesté qui habitent sur la frontière, et qui pour la plupart sont des nations conquises, dont les mœurs diffèrent autant de celles des Russes que leurs visages.

Le peu de patriotisme qu'on remarque dans les grands états, chez les peuples des frontières, paraît évidemment en Russie, où il se fait un commerce assez considérable avec la Chine et l'Inde, sans que l'état en profite; ce commerce étant renfermé entre quelques Tartares et quelques habitans d'Astracan, qui en gardent le secret.

Puisque les choses de ce monde sont tellement disposées, que l'autorité perd de sa force à proportion de son éloignement, il est plus avantageux à l'empire de Russie d'imiter la conduite des Romains, qui mettaient des garnisons chez les peuples voisins de l'Italie, mais qui faisaient des alliances et des confédérations avec les nations éloignées, et favorisaient de tout leur pouvoir l'établissement des colonies de ces

nations étrangères, de l'attachement desquelles ils se tenaient plus certains que de la bonne volonté de leurs propres sujets, qu'ils ne devaient qu'à la terreur de leurs armes.

D'ailleurs, si cette entreprise réussit, elle peut servir d'exemple et d'encouragement pour en former une semblable sur les frontières de la Chine et sur celles de Perse, où on trouverait pareillement de grands avantages. Si elle ne réussit pas, tout le malheur et le danger tombent sur quelques étrangers, qui acquerront au prix de leur sang un honneur qu'on va chercher avec moins d'éclat dans des occasions plus périlleuses, et ils laisseront à sa majesté le renom immortel d'avoir tenté une entreprise glorieuse à son règne, infiniment profitable à l'empire, et utile à l'humanité, puisqu'elle adoucirait les mœurs d'un grand nombre d'hommes, qui ne connaissent ni les fruits de l'agriculture, ni les douceurs du commerce.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

TYPOGRAPHIE DE J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.


A000020500160


843
Sa22x
1834
t.1
Saint-Pierre
Oeuvres complètes
652199

